
U d'/ of Ottawa
39003002038247

THÉATRE COMPLET
DE TÉRENCE

OUVRAGES

DU MÊME AUTEUR

KAREL DUJARDIN, comédie en un acte, en vers, représentée au théâtre de l'Odéon (2e édition).

PYTHIAS ET DAMON, comédie en un acte, en vers, représentée au théâtre de l'Odéon, et reprise à la Comédie-Française (2e édition).

LA MAL'ARIA, drame en un acte, en vers, représenté à la Comédie-Française (épuisé).

LE TASSE A SORRENTE, pastorale en trois actes, en vers, représentée au théâtre de l'Odéon.

PORTRAITS ET SOUVENIRS, un volume.

PHYSIONOMIES CONTEMPORAINES, un volume.

LES TOQUÉS, un volume.

LE CHEVALIER D'AÏ, un volume.

LÉGENDES FLEURIES, un volume.

SOUS PRESSE :

HISTOIRE DE L'AMOUR.

Paris, Typ. PILLET FILS AÎNÉ, rue des Grands-Augustins, 5.

THÉATRE COMPLET

DE

TÉRENCE

TRADUIT EN VERS

PAR

LE M[is] DE BELLOY



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—

[illegible]2

A L'AUTEUR DE *LA FILLE D'ESCHYLE*

A MON AMI JOSEPH AUTRAN

A. DE BELLOY.

NOTICE SUR TÉRENCE

(PUBLIUS TERENTIUS AFER)

L'antiquité, dans ses beaux temps, n'enviait pas à la vie privée des poëtes cette demi-obscurité dont s'accommoderaient si bien encore leurs faiblesses et leur grandeur. Il a fallu la vaine curiosité d'un Suétone pour que Térence, plus de trois siècles après sa mort, eût à répondre non plus seulement de ses œuvres, mais encore de ses prétendus faits et gestes.

Heureusement, le scandaleux chroniqueur des Césars n'avait pu rassembler, sur la vie du poëte, que des documents peu précis, des anecdotes sans valeur ou même suspectes. Aussi, plus tard, Donat [1], en reproduisant ces divers témoignages, a-t-il pu faire aisément ressortir, de leur opposition même, ce qu'ils ont, pour la plupart, d'incertain ou de méprisable.

A la suite de ce grammairien, d'illustres savants, de

[1] Donat (Ælius Donatus), célèbre grammairien du IVe siècle après Jésus-Christ, auteur des *Huit Parties du discours*, d'un *Traité sur le barbarisme* et d'un *Commentaire de Térence*. Saint Jérôme, qui eut Donat pour précepteur, a vanté ce dernier ouvrage.

beaux esprits, tels que Pétrarque, entre autres, n'ont pas craint de reprendre le thème de Suétone, amendé par Donat, y ajoutant, celui-ci un texte, celui-là une interprétation nouvelle, une conjecture, une incertitude, si bien que, grâce à la critique, la vie de Térence aujourd'hui n'est guère moins une légende que celle d'Ésope. Autant il est peu certain, en effet, qu'Ésope le Phrygien soit né en Phrygie, autant on peut douter que Térence l'Africain (*Afer*) soit Africain de naissance ou même de race. On en est réduit, sur ce point, à des présomptions, dont la plus hardie veut que Térence ait dû son nom d'*Afer* à la conformation de ses traits ou au teint basané que lui prête la tradition.

Ainsi du reste, ou peu s'en faut. La date de la naissance de Térence varie, chez les auteurs, entre les années 178 et 194 avant l'ère chrétienne; celle de sa mort n'est pas mieux fixée. On sait, d'ailleurs, ou du moins on admet généralement que sa vie fut de courte durée, s'étant écoulée tout entière entre la deuxième et la troisième guerre punique.

Il ne paraît pas moins constant que Térence, dans son bas âge, faisait partie de la maison du sénateur Lucanus Terentius, quand il intéressa ce personnage par les grâces de sa personne et les heureuses dispositions de son esprit. Terentius ne se contenta pas de faire donner au jeune esclave une éducation distinguée, il l'admit dans sa familiarité, l'affranchit, lui donna son nom, l'introduisit dans la haute société romaine.

C'est là, soit à la villa d'Albanum, soit aux levers d'un Furius, d'un Lælius, c'est à la cour lettrée des Scipions que Térence acquit de bonne heure, avec la science des

mœurs qui le distingue, cette élégante pureté de langage qu'aucun Latin n'a surpassée. C'est là, enfin, qu'il dut recueillir d'une bouche patricienne cette maxime libérale, et en quelque sorte déjà chrétienne, ce fameux *Homo sum...* qu'une école plus populaire n'avait pas su inspirer à Plaute.

De si hautes relations ne pouvaient manquer de faire à Térence bien des jaloux; la même envie, qui, plus tard, crut forcer le plus grand des Scipions à se justifier de sa gloire, ne devait pas ménager le poëte, le client avoué d'une si illustre maison : accusé de recevoir de ses patrons des inspirations trop directes, on admirera, dans ses prologues, avec quelle délicatesse il sut répondre à un reproche si flatteur.

Dans ces mêmes prologues, où se trouve, en somme, ce qu'on a sur lui de plus authentique, on verra aussi que Térence fut peut-être un peu trop sensible aux attaques d'un vieux poëte, dont il s'est, du reste, assez bien vengé en ne le nommant pas. Inutile réserve! la postérité l'a mis en défaut avec une indiscrétion — et des variantes — dont à Dieu ne plaise que nous nous fassions le complice! Notre auteur ne nous accusera pas du moins d'avoir mal traduit jusqu'à son silence.

Les *titres* des six comédies de Térence ajoutent de précieux détails chronologiques à ce que nous apprennent les prologues de ces mêmes pièces : on y voit *l'Andrienne*, représentée pour la première fois, sous le consulat de Marcellus et de Sulpicius, c'est-à-dire en l'année 165 avant notre ère; *l'Hécyre* fut donnée dans le cours de l'année suivante; *l'Heautontimorumenos* en 163; *Phormion* et *l'Eunuque* en 161, et enfin *les Adelphes* en 160.

Cet ordre n'a été suivi dans aucune des éditions manuscrites ou imprimées : pourquoi? nous ne saurions le dire; mais nous n'avons pu que nous conformer sur ce point à une tradition respectée par nos maîtres.

On remarquera, dans ces mêmes titres, chaque comédie de Térence recommandée au spectateur par cette brève indication : « Elle est prise du grec de Ménandre, » ou : « Elle est imitée du grec d'Apollodore, » ou encore : « Elle est toute grecque. »

Toute grecque sans doute, par le sujet, par l'ordonnance, par le lieu de la scène; toute grecque, surtout par la licence ou la crudité de certains détails, mais non par l'ensemble, par l'essence de la morale. Où trouver, en effet, dans les modèles de Térence, cette décence relative, cette galanterie en quelque sorte anticipée, ce tendre respect pour les femmes, qui font du comique latin un poëte sinon plus grand, du moins plus français que Molière. Voyez sur ce point de comparaison les perpétuelles invectives de Ménandre contre le sexe [1]. Cherchez enfin dans toute la comédie, et, je dirai plus, dans toute la philosophie grecque, le dogme de la fraternité humaine aussi clairement défini qu'il l'est dans Térence.

Térence est donc mieux qu'un demi-Ménandre, ou, du moins, il est autre chose, quoi qu'en ait dit Jules César. Le grand César, avec tout son génie, n'a vu, ne pouvait voir qu'un côté de la question, le plus étroit. L'humanité, d'ailleurs, telle que la rêvait le poëte des

[1] *Ménandre, étude historique et littéraire sur la comédie et la société grecques*, par M. Guillaume Guizot, ouvrage couronné par l'Académie française. — Voir, dans ce beau livre, tout un chapitre sur Térence et la collection complète des fragments de Ménandre.

Scipions, devait paraître au moins impertinente à celui qui a dit : « Le genre humain vit pour un petit nombre d'hommes. »

Térence lui-même, du reste, semble n'avoir pas eu conscience de ce qui fait sa valeur propre, sa seule originalité. On peut croire qu'en disant sa muse « toute grecque » il ne sacrifiait pas seulement à la mode, mais qu'à l'exemple de bien d'autres, il estimait ce qui lui était naturel moins que ce qu'il devait au travail. A peine, en effet, avait-il pu jouir du succès de sa comédie des *Adelphes*, qu'il partit pour Athènes, afin d'y compléter ses études dramatiques et d'ajouter à ces emprunts dont on voit qu'il était si fier. Une telle entreprise, disons-le en passant, paraît mal s'accorder avec la pauvreté où l'on accusa les patrons de Térence d'avoir laissé languir leur protégé.

De toute façon, et soit que, suivant la légende, il ait péri avec le navire qui le portait, soit qu'à Stymphale ou à Leucade, il ait succombé aux fatigues de ce naufrage et au regret de ses notes perdues, il est constant qu'on ne le revit plus à Rome ni en Grèce. Ce n'est donc pas sans quelque vraisemblance que Suétone et saint Jérôme le font mourir, l'un 159 ans, l'autre 158 ans avant Jésus-Christ.

Jules César n'est pas le seul qui ait jugé sévèrement Térence : Jules Scaliger, Saint-Évremond, Lemercier lui ont reproché les détails prosaïques et la monotonie de ses prologues, l'action languissante de presque toutes ses comédies, le peu de variété de ses caractères. Les éloges de saint Jérôme, de saint Augustin, de Cicéron, d'Horace, de Quintilien, de la Fontaine, de Boileau,

pour ne parler que des plus illustres, ont prévalu sur ces critiques, bien que justes pour la plupart dans une certaine mesure.

Aujourd'hui, le nom de Térence est synonyme d'urbanité, d'élégance, de correction dans le style, qualités que ses juges les plus sévères ne lui ont jamais refusées, mais qui déterminent imparfaitement le caractère et la portée de son génie; son vrai titre, le seul qui le mette au-dessus de Plaute, c'est qu'il fut, comme l'a dit Blair, « le père de la comédie sérieuse. »

L'ANDRIENNE

LE TITRE

Cette pièce fut jouée pendant les fêtes de Cybèle, sous les édiles curules M. Fulvius et M. Glabrio, par la troupe de L. Ambivius Turpio et de L. Attilius de Préneste. Flaccus, affranchi de Claudius, fit la musique, où il employa les flûtes égales, droites et gauches. Elle est toute grecque. Elle fut représentée sous le consulat de M. Marcellus et de C. Sulpicius [1].

[1] L'an 165 avant Jésus-Christ.

PERSONNAGES :

LE PROLOGUE.
SIMON, vieillard d'Athènes.
PAMPHILE, fils de Simon.
SOSIE, affranchi de Simon.
DAVE, esclave de Simon.
DROMON, esclave de Simon.
CHARINUS, jeune Athénien, ami de Pamphile.
BIRRIAS, esclave de Charinus.
CHRÉMÈS, ami et contemporain de Simon.
GLYCÈRE, jeune fille, ne paraît pas sur la scène.
MYSIS, esclave et confidente de Glycère.
CRITON, vieillard de l'île d'Andros.
LESBIE, accoucheuse.
ARCHILLIS, esclave de Glycère, ne paraît point.
PLUSIEURS ESCLAVES DE SIMON.

La scène se passe à Athènes : le théâtre représente une petite place ornée d'arbres et entourée de maisons, dont une est celle de Simon, et une autre celle de Glycère ; devant chaque porte est un petit autel.

LE PROLOGUE

L'auteur, quand il voulut écrire pour la scène,
Crut n'avoir mieux à faire et ne se mit en peine
Que de plaire au public, son juge et son appui;
Mais ce n'est pas assez, il le voit aujourd'hui.
Puisqu'il faut donc changer le prologue en réplique,
Et réfuter un vieux poëte satirique,
En laissant de côté la pièce et son sujet,
Apprenez en deux mots quel reproche on nous fait.
Ménandre, l'auteur grec, dans sa *Périnthienne*,
A, sauf quelques détails, refait son *Andrienne*.
Qui voit l'une a vu l'autre, et les mêmes travers
Y sont peints. Seuls, le style et le plan sont divers.
Térence, il le confesse, a, pour son *Andrienne*,
Pris ce qui lui plaisait dans la *Périnthienne*.
Et, forts de son aveu, nos gens, tout d'une voix,
L'accusent de gâter deux sujets à la fois,
Ignorant, dans leur zèle à le trouver en faute,
Qu'ils blâment en Térence un Nœvius, un Plaute,
Un Ennius, auteurs que le nôtre, avec soin,
Jusque dans leurs emprunts observe et suit de loin,
Plus jaloux d'imiter même leur négligence,
Que de nos détracteurs l'aveugle diligence.
Qu'ils cessent donc leurs cris, ou par nous, en retour,
Leurs méfaits, devant vous, seront mis au grand jour.

Toi, public, sois clément, et juge en conscience
Ce qu'on peut désormais espérer de Térence,
Et si quelque autre ouvrage, en sortant de sa main,
Doit affronter la scène ou subir l'examen[1].

[1] Cet examen préalable, sur lequel on trouvera de curieux détails dans le Prologue de *l'Eunuque*, était une épreuve analogue à celle qu'imposent de nos jours aux auteurs dramatiques les comités de lecture de nos principaux théâtres. Ce passage, du reste, a été interprété de trois manières différentes par les nombreux traducteurs et commentateurs de Térence. Le lecteur scrupuleux trouvera, dans une note de madame Dacier et dans la version en prose de M. F. Collet, les raisons et l'autorité qui ont déterminé notre choix.

L'ANDRIENNE

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

SIMON, SOSIE.

SIMON, à ses gens qui portent des provisions de bouche.

Vous, entrez tout cela dans la maison. Allez.
Toi, Sosie, en deux mots je veux...

SOSIE.

Bon ! vous voulez
Que tout soit arrangé comme il faut, je suppose.
C'est dit.

SIMON.

Mieux que cela. C'est de bien autre chose
Qu'il s'agit à présent !

SOSIE.

De quel meilleur emploi
Peut être le talent d'un homme comme moi ?

SIMON.

Ce talent, aujourd'hui, n'a que faire à mes vues,
Mais bien deux qualités qu'en toi j'ai reconnues :
C'est ta discrétion et ta fidélité.

SOSIE.

Parlez, Simon.

SIMON.

Du jour où je t'eus acheté,
Tout enfant, tu le sais, et pris à mon service,
Tu n'as trouvé chez moi qu'indulgence et justice.
Bientôt, tes soins n'ayant de servile, à mes yeux,
Que le nom, je voulus, pouvais-je faire mieux?
T'avoir libre avec moi.

SOSIE.

Je m'en souviens.

SIMON.

Au reste,
Je le ferais encor.

SOSIE.

J'en suis, je vous l'atteste,
On ne peut plus touché; mais, de grâce, Simon,
Si j'ai pu jusqu'ici vous complaire, à quoi bon
Rappeler vos bienfaits et toute mon histoire,
Comme pour m'accuser de manquer de mémoire?
Que ne m'apprenez-vous en deux mots...?

SIMON.

En effet.
Eh bien, ce mariage, en deux mots, n'est pas fait.
Les choses ne vont pas comme on se l'imagine.

SOSIE.

Pourquoi donc feindre?...

SIMON.

Apprends tout depuis l'origine.
Connais mon fils, ses mœurs, ce qu'il fait de ses jours,
Et ce que désormais j'attends de ton secours.
Pamphile, dès qu'il eut à peu près âge d'homme,
Fit tout ce qu'il voulut, et fut trop libre en somme.
Je croyais bien agir, car sa timidité,
Et ce maître, d'ailleurs, toujours à son côté,
Ne laissaient pas juger, dans un âge si tendre,
Ce qu'au train dont il va nous pouvons en attendre.

SOSIE.

A coup sûr.

SIMON.

Nul excès en lui: chiens ou chevaux,
Philosophes si chers à nos jeunes cerveaux,
Il n'abusait de rien, ce dont j'étais fort aise.

SOSIE.

Et vous n'aviez pas tort: *Rien de trop*, c'est ma thèse.

SIMON.

Il vivait donc ainsi, jeune homme simple et doux,
Tout à ses compagnons dont il suivait les goûts,
S'effaçant devant eux, et c'est le bon système
A suivre, si tu veux qu'on te loue et qu'on t'aime;
Nos égaux nous sont tous acquis par ce moyen.

SOSIE.

Sans doute, et votre fils en agissait fort bien:
Au temps où nous vivons, *flatte si tu veux plaire,*
La vérité n'obtient que haine pour salaire.

SIMON.

Tout allait donc ainsi, quand, voilà bien trois ans,
Une femme d'Andros parut un jour céans,
Jeune et belle, réduite à l'exil, soit misère,
Soit faute des parents.

SOSIE.

Je crains cette étrangère.

SIMON.

Elle fut d'abord sage et vécut durement
De l'œuvre de ses doigts; puis un premier amant
Fut suivi d'un second, tant notre pauvre espèce
Du travail aisément incline à la mollesse.
Bientôt le plus offrant chez elle fut admis,
Et mon fils la connut, conduit par ses amis.
Je pensais : « Il est pris, il en tient. » De bonne heure
J'épiais leurs valets autour de sa demeure,
Allant, venant. « L'ami, qui fut de ce repas
Chez Chrysis? » — C'est son nom.

SOSIE.

Je ne l'oublîrai pas.

SIMON.

« Phèdre, me disait-on, Clinias, Nicérate. »
Car tous trois la servaient sans la trouver ingrate.

« Et Pamphile? » ajoutais-je; et chacun, aussitôt :
« Pamphile? il a soupé fort bien pour son écot. »
Je respirais. Plus tard, je m'informais en ville,
Cherchant partout des torts à donner à Pamphile :
Aucun; tant que j'en vins à voir en ce garçon
Du siècle, en fait de mœurs, l'exemple et la leçon.
Car, de qui peut frayer avec gens de la sorte,
Sans qu'aux mêmes excès la passion l'emporte,
Je dis, moi, qu'il saura se régler jusqu'au bout.
Chacun me voyant aise, on me louait partout.
On élevait aux cieux le bonheur sans mesure
D'avoir un fils si bien doué par la nature.
Que dirai-je de plus? Chrémès, pour m'achever,
Vint, sur ces bruits flatteurs, lui-même me trouver,
Et m'offrir, pour ce fils en renom de merveille,
Sa propre fille avec une dot sans pareille.
J'accepte, on les fiance, on prend jour, tout d'abord,
Pour la noce.

SOSIE.

Et qui donc a rompu cet accord?

SIMON.

Tu le sauras. Voilà que peu de jours ensuite,
Chrysis meurt, ici près.

SOSIE.

Je vous en félicite.
J'avais d'elle une peur!

SIMON.

Mon fils, tu le comprends,
Du cortége funèbre avait grossi les rangs,
Secondant ses amis dans ce devoir suprême,
Triste, et versant parfois des larmes, cela même
Me plut, je me disais : « Pour un nœud si léger,
Si son deuil, aujourd'hui, n'est pas d'un étranger,
Quels pleurs il eût versés pour un amour sincère!
Que fera-t-il enfin pour moi, qui suis son père? »
A mes yeux, tant de soins, pris dans un tel moment,
N'étaient rien que l'effet d'un naturel aimant.
Bref, par égard pour lui, me voilà du cortége,
Sans nul soupçon...

SOSIE.

De quoi?

SIMON.

Patience. J'abrége.
Quelques femmes suivaient, comme nous, et, parmi,
Une, presqu'une enfant; mais une taille, ami!...

SOSIE.

Belle peut-être?

SIMON.

Un air décent, noble, une grâce!
Et des traits! aucune autre ici ne la surpasse.
A la voir plus dolente, et surtout, j'en convièn,
Plus que toute autre belle et d'honnête maintien;
Je demande son nom aux pleureuses voisines.
On me dit : « C'est la sœur de Chrysis. » Tu devines
Quel coup ce fut pour moi : « Ho! ho! dis-je, voilà
Tout le secret : les soins, les pleurs venaient de là.
La chose le touchait d'assez près; plus de doute. »

SOSIE.

Oh! ceci tourne mal, et j'ai bien peur...

SIMON.

Écoute.
Nous suivions, cependant. Nous voilà sur le lieu.
Le corps est déposé. Le bûcher est en feu.
On pleure. Tout à coup, cette sœur que j'ai dite
S'approche imprudemment des flammes qu'on excite
Non sans quelque danger pour elle. A ce moment,
Pamphile éperdu cède au premier mouvement,
Et trahit cet amour qu'il cachait dans son âme.
Il s'élance, et du feu retire cette femme:
« Ma Glycère, dit-il, cherches-tu donc la mort? »
Mais elle, lui cédant, tout en pleurant plus fort,
Sur le sein de mon fils tombe à demi pâmée,
Comme reprenant là sa place accoutumée.

SOSIE.

Qu'entends-je!

SIMON.

Moi, je pars; mais piqué jusqu'au vif,
De n'avoir pour gronder pas même un bon motif:

« Qu'ai-je donc fait? Quel crime ai-je commis, mon père,
Eût-il dit, en sauvant du feu cette Glycère? »
De meilleur argument, en connais-tu?

SOSIE.

Pas un;
Car, si celui qui sauve est traité d'importun,
Que fera-t-on alors à qui perd ou veut nuire!

SIMON.

Chrémès, le lendemain, fit grand bruit et vint dire
Que c'était un scandale, et que, d'ailleurs, mon fils,
Pour femme avait déjà cette sœur de Chrysis.
Moi, de nier le fait, lui, d'insister: en somme,
Il me quitte, jurant qu'il n'était plus mon homme,
Et qu'il gardait sa fille.

SOSIE.

Et, là, vous n'avez point
A ce fils?...

SIMON.

Pas encore; on n'eût pu, sur ce point,
L'accabler; j'attends mieux.

SOSIE.

Et quoi donc, je vous prie?

SIMON.

« Vous-même avez marqué la fin de cette vie,
Mon père; avant d'entrer sous la commune loi,
Souffrez que, libre encor, je vive un peu pour moi. »
Voilà ce qu'il m'eût dit.

SOSIE.

Quelle raison plus forte
Espérez-vous, alors?

SIMON.

Que son amour l'emporte,
Qu'il résiste à mes vœux simulés désormais;
Qu'ignorant jusqu'au bout le refus de Chrémès,
Le sien me donne enfin un vrai motif de plaintes,
Et que Dave, le drôle, épuise là ses feintes,
Lui qui, pour le servir moins que pour mon tourment,
Et des pieds et des mains fait tout en ce moment.

SOSIE.

Dave! lui! Pourquoi donc?

SIMON.

Pourquoi? Pure malice,
Mauvais cœur, dont bientôt... Va, j'en ferai justice.
Bref, que Pamphile accepte et tout peut s'arranger.
Pour Chrémès, j'en réponds, là n'est pas le danger.
Toi, tu vas observer, sans alarmer personne,
Mon fils et ce valet que surtout je soupçonne;
Pénètre leurs complots, veille...

SOSIE.

Cela s'entend.
Comptez sur moi, rentrons.

SIMON.

Je te suis à l'instant.

SCÈNE II

SIMON, puis DAVE.

(Dave a tout entendu et s'est déjà montré sur la fin de la scène.)

SIMON, se croyant seul.

Mon fils pour se lier a trop de répugnance;
Dave, par son effroi, me l'a montré d'avance.
Le voilà, le maraud!

DAVE, à part, mais entendu à demi par Simon.

Enfin l'un a quitté
L'autre! Je me lassais, la longanimité
Du maître m'effrayait : d'un refus qui l'indigne,
Pas un mot à nos gens; de dépit, pas un signe.

SIMON, à part.

Tu n'en verras que trop, pour ton bien, sois-en sûr.

DAVE.

Je comprends, il voulait nous mettre au pied du mur,
Puis, inopinément, se jetant sur sa proie,
Nous surprendre plongés dans une fausse joie;
Pour que sur un tel coup, étourdis, hésitants,
D'entraver ses projets nous n'eussions plus le temps.
Bien joué, sur ma foi!

SIMON, à part.

L'entendez-vous, le traître!

DAVE, feignant d'apercevoir Simon pour la première fois.

Je ne me trompe pas! Non, vraiment, c'est mon maître.

SIMON.

Dave!

DAVE.

Plaît-il, Simon?

SIMON.

Ici, plus près de moi.

DAVE, à part.

Que peut-il me vouloir?

SIMON.

Réponds un peu.

DAVE.

Sur quoi?

SIMON.

Ah! sur quoi? Sur mon fils, sur l'amour qu'on lui prête.

DAVE.

Le public a, je crois, d'autres choses en tête.

SIMON.

Tu m'entends?

DAVE.

Oh! fort bien.

SIMON.

Mais un père fait mieux
De ne pas tant chercher et de fermer les yeux.
Le passé de mon fils échappe à ma censure :
Il a pu, jusqu'ici, suivre en tout sa nature;
Autres temps, autres mœurs; ce jour doit tout changer;
C'est à toi, maintenant, de le mieux diriger.
Je te l'ordonne et même, entends-tu? je t'en prie.

DAVE.

En quoi?...

SIMON.

Nul libertin n'entend qu'on le marie.

DAVE.

On le dit.

SIMON.

Un mauvais conseiller, en tel cas,
Peut l'aigrir, le conduire à quelque mauvais pas.

DAVE.

Je ne comprends plus bien.

SIMON.

Non?

DAVE.

Non, je vous l'atteste :
Je suis Dave et non pas Œdipe.

SIMON.

Pour le reste,
Tu veux donc que je sois plus clair?

DAVE.

Sans doute.

SIMON.

Eh bien.
Si j'apprends aujourd'hui qu'après cet entretien,
Tu veuilles, en troublant mes projets sur Pamphile,
Faire voir à quel point ton génie est fertile,
Pour prix de tes méfaits, roué de coups d'abord,
Je t'envoie au moulin tourner jusqu'à la mort;
Et j'entends, pour dédit, que, si je te pardonne,
A ta place, à la meule, on m'attelle en personne.
Comprends-tu? suis-je clair enfin?

DAVE.

Comme le jour.
C'est là fuir l'équivoque et parler sans détour.

SIMON.

Sur tout autre sujet j'aime mieux qu'on me raille.

DAVE.

Eh! doucement!

SIMON.

De toi, je n'attends rien qui vaille;
Mais, auprès de mon fils, conduis-toi de façon,
Qu'il ne soupçonne rien, ou crains une leçon.

(Il sort.)

SCÈNE III

DAVE, *seul.*

Allons, Dave, au travail! ici point de paresse :
Il n'y faut guère moins de toute ton adresse.
Ouvre l'œil, car si j'ai démêlé comme il faut
Ce qu'il pense en effet de ce qu'il dit tout haut,
Le bonhomme Simon, sous bruit de mariage,
Nous cache quelque piége. Alerte donc! courage!
Car si je ne parviens à l'y faire surseoir,
Mon jeune maître ou moi sommes perdus ce soir.
Mais qui dois-je servir? Le père me menace,
Et l'autre est comme mort si je quitte la place.
Le premier me fait peur; instruit de nos amours,
Il craint pour cet hymen quelqu'un de mes bons tours;
Surpris, c'est fait de moi : soit prétexte ou caprice,
Un soupçon du moulin m'ouvre le précipice.
Ce n'est pas tout encor, je redoute un éclat :
Épouse de Pamphile avec ou sans contrat,
Notre jeune Andrienne est tout près d'être mère.
Qui dit amants dit fous : rien ne les désespère;
Fille ou garçon, l'enfant doit être reconnu.
Glycère, dans le plan d'un récit convenu,
Est d'Athènes, cité qu'elle quitte en bas âge;
Près de l'île d'Andros le vaisseau fait naufrage;
Le père, un vieux marchand, y périt dans les flots,
Et celui de Chrysis, arrivant à propos,
Recueille l'orpheline; un pur conte, une fable
Bien conçue à leurs yeux, aux miens invraisemblable.
Mais partons; de chez eux Mysis vient de sortir,
Pamphile est à la place et je cours l'avertir.

(Il part.)

SCÈNE IV

MYSIS, sortant de chez Glycère, et parlant à la cantonade.

J'entends, bonne Archillis; Lesbie, une accoucheuse,
Une vieille bavarde, étourdie et buveuse;
Beau secours, en effet, qu'une tête à l'évent,
Près d'une jeune mère à son premier enfant!
N'importe, on vous l'aura. — Voyez-vous, les commères,
Elles vont aujourd'hui s'en donner à pleins verres.
Dieux, sauvez ma maîtresse, et que l'autre, du moins,
Ne manque pas chez nous de prudence et de soins!
Mais qui vient là?... Pamphile éperdu, hors d'haleine.
Mauvais signe! Apprenons ce qui le met en peine.

SCÈNE V

PAMPHILE, MYSIS.

PAMPHILE, sans voir Mysis.

Vit-on jamais un homme, un père, agir ainsi,
Le tenter seulement?

MYSIS, à part.

Que veux dire ceci?

PAMPHILE.

Terre et cieux! Est-ce là, pour le coup, un outrage?
Qu'il eût même à ce soir fixé ce mariage,
Passe encor; mais mentir pour me mettre en défaut!

MYSIS, à part.

Que dit-il?... Malheureuse!

PAMPHILE.

Et Chrémès, qui si haut
Me refusait sa fille, à quel retour étrange
Doit-on qu'il change ainsi lorsqu'en moi rien ne change?
N'est-ce encor qu'une ruse, un mensonge, un effort
Pour m'arracher Glycère, et veulent-ils ma mort?

Quel homme aux coups du sort fut jamais plus en butte?
Et ce Chrémès que rien n'émeut ni ne rebute!
Dieux puissants! pour le fuir n'est-il aucun moyen?
Accueilli, rejeté, repris, sous ce lien
Quelque monstre caché m'attend, je le soupçonne,
Et l'on m'offre un objet dont n'a voulu personne.

MYSIS, à part.

Oh! voilà qui me glace.

PAMPHILE.

Et mon père, en ceci,
A-t-il de mon bonheur montré quelque souci?
« Aujourd'hui même il faut que cet hymen se fasse,
Me dit-il ce matin, en passant par la place;
Rentre au logis sur l'heure et songe à tes apprêts. »
Je crus entendre, moi : « Va te pendre au plus près! »
En vain, abasourdi, je cherche dans ma tête
Une raison quelconque, un mot, une défaite;
Rien, je reste muet. Or, si j'avais connu
Mon sort un peu plus tôt, qu'en fût-il advenu?
Je ne sais; mais, bien sûr, j'aurais fait quelque chose
Pour ne rien faire au moins de ce l'on m'impose.
Que résoudre? Mon cœur se partage en tous sens :
Mon amour, la pitié, ces ordres si pressants
D'un père; m'aura-t-il, jusqu'à ce mariage,
Laissé suivre la pente et les goûts de mon âge,
Pour qu'à son premier vœu je résiste ce soir?
Que faire? Ah! malheureux!

MYSIS, à part.

Je n'ose le prévoir.
Allons, il faut qu'il parle à Glycère au plus vite
Ou que je plaide ici notre cause. Il hésite,
Il peut de part ou d'autre incliner pour un rien.

PAMPHILE, apercevant Mysis.

Ah! te voilà, Mysis?

MYSIS, en même temps.

Ah! l'on vous trouve!

PAMPHILE.

Eh bien,
Que fait-elle, dis-moi?

MYSIS.

Ce que fait ma maîtresse?
Elle souffre, et, craignant votre oubli, sa tristesse
S'aigrit de voir le jour où dut être conclu
Cet hymen...

PAMPHILE.

Est-ce moi, grands dieux! qui l'ai voulu?
Moi, trahir qui me livre et son âme et sa vie,
Quand l'avoir pour épouse est mon unique envie!
Moi, laisser la misère altérer lentement
Un si bon naturel, un esprit si charmant!

MYSIS.

Non, s'il ne tient qu'à vous; mais la force peut-être...

PAMPHILE.

La force? Suis-je donc lâche, ingrat, cruel, traître,
Au point que l'amitié, la passion, l'honneur,
Me laissent tout à coup agir en suborneur?

MYSIS.

Nulle autre, plus à tort ne serait délaissée;
Je ne sais rien de plus.

PAMPHILE.

A moi, cette pensée?
Ah! Mysis, quand mon cœur porte gravé ce vœu
Que m'adressa Chrysis en son dernier adieu.
Glycère à son chevet, mourante, elle m'appelle,
Et, seuls tous trois : « Tu vois cette enfant, me dit-elle,
Et tu sais si jeunesse et beauté, de nos jours,
Pour le bien et les mœurs sont d'utiles secours.
Donc, ami, sur ta foi, par ta main que je serre,
Par ton cœur généreux, protége ma Glycère;
Remplace-moi près d'elle en son isolement;
Garde-la sans jamais la quitter d'un moment.
Toi, pour qui d'une sœur j'eus toute la tendresse,
Toi, seul guide écouté de sa tendre jeunesse,
Époux, tuteur, ami, père tout à la fois,
Elle et son peu de bien, dis que tu les reçois. »
Je m'incline, et nos mains dans la sienne, elle expire.
Et tu veux qu'à présent je songe à me dédire?

MYSIS.

Ah! victoire!

PAMPHILE.

Où cours-tu ?

MYSIS.

Chez Lesbie au plus tôt.

PAMPHILE.

Hâte-toi donc, alors. Va ; mais encore un mot :
Garde-toi de troubler Glycère en quelque chose ;
Pas un mot de ceci.

MYSIS.

Je comprends. Bouche close.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

CHARINUS, BIRRIAS.

CHARINUS.

Que dis-tu, Birrias? Pamphile, avant la nuit,
Épouse Philomène? Où donc courait ce bruit?

BIRRIAS.

A la place, j'en viens; et là, Dave en personne
Me l'a dit.

CHARINUS.

Malheureux! La force m'abandonne:
J'ai de crainte et d'espoir vécu jusqu'à ce jour;
Mais l'espoir, à la fin, me trahit sans retour;
Je reste anéanti.

BIRRIAS.

Soyez donc raisonnable,
Veuillez ce qu'a voulu le sort inexorable.

CHARINUS.

C'est elle que je veux!

BIRRIAS.

A quoi sert tout cela?
Chassez-moi donc plutôt ce vilain amour-là:
En parler, c'est jeter de l'huile sur la flamme.

CHARINUS.

Que voilà bien toujours les conseils et le blâme
Qu'au malade, au mourant, jette l'homme dispos!
Amoureux, tu tiendrais un bien autre propos.

BIRRIAS.

Poursuivez donc, alors.

CHARINUS.

Ah ! j'aperçois Pamphile.
Tout, dans un pareil cas, peut devenir utile...

BIRRIAS.

Qu'a-t-il affaire au vôtre?

CHARINUS.

Il peut seul m'en tirer:
Il saura mon amour; je veux le conjurer
De retarder au moins cette union fatale,
Et quelque chose, alors, venant dans l'intervalle...

BIRRIAS.

Fiez-vous là-dessus, et votre compte est fait.

CHARINUS.

Vais-je à lui, Birrias?

BIRRIAS.

Oui, montrez-lui tout prêt
Le rival qui l'attend s'il épouse sa belle,
Pour qu'il ait soin plus tard de vous éloigner d'elle.

CHARINUS.

Drôle! toujours le mal pour soupçon ou pour but?
Arrière!

SCÈNE II

Les Mêmes, PAMPHILE.

PAMPHILE.

Ah ! Charinus, bonjour.

CHARINUS.

Ami, salut !
Salut, car tu peux être aujourd'hui, cher Pamphile,
Mon espoir, mon conseil, mon salut, mon asile.

PAMPHILE.

Je ne suis guère en fonds de conseils et d'espoir.
Voyons, pourtant.

CHARINUS.

Tu vas te marier ce soir?

PAMPHILE.

On le dit.

CHARINUS.

On le dit, et ce n'est pas sans cause.
Je suis perdu.

PAMPHILE.

Pourquoi?

CHARINUS, à Birrias.

Dis-le-lui, toi; je n'ose.

BIRRIAS.

Moi? Volontiers. (A Pamphile.) Voilà : Votre future...

PAMPHILE.

Eh bien?

BIRRIAS.

Il l'aime.

PAMPHILE.

Il l'aime? Alors son goût n'est pas le mien.
(A Charinus.)
Et nul gage entre vous?

CHARINUS.

Jamais rien.

PAMPHILE.

Quel dommage!

CHARINUS.

Abandonne, ou du moins suspends ce mariage.
Mon amour, l'amitié, tout t'en fait un devoir.

PAMPHILE.

J'y ferai de mon mieux.

CHARINUS.

J'entends : il faut pouvoir.
Et si tu l'aimes...

PAMPHILE.

Moi? Va, je n'y songe guère.

CHARINUS.

Eh bien, accorde-moi cette grâce dernière,
Que je puisse m'enfuir bien loin avant ce jour,
Ne pas voir...

PAMPHILE.

Laisse-moi m'expliquer à mon tour,

Charinus; il sied mal à gens de notre sorte
D'ériger en bienfait un don qui leur rapporte;
Celle que tu voudrais est mon unique effroi.

CHARINUS.

Ah! tu me rends la vie.

PAMPHILE.

Ainsi, ce drôle et toi
Agissez, inventez, et, d'audace ou de ruse,
Faisons, toi qu'on t'accepte, et moi qu'on me refuse.

CHARINUS.

Il suffit.

PAMPHILE.

Mais voici Dave, mon conseiller.

CHARINUS, à Birrias.

Et toi, diseur de riens, né pour tout embrouiller,
Va-t'en.

BIRRIAS.

Eh! de grand cœur.

(Il sort.)

SCÈNE III

DAVE, CHARINUS, PAMPHILE, les deux derniers un peu à l'écart.

DAVE, entrant sans les voir.

Oh! la bonne nouvelle!
Bons dieux! La joie ici va rentrer de plus belle.
Et Pamphile! Pour lui, que désirer de mieux?
Mais où le rencontrer?

CHARINUS, bas, à Pamphile.

Qui le rend si joyeux?

PAMPHILE, de même.

Il ignore à coup sûr ce qui nous met en peine.

DAVE.

Sans doute sur le bruit qu'on prépare sa chaîne...

CHARINUS, à Pamphile.

Tu l'entends?

DAVE.

Il m'aura cherché tout aujourd'hui.
Que faire? Où le trouver?

CHARINUS, à Pamphile.

Qu'attends-tu? Réponds-lui.

DAVE.

Partons. (Fausse sortie.)

PAMPHILE.

Dave! holà!

DAVE, à part.

Quelqu'importun, je gage.
(Voyant Pamphile, puis Charinus.)
Ah! mon maître, c'est vous!... Et Charinus! Courage!
Je vous cherchais tous deux; voyez ce coup du sort!

PAMPHILE.

Dave, tout est fini.

DAVE.

Bon! Écoutez d'abord.

CHARINUS.

Je suis perdu.

DAVE.

Je sais quel danger vous menace.

PAMPHILE.

Qui ne renoncerait à la vie à ma place?

DAVE.

Je sais, vous dis-je encor...

PAMPHILE.

Ce mariage...

DAVE.

Assez.
J'entends.

PAMPHILE.

C'est pour ce soir.

DAVE.

Ah! vous m'étourdissez.
Vous, ce que vous voulez, c'est votre Philomène;
Vous, Pamphile, on vous l'offre, et c'est ce qui vous gêne.

CHARINUS.

Oui.

PAMPHILE.

Certe!

DAVE.

Alors, courage!

(Aux deux jeunes gens, qui l'examinent avec anxiété.)

Oui, regardez-moi bien.

PAMPHILE.

Eh! tire-nous d'angoisse. Abrége.

DAVE, lentement.

Hem! J'y vien :
Chrémès ne donne plus Philomène à Pamphile.

PAMPHILE.

La preuve?

DAVE.

Je la tiens : comme j'allais en ville,
Votre père, tantôt, me prenant à l'écart,
De ses projets sur vous daigna me faire part.
Sur d'autres points encore il lui plut de s'étendre ;
Nous en reparlerons. Moi, pour tout vous apprendre,
Je cours vite à la Place, où, n'ayant rien trouvé,
Je cherche, pour mieux voir, un point plus élevé.
Personne, Birrias excepté; je l'arrête :
Il n'a rien vu. Malheur! Je me remets en quête,
Ruminant tout cela, quand, près de la maison,
Sur la chose elle-même il me vient un soupçon :
Quoi! nuls préparatifs, Simon, l'oreille basse,
Cet hymen qui sur l'eau revient, comme par grâce,
Accordez tout cela.

PAMPHILE.

Finira-t-il jamais?

DAVE.

Je repars, et, d'un bond, me voilà chez Chrémès.
Sur le seuil du logis, complète solitude.
Fort bien!

CHARINUS.

Sans doute. Et puis?

DAVE.

Je poursuis mon étude :

On ne va ni ne vient, pas une femme encor,
Aucun bruit, les murs nus, sans festons ni décor;
J'ai vu tout en dedans.

PAMPHILE.

Oh! précieux indices!

DAVE.

Voit-on se marier sous de pareils auspices?

PAMPHILE.

Non, j'espère.

DAVE.

Espérer n'est rien en pareil cas;
Vous devez être sûr ou vous n'entendez pas.
Un détail, au surplus, vous convaincra peut-être :
Je viens de voir, chargé du souper de son maître,
Un des gens de Chrémès, portant, pour ce festin,
Quelques légumes secs et deux as de fretin.

CHARINUS.

Sauvé!

DAVE.

Sauvé! comment? Quelle idée est la vôtre?

CHARINUS.

Ce refus de Chrémès, dont tu parlais...

DAVE.

A l'autre!
Êtes-vous fou? Chrémès, en nous la refusant,
Vous offre-t-il, à vous, Philomène en présent?
Commencez par gagner les amis du vieux père.

CHARINUS.

Oui, le conseil est bon, je m'y rends, et j'espère,
Bien que l'espoir, hélas! m'ait leurré bien des fois.
Adieu. (Il sort.)

SCÈNE IV

PAMPHILE, DAVE.

PAMPHILE.

Toi, maintenant, dis-moi ce que tu crois.
Que veut mon père, enfin? que cache-t-il encore?

DAVE.

Le refus de Chrémès, dont personne n'ignore,
Et, sentant qu'il ne peut, en rien, vous l'imputer,
Il en veut un formel, de vous, pour éclater.
Gare, alors!

PAMPHILE.

Nous verrons.

DAVE.

Prenez garde, il est père:
Pamphile, pourrez-vous tenir bon? Et Glycère?
Femme et sans protecteurs, vous savez, comme moi,
Qu'on la peut renvoyer aux termes de la loi.

PAMPHILE.

La bannir?

DAVE.

A l'instant.

PAMPHILE.

Dave, viens à mon aide.
Que faire?

DAVE.

Obéissez.

PAMPHILE.

Moi?

DAVE.

Plaît-il?

PAMPHILE.

Que je cède?

DAVE.

Pourquoi pas?

PAMPHILE.

Non.

DAVE.

Pourtant...

PAMPHILE.

Trouve un autre moyen,
Ou sinon, plus un mot.

DAVE.

Mais comprenez donc bien
Mon projet; voyez-en la suite nécessaire.

PAMPHILE.

Que j'aurai Philomène et n'aurai plus Glycère.

DAVE.

Mais nullement. Prenons qu'on vous dise, ce soir :
« Tu vas te marier. — Je ferai mon devoir, »
Répondez-vous. C'est bien. Un mot rompt la poursuite
Des plans que contre vous votre père médite.
Plus de danger, dès lors, car Chrémès, là-dessus,
Ne va pas tout d'un coup rétracter son refus :
Vos mœurs, ne changeant pas, le tiennent à distance,
Et Simon est vaincu par votre obéissance.
Or, c'est là le grand point; car, laissez tout espoir,
Qu'en vain d'une autre femme il cherche à vous pourvoir,
Il la prendrait sans dot pour vous tirer du vice.
Mais si, dès aujourd'hui, docile à son caprice,
Vous feignez d'accepter, alors, tout à loisir,
Il prendra l'embarras et le temps de choisir,
Et quelque heureux hasard mettra fin à vos peines.

PAMPHILE.

Tu le crois?

DAVE.

Fermement.

PAMPHILE.

Vois bien où tu nous mènes.

DAVE.

Ne craignez rien.

PAMPHILE.

Un mot : qu'il ignore, du moins,
Que j'ai d'elle un enfant à qui je dois mes soins,
Que j'ai même juré d'élever.

DAVE.

Quelle audace!

PAMPHILE.

Elle a cru, dans mon cœur, fixer ainsi sa place.

DAVE.

Bien! j'aurai l'œil à tout. Mais silence! voici
Votre père. A ses yeux, n'ayez aucun souci.

SCÈNE V

Les Mêmes, SIMON.

SIMON, à part, dans le fond du théâtre.

Que trament-ils tous deux? Je reviens pour l'apprendre.

DAVE.

A vous trouver soumis il est loin de s'attendre,
Et, par quelque discours, à l'écart médité,
Sûr de vous accabler, il vient de ce côté.
Possédez-vous!

PAMPHILE.

Encor faut-il que je le puisse!

DAVE.

Pour qu'il ne change rien et que tout réussisse,
Montrez-vous sans regret prêt à vous marier.

(Pendant ces derniers mots, Simon est venu occuper le côté de la scène opposé à celui où sont placés les deux autres personnages.)

SCÈNE VI

Les Mêmes, BIRRIAS.

BIRRIAS, à part, dans le fond du théâtre.

Je n'ai donc, pour ce soir, grâce aux dieux, qu'un métier,
C'est d'épier Pamphile, et d'observer sans cesse
Comment il s'y prendra pour tenir sa promesse.
Bon! il cause avec Dave, écoutons-les d'ici.

SIMON, à part.

Tous deux encoer!

DAVE, bas, à Pamphile.

Allons, ne tremblez pas ainsi.

SIMON, haussant la voix.

Pamphile!

DAVE, bas, à Pamphile.

Tournez-vous. Jouez bien la surprise.

PAMPHILE.

Mon père!

DAVE, à Pamphile.

Bien!

SIMON.

Tu sais que, sans plus de remise,
Mon fils, ton mariage est fixé pour ce soir?

DAVE, à part.

Voyons, que dira-t-il?

PAMPHILE.

Je connais mon devoir,
Mon père, il me suffit que cet hymen vous plaise.

BIRRIAS, à part.

Aïe!

DAVE, désignant Simon.

Il ne dit plus mot.

BIRRIAS, à part.

Qu'entends-je!

SIMON.

Je suis aise
De te voir me céder de si bonne façon.

PAMPHILE.

Je suis franc.

BIRRIAS, à part.

Charinus, du coup, reste garçon.

SIMON.

Rentre donc, et surtout sois prêt à l'heure dite.

PAMPHILE.

J'obéis.

(Il se dirige vers la maison de son père; celui-ci l'accompagne jusqu'à la porte.)

BIRRIAS, à part.

Croyez donc à ces gens qu'on vous cite.
Le proverbe le dit et n'a pas tort, ma foi :
Dans ce monde chacun pense d'abord à soi.

J'ai vu la fiancée, elle est jeune, elle est belle;
Et qu'après tout, Pamphile aime mieux rêver d'elle
Que de mon maître; au fond, je comprends ce goût-là.
Allons, en attendant, lui conter tout cela.
Il va m'en coûter cher, encor, je le parie.

(Il sort.)

SCÈNE VII

SIMON, DAVE.

DAVE, à part.

Il me croit resté là pour quelque tromperie.

SIMON.

Que disons-nous, l'ami?

DAVE.

Moi? Rien, pour le moment.

SIMON.

Rien?

DAVE.

Non.

SIMON.

J'en suis surpris. J'attendais mieux, vraiment.

DAVE, à part.

Le succès tout à coup passe son espérance;
Cela gêne notre homme.

SIMON.

Est-il en ta puissance
De dire un mot de vrai?

DAVE.

Rien ne m'est plus aisé.

SIMON.

Mon fils de son chagrin n'a-t-il rien déguisé?
Rompre ainsi tout commerce avec cette étrangère,
Cela doit lui coûter.

DAVE.

Non, ou bien c'est l'affaire

De deux jours, trois au plus. Vous savez comme il est
Léger. Fort sagement, d'ailleurs, il m'en parlait
A l'instant.

SIMON.

Ah! très-bien.

DAVE.

Dans un âge plus tendre,
Fort de la liberté que vous lui laissiez prendre,
Il fut tout à l'amour, mais sans bruit, sans éclat,
En fils de bonne race et d'un goût délicat;
Mais, à présent qu'enfin cette fougue est passée,
Franchement vers l'hymen il tourne sa pensée.

SIMON.

Je lui trouve pourtant l'air triste.

DAVE.

Oh! ce sera
Quelque autre chose, alors, qui l'indisposera
Contre vous.

SIMON.

Et quoi donc?

DAVE.

Misère, enfantillage.

SIMON.

Mais encor?

DAVE.

Rien.

SIMON.

Enfin?

DAVE.

Pour un tel mariage,
Vous faites à son gré les choses chichement.

SIMON.

Qui? moi?

DAVE.

Vous. Tout à l'heure il s'écriait : « Comment!
Dix drachmes! est-ce moi, moi son fils qu'il marie?
D'un si piètre régal qui veut-il que je prie? »
A quoi j'ajoute, moi, que c'est trop ménager...

SIMON.

Assez!

DAVE.

Bon! il en tient.

SIMON.

Je vais tout arranger
Pour le mieux. (A part.) Qu'est ceci? qu'a-t-il au fond de l'âme,
Le vieux fourbe? où veut-il en venir? S'il se trame
Quelque complot où j'entre et donne à mon insu,
Ne cherchons point ailleurs, Dave seul l'a conçu.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

DAVE, SIMON, MYSIS, LESBIE.

MYSIS. Elle entre en scène avec Lesbie, sans voir les autres personnages.

Que tu dis vrai, Lesbie, et qu'un amant fidèle,
Au temps où nous vivons, est un rare modèle !

SIMON, à part, à Dave.

Cette femme, dis-moi, Dave, n'est-elle pas
De chez notre Andrienne?

DAVE, de même.

Oui, vraiment.

MYSIS, poursuivant.

En tout cas,
Nous avons de Pamphile...

SIMON, à Dave.

Oh ! que dit-elle ?

MYSIS, poursuivant.

Un gage
Qu'il ne fera jamais un autre mariage.

SIMON, à part.

Ah !

DAVE, à part.

Je voudrais qu'un dieu les rendît, à l'instant,
Lui sourd, elle muette.

MYSIS.

Il reconnaît l'enfant.

SIMON, à part.

Tout va mal, si j'en crois ce que je viens d'entendre,
O Jupiter!

LESBIE.

Ainsi, ce jeune homme, à tout prendre,
Est une assez bonne âme?

MYSIS.

Excellente; mais viens,
Hâtons-nous. Trop longtemps ici je te retiens.

LESBIE.

Va, je te suis.

(Elles rentrent dans la maison de Glycère.)

SCÈNE II

SIMON, DAVE.

DAVE, à part.

Ma charge ici n'est pas légère;
Que dire après cela?

SIMON.

Quoi! pour une étrangère!
A quoi songe Pamphile?... Eh! mais j'y suis! Bien! bien!
Je vois tout.

DAVE, à part.

Que voit-il?

SIMON, à part, désignant Dave.

Un tour de ce vaurien!
Tout cela n'est au fond qu'une ruse hardie:
On veut troubler Chrémès par cette comédie.

GLYCÈRE, dans la maison et d'une voix plaintive.

O Lucine! au secours! Protége-moi, Junon!

SIMON.

Eh quoi! déjà l'enfant! Peste! le tour est bon!
Mais pourquoi donc, grands dieux! se hâter de la sorte?
Est-ce pour m'avoir vu planté devant la porte?
Dérision! l'ami, ta pièce a pour défaut
Que les temps n'y sont pas ménagés comme il faut.

DAVE.

Ma pièce?

SIMON.

Tes acteurs ne savent pas leur rôle.

DAVE.

Si je comprends un mot!...

SIMON, à part.

Heureusement, le drôle
M'a surpris quand déjà tout avait échoué;
Si Chrémès acceptait, comme j'étais joué!
Mais j'en ris désormais : Dave ne peut m'atteindre,
Ma nef est à bon port, et c'est à lui de craindre.

SCÈNE III

SIMON, DAVE, LESBIE.

LESBIE, sortant de chez Glycère et parlant à la cantonade.

Tout va bien, Archillis, et jusqu'à ce moment
Je n'ai pas observé de symptôme alarmant.
N'oubliez rien : qu'un bain au plus tôt la soulage.
Et, tel que je l'ai dit, composez ce breuvage.
Je reviendrai bientôt. (A part, en s'éloignant.)
Oui, tout est pour le mieux.
Un beau garçon, vraiment! allons, puissent les dieux
Faire vivre l'enfant et protéger le père,
Puisqu'il ne trahit pas cette aimable Glycère!

SCÈNE IV

SIMON, DAVE.

SIMON.

Que voilà bien, mon drôle, un tour de ta façon!

DAVE.

Quel tour?

SIMON.

A-t-elle seulement soufflé dans la maison;

Dans la rue, à présent, elle crie à tue-tête.
Tu me crois donc bien sot, que plus rien ne t'arrête?
Dresse mieux tes engins, si tu veux m'y voir pris;
Montre au moins que tu crains d'en recevoir le prix.

DAVE, à part.

Pour cette fois, c'est bien lui-même qui s'enferre!

SIMON.

Je t'avais interdit toute nouvelle affaire;
As-tu suivi mon ordre, ou, l'ayant méprisé,
En es-tu maintenant beaucoup plus avancé?
Pense-tu m'avoir fait croire qu'en ce repaire,
Un enfant vous est né dont Pamphile est le père?

DAVE.

Bon! je vois sa méprise; il ne faut plus qu'oser.

SIMON.

Eh bien?

DAVE.

Oui; faites donc semblant de m'accuser.
Vous étiez prévenu.

SIMON.

Moi! de tout ce manége?
Personne...

DAVE.

A vous tout seul, vous auriez vu le piége?

SIMON.

On me joue...

DAVE.

Oh! quelqu'un a trahi le secret,
Sans quoi, vous n'auriez pu prévoir un pareil trait.

SIMON.

Ne te connaît-on pas?

DAVE.

Autant me dire en face
Qu'il n'est de mauvais tour qui par moi ne se fasse.

SIMON.

Certe!

DAVE.

Eh bien, cette fois, vous m'accusez à tort.

SIMON.

A tort! moi?

DAVE.

Sur un mot, sur le moindre rapport.
On soutient que je mens dès que j'ouvre la bouche.

SIMON.

Et l'on fait bien.

DAVE.

Aussi, sur tout ce qui vous touche,
Plus un mot désormais.

SIMON.

D'abord, l'accouchement,
Je n'y croirai jamais.

DAVE.

Vous ferez sagement.
Vînt-on mettre un enfant, là, devant votre porte,
— Et tel est leur dessein, — si je vous le rapporte,
C'est afin qu'averti, cette fois, à propos,
Vous ne me mettiez pas cet enfant sur le dos.
Car de tout, sans motif, vous me faites un crime,
Et je prétends changer ce mépris en estime.

SIMON.

D'où sais-tu leur projet?

DAVE.

On me l'a dit, j'y crois.
Mille indices, d'ailleurs, l'annoncent à la fois:
La grossesse d'abord, fiction toute pure;
Nous l'avons découvert. Puis, à peine on murmure
Que tout, pour marier notre jeune homme, est prêt;
Vite on mande Lesbie, avec ordre secret
D'apporter un enfant; car, sans ce témoignage,
Par quel autre moyen rompre le mariage?

SIMON.

Pourquoi, sachant cela, n'en rien dire à mon fils?
Tu devais l'éclairer.

DAVE.

C'est bien ce que je fis.
Quel autre, s'il vous plaît, enfin vous le ramène?
Aujourd'hui qu'il veut bien épouser Philomène,
Chargez-moi de l'affaire, en y veillant toujours,
Et les dieux à nos soins uniront leur concours.

SIMON.

Rentre donc au logis et dispose au plus vite
Ce qu'il faut pour ce soir; je t'irai joindre ensuite.
(Dave entre chez Simon.)

SCÈNE V

SIMON, seul.

J'ai de la peine à croire à ce langage ami,
Et le drôle ne m'a rassuré qu'à demi.
Mais qu'importe! après tout, mon fils seul m'intéresse;
Qu'il la regrette ou non, n'ai-je pas sa promesse?
Tranquille sur ce point, si je sais émouvoir
Chrémès, tout peut encore être conclu ce soir;
Car Pamphile n'avait nulle raison de feindre;
S'il recule, d'ailleurs, je saurai le contraindre.
Mais j'aperçois Chrémès; tout m'arrive à souhaits.

SCÈNE VI

CHRÉMÈS, SIMON.

SIMON.

Bonjour, Chrémès.

CHRÉMÈS.

Bonjour, Simon; je te cherchais.

SIMON.

Moi de même.

CHRÉMÈS.

Je viens pour une sotte histoire,
Que font certaines gens; ton fils, à les en croire,
Épouserait ce soir Philomène. Dis-moi
Qui déraisonne ainsi, du public ou de toi?

SIMON.

Écoute bien, Chrémès, et deux mots vont t'apprendre
Ce que tu veux savoir et ce que j'ose attendre.

CHRÉMÈS.

Parle, ami, je t'écoute, et ce que tu me veux,
Dis-le bien franchement.

SIMON.

Au nom de tous les dieux,
Au nom d'une amitié qui, depuis notre enfance,
Chez tous deux s'est accrue en force et confiance,
Par ton unique enfant, Chrémès, et par le mien,
Que seul tu peux sauver et ramener au bien,
Prends pitié d'un ami dont tu vois le supplice :
Ce mariage, enfin, permets qu'il s'accomplisse.

CHRÉMÈS.

Arrête ! Y penses-tu, Simon ? Toi, me prier !
Ne suis-je plus celui qui voulut le premier
Cet hymen ? Est-il bon pour tous deux qu'il se fasse ?
Ordonne ! Mais d'abord, prenons, changeant de place,
Que Pamphile est mon fils, que ta fille est mon sang.

SIMON.

A merveille ! et crois-moi ; je serais moins pressant
Si tout ne l'exigeait.

CHRÉMÈS.

Quoi donc ?

SIMON.

Une querelle.
Jamais ne s'est offerte occasion plus belle
Pour ramener mon fils.

CHRÉMÈS.

Quelque fable ?

SIMON.

Non, non.
Rien de plus vrai, Chrémès.

CHRÉMÈS.

Tu sais le vieux dicton :
Querelles d'amoureux, nouveau bail de tendresse.

SIMON.

Gagnons toujours du temps pendant que la traîtresse
Possède moins un cœur troublé par le dépit ;
A ces femmes, Chrémès, ne laissons nul répit.
Arrachons à leurs mains, aux larmes, à la feinte,
Un cœur malade encore et trop tendre à la plainte,

Et, grâce à toi, bientôt, un honnête lien
Aura sauvé l'honneur de mon fils et le mien.

CHRÉMÈS.

Tu l'espères ainsi; mais, Simon, je suis père;
Pourrai-je supporter qu'il garde sa Glycère?

SIMON.

C'est la mauvaise chance; à quoi bon la prévoir?

CHRÉMÈS.

Y songer pour ma fille est mon premier devoir.

SIMON.

Mettons donc tout au pire, et qu'il n'ait pas la force
De changer, à ta fille il reste le divorce.
Puisse, avant tout, le ciel, lui sauver un tel choix!
Mais, s'il se corrigeait, quels avantages! Vois:
Toi, tu me rends mon fils; moi, je te donne un gendre,
Et ta fille est unie au mari le plus tendre.

CHRÉMÈS.

Laissons là ce calcul; il me suffit, Simon,
Qu'à ce point, pour toi-même, il te paraisse bon.

SIMON.

Qu'avec raison, Chrémès, depuis longtemps je t'aime!

CHRÉMÈS.

Que disais-tu?

SIMON.

Sur quoi?

CHRÉMÈS.

Sur eux, à l'instant même.
Sont-ils brouillés, vraiment?

SIMON.

Dave, qui mène tout
Chez eux, m'a raconté la chose jusqu'au bout.
Il ne me presse pas de marier Pamphile,
Sans savoir que mon fils se montrera docile.
Écoute-le, Chrémès, et vois si j'ai raison.
Hé! Dave!... Le voilà qui sort de la maison.

SCÈNE VII

LES MÊMES, DAVE.

DAVE, à Simon.

Je vous cherchais.

SIMON.

Pourquoi ?

DAVE.

L'heure est déjà passée ;
Ne va-t-on pas bientôt chercher la fiancée ?

SIMON, à Chrémès.

Tu l'entends ! (A Dave.) Ce cher Dave ! Oui, je t'en dois l'aveu,
Au commun des valets tu ressembles bien peu ;
Je n'attendais de toi que contes et sornettes
Au sujet de Pamphile et de ses amourettes...

DAVE.

Moi, des contes ? Jamais.

SIMON.

Pour réparer mes torts,
Ce qu'à mon fils, à toi j'ai caché jusqu'alors,
Je vais te l'avouer.

DAVE.

Parlez.

SIMON.

Sans plus attendre ;
Car, pour mon confident, je veux bien te reprendre.

DAVE.

Vous n'en eûtes jamais un plus sûr.

SIMON.

Je le sais.
Ces noces pour ce soir...

DAVE.

Eh bien ?

SIMON.

J'y renonçais.

DAVE.

Quoi !...

SIMON.

Pour vous effrayer, c'était un artifice.

DAVE, ironiquement.

Bah! vraiment?

SIMON.

Hélas! oui.

DAVE.

Voyez quelle malice!
Et moi qui vous croyais! Ah! vous êtes bien fin.

SIMON.

Le début te surprend, mais tu vas voir la fin.
Comme tu me quittais, Chrémès vient et m'aborde.

DAVE, à part.

Tout est perdu.

SIMON, poursuivant.

Bientôt il sait quelle discorde
Règne chez nos amants; je parlais d'après toi...

DAVE, inquiet.

En effet.

SIMON.

De nouveau je l'attaque, et, ma foi!
Il m'accorde sa fille.

DAVE, à part, mais entendu à demi par Simon.

Ah! malheureux!

SIMON.

Qu'entends-je!

DAVE.

Je dis tant mieux!

SIMON.

Ainsi, d'une part, tout s'arrange

CHRÉMÈS, à Simon.

Je rentre ordonner tout et je reviens.

(Il part.)

SCÈNE VIII

SIMON, DAVE.

SIMON.

Tu vois
Que mon succès, cher Dave, à toi seul je le dois.

DAVE, *tristement.*

A moi seul, j'en conviens.

SIMON.

Maintenant donc, achève;
Dans ses bons sentiments entretiens ton élève.

DAVE.

Comptez-y, par Hercule!

SIMON.

Agis, c'est le moment;
Endoctrine le fils, aigris surtout l'amant.

DAVE, *ironiquement.*

Ne craignez rien.

SIMON.

Va donc, il se fait bien attendre.

DAVE.

Il est chez vous sans doute.

SIMON.

Eh bien, je l'y vais prendre.
Ne plus dissimuler est le meilleur parti :
Pamphile saura tout.

(*Il entre dans sa maison.*)

SCÈNE IX

DAVE, *seul.*

Je suis anéanti.
Que ne vais-je sur l'heure au moulin? Qui m'arrête?
Plus d'espoir; pour chacun je suis un trouble-fête :
J'ai trahi mon vieux maître; et son fils, par devoir,
Va, grâce à mes talents, se marier ce soir.

Oh! la belle finesse, et qu'en restant tranquille
J'aurais, dans tout ceci, bien mieux servi Pamphile!
Mais c'est lui-même, ô ciel! ô dieux! pour l'éviter,
Montrez-moi quelque abîme où me précipiter.

SCÈNE X

PAMPHILE, DAVE.

PAMPHILE, sortant de chez son père.
Où le trouver, l'auteur de ma perte? Il m'évite.

DAVE, à part.
Je suis mort.

PAMPHILE, toujours sans voir Dave.
Ah! j'ai bien le sort que je mérite.
Imprudent! paresseux! Sachant ce qu'il valait,
Me mettre à la merci de ce maudit valet!

DAVE, à part.
Si j'en reviens, du coup, je suis invulnérable.

PAMPHILE, poursuivant, de même.
Que répondre à mon père, et par quelle autre fable,
Après m'être soumis, expliquer mon refus?
Je ne sais qu'inventer.

DAVE, à part.
Ma foi! ni moi non plus.
Promettons-lui toujours, faisons tête au reproche.

PAMPHILE, voyant Dave.
Ah!

DAVE.
M'y voici!

PAMPHILE.
Brave homme, à nous deux! Viens, approche.
Tu sais ce qui m'arrive! On t'a sans doute instruit!
Qu'en dis-tu? Tes conseils ont-ils porté leur fruit?

DAVE.
Nous nous en tirerons.

PAMPHILE.
Vraiment?

DAVE.

Sans un obstacle.

PAMPHILE.

Comme tantôt!

DAVE.

Bien mieux!

PAMPHILE.

Oui-da! par un miracle!
J'avais mille moyens de sortir d'embarras,
Et le ciel à présent ne m'en tirerait pas.
Je te l'avais bien dit.

DAVE.

C'est trop vrai!

PAMPHILE.

Pour ta peine,
Qu'attends-tu?

DAVE.

Moi? La mort. Mais, pour reprendre haleine,
Accordez-moi du temps et soyez assuré...

PAMPHILE.

Ah! que n'en ai-je, moi, pour te battre à mon gré!
Mais j'ai d'autres devoirs qu'il faut que je remplisse,
Misérable! à demain je remets ton supplice.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

CHARINUS, seul.

N'est-ce pas une honte, et se peut-il, hélas!
Qu'un homme soit si faible et descende si bas,
Qu'il achète un plaisir aux dépens de son frère,
Et trahisse un ami pour un bien éphémère?
C'est vous, de tous nos maux, vous, qu'il faut accuser,
Faux amis, qui d'abord n'osez rien refuser,
Mais qui, le temps venu de tenir vos promesses,
Découvrez hardiment vos plus lâches faiblesses!
C'est là qu'il faut les voir, ces braves d'un moment,
Défendre leur honneur: « Quoi? disent-ils, comment?
Qu'as-tu? qui te connaît? A toi, celle que j'aime,
La céder? Mon ami le plus près, c'est moi-même. »
Voilà de ces raisons qu'ils cherchent pour appui,
Et leur serment d'hier n'a plus cours aujourd'hui;
Timides sans sujet, et bouffis d'insolence,
Quand la honte devrait les réduire au silence.
Que faire? Le chercher pour en avoir raison,
L'accabler sous le poids de ses torts?... à quoi bon?..
A quoi? mais n'est-ce rien que venger une offense?

SCÈNE II

PAMPHILE, DAVE, CHARINUS.

PAMPHILE.

Qu'allons-nous faire, ami? Ma fatale imprudence
Nous a perdus tous deux.

CHARINUS.

De l'imprudence? vous?
Pour une trahison le terme est assez doux.

PAMPHILE, surpris.

Comment?

CHARINUS.

Portez ailleurs ces excuses frivoles;
On ne m'abuse pas par de vaines paroles.

PAMPHILE.

Expliquez-vous.

CHARINUS.

J'eus tort; ah! je le vois trop bien:
Votre amour n'est venu que de l'aveu du mien.
Je vous jugeais par moi.

PAMPHILE.

Je vois votre méprise!

CHARINUS.

N'était-ce pas assez d'user de ma sottise,
Sans me bercer encor d'un espoir insensé?
Prenez-la donc.

PAMPHILE, désignant Dave.

La prendre? Hélas! où m'a poussé
Ma folle confiance aux avis de ce traître!

CHARINUS.

Que lui reprochez-vous? Il imite son maître.

PAMPHILE.

Vous me jugerez mieux, Charinus, quelque jour,
Quand vous saurez quelle autre a seule mon amour.

CHARINUS.

Sans doute, on vous a vu résister; votre père,
Là, tantôt, contre vous était fort en colère;
Vous luttiez bravement.

PAMPHILE.

On vous a mal instruit:
Ce mariage, alors, n'était plus qu'un faux bruit;
Je l'espérais du moins.

CHARINUS.

Bien, je crois vous entendre:
Vous vous serez contraint vous-même à me la prendre.

PAMPHILE.

Sachez...

CHARINUS.

Qu'ai-je à savoir? Que vous l'épouserez.

PAMPHILE.

Brisons là, Charinus; vous me désespérez.
J'ai paru consentir, mais je jouais un rôle;
Un mauvais conseiller me poussait par l'épaule,
Me dictait chaque mot.

CHARINUS.

Qui donc? Nommez-le-moi.

PAMPHILE.

Dave.

CHARINUS.

Dave?

PAMPHILE.

Eh! oui, Dave a tout fait.

CHARINUS.

Lui! pourquoi?

PAMPHILE.

Eh! demandez-le-lui; quand j'ai pris cette route,
Les dieux avaient juré notre perte, sans doute.

CHARINUS.

Réponds, Dave, est-ce vrai?

DAVE.

J'en conviens.

CHARINUS.

Ah! pendard,
Puisse un bon nœud coulant te payer de ton art!
Qu'eût fait un ennemi pour marier Pamphile?
Réponds: quelle autre voie eût-il prise entre mille?

DAVE.

Je suis battu, c'est vrai, mais pas encor lassé.

CHARINUS.

Bon!

DAVE.

Un sentier se ferme, un autre m'est laissé;
Prenons-le vite, à moins qu'au début de la course
Vous ne jugiez déjà notre mal sans ressource.

PAMPHILE.

Au contraire! Gageons qu'en y mettant tes soins,
Tu sauras me pourvoir de deux femmes au moins.

DAVE.

Je suis à vous, Pamphile, et vous dois, c'est justice,
Des pieds, des mains, de jour et de nuit mon office;
Risquer mes os n'est rien, si par là je vous sers;
Mais soyez indulgent pour un coup que je perds:
Mon zèle a cette fois passé ma réussite;
Si je vous suis de trop, parlez, et je vous quitte.

PAMPHILE.

Je l'entends bien ainsi; mais, avant de partir,
Remets-moi dans l'état dont tu m'as fait sortir.

DAVE.

J'en réponds.

PAMPHILE.

Et sur l'heure, entends-tu?

DAVE.

Chut! La porte
De Glycère a crié. Silence!

PAMPHILE, bas.

Que t'importe?

DAVE, écoutant au seuil de Glycère.

Je cherche le moyen de vous tirer d'ennuis.

PAMPHILE.

Eh bien, le trouves-tu?

DAVE.

Patience!... Ah! J'y suis!

SCÈNE III

LES MÊMES, MYSIS, sortant de chez Glycère.

MYSIS, à Glycère, qui est dans la maison.

Nous le découvrirons quelque part dans la ville,
Allez! on vous aura bientôt votre Pamphile.
Ne vous affligez pas, cher cœur!

PAMPHILE.

Mysis, c'est toi?

MYSIS.

Ah! vous voilà, Pamphile? On vous cherche.

PAMPHILE.

Pourquoi?

MYSIS.

Glycère, plus souffrante, attend votre visite :
« S'il m'aime, a-t-elle dit, qu'il accoure au plus vite! »

PAMPHILE.

Ah! Mysis, le danger s'accroît à chaque instant,
Et c'est ta faute encor si Glycère m'attend;
C'est de toi qu'elle a su ces bruits de mariage.

CHARINUS, montrant Dave.

Qu'on eût pu lui cacher sans ce brouillon.

DAVE, à Charinus.

Courage!
Il se possède trop, excitez son courroux.

MYSIS.

J'en conviens, oui, ces bruits sont venus jusqu'à nous.
De là ce grand chagrin.

PAMPHILE.

Ah! Mysis, sois-en sûre,
Elle n'a pas à craindre une si lâche injure.
Les serments que j'ai faits, je saurai les tenir,
Dût l'univers entier s'armer pour m'en punir.
Le ciel les a reçus, elle est à moi, je l'aime,
Tout s'accorde entre nous, notre cœur est le même,
Et rien ne nous peut plus séparer que la mort.

MYSIS.

Je respire.

PAMPHILE.

Apollon, interprète du sort,
N'a rien dit de plus sûr; ma foi vaut son oracle.
Si ce maudit projet trouve quelque autre obstacle,
Si Chrémès me refuse, alors je ne dis mot;
Mais, s'il faut épouser, je résiste aussitôt.
Qu'en dis-tu, Charinus? Parle; ai-je l'air de feindre?

CHARINUS.

Ah! je dis que tous deux nous sommes bien à plaindre.

DAVE, à part.

Je cherche...

CHARINUS, poursuivant.

On te sait homme à tourner un danger.

PAMPHILE, à Dave.

h! oui, l'on te connaît.

DAVE.

A force d'y songer,

entrevois un moyen...

PAMPHILE.

Ne nous fais pas attendre.

DAVE.

e le tiens!

CHARINUS.

Qu'est-ce encor?

DAVE.

N'allez pas vous méprendre,

'est pour nous qu'il est bon.

CHARINUS.

Il suffit; dis-moi tout.

DAVE.

'est bien peu d'un seul jour pour le mener à bout;
ais il ne s'agit pas d'en causer, le temps passe.
ous me gênez tous deux, éloignez-vous, de grâce!

PAMPHILE.

on! je vais chez Glycère.

DAVE, à Charinus.

Et vous?

CHARINUS.

Tu vas savoir

oute la vérité.

DAVE.

Tout un conte. Bonsoir.

CHARINUS.

ue devenir, grands dieux!

DAVE.

Il tourne à la folie :

n délai, n'est-ce rien?

CHARINUS.

Obtiens, je t'en supplie...

DAVE.

uoi donc?

CHARINUS.

Qu'on me la donne.

DAVE.

Il est fou.

CHARINUS.

Viens, du moins,
M'avertir du succès que j'attends de tes soins.

DAVE.

Je ne peux rien pour vous.

CHARINUS.

Fais que de loin je suive
Tes progrès.

DAVE.

Eh bien, soit!

CHARINUS.

Merci! quoi qu'il arrive,
Je t'attendrai chez moi.

(Il sort. Pamphile entre chez Glycère.)

SCÈNE IV

DAVE, MYSIS.

DAVE.

Toi, Mysis, un moment!
Reste ici.

MYSIS.

Pourquoi donc?

DAVE.

Tu peux utilement
Nous servir.

MYSIS.

Hâte-toi.

DAVE.

Je reviens.

(Il entre chez Glycère et y reste un instant.)

MYSIS, seule.

Chose étrange,
De ne pouvoir compter sur rien! Comme tout change!

En servant cet amour, vous le savez, grands dieux,
J'ai cru pour ma maîtresse arranger tout au mieux;
Que Pamphile était sûr, et qu'il serait pour elle
Un amant, un ami, puis un mari fidèle;
Cependant elle souffre, et je tremble aujourd'hui
Qu'il ne lui donne moins de bonheur que d'ennui.
Mais voilà Dave, enfin! Qu'a-t-il fait chez Glycère?

(A Dave, qui porte un enfant nouveau-né enveloppé d'un lange.)

Hé! l'ami, parle donc! Allons, pas de mystère :
A quoi bon cet enfant?

DAVE.

Mysis, écoute-moi.
Il nous faut ta mémoire et ton esprit.

MYSIS.

Pourquoi?

DAVE.

Prends d'abord ce marmot, et devant notre porte
Couche-le tout du long ainsi que je l'apporte.

MYSIS.

Quoi! sur la pierre?

DAVE.

Non, pour lui faire un berceau,
Je vois de la verveine ici mise en faisceau;
Prends-en sur cet autel.

MYSIS.

Fais-le, toi.

DAVE.

Non; peut-être
Faudra-t-il affirmer par serment à mon maître
Que je n'ai pas mis là d'enfant; par ton moyen,
Je pourrai le jurer sans mentir.

MYSIS.

Ah! vaurien,
Le scrupule est nouveau de ta part et m'étonne.

DAVE.

Faisons vite. Retiens tout ce que je t'ordonne...
Mais qui vient là, grands dieux?

MYSIS, revenant après avoir exposé l'enfant.

Qu'est-ce encore?

DAVE.

Chrémès!

Voilà qui change tout au plan que je formais.

MYSIS.

Si je comprends un mot!...

DAVE.

Pour qu'il n'ait aucun doute,

J'entrerai par la droite, et toi, Mysis, écoute,
Observe mot pour mot tout ce que je dirai
Et donne-moi toujours la réplique à mon gré.

MYSIS.

Je n'entends vraiment rien à ton plan, je le jure;
Mais tu sais mieux que moi conduire une aventure;
Je vais donc, si je peux, seconder tes projets.

(Dave s'enfuit et se tient un moment à l'écart.)

SCÈNE V

CHRÉMÈS, MYSIS, DAVE.

CHRÉMÈS, sans voir Mysis.

Ah! me voilà! j'ai donc terminé ces apprêts;
On peut aller chercher maintenant Philomène.
Mais que vois-je? Un enfant! D'où nous vient cette aubaine?
De toi, femme?

MYSIS, feignant la surprise.

Quoi donc?

CHRÉMÈS.

Tu ne me réponds pas.

MYSIS, à part.

Et Dave me laisser en un tel embarras!

DAVE. Il entre en feignant de ne voir personne.

Dieux! quel bruit au marché! quelles rixes! quel monde!
Les vivres hors de prix, et lorsque tout abonde!
(A part.) Que trouverai-je encor? Ma foi, je cherche en vain.

MYSIS, à Dave.

Me diras-tu pourquoi tu m'as quittée enfin?

DAVE.

Ciel! que vois-je! Un enfant. Pardieux! l'audace est grande.
Qui nous fait ce présent, Mysis?

MYSIS.

Belle demande!

Tu 'ignores?

DAVE.

Au fait, qui donc si ce n'est toi,
Puisque seule avec lui maintenant je te voi?

CHRÉMÈS, à part.

Oui, d'où vient cet enfant?

DAVE, à Mysis, en la menaçant.

Sais-tu que je me lasse?
Réponds-moi tout de suite!

MYSIS, effrayée.

Ah!

DAVE, bas, à Mysis.

Ne crains rien et passe
Du côté droit.

MYSIS, en se plaçant à droite.

Voyons, as-tu perdu l'esprit?
Ne te souvient-il plus de ce que tu m'as dit?

DAVE.

Réponds-moi seulement, et surtout point de conte,
Ou sinon gare à toi, Mysis!

MYSIS.

N'as-tu pas honte?
Me menacer!

DAVE.

Allons, dis-moi tout, il le faut;
Cet enfant, d'où vient-il? Réponds (bas, à Mysis) et parle haut.

MYSIS.

De chez nous.

DAVE, riant.

Ah! ah! ah! Voyez-vous l'impudente?
Mais à ce métier-là cherchez qui ne vous mente!

CHRÉMÈS, à part.

Elle sert l'Andrienne.

DAVE.

On nous croit donc bien sots,
Pour nous jouer ainsi?

CHRÉMÈS, à part.

J'arrivais à propos.

DAVE, à Mysis.

Cet enfant-là, d'abord, prends-le, maudite peste ;
Emporte-le d'ici ; (bas, à Mysis) n'y touche pas et reste.

MYSIS.

Méchant homme! Grands dieux! quelles peurs tu me fais.

DAVE.

Diras-tu?...

MYSIS.

Quoi?

DAVE.

D'où vient cet enfant?

MYSIS.

Tu le sais.

DAVE.

Réponds vite, ou tu vas apprendre à me connaître :
Cet enfant, soyons clair, qui vous l'a fait?

MYSIS.

Ton maître.

DAVE.

Qui?

MYSIS.

Pamphile.

DAVE, élevant la voix à dessein.

Pamphile?

MYSIS.

Oses-tu le nier?

CHRÉMÈS, à part.

Je m'en méfiais bien.

DAVE.

Monstre!

MYSIS.

Pourquoi crier?

DAVE.

N'ai-je pas vu chez vous, hier, à la nuit tombante,
Canthara ..

MYSIS.

L'impudent!

DAVE, poursuivant.

Apportant sous sa mante
Un paquet!

MYSIS.

Grâce au ciel, Glycère a pour témoins
Des femmes du pays qui lui donnaient leurs soins.

DAVE.

Celui qu'on veut jouer, on ne le connaît guère;
« Quand Chrémès aura vu, s'est dit votre Glycère,
Un enfant sur le seuil de Simon, aussitôt
Il va rompre. » Eh bien, non, Chrémès n'est pas si sot;
Il n'en voudra que mieux Pamphile pour son gendre.

CHRÉMÈS, à part.

Oui, fourbe, attends un peu qu'il s'y laisse reprendre.

DAVE.

Emporte donc l'enfant et laisse-nous en paix,
Ou tous deux je vous jette en ce bourbier.

MYSIS.

Çà, mais
Il est ivre.

DAVE.

Oh! je sais que déjà l'on répète,
— Car, en train de mentir, personne ne s'arrête —
Que Glycère a pour père un noble athénien,
Qu'elle et mon maître ils sont mariés bel et bien.

CHRÉMÈS.

Bon!

MYSIS.

Oses-tu nier son droit de citoyenne?

CHRÉMÈS.

J'allais, sans m'en douter, me trouver fort en peine.

DAVE, feignant d'apercevoir Chrémès pour la première fois.

Qui va là? Vous, Chrémès! Vous arrivez à temps,
Écoutez!

CHRÉMÈS.

En voilà bien assez que j'entends.

DAVE.

Quoi! ce que nous disions...?

CHRÉMÈS.

Tout, depuis l'origine.

DAVE.

Ah! malheur! Au gibet traînons cette coquine!
(A Mysis.) Voilà l'homme de bien dont on s'est diverti.

MYSIS.

Me punissent les dieux, vieillard, si j'ai menti!

CHRÉMÈS.

Je sais dans tout cela quel est le vrai coupable.
(A Dave.) Trouverai-je Simon?

DAVE.

Oui.

(Chrémès entre chez Simon.)

SCÈNE VI

DAVE, MYSIS.

MYSIS.

Va-t'en, misérable!
Si je ne dis pas tout à Glycère...

DAVE.

Un moment!
Tu n'as donc pas compris, sotte?...

MYSIS.

Moi? Non vraiment.

DAVE.

Nous parlions au beau-père, il fallait tout lui dire,
Sans paraître d'accord.

MYSIS.

Pourquoi ne pas m'instruire?

DAVE.

Pas si sot! ton dépit l'a tenu dans l'erreur :
Mieux vaut le naturel qu'un rôle appris par cœur.

(Dave, près d'entrer chez Simon, s'arrête en entendant Criton, et reste dans le fond du théâtre.)

SCÈNE VII

Les Mêmes, CRITON.

CRITON.

Oui, cette place est bien celle qu'on m'a décrite;
Là vécut et mourut Chrysis, de qui j'hérite;

Chrysis, qui, pour l'appât d'un luxe criminel,
Abandonna jadis le foyer paternel.
Interrogeons d'abord cette femme qui passe.

(A Mysis, qui traverse la scène en allant chez Glycère.)

Holà !

MYSIS.

Rentrons. Mais, ciel! que vois-je là?... De grâce,
N'êtes-vous pas Criton?

CRITON.

Est-ce bien toi, Mysis?
Bonjour.

MYSIS.

Bonjour, Criton.

CRITON.

Parle-moi de Chrysis.

MYSIS.

Chrysis? Elle n'est plus, et ma jeune maîtresse
Glycère et moi traînons nos jours dans la tristesse.

CRITON.

Quoi! vous... seules ici; mais, depuis son trépas,
Comment, de quel métier vivez-vous donc?

MYSIS.

Hélas!
Mieux que moi, le proverbe est là pour vous le dire;
On fait ce que l'on peut, sinon ce qu'on désire.

CRITON.

Glycère n'a donc pas retrouvé ses parents?

MYSIS.

Plût au ciel!

CRITON.

Pas encore? En ce cas, je comprends
Combien mal à propos j'arrive en cette ville,
Et je crains d'avoir fait un voyage inutile.
Pour la sœur de Chrysis Glycère aura passé,
Et vit du peu de bien que Chrysis a laissé.
J'abhorre les procès, et sais que dans Athènes
Un étranger y perd et son temps et ses peines.
Glycère a des amis et quelque protecteur
Qui tous vont m'appeler mendiant, imposteur.
D'ailleurs je n'entends pas la dépouiller en somme.

MYSIS.

Comme autrefois, Criton, vous êtes honnête homme.
Je vous reconnais là.

CRITON.

Ma foi, puisque je suis
Près d'elle, conduis-moi chez Glycère, Mysis.

MYSIS.

De grand cœur, et comptez d'avance sur sa joie.

DAVE, à part.

Suivons-les prudemment, sans que Criton nous voie.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

CHRÉMÈS, SIMON.

CHRÉMÈS.

Cesse de me poursuivre, ami, je suis à bout.
Il faut une mesure et des bornes à tout :
Assez et trop longtemps, mon amitié sincère
M'a fait, pour toi, manquer à mes devoirs de père.

SIMON.

Et moi, plus que jamais, Chrémès, j'ose insister.
Ce que tu m'as promis, tu dois l'exécuter.

CHRÉMÈS.

Vois si la passion te pousse à l'injustice !
Peux-tu bien exiger un pareil sacrifice ?
Renonce, il en est temps, au but que tu poursuis,
Et ne m'accable plus d'insultes et d'ennuis.

SIMON.

Moi, Chrémès, t'insulter ?

CHRÉMÈS.

Oui, lorsque tu me presses
De recevoir un gendre en pouvoir de maîtresses,
Un jeune libertin à qui l'hymen fait peur ;
Quand tu veux que ma fille, au péril de son cœur,
Affronte pour te plaire un refus, un divorce ;
Quand, pour gagner ton fils, tu fais d'elle une amorce.
Tant qu'on put s'aveugler, m'as-tu vu résister ?
L'impossible est venu, sache le supporter.

Pamphile, tu le sais, a, de cette Andrienne,
Un enfant, et voilà qu'on la dit citoyenne.
Tiens-nous quittes, Simon, et reçois mon congé.

SIMON.

C'est un conte, Chrémès, que ces gens ont forgé;
Ne livre pas ton cœur à cette engeance vile,
Acharnée à trouver des torts à mon Pamphile.
Consens à cet hymen qui va changer ses mœurs,
Et tu verras tomber ces perfides rumeurs.

CHRÉMÈS.

Tu te flattes, Simon; ici même, naguère,
Mysis et Dave étaient encore en pleine guerre.

SIMON.

Je sais...

CHRÉMÈS.

Mais de franc jeu, sans me savoir si près.

SIMON.

C'est leur plan; Dave enfin m'a vendu leurs secrets.
Je voulais t'avertir, mais j'ai perdu la tête.

SCÈNE II

LES MÊMES, DAVE, puis DROMON.

DAVE, à part.

(Il sort de chez Glycère sans voir d'abord ni Simon ni Chrémès.)

Ah! le calme est bien doux quand il suit la tempête.

CHRÈMÈS, à Simon.

Le voilà!

SIMON.

D'où sort-il?

DAVE, de même.

Ainsi, plus de danger,
Grâce à moi, mais surtout grâce à cet étranger.

SIMON, à part.

Que trame-t-il encor?

DAVE, de même.

Vit-on dans une affaire
Arriver mieux à point?

SIMON, à part.

Qui peut ainsi lui plaire?

DAVE.

Nous voilà dans le port.

SIMON.

C'est le temps de parler.

DAVE, voyant Simon.

Peste! mon maître ici! Je commence à trembler.

SIMON.

Bonjour, homme de bien.

DAVE.

Tout est prêt, mon cher maître.

SIMON.

Et grâce à tes bons soins?

DAVE.

Quand verrons nous paraître
Philomène?

SIMON.

On n'attend plus qu'elle. Mais, dis-moi,
Que faisais-tu là?

DAVE.

Moi, dites-vous?

SIMON.

Toi.

DAVE.

Moi?

SIMON.

Toi.

DAVE.

J'y suis resté bien peu de temps.

SIMON.

Eh! que m'importe!
Mais l'emploi de ce temps?

DAVE.

J'attendais sur la porte
Votre fils.

SIMON, à part.

Ah! combien je souffre! Malheureux!
(Haut.)
Mon fils est là, dis-tu? mais cette brouille entre eux?

DAVE.

Elle tient.

SIMON.

En ce cas, que fait-il donc chez elle?

CHRÉMÈS.

Comme tantôt, Simon, il gronde, il la querelle.

DAVE.

Non, j'ai mieux que cela, Chrémès, à vous conter.
Un indigne complot est tout près d'éclater :
Il vient de nous tomber un vieillard d'importance,
Qui se présente bien, et parle avec aisance;
Un air noble et décent lui donne du crédit,
Et la franchise éclate en chaque mot qu'il dit.

SIMON.

Que nous chantes-tu là?

DAVE.

Moi? Rien qu'il ne soutienne.

SIMON.

Il dit donc...?

DAVE.

Que Glycère est bien Athénienne.

SIMON, appelant.

A moi! Dromon, Dromon!

DAVE.

Quoi donc?

SIMON.

Holà!

DAVE.

Simon!

SIMON.

Dromon!

DAVE.

Écoutez-moi.

SIMON, avec colère.

Si tu parles!... Dromon!

DAVE.

Simon, écoutez-moi. De grâce, une parole!

DROMON, entrant.

Maître, qu'ordonnez-vous?

SIMON.

Enlève-moi ce drôle.

Emporte-le.

DROMON.

Qui donc?

SIMON.

Ce traître de valet.

DAVE.

Mais pour quelle raison?

SIMON.

Rien; parce qu'il me plaît.

DAVE.

Encore un coup, pourquoi me traiter de la sorte?

SIMON.

C'est mon plaisir à moi. Dromon, emporte, emporte!

DAVE.

Tuez-moi si je mens.

SIMON.

Je n'entends rien, maraud;
Tu vas être, aujourd'hui, secoué comme il faut.

DAVE.

Quoi! pour avoir dit vrai?

SIMON.

Comme pour un mensonge.

(A Dromon.)

Tu vas me le garder chargé de fers, et songe
Que par les quatre pieds il doit tenir au mur.
Que je vive, et bientôt vous verrez s'il est sûr,
Toi de jouer ton maître, et Pamphile son père.

(Dromon entraîne Dave.)

CHRÉMÈS.

Tu vas trop loin, ami, maîtrise ta colère.

SIMON.

Plains-moi, Chrémès, voilà les enfants d'aujourd'hui,
Et ce qu'à nos vieux ans ils réservent d'ennui.

(Appelant à la porte de Glycère.)

Allons, Pamphile, sors, et bois toute ta honte.

SCÈNE III

LES MÊMES, PAMPHILE.

PAMPHILE.

Mon père!

SIMON.

Eh bien, le plus...

CHRÉMÈS.

Dis-lui ce qu'on raconte.
Et laissons les gros mots.

SIMON.

Peut-on trop l'accabler?
Cette Glycère, enfin, puisqu'il en faut parler,
Tu prétends donc qu'elle est d'Athènes?

PAMPHILE.

On l'assure.

SIMON.

L'effronté! soutenir une telle imposture!
S'oublier, se laisser à ce point dominer,
Que rien de cet amour ne l'ait pu détourner;
Que, malgré moi, son père, et nos lois, et l'usage,
Il veuille se flétrir par un tel mariage!

PAMPHILE.

Malheureux!

SIMON.

Malheureux? Ah! tu t'en aperçois?
Ce n'est pas d'aujourd'hui, mon fils, c'est d'autrefois;
C'est du jour où l'exemple et surtout ma faiblesse
Ont laissé trop d'ardeur emporter ta jeunesse,
Où tout légitima le plaisir à tes yeux.
A dater de ce jour, oui, tu fus malheureux.
Mais que fais-je? A quoi bon m'imposer ce supplice,
Suspendre mes vieux jours à son moindre caprice.
Les fautes qu'il commet, dois-je en porter le poids?
Qu'il la garde, et l'épouse au mépris de nos lois!
Que m'importe, après tout?

PAMPHILE.

Mon père!

SIMON.

Quoi, ton père?
En as-tu besoin d'un? Rien ici, je l'espère,
Ne t'a manqué, sans moi : maison, femme à ton goût,
Enfants, et faux témoins pour arranger le tout.

PAMPHILE.

Mon cher père, un seul mot!

SIMON.

Un mensonge sans doute?

CHRÉMÈS.

Laisse-le te parler.

SIMON.

Eh bien, soit! Je l'écoute.

PAMPHILE.

Si l'aimer est un crime, à quoi bon le nier?
Ce crime, je l'avoue, et veux bien l'expier.
Donc, à vous désormais, mon père, je me livre :
Je quitterai Glycère, et j'essaierai de vivre;
Je supporterai tout; mais ne m'accusez pas
De témoins apostés, de mensonges si bas.
Écoutez ce vieillard, souffrez que je l'amène.

SIMON.

Oses-tu?...

PAMPHILE.

Supportez cette dernière peine.

CHRÉMÈS.

Ce qu'il demande est juste, et tu dois l'accorder.

PAMPHILE.

Mon père!

SIMON.

J'y consens, puisqu'il faut vous céder :
Puisse-t-il, sur ce point, montrer son innocence!

(Pamphile va au-devant de Criton, qui paraît au même moment.)

CHRÉMÈS, à Simon.

Un père, à peu de frais est payé d'une offense.

SCÈNE IV

Les Mêmes, CRITON.

CRITON, à Pamphile.

A quoi bon me prier? Pour livrer mon secret,
J'ai trois motifs pressants, dont un me suffirait :
L'estime où je vous tiens, l'intérêt de Glycère,
Enfin la vérité, qui ne m'est pas moins chère.

CHRÉMÈS, reconnaissant Criton.

O ciel! Criton d'Andros, se peut-il?... C'est bien lui.

CRITON.

Chrémès, je vous salue.

CHRÉMÈS.

Ici, vous, Criton?

CRITON.

Oui,
Moi, Criton, en personne, arrivant de mon île.
Mais ne vois-je pas là le père de Pamphile?

CHRÉMÈS.

C'est lui-même.

CRITON.

Fort bien. (A Simon.) Vous me cherchez, dit-on?

SIMON.

Et vous, si j'ai compris, vous êtes ce Criton
Qui va disant partout que Glycère est d'Athène?

CRITON.

Et vous, celui qui nie une chose certaine?

SIMON.

Çà, vieillard impudent, arrivez-vous ici
Tout prêt...?

CRITON.

A quoi, Simon? Pourquoi juger ainsi?

SIMON.

Vous l'osez demander, fléau de la jeunesse,
Qui des fils de famille égarez la faiblesse;
Parasite mielleux, dont les discours flatteurs,
En caressant leurs goûts, perdent les jeunes cœurs!

CRITON.

Êtes-vous fou, Simon?

SIMON.

Qui de nos courtisanes
Cimentez les amours par des hymens profanes.

PAMPHILE, à part.

Tout est perdu : Criton lui-même est ébranlé.

CHRÉMÈS, à Simon.

Tu te repentiras d'avoir si mal parlé.
Criton est honnête homme, et sa vie est connue.

SIMON.

Honnête homme! Un témoin qui tombe de la nue,
Qui vient tout déranger sans qu'on soit averti!
Et tu crois à ce fourbe, et tu prends son parti?

PAMPHILE.

Sans l'étrange façon dont mon père s'irrite,
J'oserais conseiller à Criton...

SIMON.

Hypocrite!

CRITON.

Ah!

CHRÉMÈS, à Criton.

Calmez-vous, ami, Simon est ainsi fait.

CRITON.

Volontiers, mais à dire ainsi ce qu'il lui plaît,
Il pourrait, à la fin, s'attirer quelque chose
Qui l'amuserait moins. (A Simon.) Vous plaidez votre cause,
Rien de mieux; mais, Simon, pourquoi m'injurier?
Mon rapport au besoin peut se vérifier :
Près d'Andros, un marchand d'Athènes fit naufrage,
Et, seul avec sa fille, abordant au rivage,
Au père de Chrysis dut l'hospitalité.
L'enfant, c'était Glycère...

SIMON.

Allons, bien débuté!

CHRÉMÈS.

Simon!

CRITON.

Va-t-il ainsi m'interrompre sans cesse?

CHRÉMÈS.

Poursuivez.

CRITON.

L'Andrien, hôte de leur détresse,
Est mon propre cousin; l'étranger, lui, d'abord,
S'est dit Athénien, et, depuis, il est mort.

CHRÉMÈS, troublé.

Son nom?

CRITON.

C'est... Excusez mon manque de mémoire...
Phanias!

CHRÉMÈS, avec feu.

Phanias!

CRITON.

Autant que je puis croire;
Mais ce dont je suis sûr, c'est qu'il se disait né
Dans le bourg de Rhamnuse.

CHRÉMÈS, à part.

Hélas! l'infortuné!

CRITON.

L'île entière, au besoin, est là pour le redire.

CHRÉMÈS.

Plaise au ciel qu'il en soit tout ce que je désire!
Mais, dites-moi, l'enfant que laissa Phanias,
Cette Glycère enfin, était à lui?

CRITON.

Non pas.

CHRÉMÈS.

A qui donc?

CRITON.

A son frère.

CHRÉMÈS.

O ma fille! ô merveille!

CRITON.

Sa fille!

SIMON.

Que dis-tu?

PAMPHILE.

Pamphile, ouvre l'oreille!

SIMON, à Chrémès.

Tu crois...?

CHRÉMÈS.

Ce Phanias, qui n'est plus revenu,
C'était mon frère.

SIMON.

Au fait, mais oui, je l'ai connu.

CHRÉMÈS.

La guerre désolant alors notre patrie,
Phanias la quitta pour se rendre en Carie.
Ma fille, encore enfant, dut partir avec lui,
Et leur sort m'est connu seulement d'aujourd'hui.

PAMPHILE.

O chance inespérée! ô fortune soudaine!
Sous tant de coups divers je me soutiens à peine.

SIMON.

Quel bonheur! Ah! Chrémès, j'en jouis doublement.

PAMPHILE.

Mon père, je vous crois.

CHRÉMÈS.

J'avouerai seulement
Qu'un doute m'est resté.

PAMPHILE.

Maudits soient vos scrupules!
Vit-on, en pareil cas, doutes plus ridicules?

CRITON.

Expliquez-vous.

CHRÉMÈS.

Le nom ne s'accorde pas bien.

CRITON.

Chez nous, encore enfant, elle quitta le sien.

CHRÉMÈS.

Et le premier, c'était?...

CRITON.

Ma mémoire infidèle...

PAMPHILE.

Criton permettra bien que j'achève pour elle,
Quand, pour me rendre heureux, il faut encore un mot,
Qu'à peine dit il va reconnaître aussitôt.
Le nom, c'est Pasibule.

CRITON.

En effet.

CHRÉMÈS.

C'est le même.

PAMPHILE.

Glycère me l'a dit cent fois.

SIMON.

Comme l'on t'aime,
Chrémès! de ton bonheur tout le monde est content.

CHRÉMÈS.

Me préserve le ciel d'en douter un instant!

PAMPHILE.

Mon père ne voit plus, je crois, d'autres obstacles?...

SIMON.

Le moyen de tenir à de pareils miracles!

PAMPHILE.

Le bon père! Et Chrémès consent, je le vois bien,
A fixer le bonheur de sa fille et le mien?

CHRÉMÈS.

N'en doute pas, ami, j'y consens, et pour cause,
A moins qu'à nos désirs ton père ne s'oppose.

PAMPHILE.

C'est juste.

SIMON.

Moi? Non pas.

CHRÉMÈS.

Pamphile acceptera
Dix talents pour la dot?

PAMPHILE.

Oh! tout ce qu'on voudra.

CHRÉMÈS.

Bien! il est temps d'aller voir ma fille, je pense.
Vous, Criton, suivez-moi pour la reconnaissance.

(Chrémès et Criton entrent chez Glycère.)

SIMON.

Que ne la faites-vous porter à la maison?
C'est sa place.

PAMPHILE.

Oh! mon père! oui, vous avez raison.
Je vais en charger Dave.

SIMON.

Il ne le saurait faire.

PAMPHILE.

Pourquoi?

SIMON.

Pour le moment, je le crois en affaire.

PAMPHILE.

Lui? comment?

SIMON.

Attaché.

PAMPHILE.

Mais cela tient-il bien?

SIMON.

J'ai dit que l'on serrât.

PAMPHILE.

N'en lâcherez-vous rien?

SIMON.

Allons, soit!

PAMPHILE.

Hâtez-vous, mon père, je vous prie.

(Simon sort.)

O jour trois fois heureux! ô maîtresse chérie!

SCÈNE V

CHARINUS, PAMPHILE.

CHARINUS, à part.

Sachons ce qu'aura fait Pamphile. Ah! je le vois.

PAMPHILE, sans voir Charinus.

Une idée aujourd'hui me sourit, et j'y crois,
Dût-on penser qu'au fond j'en garde quelque doute,
C'est que les habitants de la céleste voûte
Doivent d'être immortels à ce qu'ils sont heureux,
Et que tout leur bonheur ne procède que d'eux.
Leur nature me gagne, et, si rien ne s'y mêle,
Comme eux je vais jouir d'une vie immortelle.
Auquel de mes amis aimerais-je le mieux
Confier mon bonheur?

CHARINUS, à part.

Le voilà bien joyeux!

PAMPHILE.

Voici Dave. Ah! tant mieux! c'est mon homme; quel autre
Pourrait voir mieux que lui son bonheur dans le nôtre?

SCÈNE VI

DAVE, PAMPHILE, CHARINUS.

DAVE.

Où donc est-il?

PAMPHILE.

Dave!

DAVE.

Eh!

PAMPHILE.

C'est moi.

DAVE.

Bon! vous voici

PAMPHILE.

Sais-tu ce qui m'arrive?

DAVE, en remuant les épaules.

Oui; mais je sais aussi
Ce qui m'est arrivé.

PAMPHILE.

Combien je le déplore!

DAVE.

Les choses vont ainsi : j'ignorais tout encore,
Que déjà vous saviez mes malheurs.

PAMPHILE.

Grâce aux dieux,
Glycère a retrouvé ses parents.

DAVE.

Ah! tant mieux!

PAMPHILE.

Son père est notre ami, je dis le plus intime.

DAVE.

Et c'est?...

PAMPHILE.

Chrémès.

DAVE.

Fort bien.

PAMPHILE.

D'après cela, j'estime
Mon mariage fait.

CHARINUS, à part.

Rêve-t-il éveillé?

PAMPHILE, à Dave.

Et mon fils!

DAVE.

Pour lui seul les dieux ont travaillé.

CHARINUS, à part.

Mes affaires vont bien, à ne voir que leur joie.
Parlons-lui.

(Il aborde Pamphile.)

PAMPHILE.

Charinus! c'est le ciel qui t'envoie.

CHARINUS.

Reçois mes compliments.

PAMPHILE.

Quoi?

CHARINUS.

J'ai tout entendu.
Mais aujourd'hui qu'un père à Glycère est rendu,
Si ce père est Chrémès, je compte, cher Pamphile,
Qu'auprès de lui, bientôt, tu sauras m'être utile.

PAMPHILE.

Oh! j'en réponds. Il est chez elle en ce moment,
Allons-y; viens. Toi, Dave, amène promptement
Des porteurs; choisis-les avec soin. Qui t'arrête?

DAVE.

J'y cours.

(Au public.)

N'attendez pas de voir ici la fête;
Les accords, au logis, seront bientôt passés;
Le reste s'y fera de même. Applaudissez.

FIN DE L'ANDRIENNE.

L'EUNUQUE

LE TITRE

Cette pièce fut jouée pendant les fêtes de Cybèle, sous les édiles curules L. Postumius Albinus et L. Cornélius Mérula, par la troupe de L. Ambivius Turpio et de L. Attilius de Préneste. Flaccus, affranchi de Claudius, fit la musique, où il employa les deux flûtes droites. Elle est imitée d'une pièce grecque de Ménandre. Elle fut jouée ensuite deux fois sous le consulat de M. Valérius et de C. Fannius.

PERSONNAGES :

LACHÈS, vieillard d'Athènes, père de Phèdria ei de Chéréas.

PHÈDRIA, CHÉRÉAS, fils de Lachès.

THRASON, militaire qui a servi en Perse.

GNATHON, parasite.

CHRÉMÈS, jeune homme d'Athènes.

ANTIPHON, jeune homme d'Athènes, ami de Chéréas.

DORUS, eunuque.

PARMÉNON, esclave de Lachès.

THAIS, courtisane.

SOPHRONE, nourrice.

PYTHIAS, DORIAS, esclaves de Thaïs.

SANGA, esclave de Thrason.

DONAX, SIMALION, SYRISCUS, esclaves de Thrason. Personnages muets.

PAMPHILA, jeune Athénienne enlevée dans son enfance et donnée pour esclave à Thaïs. Personnage muet.

Le théâtre représente une petite place de la ville d'Athènes. A droite est la maison de Lachès; à gauche est celle de Thaïs.

LE PROLOGUE

Si, parmi nos auteurs, quelqu'un ambitionne
De plaire aux gens de bien, sans offenser personne,
Le nôtre, au même rang peut s'inscrire, à coup sûr;
Mais, si d'autres, pour eux, le trouvent un peu dur,
Qu'ils songent bien qu'eux-même ont provoqué sa bile,
Et que, s'il leur répond, c'est une fois sur mille.
Ce peu de mots soit dit, en passant, pour certain
Qui traduit de bon grec en fort mauvais latin,
Et qui, dans *le Fantôme* imité de Ménandre,
Moins docte en fait de lois que vif à nous reprendre,
Fit plaider le premier, au sujet d'un trésor,
Le possesseur d'un champ où fut caché de l'or,
Quand c'est au demandeur à lever le mystère
De cet or qu'on retrouve au tombeau de son père.

Qu'il ne se flatte pas, toutefois; car, en vain
Dira-t-il, là-dessus : « M'en voilà quitte enfin! »
Je l'en préviens ici, de peur qu'il ne s'abuse,
Et ne lâche la bride au courroux de sa muse;
J'ai mainte autre bévue à raconter de lui.
Par bonté seulement, je m'arrête aujourd'hui;
Mais je le tancerai de ma voix la plus rude,
S'il me harcèle encor suivant son habitude.

Lorsque les magistrats voulurent acheter
L'Eunuque de Ménandre, et qu'on dut l'écouter [1],

[1] Voir, à propos de cette audition, la note de *l'Andrienne*.

Parmi les auditeurs je rencontrai mon homme,
Qui s'était, dans leurs rangs, introduit Dieu sait comme.
Les édiles venus, on commence. « Au voleur! »
Se met-il à crier, jurant avec chaleur,
Que la pièce est d'un fourbe, et non d'un vrai poëte;
Que Nævius et Plaute avant nous l'avaient faite,
Et que, de leur *Colax*, nous avions, un peu tard,
Tiré *le Parasite* et *le Soldat vantard.*

L'auteur est-il coupable en cette circonstance?
Je ne sais; en tout cas, c'est par inadvertance;
Vous allez en juger : ce *Colax* (*le Flatteur*)
Est un ouvrage grec dont Ménandre est l'auteur.
Colax, le parasite, est l'âme de la pièce
Où figure un soldat qui se vante sans cesse.
Ces deux types, Térence, il l'avoue en effet,
Les a pris, ignorant si d'autres l'avaient fait;
Il n'a donc nullement, d'une pièce latine,
Tiré, comme on le dit, celle qu'il vous destine.

Ah! croyez-moi, gardons, malgré nos mécontents,
Les types consacrés par l'usage et le temps,
Ou sinon rejetons, pour n'imiter personne,
La folle courtisane et l'honnête matrone,
Le valet empressé, le soldat fanfaron,
L'affamé parasite en quête d'un patron;
Plus d'enfants supposés, de vieillards que l'on mène,
Plus de soupçons jaloux, plus d'amour, plus de haine;
Pâles imitateurs, faisons place aux jaloux.
Soit. Mais que diront-ils qu'on n'ait dit avant nous?
Entrez dans ces raisons, proclamez légitimes
Ces prétendus larcins qu'on vient traiter de crimes;
Nos maîtres en ont fait bien d'autres au besoin.
Veuillez donc maintenant écouter avec soin,
Pour en finir avec cette thèse caduque,
Et savoir tout au moins ce que veut notre *Eunuque.*

L'EUNUQUE

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

PHÈDRIA, PARMÉNON.

PHÈDRIA.

Que faire, Parménon? Dois-je n'y point aller?
La voilà maintenant qui me fait appeler :
N'en finirai-je pas avec ces créatures?
Souffrirai-je toujours leurs mépris, leurs injures?
« Oui. Non. Va-t'en. Reviens... » Non, de par tous les dieux,
Vînt-elle me chercher, je reste.

PARMÉNON.

Rien de mieux,
Et, si vous tenez bon, ce sera du courage;
Mais persisterez-vous dans un projet si sage?
Saurez-vous résister à l'absence, à l'amour,
Et sans conditions, n'irez-vous pas un jour,
Hôte moins désiré, vous jeter à sa tête?
Voilà ce dont j'ai peur : sûre de sa conquête,
Lisant dans votre cœur, vous ayant à souhait,
Plus que jamais alors vous seriez son jouet.

5.

PHÈDRIA.

Je suis encore à temps : vois, pèse, considère.

PARMÉNON.

Hélas! ces choses-là ne se conseillent guère;
Se passant volontiers de règles et de freins,
L'amour est mélangé de tracas, de chagrins,
De soupçons, de procès, de trêves qu'on viole,
De guerres qu'on finit avec une parole.
Tenter de le fixer par le raisonnement,
C'est vouloir, dit le sage, être fou sensément.
Quant à tous ces grands mots où la rage vous porte :
« Moi, chercher, moi, revoir qui m'a fermé sa porte?
Une femme qui me... qui le... C'est trop souffrir.
Fiez-vous-en à moi... non, non, plutôt mourir!
On verra si je suis de ceux qu'un mot désarme... »
Eh bien, tout ce courroux, une petite larme,
Au bord de deux grands yeux venue, en les frottant,
L'éteindra; vous courrez à ses pieds, repentant,
Et vous attendrez là, vous avouant coupable,
Que Thaïs vous pardonne ou qu'elle vous accable.

PHÈDRIA.

Horreur! indignité! De moment en moment,
Je sens mieux tout son crime et mon abaissement.
Malheureux! j'en rougis, et je l'aime, et je brûle;
Chaque effort que je fais, ma faiblesse l'annule.
Je vois le précipice où je vais m'engloutir.
Quel parti prendre?

PARMÉNON.

Un seul : l'abandonner, partir;
Vous tirer de ses mains pour un prix raisonnable,
Ou n'importe comment, car ce n'est plus tenable.

PHÈDRIA.

Tu crois?...

PARMÉNON.

Oui, quittez-la; tâchez de supporter
Les peines de l'amour sans y rien ajouter.
Mais la voilà qui vient; c'est pour vous, j'imagine.
O perte de nos biens! grêle! fléau! ruine!

SCÈNE II

THAIS, PHÈDRIA, PARMÉNON.

THAÏS, sans voir les autres personnages.

Ai-je assez de malheur! Je crains qu'hier au soir
Phèdria n'ait mal pris mon refus de le voir.
J'avais certe un motif pour n'agréer personne;
Mais il l'ignore, hélas!

PHÈDRIA.

Je tremble, je frissonne,
A la voir seulement.

PARMÉNON.

Approchez de ce feu,
Et vous aurez trop chaud, je crois bien, avant peu.

THAÏS, se retournant vers eux.

Qu'est-ce?... Vous, Phèdria, vous, si près d'une amie,
Sans entrer pour la voir!

PARMÉNON, à part.

Elle fait l'endormie
Sur le refus d'hier.

THAÏS, à Phèdria.

Quoi! vous restez muet?

PHÈDRIA.

Moi, Thaïs, moi, chez vous? Pourquoi pas, en effet?
Arrive-t-il jamais qu'on m'y ferme la porte?
Ai-je auprès de Thaïs un rival qui l'emporte?

THAÏS.

Oublions...

PHÈDRIA.

Oublier! Thaïs, que dites-vous?
Plût aux dieux que l'amour fût égal entre nous!
Que vous pussiez sentir comme moi cette offense,
Ou qu'au moins je la visse avec indifférence!

THAÏS.

Chère âme, Phèdria, ne vous affligez pas :
Je vous préfère à tout; mais il est de ces cas

Où, même en gémissant, le cœur doit rester sage.
J'ai fait ce que j'ai dû.

PARMÉNON.

Sans doute, c'est l'usage :
Si vous l'avez chassé, c'est par amour encor.

THAÏS.

Chassé! Quel mot, grands dieux! Voyez donc ce butor!
Phèdria permettra que j'explique, sans doute,
Pourquoi je l'appelais aujourd'hui?

PHÈDRIA.

Moi? J'écoute.

THAÏS.

Un moment, cependant : cet homme est-il bien sûr?

PARMÉNON.

On tirerait plutôt des paroles d'un mur;
Je m'engage au secret; pourtant, sachez d'avance
Qu'à la vérité seule appartient mon silence,
Et que, pour tous récits bien ou mal inventés,
Je suis pire qu'un crible et fuis de tous côtés.
Parlez donc franchement, c'est la bonne méthode.

THAÏS.

Ma mère est de Samos, et demeurait à Rhode.

PARMÉNON.

Ceci pourra rester.

THAÏS.

Un marchand, un beau jour,
Lui fit don d'une enfant belle comme l'amour,
Enlevée en Attique...

PARMÉNON.

Et noble autant que belle?

THAÏS.

Je le crois, mais sans preuve. A peine disait-elle
Le nom de ses parents, ne se rappelant rien
Qui pût lui rendre un jour sa patrie et son bien.
La chose s'expliquait aisément à son âge.
Notre homme en l'achetant n'en sut pas davantage,
Sinon que des forbans l'avaient surprise, un soir,
Auprès de Sunium. Sur cet unique espoir,
L'enfant auprès de nous put se croire en famille ;
Ma mère l'instruisit comme sa propre fille;

Beaucoup, dans le pays, me croyaient une sœur.
Or, bientôt je trouvai moi-même un ravisseur,
Le premier et le seul : il m'enleva sans peine;
Étranger, riche, noble, il me fit voir Athène,
Et ce que j'ai de bien, à lui seul je le dois.

PARMÉNON.

Deux mensonges, Thaïs; ils passeront, je crois.

THAÏS.

Pourquoi donc?

PARMÉNON.

Oh! d'abord, cet aimable corsaire
N'était pas le premier, ni le seul à vous plaire;
Et puis ce peu de bien qui vous reste aujourd'hui,
Vient de chez nous autant et plus que de chez lui.

THAÏS.

C'est vrai; mais laisse-moi terminer, je t'en prie.
Mon capitaine étant de voyage en Carie,
Je pus, cher Phèdria, me lier avec vous,
Et vous savez combien ce commerce m'est doux :
Sans vous, sans vos avis, je ne sais plus rien faire.

PHÈDRIA.

Oh! ceci, Parménon ne pourra pas le taire.

PARMÉNON.

Fi donc! vous douteriez?...

THAÏS.

Ne m'interrompez pas.
Ma mère, en ce temps-là, vint à mourir, hélas!
Et son frère, homme avare, autant qu'il m'en souvienne,
Voyant là cette enfant, bonne musicienne,
Belle et faite à ravir, sûr d'en trouver l'emploi,
La fit mettre à l'encan. Heureusement pour moi,
Thrason, mon capitaine, étant là de passage,
La prit, sans rien savoir, voulant m'en faire hommage.
Il arrive, il apprend qu'il vous a pour rival,
Et trouve là-dessus maint prétexte banal.
S'il pouvait espérer d'avoir la préférence,
Le cadeau serait fait; mais il craint trop, je pense,
Une fois désarmé d'un si puissant lien,
De me voir m'échapper. Toutefois je crois bien
Qu'il est amoureux d'elle.

PHÈDRIA.

Amoureux platonique?

THAÏS.

Oh! pour cela, j'en ai des preuves sans réplique.
Maintenant, Phèdria, pour plus d'un bon motif,
J'ai de la posséder le désir le plus vif.
D'abord, elle a passé pour ma sœur, cette fille!
Ensuite, je voudrais lui trouver sa famille;
Je suis seule, et n'ai point d'amis ni de parents;
J'en trouve de tout faits le jour où je la rends.
Songes-y, Phèdria, sois bon, viens à mon aide,
Compte sur mon amour, laisse-moi faire, cède,
Oublie un peu tes droits; c'est l'unique moyen.
Quelques jours seulement!... Tu ne me réponds rien?

PHÈDRIA.

Eh! qu'ai-je à vous répondre? Infidèle! parjure!

PARMÉNON.

A la bonne heure, donc! vous sentez la piqûre,
Vous êtes homme enfin!

PHÈDRIA.

Je ne comprenais pas
Vers quel but écarté vous tendiez pas à pas.
Cette petite fille enlevée ici même,
Que l'on forme chez vous avec un soin extrême,
Que l'on croit votre sœur, que vous voulez sauver
Et rendre à ses parents, c'était pour arriver
A recevoir en paix un rival qui me chasse,
Lorsque le vrai motif est qu'il a pris ma place,
Et que vous redoutez cette esclave qu'il a.

THAÏS.

Moi, la craindre?

PHÈDRIA.

Sans doute. Eh! quoi donc, sans cela?
Suis-je moins généreux que votre capitaine?
Vous désiriez naguère une esclave africaine :
N'ai-je pas tout quitté sur l'heure pour l'avoir?
J'en ai là toute prête une du plus beau noir.
Puis ce fut un eunuque. On sait que dans Athènes
On ne voit de ces gens qu'à la cour de nos reines.

Il est là; dès hier, je l'avais acheté.
C'est deux *mines*[1], je crois, que le tout m'a coûté.
Je me vengeais ainsi d'une cruelle offense.
Mais vous couronnez l'œuvre, et j'ai ma récompense.

THAÏS.

Quel injuste soupçon! Certes, j'ai le désir
D'obtenir cette enfant, et j'en voulais saisir
La seule occasion qui me parût prochaine;
Mais rien ne me sourit au prix de votre haine.
Décidez, j'obéis.

PHÈDRIA.

Thaïs, que dites-vous?
Ah! que ne viennent-ils du cœur, ces mots si doux :
« Rien ne peut me sourire au prix de votre haine. »
Si je les croyais vrais, je reprendrais ma chaîne,
Je pourrais tout souffrir.

PARMÉNON, à part.

Il faiblit : un seul mot
L'a mis hors de combat. C'est se rendre bientôt.

THAÏS.

Vous, grands dieux! Phèdria, croire que j'en impose!
Quand m'avez-vous, en vain, demandé quelque chose,
Fût-ce en riant? Et moi, je ne puis obtenir
Que, pour deux jours, sans plus, vous vous laissiez bannir.

PHÈDRIA.

Deux jours, à la rigueur, on pourrait s'y soumettre;
Mais ces deux jours, Thaïs, en seront vingt peut-être.

THAÏS.

Pas une heure de plus, ou bien...

PHÈDRIA.

Ou bien j'accours,
Je n'écoute plus rien.

THAÏS.

C'est entendu : deux jours.

PHÈDRIA.

Allons, soit! vous savez trop bien comme on me gagne.

THAÏS.

Merci, mon bien-aimé.

[1] Un peu moins de deux cents francs.

PHÈDRIA.

Je pars pour la campagne.
Combien je vais souffrir! N'importe, j'obéis.
Il le faut bien : comment résister à Thaïs?
Toi, Parménon, prends soin de conduire chez elle...

PARMÉNON.

Très-bien.

PHÈDRIA.

Allons, je pars. Deux jours! Adieu, cruelle!

THAÏS.

Adieu. Ne voulez-vous rien de plus aujourd'hui?

PHÈDRIA.

Que voudrais-je, Thaïs, sinon que, près de lui,
Ton âme en soit bien loin; que tu m'aimes, absente;
Que je sois ton désir, ton rêve, ton attente,
Ton ivresse, ton bien; que tu sois toute à moi,
De cœur, puisque le mien ne bat plus que pour toi?

(Il sort.)

SCÈNE III

THAIS, seule.

Ah! malheureuse! au fond, il doit traiter de fable
Tout ce que je lui dis, s'il me juge semblable
Aux autres. Et, pourtant, j'ai dit la vérité :
Mon cœur m'en est témoin, et si j'ai résisté,
L'aimant par-dessus tout, ah! c'est bien, je le jure,
Pour cette pauvre enfant, à qui, par aventure,
Je crois avoir enfin à peu près retrouvé
Son frère, un homme jeune et d'un rang élevé.
Chez moi, sur un avis, il doit bientôt se rendre.
L'heure approche, rentrons : c'est à nous de l'attendre.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

PHÈDRIA, PARMÉNON.

PHÈDRIA.

Fais ce que je t'ai dit, ne perds pas un moment,
Fais-les conduire, va.

PARMÉNON.

J'y vais.

PHÈDRIA.

Mais promptement.

PARMÉNON.

Bien!

PHÈDRIA.

Mais vite.

PARMÉNON.

Très-bien!

PHÈDRIA.

Je peux être tranquille :
Tu m'as compris enfin?

PARMÉNON.

Rien n'était plus facile.
Ah! que ne trouvez-vous aussi facilement
Que vous perdez!

PHÈDRIA.

Qui? moi? Bagatelle vraiment!
Est-ce à considérer, quand je me perds moi-même?

PARMÉNON.

Loin de là. — Je vais faire avec un soin extrême
Ce que vous m'ordonnez. C'est tout?

PHÈDRIA.

Fais de ton mieux :
Relève mon présent par des mots gracieux,
Chasse-moi ce rival.

PARMÉNON.

Oh! cela va sans dire.
C'était bien mon dessein.

PHÈDRIA.

Pour moi, je me retire :
Je vais à la campagne.

PARMÉNON.

Et vous n'avez pas tort.

PHÈDRIA.

Mais, dis-moi, Parménon...

PARMÉNON.

Quoi?

PHÈDRIA.

Serai-je assez fort
Pour ne pas devancer le terme qu'on m'impose?
Que t'en semble? Réponds.

PARMÉNON.

Oh! là, c'est autre chose :
Avant la fin du jour, vous reviendrez sans bruit,
Ou, ne pouvant dormir, au milieu de la nuit.

PHÈDRIA.

Non je veux travailler et me lasser de sorte
Qu'il faudra bien enfin que le sommeil l'emporte.

PARMÉNON.

Vous veillerez donc las; ce sera tout.

PHÈDRIA.

Non, non,
Je saurai l'arracher de mon cœur, Parménon,
Cet amour qui m'abat, cette indigne faiblesse.
Quoi! je ne pourrais pas la fuir, l'enchanteresse,
Trois jours, rien que trois jours!

PARMÉNON.

Perdez-vous la raison?
Trois jours!

PHÈDRIA.

Eh bien, c'est dit.

(Il sort.)

SCÈNE II

PARMÉNON, seul.

Quel est donc ce poison,
Ce fléau, cet amour aux traits inévitables?
Peut-il rendre à ce point les gens méconnaissables?
Mon maître, que j'ai vu si prudent, si rangé,
Si réglé dans ses mœurs, combien il est changé!...
Mais qui vient par ici? Bon! c'est le parasite
Que notre fanfaron toujours traîne à sa suite,
Gnathon. — Oh! je crois bien qu'il amène avec lui
La fille dont Thaïs nous parlait aujourd'hui;
C'est pour la lui donner. — Dieux! quel charmant visage!
Je vais faire auprès d'elle un triste personnage
Avec mon vieil eunuque, un beau présent, merci!
— C'est qu'elle est vraiment mieux que Thaïs, celle-ci.

SCÈNE III

GNATHON, PARMÉNON, PAMPHILA et UNE SUIVANTE.

(Ces deux dernières restent au fond de la scène.)

GNATHON, sans voir Parménon.

Entre les gens, parfois, quelle énorme distance!
Voyez ce qu'est un sot près d'un homme qui pense :
J'arrivais ce matin, quand je vois, en entrant,
Un homme de ma ville et presque de mon rang;
Comme moi bon vivant, et qui, tout aussi sage,
A mangé non moins vite un fort bel héritage;
Dans quel état, hélas! sale, l'air malheureux,
Tout défait, chargé d'ans et de haillons poudreux.
« Ho! lui dis-je en passant, quel beau costume, peste!
— En effet, répond-il, voilà ce qui me reste :

Connaissances, amis, tous m'ont tourné le dos. »
Alors, en le toisant, je lui tins ce propos :
« Lâche! n'avais-tu donc en toi nulle ressource,
Et ton esprit s'est-il vidé comme ta bourse?
Vois : nous sommes tous deux partis du même point;
Quel éclat, quels habits, quel air, quel embonpoint!
Tout abonde chez moi, tout, hormis, à vrai dire,
L'argent; mais peu m'importe; et j'entends me suffire.
— Ah! dit-il, j'ai pour plaire un malheur entre tous,
Je suis mauvais bouffon et j'aime peu les coups.
— Crois-tu, dis-je à mon tour, que plus que toi j'y tienne,
Et que ce soit par là qu'aujourd'hui l'on parvienne?
Quelle erreur! notre siècle a trouvé mieux, vraiment,
Et c'est à moi qu'il doit un si beau changement.
Certains hommes, plongés dans une erreur naïve,
Croient être les premiers en tout : je les cultive,
Et, loin qu'à mes dépens ils puissent s'égayer,
A leurs moindres propos je ris à plein gosier.
J'admire leurs talents; dans la même rencontre,
Je soutiens avec eux soit le pour, soit le contre.
Dit-on oui, je dis oui; non, c'est non : bref, en tout,
Je me commande assez pour épouser leur goût.
Ce commerce, l'ami, pour qui connaît les hommes,
Est le plus lucratif dans le temps où nous sommes. »

PARMÉNON, à part.

Bonne école vraiment! et quel maître on a là!
Un sot perd avec lui le peu d'esprit qu'il a.

GNATHON.

Tandis que nous faisions ce beau cours de morale,
Nous étions arrivés tous deux près de la halle;
On m'avise; aussitôt, mes nombreux fournisseurs
Accourent tout joyeux : cuisiniers, rôtisseurs,
Les bouchers, les marchands de poisson, de volaille,
Gens que j'ai toujours fait gagner, vaille que vaille,
Par moi dans le bon temps, maintenant par autrui;
Chacun veut à souper me garder aujourd'hui.
Au bruit de mon retour répandu sur la place,
Ma cour va grossissant, on me presse, on m'embrasse,
Si bien que, me voyant invité par chacun,
Mon pauvre compagnon, depuis un siècle à jeun,

Me demande instamment la grâce de me suivre,
Pour apprendre de moi le grand art de bien vivre.
J'y consens, et je veux, parasite hardi,
Tel que maint philosophe en tous lieux applaudi,
Fonder aussi ma secte, et que de moi lui vienne
Le nom cher aux gourmands de gnathonicienne.

PARMÉNON, à part.

Où mènent la paresse et les dîners *gratis!*

GNATHON.

Mais je suis en retard; conduisons chez Thaïs
Cette esclave. Il est temps, et je dois faire en sorte
Qu'elle vienne souper... Mais qui vois-je à sa porte?
Parménon? Oui, c'est lui, l'esclave du rival.
Quel air morne! Tant mieux! leurs affaires vont mal.
Amusons-nous un peu du drôle et de sa mine.

PARMÉNON, à part.

A force de cadeaux, ce couple s'imagine
Accaparer Thaïs.

GNATHON.

Mille et mille amitiés
A mon cher Parménon! Va-t-il bien?

PARMÉNON.

Sur ses pieds.

GNATHON.

En effet. Mais ici voit-il rien qui l'offusque?

PARMÉNON.

Vous.

GNATHON.

J'en suis convaincu; mais rien qu'à ce ton brusque,
Autre chose...

PARMÉNON.

Quoi donc?

GNATHON.

Ton air triste...

PARMÉNON.

Moi? Non;
Je n'ai rien, vraiment.

GNATHON.

Soit! Mais, dis-moi, Parménon,
Que te semble, entre nous, de cette jeune esclave?

PARMÉNON.

Passable, par Hercule!

GNATHON, à part.

Il enrage.

PARMÉNON, de même.

Il me brave.

Pauvre homme, qu'il est dupe!

GNATHON.

Un cadeau de ce prix
Éblouira Thaïs, n'est-ce pas?

PARMÉNON.

J'ai compris.
Vous m'annoncez par là notre congé : qu'y faire?
Chacun son tour.

GNATHON.

J'ai fait ce beau coup pour te plaire.
C'est six mois de repos, six grands mois, entends bien,
Sans courir nuit et jour et veiller comme un chien.
Dis, t'ai-je bien servi?

PARMÉNON.

Moi? Sans doute.

GNATHON.

Oui, je traite
Mes amis sur ce pied.

PARMÉNON.

Fort bien.

GNATHON.

Mais, je t'arrête :
N'allais-tu pas ailleurs?

PARMÉNON.

Moi? Je n'y songeais pas.

GNATHON.

Ah! tant mieux! Fais-moi donc un plaisir, en ce cas,
Un rien : introduis-moi.

PARMÉNON, montrant Pamphila.

Chargé de cette offrande
La porte devant vous s'ouvrira toute grande.

GNATHON, sur le seuil de Thaïs, après avoir fait entrer Pamphila et la suivante.

T'enverrai-je quelqu'un?

(Il entre.)

PARMÉNON, seul un instant.

Triomphe, maladroit !
Fais céder cette porte en l'effleurant du doigt ;
Mais, ces deux jours passés, je te garde autre chose :
Sous tes coups de pied même, elle restera close.

GNATHON, sortant de chez Thaïs.

Encor là, Parménon ? Oh ! l'on t'a dû charger
D'épier un amant ou quelque messager.
Craint-on le capitaine? On aurait fort à faire.

(Il sort.)

PARMÉNON.

Bonne plaisanterie et digne de lui plaire !
Mais qui vois-je accourir? — Je ne me trompe pas :
Le fils de mon patron, le cadet, Chéréas.
Se peut-il ? Lui de garde au Pirée ? Oh ! sans doute,
Quelque grave motif l'a fait se mettre en route.
Que cherche-t-il ainsi?

SCÈNE IV

CHÉRÉAS, PARMÉNON.

CHÉRÉAS, en désordre et sans voir Parménon.

C'est fini, plus d'espoir !
Comment la retrouver? Comment ne plus la voir?
A qui m'en informer? Où la chercher ? Que faire?
Rien, plus rien à présent; et cependant j'espère :
Quelqu'un la voulût-il cacher à tous les yeux,
Je l'en défierais bien. Qu'elle est belle, grands dieux !
Plus de femmes pour moi depuis que je l'ai vue;
Fi de ces traits qu'on voit à tous les coins de rue!

PARMÉNON, à part.

Bon! voilà celui-ci qui parle aussi d'amour !
Malheureux père, va! S'il est pris à son tour,
Les exploits de l'aîné, tiens-les pour badinage;
Je connais le dernier, ce sera de la rage.

CHÉRÉAS.

Que tous les dieux du ciel confondent ce vieillard
Qui me l'a fait manquer : l'importun, le bavard!

Et moi donc! j'aurais dû cent fois l'envoyer paître...
— Ah! Parménon! Bonjour.

PARMÉNON.

Qu'est-ce donc, mon cher maître?
Où courez-vous si sombre et l'air tout agité?

CHÉRÉAS.

Ma foi, je n'en sais rien moi-même, en vérité.
Je ne me connais plus.

PARMÉNON.

Et d'où vient cela?

CHÉRÉAS.

J'aime.

PARMÉNON.

Hein?

CHÉRÉAS.

Je compte sur toi, tu me l'as dis toi-même :
« Montrez-moi qui vous plaise, et fiez-vous à moi, »
Disais-tu quand le soir j'arrivais près de toi,
Chargé des bons morceaux qu'à mon père, en cachette,
J'avais pris dans l'office ou l'armoire secrète.

PARMÉNON.

Bien! bien! enfant! Après?

CHÉRÉAS.

Après, j'ai fait lever
La biche; c'est à toi maintenant d'achever.
Tu l'as promis : en chasse! Elle en vaut bien la peine :
Sa mère ne l'a point mise dans une gaîne,
Ni formée à tenir les épaules si bas,
Qu'on ne sache plus dire où commencent les bras.
Car, chez nous, c'est ainsi : dès qu'une fille engraisse,
On dit : « C'est un athlète; » on l'affame, on la presse,
Et, contre sa nature, on vous en fait un jonc.
Aussi, comme on les aime!

PARMÉNON.

Et la vôtre?

CHÉRÉAS.

Fi donc!
Rien de pareil. La mienne, oh! c'est bien autre chose.

PARMÉNON.

Peste!

CHÉRÉAS.

Un corps plein de séve, une chair fraîche et rose.

PARMÉNON.

L'âge?

CHÉRÉAS.

L'âge? Seize ans.

PARMÉNON.

C'est la fleur.

CHÉRÉAS.

Oh! oui bien!

Intrigue, Parménon, trouve quelque moyen;
Ajoute, s'il le faut, la force à la prière,
Je la veux: tu m'entends?

PARMÉNON.

A-t-elle encor sa mère?

CHÉRÉAS.

Je ne sais.

PARMÉNON.

Son pays?

CHÉRÉAS.

Je l'ignore, ma foi.

PARMÉNON.

Et sa demeure?

CHÉRÉAS.

Aussi.

PARMÉNON.

Du moins indiquez-moi
L'endroit où vous l'avez rencontrée ou connue.

CHÉRÉAS.

Dans la rue.

PARMÉNON.

Et comment l'avez-vous donc perdue?

CHÉRÉAS.

Comment? Par ma sottise, et c'est de quoi tantôt
Je me grondais si fort. Que veux-tu! c'est mon lot:
Rien ne me réussit.

PARMÉNON.

Voyons cette sottise?...

CHÉRÉAS.

J'en mourrai.

PARMÉNON.

Mais encor?

CHÉRÉAS.

Tu veux que je la dise?
Soit! Tu dois bien connaître un de nos vieux amis,
Un cousin de mon père?...

PARMÉNON.

Oui, certe.

CHÉRÉAS.

Archidêmis.
Il m'arrête au moment où, suivant cette fille...

PARMÉNON.

Quel ennui!

CHÉRÉAS.

Quel ennui! se dit d'une vétille.
Dis : *Quel malheur!* plutôt. Depuis six ou sept mois,
Je ne l'avais pas vu, même de loin, je crois,
Quand je le trouve là, justement sur ma route.
Cela ne tient-il pas du prodige?

PARMÉNON.

Oh! sans doute.

CHÉRÉAS.

Je le voyais venir; il courait, s'essoufflant,
La lèvre rabattue, incliné, tout tremblant.
« Hé! holà, Chéréas! » criait-il. Je m'arrête.
« Apprends ce que je veux, dit-il, branlant la tête.
— Soit. — On juge demain mon grand procès. — Eh bien?
— Ton père est appelé, qu'il n'y manque pour rien,
Dis-le-lui. » C'était tout; mais, loin d'aller si vite,
Il n'en finissait plus. A la fin, je le quitte.
Je me retourne alors, et je reste saisi;
Elle avait disparu justement par ici,
Du côté de la place.

PARMÉNON, à part.

Oh! la rencontre est bonne.
Elle est là chez Thaïs.

CHÉRÉAS, poursuivant.

J'arrive : plus personne!

PARMÉNON.

Quelqu'un la suivait-il?

CHÉRÉAS.

Un parasite et puis
Une servante.

PARMÉNON.

Bon! consolez-vous, j'y suis.
C'est elle. Maintenant, je vous réponds du reste.

CHÉRÉAS.

Tu n'as donc pas compris?

PARMÉNON.

Fort bien, je vous l'atteste.

CHÉRÉAS.

Çà, tu la connais donc? Tu l'as vue?

PARMÉNON.

Oui, vraiment!
Je la connais, l'ai vue, et sais en ce moment
Où la prendre.

CHÉRÉAS.

Tu sais son nom?

PARMÉNON.

Oui.

CHÉRÉAS.

Sa demeure?

PARMÉNON.

On vient de l'amener chez Thaïs tout à l'heure,
En présent.

CHÉRÉAS.

Quel Crésus lui fait donc ce régal?

PARMÉNON.

Thrason, un capitaine, et, de plus, le rival
De Phèdria.

CHÉRÉAS.

Vraiment? Je plains alors mon frère.

PARMÉNON.

Oui, certe. Et savez-vous par quel don il espère
Le supplanter?

CHÉRÉAS.

Non. Qu'est-ce?

PARMÉNON.

Un eunuque.

CHÉRÉAS.

Ah! oui-da,
Ce vieil efféminé qu'hier il marchanda,
Un homme affreux.

PARMÉNON.

Affreux.

CHÉRÉAS.

L'eunuque avec son maître,
Thaïs fera jeter le tout par la fenêtre.
Thaïs si près de nous! Je ne m'en doutais pas.

PARMÉNON.

C'est depuis peu de temps.

CHÉRÉAS.

Pour mon malheur, hélas!
Je ne la connais point : comment aller chez elle?
Est-il vrai qu'elle soit, comme l'on dit?...

PARMÉNON.

Fort belle.

CHÉRÉAS.

Mais bien moins que la mienne, à coup sûr?

PARMÉNON.

Autrement.

CHÉRÉAS.

Travaille à mon bonheur, Parménon!

PARMÉNON.

Oui, vraiment.
Voulez-vous autre chose?

CHÉRÉAS.

Où vas-tu? Qui te presse?

PARMÉNON.

Je vais prendre au logis l'eunuque et la négresse,
Beaux présents, n'est-ce pas, à remettre à Thaïs?
Votre frère le veut. Qu'y faire? J'obéis.

CHÉRÉAS.

O bienheureux eunuque! il verra sa demeure.

PARMÉNON.

Heureux?

CHÉRÉAS.

Heureux de voir ce phénix à toute heure,

D'être le compagnon d'une si belle enfant,
D'habiter sous son toit, de lui parler souvent,
De partager les fruits et les mets qu'elle touche,
De reposer la nuit à deux pas de sa couche.

PARMÉNON.

Et si vous deveniez cet heureux aujourd'hui?

CHÉRÉAS.

Que faire pour cela?

PARMÉNON.

Vous vêtir comme lui.

CHÉRÉAS.

Comme lui, bien. Après?

PARMÉNON.

Je vous offre à la belle...

CHÉRÉAS.

J'entrevois...

PARMÉNON.

Comme eunuque, et vous restez chez elle.

CHÉRÉAS.

Je comprends!

PARMÉNON.

Ces douceurs que vous enviez tant,
Vous pourrez en jouir près d'elle à chaque instant.
Partager ses repas, écouter son ramage,
Effleurer dans vos jeux une main au passage,
Dormir à deux pas d'elle. On ne vous connaît point;
Donc, nul danger pour vous, et, quant à l'autre point,
Jeune, et n'ayant encore de duvet qu'à la nuque,
Vous ferez, il me semble, un très-passable eunuque.

CHÉRÉAS.

Bien! Excellent conseil! Ce ne sera pas long :
Rentrons, ajuste-moi, conduis-moi vite...

PARMÉNON.

Où donc?
Je plaisantais.

CHÉRÉAS, l'entraînant.

Chansons!

PARMÉNON.

Grands dieux! dans quelle passe
Allez-vous me jeter? Pitié pour moi, de grâce!
C'est à vous que je parle, attendez.

CHÉRÉAS.

Marche.

PARMÉNON.

Eh quoi!

Tout de bon?

CHÉRÉAS, le poussant.

Tout de bon, oui, certe.

PARMÉNON.

Écoutez-moi

Pourquoi vouloir jouer avec le feu?

CHÉRÉAS.

Tu rêves.

Allons.

PARMÉNON.

C'est sur mon dos qu'on pilera les fèves.
Ce que vous projetez, c'est un crime.

CHÉRÉAS.

Un forfait :
Tromper une Thaïs, quelle audace, en effet!
Rendre ruse pour ruse, au nom de la jeunesse,
A ces fléaux vivants qui nous battent sans cesse,
Venger les cœurs aimants qu'ils brisent chaque jour.
Vaut-il mieux, selon toi, jouer un vilain tour
A mon frère? Chacun blâmerait ma conduite;
Mais à Thaïs, son nom m'absoudra tout de suite.

PARMÉNON.

N'en dites pas si long. Vous le voulez, c'est bien ;
Mais, en cas de malheur, ne m'accusez de rien.

CHÉRÉAS.

Je vois ce que tu veux, ne crains rien de personne.

PARMÉNON.

Au moins, vous l'ordonnez?

CHÉRÉAS.

Comment, si je l'ordonne!
Je t'y force, et suis prêt à le dire en tous lieux.

PARMÉNON.

Suivez-moi donc, alors... A la grâce des dieux!

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

THRASON, GNATHON, PARMÉNON

(Ce dernier n'est pas vu des deux autres et se tient un peu à l'écart.)

THRASON.

Tu dis donc que Thaïs est fort reconnaissante?

GNATHON.

Au délire.

THRASON.

Et tu crois que mon cadeau l'enchante?

GNATHON.

Oh! bien moins, selon moi, le don que le donneur.
Ce qui la touche, au fond, plus que tout, c'est l'honneur.

PARMÉNON, à part.

Épions, pour agir, le moment favorable.

THRASON.

Oui, tout ce que je fais, je le rends agréable.

GNATHON.

A qui le dites-vous!

THRASON.

Le roi le sentait bien :
Il me remerciait trente fois pour un rien;
Pour d'autres, bien souvent, il n'était pas de même.

GNATHON.

L'esprit doit récolter ce que le travail sème,
Et l'honneur qu'à grand'peine a conquis tel ou tel,
Un autre le lui rafle; il faut un grain de sel,
Et vous n'en manquez pas.

THRASON.

Tes remarques sont fines.

GNATHON.

Je vois bien que le roi n'avait d'yeux...

THRASON.

Tu devines.

GNATHON.

Que pour vous.

THRASON.

En effet, j'étais un second roi;
L'armée et le conseil, tout dépendait de moi.

GNATHON.

Pardieux!

THRASON.

Était-il las de sa cour, le cher homme?
Voulait-il respirer plus à son aise, comme...
Tu sais?...

GNATHON.

Oui, comme pour décharger son ennui.

THRASON.

Juste! Il m'emmenait seul à souper avec lui.

GNATHON.

Vous parlez là d'un roi qui sait son monde, peste!

THRASON.

Oui. Peu de ses sujets lui conviennent, du reste.

GNATHON.

Peu, c'est beaucoup, Thrason; dites plutôt : pas un,
Si vous viviez ainsi tous les deux en commun.

THRASON.

Aussi, tous m'enviaient! Quels propos! quelle haine!
M'y voyant insensible, ils crevaient à la peine.
Un d'eux, pourtant, chargé des éléphants hindous,
Osa le prendre un jour sur un ton aigre-doux :
« Staton, lui dis-je alors, quels embarras vous faites!
Vous êtes donc bien fier de commander aux bêtes? »

GNATHON.

Bien! De par tous les dieux, voilà qui n'est pas sot!
Vous l'aviez égorgé. Que dit-il?

THRASON.

Pas un mot.

GNATHON.

Au fait, un homme mort ne dit rien!

PARMÉNON, à part.

L'imbécile!

Et l'autre, quel coquin!

THRASON.

Un second, né dans l'île

De Rhodes, n'en fut pas quitte à meilleur marché;

Je t'ai conté, je crois, comment il fut touché?

GNATHON.

Jamais. Vous êtes las, mais contez tout de même;

(A part.)

C'est la première fois... C'est la mille et unième.

THRASON.

Un jour, dans un festin, ma maîtresse en était,

Ce jeune Rhodien l'agaçait, plaisantait,

Quand ce mot écrasant s'échappa de ma lèvre :

« Eh quoi! méchant gibier, tu veux manger du lièvre? »

GNATHON.

Ha! ha! ha!

THRASON.

Qu'en dis-tu?

GNATHON.

Merveilleux! bien! très-bien!

Le mot est donc de vous? Je le croyais ancien.

THRASON.

On te l'avait redit?

GNATHON.

Cent fois. On le rapporte

Au nombre des meilleurs.

THRASON.

Il est de moi.

GNATHON.

N'importe;

J'en suis fâché vraiment; pauvre jeune garçon!

Mais quelqu'un de bien né s'attaquer à Thrason!

PARMÉNON, à part.

Que le ciel te confonde!

GNATHON.

Et ne sut-il rien dire?

THRASON.

Il fut anéanti. Chacun mourait de rire.
A dater de ce jour, tout tremblait devant moi.
Il fallait voir!

GNATHON.

Au fait, on avait bien de quoi!

THRASON.

Çà! causons maintenant d'une chose plus grave.
Thaïs me croit épris de cette jeune esclave;
Faut-il la détromper?

GNATHON.

Vous, Thrason, quelque sot!
Loin de la rassurer, tourmentez-la plutôt.

THRASON.

La tourmenter? Comment?

GNATHON.

Voici : dès qu'elle nomme
Phèdria devant vous, et vante ce jeune homme
Pour vous piquer...

THRASON.

J'entends.

GNATHON.

Parez vite à cela :
Au nom de Phèdria, ripostez Pamphila.
Le veut-elle inviter à dîner, je suppose,
Dites : « Si Pamphila nous chantait quelque chose? »
Dit-elle qu'il est beau, vantez l'autre à l'instant.
Tâchez de la piquer : coup pour coup, dent pour dent!

THRASON.

Bon, si j'étais aimé, Gnathon!

GNATHON.

Elle vous aime,
Ou, du moins, vos cadeaux, ce qui revient au même.
Ah! vous avez de quoi la mater à son tour;
Elle tremble déjà que, de rage, un beau jour,
Vous ne portiez ailleurs ce qu'elle a seule encore.

THRASON.

Bien, Gnathon, je t'approuve, et ce plan-là t'honore.
Il ne m'est pas venu.

GNATHON.

Vous plaisantez, je crois;
Vous auriez, en cherchant, trouvé mieux mille fois.

SCÈNE II

THAIS, PYTHIAS, THRASON, GNATHON, PARMÉNON.

THAÏS.

N'ai-je pas entendu par là ce capitaine?
Eh! oui. Bonjour, Thrason.

THRASON.

O Thaïs, ô ma reine!
Comment va mon bonheur? Ma joueuse de luth
L'avance-t-elle un peu?

PARMÉNON, à part.

Quel amoureux début!

THAÏS.

Moins que votre mérite.

GNATHON.

On n'est pas plus aimable.
En ce cas, mes amis, allons nous mettre à table.
Qu'attendez-vous encore?

PARMÉNON, à part.

Écoutez ce gourmand :
Ne semble-t-il pas né pour manger seulement?

THRASON.

Partons.

PARMÉNON, à part.

Abordons-la; mais feignons, et pour cause,
(A Thaïs.)
D'arriver à l'instant. Vous sortiez, je suppose,
Thaïs?

THAÏS, avec embarras.

Ah! te voilà? Vas-tu bien, mon garçon?
Oui, j'allais...

PARMÉNON.

Où donc?

THAÏS.

(A part.)

Où? Ne vois-tu pas Thrason?

PARMÉNON, à part.

(Haut.)

Que trop!... Quand vous voudrez les présents de mon maître,
Ils sont là.

THRASON, avec humeur.

Qu'est-ce donc? Nous partirons, peut-être?

PARMÉNON.

Me sera-t-il permis, sans vous blesser en rien,
D'avoir avec Thaïs un moment d'entretien?
D'apporter mon offrande à l'autel comme un autre?

THRASON.

Belle offrande, sans doute, à côté de la nôtre!

PARMÉNON.

On va voir... Hé! là-bas! Il faut crier bien fort!
Faites-les donc sortir... Avance, toi, d'abord.
Bien. Regardez-moi ça : pure Éthiopienne.
Qu'en dites-vous? Hé! hé!

THRASON, dédaigneusement.

C'est trois mines.

GNATHON.

A peine.

PARMÉNON.

Allons! à toi, Dorus, approche! Celui-là,
C'est l'eunuque, un enfant. Hein! quelle mine il a!

THAÏS.

Très-bonne, en vérité.

PARMÉNON.

Qu'y trouvez-vous à dire,

(A Gnathon.)

Thrason? Et vous?... Quoi! rien?... Qui ne dit mot admire.
On peut l'interroger, tout répond au dehors :
Belles-lettres, musique, exercices du corps,
Tout ce que doit connaître enfant de bonne race,

(A Thaïs.)

Il le sait, et pour vous il n'est rien qu'il ne fasse

THRASON.

Eh! mais un tel eunuque, au besoin... même à jeun...

PARMÉNON.

L'auteur de ce cadeau n'est pas un importun;
Il ne demande pas de faveur exclusive,
Et qu'à table on n'ait d'yeux que pour un seul convive;
Sans conter ses exploits, comme certains jaloux,
Sans montrer sur son corps nulle trace de coups,
Sans exiger enfin la place la meilleure,
Il attend, pour vous voir, votre jour et votre heure.

THRASON.

Ce valet doit servir un patron assez gueux.

GNATHON.

On prend de ces gens-là ne pouvant avoir qu'eux.

PARMÉNON.

Tais-toi, vil excrément, je te regarde comme
Le dernier des goujats, toi qui flattes cet homme;
Va disputer au feu la pitance des morts [1].

THRASON, avec impatience.

Partons-nous?

THAÏS, en rentrant dans sa maison.

A l'instant, Thrason, j'entre et je sors;
J'ai ce couple à loger et quelques mots à dire.

THRASON.

(A Gnathon.)

Bien. Je vais en avant. Tu pourras la conduire.

PARMÉNON, ironiquement.

Oui, marcher dans la rue, une maîtresse au bras,
Fi donc! un général!

THRASON.

Ne le disais-je pas?
Tel maître, tel valet.

GNATHON, riant aux éclats.

Quel bon trait de satire!
Ha! ha! ha!

THRASON.

Qu'as-tu donc?

GNATHON.

Votre mot me fait rire;

[1] La viande qu'il était d'usage de jeter dans les bûchers où on brûlait les morts.

Et puis, ce Rhodien, quand j'y pense, Thrason...
Ah! bien! voilà Thaïs.

(Thaïs rentre en scène.)

THRASON, à Gnathon.

Va vite à la maison;
Que tout soit prêt!

GNATHON.

J'y vais.

THAÏS, à Pythias, sa suivante.

Je t'ai bien avertie,
Pythias, si l'on vient, dis que je suis sortie;
Mais, si c'était Chrémès, presse-le de ma part
De m'attendre, ou, du moins, de repasser plus tard.
Si le temps lui manquait, amène-le bien vite.

PYTHIAS.

Il suffit.

THAÏS, rêvant.

Est-ce tout?... Qu'avais-je à dire ensuite?...
Soignez bien cette fille et restez au logis.

THRASON.

Partons.

THAÏS, à d'autres suivantes.

Vous, qu'on me suive.

(Tous ces personnages sortent par le fond de la scène; Pythias rentre dans la maison de Thaïs; Chrémès paraît au même moment. Il entre sans voir les autres personnages.)

SCÈNE III

CHRÉMÈS, seul.

Oui, plus je réfléchis,
Et plus cette Thaïs, après tout, m'inquiète.
Un complot contre moi doit couver dans sa tête.
Me dérangerait-on sans le secret espoir
De me duper? Non, non. Lorsque je vins la voir
A son premier appel (on glosera peut-être
Là-dessus; mais, de fait, j'y vins sans la connaître),

Pour ne plus me lâcher, elle fit de son mieux :
Elle venait d'offrir un sacrifice aux dieux,
Et voulait me parler d'une importante affaire.
Ce mot-là, tout d'abord, suffit à me déplaire.
On sert : elle me place à table à son côté,
S'occupe de moi seul, babille avec gaieté,
Puis, me voyant de glace, en dépit de son zèle :
« Vos parents sont-ils morts depuis longtemps? dit-elle.
— Oui, dis-je. — A Sunium, n'avez-vous pas un bien?
Est-il loin de la mer? — C'est toujours mieux que rien,
Pensai-je, l'on en veut à mon petit domaine; »
Lorsqu'enfin, arrivée à son but à grand'peine :
« Vous avez perdu là, reprend-elle, une sœur
Tout enfant? A-t-on su quel fut le ravisseur?
Quel costume avait-elle? Une esclave, peut-être,
La suivait? Pourrait-on un jour la reconnaître? »
A quoi bon tout cela? Veut-elle, par hasard,
Passer pour cette enfant? C'est s'y prendre un peu tard;
Elle aurait bien ce front. Mais, quoi qu'on entreprenne,
Si ma sœur vit encore, elle a seize ans à peine,
Et Thaïs a mon âge, ou peu s'en faut, je crois.
Elle veut me parler, poussons-la, cette fois :
Sachons tout, ou sinon, je veux en être quitte,
Car c'est bien aujourd'hui ma dernière visite.
(Sur le seuil de Thaïs.)
Hé!

VOIX AU DEDANS.

Qui va là?

CHRÉMÈS.

Chrémès.

SCÈNE IV

PYTHIAS, CHRÉMÈS.

PYTHIAS, sortant de chez Thaïs.

Oh! cher petit ami!

CHRÉMÈS.

Bien, bien! L'on ne veut pas m'écorcher à demi.

PYTHIAS.

Thaïs a dû sortir pour quelque soin à prendre;
Mais revenez demain, ou restez à l'attendre.

CHRÉMÈS.

Je pars pour la campagne.

PYTHIAS.

Accordez-nous un jour.

CHRÉMÈS.

Non, certe.

PYTHIAS.

Une heure au plus, attendez son retour.

CHRÉMÈS.

J'en serais bien fâché.

PYTHIAS.

La vilaine parole!
Cher Chrémès, attendez.

CHRÉMÈS.

Laisse-moi, vieille folle!

PYTHIAS.

C'est donc un parti pris; permettez, en ce cas,
Qu'on vous mène près d'elle. Accours, toi, Dorias,
Conduis-le chez Thrason.

(Pythias rentre chez Thaïs; Chrémès et Dorias s'éloignent; Antiphon entre au même instant.)

SCÈNE V

ANTIPHON, seul.

Hier, dans la soirée,
Quelques amis et moi réunis au Pirée,
Nous avons décidé, pour conjurer l'ennui,
De faire, à frais communs, bonne chère aujourd'hui.
Chéréas est nommé général de la table,
Les gages sont donnés, une heure raisonnable
Est choisie, on convient du lieu, tout est fixé;
Cependant, rien n'est prêt, le temps même est passé,
Et, quant à Chéréas, pas la moindre nouvelle.
Que faire? que penser? Cherchons-le de plus belle :

Chez lui d'abord... Eh! mais, qui sort furtivement
De chez cette Thaïs?... C'est lui... Non... Si vraiment.
Qu'est-il donc arrivé? Cet air, cette figure...
Ce costume surtout!... Dieux! l'étrange aventure!
Observons tout de loin.

(Antiphon se tient à l'écart; Chéréas entre avec précaution.)

SCÈNE VI

CHÉRÉAS, ANTIPHON.

CHÉRÉAS.

Personne ici?... Nul bruit!...
Et dans la maison?... Non, personne ne me suit.
Je puis donc exhaler mes transports sans contrainte.
Vienne à présent la mort, je la verrai sans crainte,
Sûr que par elle, au moins, la vie et ses ennuis
Ne pourront changer rien à l'état où je suis.
Quoi! pas un curieux, pas un ami, personne
Qui s'attache à mes pas, me tourmente et s'étonne,
Demande d'où me vient ce bonheur, cet habit,
Où je vais, d'où je sors, si j'ai perdu l'esprit!

ANTIPHON, à part.

(Haut.)

Faisons-lui ce plaisir. Eh bien, cher camarade,
Te voilà donc enfin? Quelle est cette escapade?
Où vas-tu? D'où sors-tu dans ce nouvel habit?
Qui te rends si joyeux? As-tu perdu l'esprit?
Eh bien, répondras-tu? Quelle mine étonnée!

CHÉRÉAS.

Salut, ami, salut! Oh! l'heureuse journée!
C'est toi que je voulais, et tu viens le premier.

ANTIPHON.

Conte-moi, je t'en prie...

CHÉRÉAS.

Eh! pourquoi me prier?
Quand je suis trop heureux de t'avoir, au contraire.
Écoute : tu connais la belle de mon frère?

ANTIPHON.

Thaïs, je crois?

CHÉRÉAS.

Thaïs.

ANTIPHON.

A merveille.

CHÉRÉAS.

Aujourd'hui,
La perfide a reçu, d'un autre que de lui,
Une esclave!... A quoi bon te peindre sa figure!
Tu me sais connaisseur, eh bien, je te le jure,
J'en fus frappé.

ANTIPHON.

Vraiment?

CHÉRÉAS.

Tu la proclamerais
Sans égale chez nous, pour la grâce et les traits.
J'en devins fou. Mon frère avait, depuis la veille,
Acheté, par bonheur, car tout tombe à merveille,
Un eunuque; on allait le mener chez Thaïs,
Quand Parménon me glisse un avis...

ANTIPHON.

Quel avis?

CHÉRÉAS.

Tais-toi, tu le sauras : de faire un coup d'audace,
D'oser me présenter chez Thaïs à la place
De l'autre.

ANTIPHON.

De l'eunuque?

CHÉRÉAS.

Oui, sans doute.

ANTIPHON.

Et pourquoi?
Qu'y pouvais-tu gagner?

CHÉRÉAS.

Tout. Cela va de soi.
Un moyen d'approcher, de voir celle que j'aime.
Trouves-en un meilleur. Grâce à mon stratagème,
Thaïs est enchantée ou le paraît du moins,
Me mène à son esclave et la livre à mes soins.

ANTIPHON.

A tes soins?

CHÉRÉAS.

A mes soins.

ANTIPHON.

La voilà bien gardée!

CHÉRÉAS.

Thaïs, de ce moment n'avait plus qu'une idée,
C'est que nul ne pût voir un minois si charmant.
« Dorus, tu m'en réponds, garde-la constamment,
Sois pour elle un Argus; je compte sur ton zèle;
Tout au fond du logis, reste seul avec elle. »
Elle disait, et moi, frémissant, ébloui,
Mes yeux, modestement baissés, répondaient oui.

ANTIPHON.

Pauvre écolier!

CHÉRÉAS.

« Adieu. Je vais souper en ville, »
Dit-elle; et, sur ces mots, elle part bien tranquille.
Ses femmes la suivaient, hors celle dont l'emplòi
Se bornait à soigner la nouvelle avec moi.
On lui prépare un bain; seul avec les novices,
J'enrageais de la voir accepter leurs services,
Aussi, je stimulais leur zèle de mon mieux;
A quelques pas de nous, elle suivait des yeux,
Sur les murs d'un réduit décoré de peintures,
L'amoureux Jupiter courant les aventures,
Et, pour sa Danaé qui résistait encor,
Pleurant, dit le poëte, à larges gouttes d'or;
On les voyait courir au giron de la belle.
La mienne regardait, et je faisais comme elle.
Un rapport me frappait : je me sentais charmé
De voir un immortel, à ce point transformé,
Chez la femme d'autrui tomber par la gouttière.
Voilà donc les hauts faits d'un dieu dont le tonnerre
Ébranle tout l'Olympe et la voûte des cieux!
Et moi, pauvre mortel, quand j'imite les dieux,
J'aurais quelque remords de cette peccadille!
Pendant mon aparté, la jeune et belle fille

Sort fraîche de son bain et s'étend sur un lit.
J'étais là. Tout à coup une esclave me dit :
« Garde mon éventail, Dorus, je te le laisse.
— Sers-t'en ainsi, près d'elle, agite-le sans cesse.
Nous retournons au bain ; mais ne sois pas jaloux,
Tu pourras, si tu veux, te baigner après nous. »
Je reçois l'éventail, faisant une figure
Assez sotte.

ANTIPHON.

A merveille ! Oh ! la bonne aventure !
Que n'aurais-je donné pour te voir au travail,
Grand niais, faux eunuque avec ton éventail !

CHÉRÉAS.

Elles courent au bain, les portes, les fenêtres
Battant, comme toujours, en l'absence des maîtres.
La belle, malgré tout, ferme bientôt les yeux.
A travers l'éventail, je la voyais au mieux.
Je jette prudemment un coup d'œil sur le reste,
Pour ne rien négliger ; je me rassure, et, preste !
Je mets le verrou...

ANTIPHON.

Bon ! Et puis?

CHÉRÉAS.

Pauvre niais !

ANTIPHON.

Oui, c'est vrai, j'en suis un.

CHÉRÉAS.

Quoi ! grands dieux ! je trouvais
L'occasion offerte, aisée, inattendue,
J'avais une minute, et je l'aurais perdue !
A moins d'être celui dont je portais le nom,
Aurait-il fallu ?...

ANTIPHON.

Non, Chéréas, cent fois non.
— Mais parlons du dîner.

CHÉRÉAS.

Il est prêt.

ANTIPHON.

L'aimable homme !
Chez toi ?

CHÉRÉAS.

Non, chez Discus, l'affranchi, c'est tout comme.

ANTIPHON.

C'est loin.

CHÉRÉAS.

Raison de plus pour aller d'un bon pas.

ANTIPHON.

Tu vas changer d'habit?

CHÉREAS.

Ah! voilà l'embarras;
Chez nous, je craindrais trop de rencontrer mon frère;
Mon père peut aussi revenir de sa terre...

ANTIPHON.

Viens chez moi, c'est plus sûr et plus près.

CHÉRÉAS.

Oui, pardieux!
D'ailleurs, je veux aussi te consulter : à deux,
Nous saurons bien trouver la ruse la meilleure
Pour garder ma conquête.

ANTIPHON.

Allons, à la bonne heure.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

DORIAS, *revenant de chez Thrason.*

D'après ce que j'ai vu de ce soldat brutal,
Je crois que, pour Thaïs, ce jour finira mal;
Chrémès, sans s'en douter, a commencé la guerre :
Thaïs, qui le ménage, et voit en lui le frère
De cette jeune esclave, a d'abord demandé
Qu'il entrât dans la salle, et Thrason a cédé,
Mais fort à contre-cœur; aussitôt, ma maîtresse,
Pour en venir plus tard au but qui l'intéresse,
Veut Chrémès pour convive, et Thrason, furieux,
Cède encore, et l'invite en roulant de gros yeux.
L'autre accepte, et déjà, toute à ce qui l'occupe,
Thaïs ne voit que lui. Le soldat se croit dupe,
Et, pour prendre à l'instant sa revanche : « Holà !
Dit-il, garçon, va-t'en nous chercher Pamphila.
Pour nous désennuyer, sa voix fera merveille. »
Au nom de Pamphila, Thaïs dresse l'oreille :
« A quoi donc pensez-vous? Elle dans un repas
Public [1]? » L'autre tient bon. Thaïs ne se rend pas,
On se menace, on crie; elle, en fille prudente,
Détache ses bijoux, les jette dans ma mante,
Et, tout en disputant, me dit de me sauver;
D'où j'augure aisément qu'elle va s'esquiver.

(*Elle rentre chez Thaïs.*)

[1] En Grèce, les filles honnêtes ne mangeaient qu'avec leurs parents.

SCÈNE II

PHÈDRIA.

Je tenais mon serment, j'allais à la campagne,
Rêveur, comme tous ceux qu'un chagrin accompagne,
Et, d'objet en objet, mon esprit emporté,
Me montrait tout en noir et du mauvais côté,
Si bien que, sans souci du chemin ni de l'heure,
Je passai, sans la voir, devant notre demeure,
Et j'étais déjà loin quand je m'en aperçus.
Je reviens exhalant mon dépit là-dessus,
Et, devant le sentier, partagé de plus belle,
Je m'arrête, et me dis : « Deux jours seul et loin d'elle!
Deux jours, ce n'est pas trop. Soit; mais, fût-ce un moment,
A quoi bon, sans motif, m'infliger ce tourment?
Je ne puis l'approcher, je l'ai juré moi-même;
Mais qui donc me défend de voir celle que j'aime?
Je peux, sans y toucher, contempler mon trésor;
Aimer, même de loin, c'est quelque chose encor. »
Je disais, et, laissant bien loin notre domaine,
Déjà, d'un pas léger, je traversais la plaine.
Mais cette fois du moins c'était de mon plein gré.
Mais qu'a donc Pythias? Quel regard effaré!

SCÈNE III

PYTHIAS, DORIAS, PHÈDRIA.

PYTHIAS.

Malheureuse! où trouver le scélérat, le traître?
Après ce qu'il a fait, il n'ose plus paraître.

PHÈDRIA, à part.

J'ai peur de deviner...

PYTHIAS.

Le mauvais garnement!
Non content d'en avoir usé si lâchement,
Il la prend aux cheveux, lui brise sa ceinture.

PHÈDRIA, à part.

Oh!

PYTHIAS.

Mais que je l'attrape, et gare à sa figure!
Ah! je voudrais sentir mes ongles dans ses yeux,
Le sorcier!

PHÈDRIA, à part.

Tout ceci m'a l'air très-sérieux.
Qu'est-il donc arrivé chez elle en mon absence?
(A Pythias.)
Abordons-la. Qui parle ici de violence?
Qui cherches-tu, ma fille? où cours-tu donc ainsi?

PYTHIAS.

Qui je cherche?... Ah! c'est vous, Phèdria, grand merci!
Allez, l'homme aux cadeaux, et vous fassent-ils pendre!

PHÈDRIA.

Explique-toi, du moins.

PYTHIAS.

C'est facile à comprendre;
Votre maudit eunuque a fait de jolis coups;
Il a déshonoré cette fille chez nous.

PHÈDRIA.

Lui? Que me dis-tu là!

PYTHIAS.

Je dis que j'en suis morte.

PHÈDRIA.

N'as-tu pas bu, plutôt?

PYTHIAS.

Qu'ils boivent de la sorte,
Ceux de qui vient le mal!

DORIAS, à Pythias.

Mais, enfin, Pythias,
Quel monstre est donc celui qui fait tout ce fracas?

PHÈDRIA, à Dorias.

Es-tu folle? Un eunuque? Impossible!

PYTHIAS.

A votre aise.
Ce qu'il a fait est fait, qu'il soit ce qu'il vous plaise!
La fille, toutefois, ne peut se consoler,
Et, lorsqu'on l'interroge, elle n'ose parler.
Quant à ce bon sujet, il a fui, je suppose,
Et non, j'en répondrais, sans voler quelque chose.

PHÈDRIA.

Le drôle n'a pas pu, sans doute, aller bien loin.
Il doit être chez nous, caché dans quelque coin.

PYTHIAS.

Vite, assurez-vous-en.

PHÈDRIA.

Rien ne m'est plus facile.
J'y vais; tu le sauras avant peu, sois tranquille.

(Il entre dans la maison de son père.)

DORIAS.

Quel malheur! Pythias, c'est affreux. Mais, dis-moi,
As-tu jamais rien vu de pareil?

PYTHIAS.

Non, ma foi!
Je savais qu'ils aimaient les femmes au délire;
Mais je les croyais bons tout au plus à le dire.
Je l'aurais mis sous clef sans cela, crois-le bien,
Au lieu de le donner à l'autre pour gardien.

SCÈNE IV

PHÈDRIA, DORUS, PYTHIAS, DORIAS.

PHÈDRIA.

Allons, sortiras-tu, scélérat? qui t'arrête?
Eunuque de malheur, montre-toi, belle emplète.

DORUS.

De grâce!

PHÈDRIA.

Voyez-le grimacer, le bourreau.
Pourquoi rentrer? pourquoi changer d'habit, maraud?

Il fuyait, si j'avais attendu davantage.
Le drôle, Pythias, pliait déjà bagage.

PYTHIAS.

Le tenez-vous bien ?

PHÈDRIA.

Certe.

PYTHIAS.

Ah ! tant mieux !

PHÈDRIA.

Je le crois.

PYTHIAS.

Mais où donc, s'il vous plaît, où donc ?

PHÈDRIA.

Où ? Tu le vois ?

PYTHIAS.

Qui donc ?

PHÈDRIA.

Ce scélérat.

PYTHIAS.

Quoi ! cet homme ?

PHÈDRIA.

Sans doute.
On le menait chez vous quand je me mis en route.

PYTHIAS.

Ce vieux monstre jamais n'a mis les pieds chez nous.

PHÈDRIA.

Jamais ?

PYTHIAS.

Non, Phèdria ; mais, vous, le croyez-vous ?

PHÈDRIA.

Et qui serait-ce donc ? Je n'en eus jamais d'autre.

PYTHIAS.

Ils sont bien différents, je vous jure : le nôtre
Avait au moins l'air noble et le port assuré.

PHÈDRIA.

J'entends, c'est qu'il avait son habit chamarré.
Et, comme il ne l'a plus, tu le trouves horrible.

PYTHIAS.

Je ne les confonds pas, allez, c'est impossible.

Celui de ce matin est un adolescent;
Vous auriez admiré son air noble et décent.
Le vôtre est vieux, perclus et couleur de belette.

PHÈDRIA.

Fables que tout cela; je sais ce que j'achète.
(A Dorus.)
Parle. T'ai-je acheté?

DORUS.

Certe.

PYTHIAS.

Eh bien, dites-lui
De me répondre, à moi.

PHÈDRIA.

Soit.

PYTHIAS.

Brave homme, aujourd'hui,
Es-tu venu chez nous? — Non. — J'en étais certaine.
Celui de Parménon avait seize ans à peine.

PHÈDRIA.

Dis-moi tout, moitié d'homme, et sans manquer d'un mot.
Cet habit, d'où vient-il?... Parleras-tu bientôt?

DORUS.

Chéréas est venu...

PHÈDRIA.

Qui? mon frère?

DORUS.

En personne.

PHÈDRIA.

Quand?

DORUS.

Aujourd'hui.

PHÈDRIA.

Vraiment? Oh! voilà qui m'étonne...
A quelle heure?

DORUS.

A l'instant.

PHÈDRIA.

Seul?

DORUS.

Avec Parménon.

PHÈDRIA.

Tu l'avais vu?

DORUS.

Jamais.

PHÈDRIA.

Eh! qui t'a dit son nom?

DORUS.

L'esclave. L'autre a pris mon costume...

PHÈDRIA, à part.

Je tremble.

DORUS.

Et, me laissant le sien, ils sont partis ensemble.

PYTHIAS.

Eh bien, que vous disais-je? Est-ce l'effet du vin?
La pauvre fille, hélas!... Me croirez-vous enfin?

PHÈDRIA.

Et toi, sotte, crois-tu ce qu'il dit?

PYTHIAS.

Que m'importe?
J'en ai vu de mes yeux une preuve assez forte.

PHÈDRIA, à Dorus.

Approche, toi, voyons. Écoute un peu, vaurien,
Ici, plus à l'écart, et regarde-moi bien.
Répète, maintenant. Chéréas, à ton dire,
A donc pris tes habits?

DORUS.

Certe.

PHÈDRIA.

Et s'est fait conduire
A ta place?

DORUS.

A ma place?

PHÈDRIA.

O ciel! ô justes dieux!
Ose-t-il bien mentir à ce point sous vos yeux!

PYTHIAS.

Quoi! vous doutez encore de cet indigne outrage?

PHÈDRIA.

Tu devais, en effet, croire à ce témoignage.
(A part.) (Haut.) (Bas, à Dorus.)
Quel embarras! Voyons. Toi, songe à nier tout.
(Haut.)
As-tu donc résolu de mentir jusqu'au bout?
Mon frère, l'as-tu vu?

DORUS, effrayé.

Non.

PHÈDRIA.

De toutes manières,
On n'en tirera rien qu'à grands coups d'étrivières.
(Bas, à Dorus.)
Fais semblant d'avoir peur, demande-moi pardon.

DORUS.

(Bas, à Phèdria.)
Grâce! pardonnez-moi. Je le dis tout de bon.

PHÈDRIA, le battant.

Entre.

DORUS, criant.

Aïe! aïe!

PHÈDRIA, à part.

A la fin, les coups le feront taire.
C'est l'unique moyen de nous tirer d'affaire,
Tant bien que mal, du moins; tout est perdu s'il faut...
(Élevant la voix.)
Attends, je vais t'apprendre à me jouer, maraud.
(Il entre avec Dorus.)

SCÈNE V

PYTHIAS, DORIAS.

PYTHIAS.

Un tour de Parménon, aussi vrai que j'existe.

DORIAS.

Pour sûr.

PYTHIAS.

Il est tombé sur nous à l'improviste.

Oh! je me vengerai. Mais que faire, à présent,
Pour cette jeune fille?

DORIAS.

Oui, c'est embarrassant.

PYTHIAS.

Dois-je parler, ou non?

DORIAS.

Moi, ce que je propose,
C'est d'oublier l'eunuque et d'étouffer la chose.
Tu serviras Thaïs et sortiras d'ennui,
En contant seulement que Dorus s'est enfui.

PYTHIAS.

C'est dit.

DORIAS.

Voilà Chrémès, Thaïs le suit, je gage.

PYTHIAS.

Pourquoi?

DORIAS.

Je suis partie au plus fort d'un orage;
Tout va mal.

PYTHIAS.

Rentre donc ces bijoux, Dorias,
Je saurai de Chrémès ce qui s'est fait là-bas.

(Dorias rentre chez Thaïs.)

SCÈNE VI

CHRÉMÈS, PYTHIAS.

CHRÉMÈS, *aviné.*

Ma foi, j'en tiens : ce vin m'a donné sur la tête.
Thaïs m'a mis dedans, tout en me faisant fête.
A table, je pouvais encore me gouverner;
Mais, une fois debout, tout s'est mis à tourner,
La tête déménage, et le jarret vacille.

PYTHIAS.

Chrémès!

CHRÉMÈS.

Qui donc m'appelle? Ah! tiens, c'est toi, ma fille!
Combien tu me parais plus belle que tantôt.

PYTHIAS.

Vous n'étiez pas alors si gai.

CHRÉMÈS.

Tu sais le mot :
« Sans Bacchus et Cérès, Vénus même est de glace. »
Mais réponds, mon enfant, ou, sinon, je t'embrasse :
Thaïs m'a-t-elle, ici, précédé de longtemps?

PYTHIAS.

Elle aurait donc quitté Thrason?

CHRÉMÈS.

Voilà cent ans.
Ils se sont querellés, le héros était ivre.

PYTHIAS.

Ne vous a-t-elle pas dit, alors, de la suivre?

CHRÉMÈS.

Elle m'a bien fait signe.

PYTHIAS.

Un signe de Thaïs,
C'est assez.

CHRÉMÈS.

En effet, mais je n'ai pas compris.
Le capitaine alors, mieux instruit, je suppose,
M'a fait jeter dehors pour m'expliquer la chose.
Mais la voici, je crois; comment se fait-il donc...?
La dernière!... Ah! j'y suis : elle a pris le plus long.

SCÈNE VII

THAIS, CHRÉMÈS, PYTHIAS.

THAÏS.

Il me suit, je crains bien, et voudra la reprendre;
Mais laissez faire, allez, je saurai la défendre :
Qu'il la touche du doigt, et je lui saute aux yeux.
Je n'aurai pas pour rien souffert cet ennuyeux.

J'ai supporté de lui mainte fanfaronnade,
Mais, s'il en vient aux faits, gare la bastonnade!

CHRÉMÈS.

Vous me voyez ici, Thaïs, depuis longtemps.

THAÏS.

Ah! vous voilà, Chrémès, bon! c'est vous que j'attends.
Savez-vous que ce bruit n'a lieu que pour vous plaire,
Et qu'au fond, c'est vous seul que regarde l'affaire?

CHRÉMÈS.

Moi, comment?

THAÏS.

Votre sœur était chez ce brutal,
Et c'est pour l'en tirer que j'ai pris tout ce mal,
Et plus d'un autre encor!

CHRÉMÈS.

Ma sœur! où donc est-elle?

THAÏS.

Chez moi.

CHRÉMÈS, avec un geste de répugnance.

Chez vous?

THAÏS.

Quoi donc? Plaignez-vous de mon zèle.
Vous la retrouverez digne de ses parents,
Élevée avec soin.

CHRÉMÈS.

Dieux! qu'est-ce que j'apprends!

THAÏS.

La vérité, Chrémès; puisse-t-elle vous plaire;
Car c'est un pur cadeau que je prétends vous faire.

CHRÉMÈS.

Je l'accepte, Thaïs, de grand cœur, et comptez
Sur une gratitude égale à vos bontés.

THAÏS.

Un moment, toutefois, avant que je n'achève,
Il se peut que Thrason survienne et nous l'enlève

(A Pythias.)

De force. Le voici. Va chercher promptement
Ce coffret où j'ai mis les preuves...

CHRÉMÈS.

Un moment.
N'est-ce pas lui qui vient? Peste!

PYTHIAS, à Thaïs.

Où les trouverai-je?

THAÏS.

Dans l'armoire. Va donc.

(Pythias entre chez Thaïs.)

CHRÉMÈS.

Oh! quel nombreux cortége
Traîne ce capitaine! Il vient à nous de front.
Eh! mais...

THAÏS.

Çà, mon très-cher, seriez-vous un poltron?

CHRÉMÈS.

Un poltron, moi? Fi donc! Vous plaisantez, ma bonne;
De moins poltron que moi, je ne connais personne.

THAÏS.

Alors, c'est ce qu'il faut.

CHRÉMÈS.

Pensez-vous que je sois
Un de ces hommes qui...?

THAÏS.

Non; songez toutefois,
Qu'étranger, il n'a pas, comme vous, dans Athène,
Des amis, du crédit.

CHRÉMÈS.

Sa défaite est certaine;
Mais on doit, avant tout, prévenir le danger;
Un coup paré vaut mieux qu'un affront à venger.
Rentrez, enfermez-vous; moi, je cours à la place,
Et j'amènerai bien qui nous en débarrasse.

THAÏS, le retenant.

Attendez.

CHRÉMÈS.

Laissez-moi.

THAÏS.

Restez.

CHRÉMÈS.

Non. Je reviens.

THAÏS.

Il n'est que faire ici d'amis ni de soutiens.

Dites-lui : « C'est ma sœur, des forbans l'avaient prise,
Tout enfant. » A cela que voulez-vous qu'il dise?
Mais assurez-vous-en, avant tout. — Pythias!
Les preuves?

PYTHIAS, entrant.

Les voici.

THAÏS, à Chrémès.

Gardez-les, en tout cas.
S'il fait trop le méchant, nous avons un refuge :
Prenez-moi ce butor, traînez-le chez le juge.

CHRÉMÈS.

Fort bien. J'entends.

THAÏS.

Et, là, parlez sans embarras.

CHRÉMÈS.

Oui.

THAÏS.

Bien. Relevez-moi ce manteau sur le bras.
(A part.)
C'est fini, plus d'espoir, son mal est sans remède.
Mon champion lui-même a grand besoin qu'on l'aide.

SCÈNE VIII

THRASON, GNATHON, CHRÉMÈS, THAIS, PYTHIAS, SANGA, et d'autres esclaves qui ne parlent point.

THRASON.

Moi, supporter cela? Honte et dérision!
Plutôt mourir! — A moi, Donax, Simalion,
Syriscus! En avant! Point de lâche embuscade.
J'emporte la maison d'abord par escalade

GNATHON.

Bon!

THRASON.

J'enlève la fille.

GNATHON.

A merveille!

THRASON.

Et Thaïs,
Je l'assomme d'un coup.

GNATHON.

Bravo! Je crierai *bis*.

THRASON.

Toi, Donax, ton levier fera merveille au centre.
Celui-ci couvrira la gauche avec son ventre.
Toi, Syriscus, à droite. — Et l'autre légion,
L'intrépide Sanga notre centurion?
Et ses légers bandits?

SANGA, un torchon à la main.

Présent!

THRASON.

Soldat de paille,
Est-ce un torchon en main que tu livres bataille?

SANGA.

Moi? Je connais le chef et les gens qu'il conduit;
Je sais combien de sang va couler aujourd'hui,
Et j'ai, pour l'étancher, de quoi suffire à peine.

THRASON.

Les autres, où sont-ils?

SANGA.

Quels autres, capitaine?
Sannion reste seul de garde à nos quartiers.

THRASON.

Il suffit. Range donc à présent tes guerriers.
Moi, de l'arrière-garde où l'on voit mieux, je pense,
Je ferai le signal.

GNATHON.

Voilà de la prudence.

(A part.)

Il les pousse en avant et se range à l'écart.

THRASON.

C'est Pyrrhus qui l'ordonne, un des maîtres de l'art.

CHRÉMÈS, à Thaïs.

Eh bien, vous l'entendez, Thaïs; que vous disais-je?
Le voyez-vous déjà régler tout pour le siége?
Quand je vous conseillais de vous barricader!

THAÏS.

Vous le croyiez alors fait pour intimider?
Mais c'est bien le plus grand poltron qui soit au monde.

THRASON, montrant ses dispositions à Gnathon.

Qu'en penses-tu, Gnathon?

GNATHON.

Il vous manque une fronde;
Vous les écraseriez sans bouger de ce coin.
Quelle déroute alors! Ils seraient déjà loin.

THRASON.

Eh! mais voilà Thaïs qui va donner, je pense.

GNATHON.

Chargeons-nous tout de suite?

THRASON.

Un moment! La prudence
Veut que l'on fasse tout d'abord pour s'accorder;
Peut-être, sans combat, va-t-elle me céder.

GNATHON.

Quel homme! Et qu'il est bon de glaner sur sa route!
On s'en va plus savant chaque fois qu'on l'écoute.

THRASON.

Répondez-moi, Thaïs : n'aviez-vous pas juré
De passer avec moi ces deux jours à mon gré,
Quand je vous fis présent de cette fille?

THAÏS.

Ensuite?

THRASON.

Vous l'osez demander? Est-ce ainsi qu'on s'acquitte?
Deviez-vous m'amener un rival aujourd'hui?

THAÏS.

Dites-le-lui vous-même.

THRASON.

Et partir avec lui,
Sans rien dire?

THAÏS.

Il me plut.

THRASON.

Alors donc, point de trêve.
Rendez-moi Pamphila, sinon je vous l'enlève.

CHRÉMÈS, passant entre eux.

Oui, qu'elle s'en avise, ou toi, de la toucher,
Le plus!...

GNATHON, s'efforçant de l'arrêter.

Ciel! taisez-vous; n'allez pas le fâcher.

THRASON.

Qu'est-ce à dire? Mon bien, l'on défend que j'y touche ?

CHRÉMÈS.

Ton bien, larron, ton bien? Un tel mot dans ta bouche!

GNATHON, à Chrémès.

Gare! Ignorez-vous donc qui vous traitez ainsi?

CHRÉMÈS, l'écartant.

(A Thrason.)

Va-t'en! Et toi, sais-tu la fin de tout ceci?
Assez de bruit; ou moi, cette place et cette heure,
Ne te sortiront plus de la tête, ou je meure.

GNATHON, à Chrémès.

Quel ennemi, grands dieux! vous armez contre vous!
Vous me faites pitié, jeune homme.

CHRÉMÈS, à Gnathon.

Laisse-nous,
Ou je t'assomme.

GNATHON.

Fi! parle-t-on de la sorte,
Insolent?

THRASON, à Chrémès.

Voyons, toi, d'où viens-tu? Que t'importe
Cette fille? Ton nom?

CHRÉMÈS.

Tu sauras tout cela.
Et d'abord cette fille est libre.

THRASON.

Pamphila

CHRÉMÈS.

Certe, et citoyenne.

THRASON, avec ironie.

Ah!

CHRÉMÈS, appuyant.

Citoyenne d'Athène,
Et ma sœur.

THRASON.

C'est trop fort!

CHRÉMÈS.

Sur cela, capitaine,
Il vous est défendu désormais d'y toucher.
Sa nourrice est ici, je vais l'aller chercher.
Vous permettez, Thaïs, c'est la vieille Sophrone;
Elle vérifiera les preuves qu'on nous donne.

THRASON.

Comment! ne pas toucher à ce qui m'appartient?

CHRÉMÈS.

Gardez-vous-en!

(Il sort.)

GNATHON.

Ainsi, lui-même, il en convient;
Il a pris part au vol. Est-ce assez? Tout le monde
Le dit.

THRASON.

Et vous, Thaïs?

THAÏS, rentrant chez elle, suivie de ses esclaves.

Cherchez qui vous réponde.

THRASON.

Que faisons-nous, Gnathon?

GNATHON.

Regagnons nos foyers.
Elle viendra bientôt d'elle-même à vos pieds.

THRASON.

Tu crois?

GNATHON.

Je les connais : offrez-leur une chose.
— Non. — Feignez seulement d'hésiter, je suppose,
Il la leur faut alors.

THRASON.

Oh! oui, tu les connais.

GNATHON.

Et vos soldats, Thrason, si je les casernais?

THRASON.

A ton aise.

GNATHON.

Sanga, fais acte de vélite,
Regagne la cuisine et veille à la marmite.

SANGA.

Allez : j'ai toujours eu le cœur à mon emploi.

GNATHON.

Ah! l'honnête garçon!

THRASON.

Vous autres, suivez-moi.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

THAIS, PYTHIAS.

THAÏS.

Çà! t'expliqueras-tu, maudite créature?
« Je sais, je ne sais pas, il a fui, l'on assure...
Moi, je n'étais pas là. » Sois claire, explique-toi.
La fille a ses habits tout déchirés : pourquoi?
Elle pleure et se tait. L'eunuque a pris la fuite.
D'où vient cela? Qu'est-il arrivé? Parle vite.

PYTHIAS.

Le sais-je? Cet eunuque, on dit qu'il ne l'est pas.

THAÏS.

Mais qu'est-il donc, alors?

PYTHIAS.

Chéréas.

THAÏS.

Chéréas?
Quel Chéréas?

PYTHIAS.

Celui... ce jeune homme... le frère
De Phèdria.

THAÏS.

Grands dieux! que dis-tu là, mégère?

PYTHIAS.

Je dis ce que le fait n'a prouvé que trop bien.

THAÏS.

Lui, chez moi! dans quel but? pourquoi?

PYTHIAS.

Je n'en sais rien.
Sans doute qu'il l'aimait.

THAÏS.

S'il est vrai, que je meure!
Je suis perdue, alors; et tu crois qu'elle pleure?...

PYTHIAS.

Pour cela.

THAÏS.

Malheureuse! Ah! c'est là ton avis!
Et mes ordres? Réponds.

PYTHIAS.

Je les ai trop suivis
Tous. Ce que vous vouliez, je l'ai fait à la lettre.
N'est-ce pas à lui seul qu'on devait la remettre?

THAÏS.

Sorcière! La brebis à la garde du loup?
Mais quelle espèce d'homme a pu faire un tel coup?
Quelle honte pour moi!

PYTHIAS.

Chut! maîtresse, de grâce,
Vous demandez le loup et le voilà qui passe :
Tout va bien.

THAÏS.

Où donc?

PYTHIAS.

Là, sur la gauche, voyez.

THAÏS.

Je vois...

PYTHIAS.

Faites-le prendre, et, de la tête aux pieds,
Qu'on l'attache bien ferme.

THAÏS.

Et qu'en ferais-tu, sotte?

PYTHIAS.

Vous verrez. J'en réponds, pourvu qu'on le garrotte.
Mais regardez-le donc! a-t-il l'air impudent!
Non, dites-vous? Il vient nous braver cependant.

SCÈNE II

CHÉRÉAS, THAIS, PYTHIAS.

CHÉRÉAS, sans les voir.

Les parents d'Antiphon, comme pour me surprendre,
Étaient dans leur maison, je ne pouvais m'y rendre
Sans être vu par eux. J'étais là, dans un coin,
Planté sur mes deux pieds, quand j'aperçois de loin
Quelqu'un que je connais. Je me sauve à sa vue,
Et prends à tout hasard une petite rue
Déserte, et puis une autre à se rompre le cou,
De peur d'être connu sous cet habit de fou.
Bref, je reviens ici, fort las, par la troisième.
Mais que vois-je, grands dieux!... Oui, Thaïs elle-même.
Que faire? Je suis pris; mais allons jusqu'au bout;
Que peut-elle me dire ou me faire, après tout?

THAÏS, à Pythias.

(A Chéréas.)

Abordons-le. Dorus, quelle est cette conduite,
Mon garçon? Dit-on vrai? Nous avons pris la fuite?

CHÉRÉAS.

Oui, j'en conviens, maîtresse.

THAÏS.

Et t'en trouves-tu bien?

CHÉRÉAS.

Non.

THAÏS.

Et pour ce délit, ne redoutes-tu rien?

CHÉRÉAS.

Grâce pour cette fois, et, si je recommence,
Que ma mort soit le prix d'une seconde offense.

THAÏS.

Tu me craignais donc bien?

CHÉRÉAS.

Non.

THAÏS.

Qui donc, en ce cas?

CHÉRÉAS.

La langue et les rapports de votre Pythias.

THAÏS.

Qu'avais-tu fait?

CHÉRÉAS.

Un rien.

THAÏS.

Un rien? Quoi! dans Athène,
Insulter une fille honnête et citoyenne!
Un rien!

CHÉRÉAS.

Je la croyais esclave ainsi que moi.

PYTHIAS.

Ainsi que lui! J'hésite, et je ne sais pourquoi,
A me pendre aux cheveux du monstre qui nous raille
Et de sang-froid.

THAÏS.

Va-t'en, folle!

PYTHIAS.

Que je m'en aille!
Demi-mort, il serait encor mon débiteur.
Surtout lorsqu'il se dit votre humble serviteur.

THAÏS.

C'est assez. Terminons cette vaine dispute :
Quant à vous, Chéréas, le fait qu'on vous impute,
Lors même qu'à vos yeux je l'aurais mérité,
A votre renom seul devait être évité.
Vous brisez tous mes plans sur cette jeune fille;
Je ne puis désormais la rendre à sa famille,
Ainsi que j'en avais et la charge et le droit,
Ni m'attacher les siens par un lien étroit.

CHÉRÉAS.

Quoi qu'il en soit, Thaïs, de ce moment j'espère
Que vous allez m'aimer comme vous m'êtes chère.
Sur de fâcheux débuts et de moindres raisons,
On a vu se former d'étroites liaisons;
Qui sait? un dieu peut-être aura conduit la chose.

THAÏS.

C'est ainsi qu'il me plaît et que je le suppose.

CHÉRÉAS.

Ah! je vous en conjure, et croyez bien, Thaïs,
Que l'amour me guidait et non pas le mépris.

THAÏS.

Je le crois, et me sens d'autant plus d'indulgence
Que mon défaut, à moi, n'est pas l'indifférence,
Et que je n'en suis plus à pouvoir ignorer
Que l'amour est un dieu sujet à s'égarer.

CHÉRÉAS.

Aussi je sens déjà pour vous une tendresse!

PYTHIAS.

A merveille! En ce cas, gardez-vous bien, maîtresse.

CHÉRÉAS.

Crois-tu que j'oserais...?

PYTHIAS.

Je ne m'y fierais pas.

THAÏS.

Assez.

CHÉRÉAS.

Vous, maintenant, tirez-moi d'embarras,
Thaïs, je crois en vous : soyez ma protectrice.
Vous pouvez aujourd'hui me rendre un grand service :
Faites que Pamphila m'accepte pour époux;
Sans elle, je mourrais; mon sort dépend de vous.

THAÏS.

Mais votre père?

CHÉRÉAS.

Oh! lui, n'en soyez pas en peine;
Il voudra tout, pourvu qu'elle soit citoyenne.

THAÏS.

Bien. Attendez son frère; il est allé querir
La nourrice, par qui tout va se découvrir;
Il nous l'amènera dans un moment, je pense,
Et vous assisterez à la reconnaissance.

CHÉRÉAS.

Rien de mieux. J'attendrai.

THAÏS.

Mais, j'y songe, pourquoi
Rester ici debout? Que n'entrons-nous chez moi?

CHÉRÉAS.

De grand cœur.

PYTHIAS.

Prenez garde, oh! je vous en conjure.

THAÏS.

Qu'est-ce donc?

PYTHIAS.

Quoi! chez vous, après notre aventure?

THAÏS.

Pourquoi pas?

PYTHIAS.

Il va faire un tour de sa façon.

THAÏS.

Tais-toi, folle, tais-toi.

PYTHIAS.

La première leçon
N'aura donc pas suffi? L'exemple est inutile.

CHÉRÉAS.

Ne crains rien, Pythias.

PYTHIAS.

Je ne serai tranquille
Que quand vous n'aurez rien à garder.

CHÉRÉAS.

Eh bien, toi,
Garde-moi, Pythias.

PYTHIAS.

Je n'entends, sur ma foi,
Ni vous rien confier, ni vous prendre en tutelle.

THAÏS.

Voici, fort à propos, le frère de la belle.

CHÉRÉAS.

Je suis perdu. Rentrons au logis, s'il vous plaît
Qu'il ne puisse me voir, dans la rue, ainsi fait

THAÏS.

Pourquoi donc? Vous voilà devenu bien timide.

CHÉRÉAS.

Bien timide, en effet.

PYTHIAS.

Quel changement rapide!
C'est une vierge.

THAÏS.

Allez, je vous suis, Chéréas.

(A Pythias.)

Attends ici Chrémès; tu m'entends, Pythias?
Tu le feras entrer.

(Elle rentre chez elle, ainsi que Chéréas.)

SCÈNE III

CHRÉMÈS, SOPHRONE, PYTHIAS.

PYTHIAS, d'abord seule.

N'aurai-je pas la chance
De trouver à la fin quelque bonne vengeance
Contre l'auteur maudit de ce déguisement?

CHRÉMÈS, entrant, suivi de Sophrone.

Allons, marcheras-tu, nourrice?

SOPHRONE.

Moi, vraiment,
Je marche.

CHRÉMÈS.

J'en conviens, comme font les tortues.

PYTHIAS.

Et nos preuves, Chrémès, les a-t-elle bien vues?

CHRÉMÈS.

Toutes.

PYTHIAS.

Son témoignage est ici de rigueur :
Elle les reconnaît?

CHRÉMÈS.

Elle les sait par cœur.

PYTHIAS.

A la bonne heure donc! Ma joie en est extrême,
Car à peine a-t-on vu cette fille, qu'on l'aime.
Mais entrez donc, Chrémès; que faites-vous? Thaïs,
Inquiète déjà, vous attend au logis.

(Chrémès entre chez Thaïs accompagné de Sophrone.)

Bon! voilà Parménon, l'honnête homme, le sage.
Quelle tranquillité d'allure et de visage!

Attends, mon bel ami; je tiens, s'il plaît aux dieux,
Pour te bien tourmenter, un moyen précieux.
Allons voir là dedans nos gens se reconnaître,
Et revenons après terrifier ce traître.

(Elle entre chez Thaïs.)

SCÈNE IV

PARMÉNON, d'abord seul; puis PYTHIAS.

Sachons ce qu'aura fait mon maître chez Thaïs :
S'il a su se régler sur mes sages avis,
Quel honneur, dieux du ciel! Quelle gloire solide
Pour l'heureux Parménon, son conseil et son guide!
Je laisse de côté ce téméraire amour
Couronné, grâce à moi, par un si joli tour,
Une fille charmante, objet de son caprice,
Habilement surprise aux mains de l'avarice,
Et que, sans frais aucun, et sans nul embarras,
J'ai su, dans un clin d'œil, jeter entre ses bras;
Mais mon plus bel exploit, ma gloire la plus pure,
C'est d'avoir introduit chez cette créature
Un jeune homme bien né, qui, voyant de si près
Ses pareilles, leur vie et leurs honteux secrets,
Va les prendre à jamais dans une horreur profonde;
Car, les voit-on dehors, rien de plus noble au monde,
Le visage, l'habit, tout est frais, tout est blanc;
Soupent-elles en ville avec quelque galant,
Leur lèvre dédaigneuse effleure toute chose;
Elles rentrent : grands dieux! quelle métamorphose!
Malpropres, en haillons, c'est là qu'il faut les voir,
Dans un bouillon aigri, dévorer du pain noir.
Montrer en négligé ces beautés qu'on renomme,
C'est démasquer le vice et sauver un jeune homme.

PYTHIAS, à part, sur le seuil de Thaïs.

Nous traiter de la sorte après de pareils coups!
Apprenez-lui, grands dieux! à se jouer de nous!

(Élevant fortement la voix.)

Infortuné jeune homme, ô crime abominable!
Parménon l'a conduit, voilà le vrai coupable.

PARMÉNON, à part.

Qu'est-ce?

PYTHIAS, à part.

Pour ne rien voir, au premier mot, j'ai fui.
Quel exemple terrible on va faire de lui!

PARMÉNON, à part.

Quoi donc? Suis-je en danger? Payons au moins d'audace;

(Haut.)

Parlons-lui. Quel est donc cet homme qu'on menace?
Cet exemple, sur qui va-t-il être donné?

PYTHIAS.

Tu dois bien le savoir, toi qui l'as amené,
Toi qui l'as pour eunuque offert à ma maîtresse.
Tu l'as perdu, voilà ce que vaut ton adresse.

PARMÉNON.

Moi, grands dieux! qu'est-il donc arrivé de nouveau?

PYTHIAS.

L'esclave que Thaïs a reçue en cadeau
Est sœur d'un de nos grands, et, partant, citoyenne.
Sais-tu cela?

PARMÉNON.

Non, certe.

PYTHIAS.

Eh bien, qu'il t'en souvienne.
Thaïs le soupçonnait, et depuis on l'a su.
Son frère, en apprenant l'affront qu'elle a reçu,
Violent comme il est...

PARMÉNON.

Qu'a-t-il pu faire en somme?

PYTHIAS.

Il a, pour commencer, fait lier ce jeune homme.
Cela faisait pitié, j'en pleurais, à la fin.

PARMÉNON.

Lier?

PYTHIAS.

Malgré Thaïs, qui suppliait en vain.

PARMÉNON

Que dis-tu?

PYTHIAS.

Ce n'est rien : il jure de lui faire
Ce que permet la loi dans le cas d'adultère,
Et que je n'ai point vu, ni certes ne veux voir.

PARMÉNON.

Quel crime! Il oserait...?

PYTHIAS.

Est-ce un crime si noir?

PARMÉNON.

En serait-il un pire à ton avis, mégère?
Arrête-t-on quelqu'un pour crime d'adultère
Chez une courtisane? Ah! ce serait plaisant.

PYTHIAS.

Je l'ignore.

PARMÉNON.

Eh bien, donc, tu sauras, à présent,
Que celui qu'on menace est le fils de mon maître.

PYTHIAS.

De Lachès?

PARMÉNON.

Que Thaïs se garde de permettre
Qu'on lui fasse aucun mal. Va lui dire son nom.
Mais j'y serai plus tôt.

(Il se dirige vers la maison de Thaïs.)

PYTHIAS.

Prends garde, Parménon,
De partager le mal sans y porter remède;
Car nous voyons en toi son conseil et son aide.

PARMÉNON, hésitant.

Que faire? Rien n'est sûr avec pareilles gens.
Mais voilà le vieux père; il arrive des champs.
Faut-il tout avouer ou bien dois-je me taire?
Ma foi, je parlerai, dussé-je lui déplaire!
Tout tombera sur moi, je le sais, mais tant pis :
Il faut d'abord qu'il aille au secours de son fils.

PYTHIAS.

Bien pensé! Moi, je rentre; attends là ton vieux maître;
Conte bien tout par ordre et sans en rien omettre.

(Elle rentre chez Thaïs.)

SCÈNE V

LACHÈS, PARMÉNON.

LACHÈS, à part, et sans voir Parménon.

Notre maison des champs, d'où j'arrive aujourd'hui,
Par sa proximité me défend de l'ennui :
Je reviens à la ville aussitôt qu'il me gagne,
Et, dès qu'il m'y rejoint, je pars pour la campagne.
Mais ne vois-je pas là Parménon, mon valet?

(A Parménon.)

Oui, ma foi! Qu'attends-tu là devant? Eh!

PARMÉNON, feignant de n'avoir point vu Lachès.

Quel est
Cet homme? Ah! vous enfin de retour, mon cher maître!
Et bien portant, votre air le fait assez connaître.

LACHÈS.

Oui; mais qu'attends-tu là? Réponds.

PARMÉNON, à part.

Je suis perdu.
La frayeur m'a glacé la langue.

LACHÈS.

Eh bien, qu'as-tu?
Tu trembles. Qu'est-ce donc? Un malheur, je suppose?
Parle.

PARMÉNON, avec embarras.

Maître, avant tout, sachez bien une chose :
Parménon n'est pour rien dans tout cela.

LACHÈS.

Dans quoi?

PARMÉNON.

Oui, vous n'en savez rien, c'est vrai; c'était à moi
De commencer par là; la chose serait faite.
Votre fils, d'un eunuque, hier, a fait emplette
Pour cette femme.

LACHÈS.

Hein! quelle femme?

PARMÉNON.

Thaïs.

LACHÈS.

Une emplette, grands dieux! Je suis perdu! Poursuis.
Le prix?

PARMÉNON.

Vingt mines.

LACHÈS.

Ciel!

PARMÉNON.

Ici, demeure encore
La joueuse de luth que Chéréas adore.

LACHÈS.

Chéréas, as-tu dit? Le plus jeune, amoureux!
Il connaît donc aussi ces femmes-là, grands dieux!
Il a quitté son poste! Ah! malheur et misère!

PARMÉNON, suppliant.

Ne me regardez pas avec tant de colère,
Maître; ce qu'il a fait, c'est bien sans mon avis.

LACHÈS.

Ne parle pas de toi, scélérat!... Si je vis...
Je te... Mais qu'a-t-il fait? Achève de m'instruire.

PARMÉNON.

Chez Thaïs, comme eunuque, il s'est fait introduire...

LACHÈS.

Comme eunuque?

PARMÉNON.

Oui; mais, là, des gens l'ont arrêté
Comme adultère, et l'ont bel et bien garrotté.

LACHÈS.

Je suis mort!

PARMÉNON.

Voyez-vous jusqu'où va leur audace!
Les drôlesses!

LACHÈS.

Allons, cherche dans ta besace :
N'as-tu plus de malheurs à m'apprendre?

PARMÉNON.

C'est tout.

LACHÈS.

Ruons-nous là dedans.

(Il entre précipitamment chez Thaïs.)

PARMÉNON, seul.

Je ne suis pas au bout :
Il m'en coûtera cher. Ah! j'ai fait une école.
N'importe; il le fallait; mais ce qui me console,
C'est de causer du mal à ces coquines-là.
Le bonhomme, au surplus, n'attendait que cela;
Il voulait se venger par quelque coup de maître,
L'heure est venue enfin, elles vont le connaître.

SCÈNE VI

PYTHIAS, PARMÉNON.

PYTHIAS. (Elle sort en riant de chez Thaïs, et sans voir Parménon.)
Non, jamais rien pour moi ne vint à point nommé
Comme ce pauvre père encor tout alarmé,
Tremblant, et pour raison qui m'était bien connue,
Et dont seule, en secret, j'ai pu rire à sa vue.

PARMÉNON, à part.

Que s'est-il donc passé?

PYTHIAS.

Je cherche Parménon.
Seul il manque à ma joie.

PARMÉNON, à part, et en l'évitant.

Elle me cherche.

PYTHIAS.

Ah! bon!
Le voilà! parlons-lui.

PARMÉNON.

Qu'as-tu, sotte pécore?
De quoi ris-tu? Voyons, réponds... Eh bien, encore?

PYTHIAS, riant.

Ha! ha! Je n'en peux plus, j'en mourrai. C'est de toi
Que je ris.

PARMÉNON.

Ah! vraiment? Bien obligé! Pourquoi?

PYTHIAS.

Pourquoi? Je n'ai pas vu, s'il faut que je le dise,
Ni ne verrai, je crois, ton égal en sottise.
Tu ne sauras jamais comme on s'est amusé
De ta frayeur. Et moi qui te croyais rusé!
C'était l'être bien peu que de croire à ce conte;
Mais, le crime commis, n'est-ce pas une honte
Que ce fils, dans le piége où tu l'avais poussé,
Par toi-même à son père aille être dénoncé?
Grand niais! croyais-tu qu'il fût fort aise, en somme,
De paraître en eunuque aux regards du bonhomme?
Te sens-tu bien perdu?

PARMÉNON.

J'étais donc bafoué,
Monstre? et tu ris encore après m'avoir joué!
C'est donc bien amusant?

PYTHIAS.

Plus que je ne puis dire.

PARMÉNON.

En effet, je le crois; à moins que je n'en tire
Quelque bonne vengeance.

PYTHIAS.

Ah! oui-da!

PARMÉNON.

Ne crains rien,
Va, par Hercule! un jour, tu me le paîras bien.

PYTHIAS.

J'y compte; mais ce jour est encore à remettre,
Et déjà le supplice est tout prêt ou va l'être,
Pour qui pousse au scandale un jeune homme étourdi,
Et le dénonce après.

PARMÉNON.

J'en suis abasourdi.

PYTHIAS.

Te voilà bien payé de tes cadeaux, j'espère.
Adieu.

(Elle rentre chez Thaïs.)

PARMÉNON.

C'est fait de moi. Pour comble de misère,
Je me trahis moi-même ainsi que la souris.

SCÈNE VII

THRASON, GNATHON, PARMÉNON.

(Ce dernier se tient à l'écart.)

GNATHON.

Qu'espérez-vous, Thrason? Qu'est-ce qui vous a pris?
Qu'allons-nous faire là? Quel dessein vous y traîne?

THRASON.

De me rendre à Thaïs, d'obéir à ma reine.

GNATHON.

Vrai?

THRASON.

Pourquoi pas? Hercule, après tous ses exploits,
N'en fit-il pas autant pour Omphale, autrefois?

GNATHON.

L'autorité me plaît. Soit! et que votre Omphale
Vous accueille au retour à grands coups de sandale!...
Mais quel bruit à sa porte!

THRASON.

Oui, d'où vient ce fracas?
Quelque tuile! Encore un que je ne connais pas.
Il vient de ce côté : qu'a-t-il donc qui le presse?

SCÈNE VIII

Les Mêmes, CHÉRÉAS.

(Chéréas sort de chez Thaïs; il entre en scène sans voir les autres personnages.)

CHÉRÉAS.

Amis, concitoyens, partagez mon ivresse :
Quel bonheur vaut le mien! quel autre homme, avant moi,
Obtint des immortels les biens que j'en reçoi!
Oui, les dieux m'ont choisi pour montrer leur puissance.

PARMÉNON.

Qui le rend si joyeux?

CHÉRÉAS, apercevant Parménon.

Parménon! quelle chance!
Viens, ô toi, l'inventeur, l'éclaireur, l'artisan
Des biens inespérés que je goûte à présent.
Sais-tu que Pamphila vient d'être reconnue?

PARMÉNON.

Sans doute; la nouvelle est déjà répandue.

CHÉRÉAS.

Et sais-tu qu'avant peu je serai son époux?

PARMÉNON.

Ah! béni soit le ciel!

GNATHON, à part, à Thrason.

Eh bien, l'entendez-vous?

CHÉRÉAS, à Parménon.

Mon frère désormais va jouir sans ombrage
De ses amours; de plus, nous n'aurons qu'un ménage :
Thaïs, qui ne saurait vivre sans protecteur,
S'amende et reconnaît mon père pour tuteur.
Elle se donne à nous.

PARMÉNON.

Bon! Ainsi, votre frère
La possédera seul?

CHÉRÉAS.

Oui; du moins, je l'espère.

PARMÉNON.

Fort bien! de mieux en mieux! Le capitaine, alors,
N'a plus qu'à se morfondre, il sera mis dehors.

CHÉRÉAS.

Oui. Va chercher mon frère; il faut, coûte que coûte,
Lui porter cet avis.

PARMÉNON.

Il est chez nous sans doute.
J'y cours.

THRASON, à part, à Gnathon.

Eh bien, Gnathon, cela me paraît clair :
Suis-je bien enterré?

GNATHON.

Vous m'en avez tout l'air.

CHÉRÉAS, toujours sans les voir.

Par où commencerai-je, et qui de nous mérite
Le plus de compliments pour sa belle conduite?
L'habile Parménon qui m'a su diriger,
Ou moi qui, sur un mot, ai bravé le danger?
Chanterai-je plutôt la fortune propice
Qui, nous conduisant tous au gré de son caprice,
A travers les écueils de tant d'événements,
Nous dépose en un jour dans le port des amants;
Et mon père, surtout, si bon, si favorable?
O puissant Jupiter! rends ce bonheur durable!

SCÈNE IX

PHÈDRIA, CHÉRÉAS, GNATHON, THRASON.

(Phèdria sort de chez son père, accompagné de Parménon.)

PHÈDRIA.

Que dit donc Parménon? Y croirai-je, grands dieux!
Mon frère, où le trouver?

CHÉRÉAS.

Le voilà sous tes yeux.

PHÈDRIA.

Pardieux! j'en suis ravi.

CHÉRÉAS.

Je le crois. Ah! mon frère,
Ce n'est pas sans raison que Thaïs t'est si chère :
Quelle autre en est plus digne? Elle nous sauve tous.

PHÈDRIA.

Tu la vantes, à moi?

THRASON, à part, à Gnathon.

Ma foi, c'est fait de nous.
Plus elle me trahit, ô Gnathon! plus je l'aime.
Je compte sur toi seul en ce moment suprême ;
Agis.

GNATHON.

Que puis-je faire?

THRASON.

Obtiens, fût-ce à prix d'or,
Que, n'importe où, Gnathon, elle me garde encor.

GNATHON.

C'est difficile.

THRASON.

A toi? Si tu l'as bien en tête,
Je te connais, ami, c'est une affaire faite,
Charge-t'en seulement, tire-moi d'embarras,
Et viens me demander tout ce que tu voudras.

GNATHON.

Bien sûr?

THRASON.

Bien sûr.

GNATHON.

Eh bien, tout ce que je demande,
C'est que votre maison, sans même qu'on m'attende,
Vous absent ou présent, l'été comme l'hiver,
M'offre, quand je voudrai, le vivre et le couvert.

THRASON.

Accordé.

GNATHON, élevant la voix.

Soit, allons!

PHÈDRIA, entendant parler.

Mais qui donc nous écoute?
C'est vous, Thrason?

THRASON.

Salut!

PHÈDRIA.

Vous ignorez sans doute
Ce qui s'est fait ici?

THRASON.

Non, je le sais.

PHÈDRIA.

Vraiment!
Qu'y venez-vous chercher, alors?

THRASON.

Votre agrément.

PHÈDRIA.

Mon agrément? Eh bien, vous allez le connaître :
Si, par ici, Thrason, vous osez reparaître,
En donnant pour motif soit ceci, soit cela,
Que vous cherchiez quelqu'un, que vous passiez par là,
Vous êtes mort.

THRASON.

Quel ton vous prenez!

PHÈDRIA.

C'est le nôtre.

THRASON.

Vous voilà bien méchant! je vous croyais tout autre.

PHÈDRIA.

C'est ainsi.

GNATHON, à Phèdria.

Quelques mots; et, tout considéré,
Vous n'en ferez pas moins ensuite à votre gré.

PHÈDRIA.

Voyons.

GNATHON, à Thrason.

Écartez-vous, capitaine, et pour cause.
(A Phèdria et à Chéréas.)
Avant tout, sachez bien tous les deux une chose :
C'est que mon intérêt me guide en tout ceci.
Si le vôtre, pourtant, s'en accommode aussi,
Négliger mon conseil serait vraiment inepte.

PHÈDRIA.

Quel conseil?

GNATHON.

Gardez-le pour rival.

PHÈDRIA.

Que j'accepte
Un rival!

GNATHON.

Un moment! Pesez bien cet avis :
Vous ne haïssez point les repas bien servis,
Avec Thaïs surtout; vous n'êtes pas très-riche,
Thaïs aime l'argent; or, quel homme moins chiche
Et mieux fait que Thrason pour payer votre amour?
Riche, bête, opulent, il ronfle nuit et jour;

Avec un tel lourdaud, nul danger, que je sache;
Il n'arrivera pas qu'elle s'en amourache,
Et, pour le renvoyer, l'on est toujours à temps.

PHÈDRIA, à Chéréas.

Que faire?

GNATHON.

Un autre point, et des plus importants,
C'est qu'il traite à merveille et n'est pas économe.

PHÈDRIA, à Chéréas.

Nous ne pourrons, je crois, nous passer d'un tel homme.

CHÉRÉAS.

C'est ce que je pensais.

GNATHON.

Et vous pensez fort bien.
Mais, comme je l'ai dit, je ne fais rien pour rien;
J'espère encor de vous cette faveur très-grande,
Que vous daigniez m'admettre aussi dans votre bande.
(Désignant Thrason.)
Depuis assez longtemps, je roule ce tonneau.

PHÈDRIA.

J'y consens.

CHÉRÉAS.

De tout cœur.

GNATHON.

Mais, cadeau pour cadeau,
Je vous livre, en retour, ce fardeau qui me pèse;
Vous pourrez le railler, le gruger à votre aise.

CHÉRÉAS.

Très-bien.

PHÈDRIA.

Il le mérite.

GNATHON, appelant le capitaine.

Eh! Thrason, s'il vous plaît.

THRASON.

Qu'avons-nous fait, Gnathon?

GNATHON.

Ce que nous avons fait?
Vous n'étiez pas assez connu de nos deux frères:
Je leur ai dit vos mœurs, vos exploits, vos manières.

THRASON.

C'est tout ce qu'il fallait. Merci, Gnathon, merci !
Je ne vais nulle part où l'on ne m'aime ainsi.

GNATHON, à Phèdria et à Chéréas.

Hein! Quand je vous disais que c'est un homme unique :
N'a-t-il pas l'élégance et le vrai sel attique?

PHÈDRIA, à Gnathon, puis à tous les autres.

Tu l'as peint trait pour trait. — Allez par là, passez.
(Aux spectateurs.)
Et vous, portez-vous bien, et nous applaudissez.

FIN DE L'EUNUQUE.

L'HÉAUTONTIMORUMENOS

TRADUCTION LIBRE

LE BOURREAU DE SOI-MÊME

LE TITRE

Cette pièce fut représentée pendant les fêtes de Cybèle, sous les édiles curules L. Cornélius Lentulus et L. Valerius Flaccus. Elle fut jouée par la troupe de L. Ambivius Turpio et de L. Attilius de Préneste. Flaccus, affranchi de Claudius, en fit la musique; elle est imitée d'une pièce grecque de Ménandre. Elle fut jouée la première fois avec les flûtes inégales; la seconde avec les deux flûtes droites. Elle fut donnée une troisième fois sous le consulat de M. Juventius et de Tib. Sempronius.

PERSONNAGES :

LE PROLOGUE.
CHRÉMÈS, père de Clitiphon.
MÉNÉDÈME, père de Clinias.
CLITIPHON, fils de Chrémès et de Sostrata.
CLINIAS, fils de Ménédème.
SOSTRATA, épouse de Chrémès, mère de Clitiphon.
ANTIPHILE, aimée de Clinias.
BACCHIS, aimée de Clitiphon.
UNE NOURRICE.
PHRYGIA, esclave de Bacchis.
SYRUS, esclave de Chrémès.
DROMON, esclave de Ménédème (valet de Clinias).

La scène est dans un hameau, près d'Athènes. Le théâtre représente l'espace compris entre la maison de Chrémès et celle de Ménédème. On devait voir ces deux maisons sur les scènes antiques.

LE PROLOGUE[1]

Ne vous étonnez pas qu'un homme de mon âge,
Ici, d'un jeune acteur ait pris le personnage :
Ce changement d'emploi s'expliquera d'un mot,
Et l'exposition viendra bien assez tôt.

En imitant du grec *le Bourreau de soi-même*,
Notre auteur n'a puisé que dans un seul poëme,
Mais il en a doublé l'action dans le sien ;
L'ouvrage est donc nouveau. Je vous nommerais bien
L'auteur grec et celui qui va se voir en cause,
Mais vous les connaissez comme moi, je suppose.

Et maintenant, pourquoi vous me voyez ici,
Deux mots vous l'apprendront. Térence m'a choisi
Pour avocat et non pour Prologue. Il m'ordonne
De plaider devant vous sa cause, qu'il croit bonne;
Vous allez en juger ; quant à moi, simple acteur,
Je n'y mettrai d'esprit que celui de l'auteur.

On l'accuse d'abord d'avoir pillé la Grèce,
D'avoir chez nos voisins pris mainte et mainte pièce,

[1] Ce personnage de Prologue était ordinairement représenté par un jeune homme. En le confiant, par exception, à un vieil acteur qui se donne comme directeur de la troupe, Térence avait voulu sans doute appeler une attention toute particulière sur ce qu'il avait à dire au public.

Pour en faire en latin un petit nombre. Hélas!
Que dirai-je? Il l'avoue et ne s'en repent pas.
Il n'en fera jamais là-dessus qu'à sa mode,
Nos maîtres ayant tous suivi cette méthode.
Quant à cet envieux qui va, semant partout
Que Térence, un beau jour, au théâtre a pris goût,
Comptant sur ses amis bien plus que sur lui-même.
A-t-il raison ou tort? je vous livre ce thème.
Ne permettez jamais aux discours des méchants
D'étouffer près de vous ceux des honnêtes gens.
Soyez justes en tout, encouragés sans cesse,
Que pour vous nos auteurs fassent pièce sur pièce,
Bonnes, cela s'entend; car jamais, avec fruit,
On ne vous fera voir un esclave qui fuit,
Et la foule s'ouvrant pour lui livrer passage.
Je livre à vos arrêts l'auteur d'un tel ouvrage;
Pourquoi défendre un fou? Mais il aura son tour,
Et nous vous conterons ses méfaits quelque jour,
S'il ne met, d'ici là, trêve à son insolence.

Jugez-nous librement, surtout faites silence,
La pièce en a besoin : son genre est calme et doux.
Qu'il ne me faille pas toujours suer pour vous;
Esclave sur les dents, ou vieillard qu'on irrite,
Parasite glouton, délateur hypocrite,
Ou bien encore marchand d'esclaves, âpre au gain,
Allant, venant, hurlant pour un profit mesquin.
En faveur de mon âge accueillez ma prière;
Ménagez, vous, du moins, la fin de ma carrière,
Car nos jeunes auteurs n'en ont guère pitié :
Le plus rude travail m'est toujours confié.
Si la pièce est d'un genre à donner moins de peine,
A mes rivaux bien vite on en porte l'aubaine.
Le style de la nôtre est pur. Éprouvez-moi,
Essayez mes talents dans l'un et l'autre emploi.
Si, dès mes jeunes ans, mon désir de vous plaire
L'a toujours emporté sur l'attrait du salaire,
Encouragez par moi nos jeunes débutants
A chercher avant tout vos applaudissements.

LE

BOURREAU DE SOI-MÊME

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

CHRÉMÈS, MÉNÉDÈME.

(Ce dernier est chargé d'instruments de jardinage.)

CHRÉMÈS.

Voisin, à dire vrai, je ne vous connais guère :
Vous avez acheté depuis peu cette terre
A côté de la mienne, et notre liaison
S'est passée aisément de meilleure raison.
Pourtant votre mérite ou ce seul voisinage
(Et, de fait, pour s'aimer en faut-il davantage ?)
M'enhardissent au point de vous dire ceci :
C'est que vous avez tort de vous tuer ainsi,
Et, dussiez-vous trouver la leçon importune,
Qu'à votre âge, et surtout avec votre fortune,
Vous pourriez en user autrement, mon voisin ;
Qu'espérez-vous, bons dieux ! quel est votre dessein ?

Vous avez, je suppose, au moins la soixantaine;
Ici, vous possédez un fertile domaine,
Le meilleur du pays, des esclaves nombreux,
Et vous ne cessez pas de travailler pour eux.
Que je sorte avant l'aube, ou revienne à nuit close,
Je vous trouve bêchant, ou portant quelque chose.
Vous ne vous accordez ni pitié ni loisir,
Et ce n'est certes pas pour votre bon plaisir.
« Ces gens-là, direz-vous, ne font rien à ma guise. »
Je le crois; mais, voisin, excusez ma franchise;
Mettez, à les guider, l'ardeur que vous montrez
A faire leur besogne, et vous y gagnerez.

MÉNÉDÈME.

Avez-vous donc, Chrémès, tant de loisir, en somme.
Qu'un autre vous occupe à tel point?

CHRÉMÈS.

Je suis homme,
Il suffit, rien d'humain ne m'est donc étranger;
Mais tout ce que j'en dis est pour nous corriger
L'un ou l'autre.

MÉNÉDÈME.

Gardez votre façon de vivre:
Je suis fait à la mienne, et je prétends la suivre.

CHRÉMÈS.

Qui peut avoir le goût de se crucifier?

MÉNÉDÈME.

Moi.

CHRÉMÈS.

Si c'est quelque tort qu'il vous faille expier,
Je n'ajouterai rien; mais qu'avez-vous pu faire
Qui vous ait mérité ce tourment volontaire?

MÉNÉDÈME.

Hélas!

CHRÉMÈS.

Eh bien, voilà que vous pleurez, voisin...
Calmez-vous. Quel qu'il soit, dites-moi ce chagrin,
Soyez franc; il n'est pas, j'espère, sans ressource.
Comptez sur ma pitié, mes conseils et ma bourse.

MÉNÉDÈME.

Vous le voulez?

CHRÉMÈS.

Oui, certe, et vous savez pourquoi.

MÉNÉDÈME.

Eh bien, je vais parler.

CHRÉMÈS.

Avant tout, jetez-moi
Ces énormes outils, ce râteau qui vous lasse.

MÉNÉDÈME.

Non.

CHRÉMÈS.

Comment !

MÉNÉDÈME.

Laissez-moi m'exténuer, de grâce.

CHRÉMÈS.

Eh ! non, vous dis-je encore.

(Il lui enlève ses outils.)

MÉNÉDÈME, avec impatience.

Ah ! c'est mal.

CHRÉMÈS.

Un râteau
De ce poids !

MÉNÉDÈME.

C'est encore un trop mince fardeau.

CHRÉMÈS.

Parlez.

MÉNÉDÈME.

Apprenez donc ce qui me désespère.
Et d'abord vous saurez, Chrémès, que je suis père.
Mon fils, un tout jeune homme, hélas ! Que dis-je là ?
Sais-je même s'il vit, grands dieux !

CHRÉMÈS.

Comment cela ?

MÉNÉDÈME.

Vous allez le savoir. Prêtez-moi bien l'oreille.
Dans la ville, ici près, est une pauvre vieille
Étrangère, elle vient de Corinthe ; mon fils
Vit sa fille, et l'aima, sans m'en donner avis,
Au point qu'il inclinait à la prendre pour femme.
Moi, sitôt que j'eus vent de toute cette trame,

Au lieu de le traiter, ce qui valait bien mieux,
En malade, en enfant, je devins furieux,
Et, comme plus d'un père en pareille occurrence,
Je dépassai le but par trop de violence.
« Malheureux! crois-tu donc, lui disais-je souvent,
Continuer toujours ce train-là, moi vivant;
Et, sans changer de mœurs, rebelle au mariage,
Vivre en parfait époux dans le concubinage?
Si c'est là ton projet, tu ne me connais pas.
Je veux bien t'avouer pour mon fils, Clinias,
Si tu restes fidèle à l'honneur de ta race;
Sinon, tu me verras y pourvoir à ta place.
Tout ce désordre-là vient de trop de loisir :
A ton âge, bien loin de songer au plaisir,
Fuyant la pauvreté, j'allai servir les Perses,
Et j'en revins chargé de gloire et de sesterces. »
Bref, avec ces propos je fis si bien, hélas!
Que le pauvre garçon, pour sortir d'embarras,
Pensant que ma prudence et mon amour de père
M'inspiraient mieux qu'à lui ce qu'il avait à faire,
Un beau jour est parti pour servir le grand roi.

CHRÉMÈS.

Quoi! parti, dites-vous?

MÉNÉDÈME.

Oui, parti, grâce à moi!
Voilà trois mois déjà, sans m'avoir rien fait dire.

CHRÉMÈS.

Les torts sont partagés; mais ce trait peut suffire
A montrer un garçon fier et d'assez de cœur.

MÉNÉDÈME.

Lorsque l'on m'eut appris l'effet de ma rigueur,
Je retournai chez moi, triste, comme on peut croire.
N'ayant plus ni désir, ni force, ni mémoire,
Je m'assieds, l'on accourt. Des serviteurs nombreux
M'entourent, délaçant mes brodequins poudreux.
On prépare les lits, pour souper l'on se presse,
Chacun fait de son mieux, comprenant ma tristesse,
Et moi, je me disais, les voyant se hâter :
« Tant de gens, pour un homme, à ce point s'agiter!

Rien que pour mes habits, tant de femmes en peine!
Pour moi seul tant d'objets dont la maison est pleine!
Et mon unique enfant, l'héritier de ces biens
Plus conformes aux goûts de son âge qu'aux miens,
A quitté la maison, fuyant mon injustice.
Ah! je mériterais le plus cruel supplice
Si je les conservais quand il n'en jouit pas.
Tout le temps qu'en exil vivra mon Clinias,
Je veux tirer de moi quelque bonne vengeance,
Amasser, travailler sans la moindre dépense,
Épargner pour lui seul. » Aussitôt fait que dit :
Je jette tout dehors, jusqu'à mon dernier lit;
Je rassemble en un tas, meubles, outils, vaisselle;
Servantes et valets, je vends tout pêle-mêle,
Y compris la maison, sauf, toutefois, les gens
Dont le travail pouvait m'indemniser aux champs;
Et, des quinze talents que j'en obtiens à peine,
Pour bien m'y tourmenter, j'achète ce domaine,
Pensant que, plus j'endure et vis en me privant,
Moins j'aggrave mes torts envers mon pauvre enfant.
Là, comme vous voyez, j'accomplis cette tâche,
Et je n'accepterai ni bon temps ni relâche,
Que mon fils, avec moi pouvant les partager,
Ne soit là, sain et sauf et loin de tout danger.

CHRÉMÈS.

Vous êtes, mon voisin, le père le plus tendre,
Et, quant à votre fils, il faut savoir le prendre.
Vous deviez de son âge avoir quelque pitié,
Mais vous ne l'aviez pas assez étudié;
Lui vous connaissait mal; le reste devait suivre.
Dès que l'on en vient là, ma foi! ce n'est plus vivre.
Vous lui cachiez combien il vous tenait au cœur,
Et lui restait muet devant tant de rigueur.
Tôt ou tard un malheur était inévitable.

MÉNÉDÈME.

Oui, vous avez raison; je suis le plus coupable.

CHRÉMÈS.

Je n'en compte pas moins sur son prochain retour;
Vous le verrez ici, voisin, au premier jour,
Sain et sauf.

MÉNÉDÈME.

Plaise aux dieux!

CHRÉMÈS.

Il leur plaira, je gage.
Nous fêtons aujourd'hui l'un d'entre eux, le plus sage,
Bacchus. Nous vous gardons, si cela vous convient.

MÉNÉDÈME.

Impossible.

CHRÉMÈS.

Allons donc! Qu'est-ce qui vous retient?
Voisin, déridez-vous et laissez-vous séduire;
Votre fils, quoique absent, lui-même le désire.

MÉNÉDÈME.

Je l'ai mis dans la peine; à mon tour je m'y mets.
Je ne veux rien sans lui; n'insistez pas, Chrémès.

CHRÉMÈS.

Vous me refusez?

MÉNÉDÈME.

Oui.

CHRÉMÈS.

Bonjour, homme farouche.

MÉNÉDÈME.

Bonjour, voisin, bonjour.

(Il sort.)

SCÈNE II

CHRÉMÈS, seul.

Pauvre père! il me touche;
J'en pleure encor, ma foi! Mais à quoi bon, hélas?
Allons, allons chercher le voisin Phanias;
Le repas nous attend. Voyons, il est peut-être
Chez lui.

(Il entre chez Phanias et reparaît presque aussitôt.)

Fort bien. Les gens me disent que leur maître
Est, depuis plus d'une heure, au rendez-vous commun.
C'est moi que l'on attend... Mais quel bruit importun!
Qui donc sort de chez moi?

(Clitiphon paraît sur le seuil.)

SCÈNE III

CHRÉMÈS, CLITIPHON.

CLITIPHON, à un personnage qu'on ne voit pas.

Je ne saurais te plaindre,
Clinias; jusqu'ici, nous n'avons rien à craindre.
Ils n'ont encore pris que le temps qu'il fallait;
Elle accompagnera sur-le-champ ton valet.
Chasse donc à présent toute fâcheuse idée;
Ton agitation n'est nullement fondée.

CHRÉMÈS, à part.

Avec qui cause ainsi mon fils?

CLITIPHON.

Eh! justement,
Chrémès! Vous arrivez, mon père, au bon moment.

CHRÉMÈS.

Pourquoi?

CLITIPHON.

Vous connaissez le voisin Ménédème?

CHRÉMÈS.

Oui, certe.

CLITIPHON.

Eh bien, son fils, vous savez?...

CHRÉMÈS.

Oui, le même
Qui voyage en Asie.

CLITIPHON.

En Asie? Oh! non pas.
Il est chez nous.

CHRÉMÈS.

Chez nous?

CLITIPHON.

Je vous le dis tout bas.
Je l'ai pris au sortir du port, et je l'amène
A dîner avec nous; vous le verrez sans peine.

Nous nous sommes liés tout enfants, et suivis
De près jusqu'à ce jour.

CHRÉMÈS.

Pardieu ! tu me ravis.
J'aurais dû retenir de force le vieux père,
Le condamner à faire avec nous bonne chère.
Nous l'eussions bien surpris avec un tel présent.
Mais il est temps; je vais...

CLITIPHON.

Non pas. Gardez-vous-en !

CHRÉMÈS.

Pourquoi donc?

CLITIPHON.

Clinias est toujours dans l'attente.
A peine de retour, déjà tout l'épouvante,
Son père, sa maîtresse; il hésite, il ne sait
S'il est encore aimé, ni ce qu'elle aura fait.
Il en est amoureux plus que jamais; sa fuite
Vient de là.

CHRÉMÈS.

Je le sais.

CLITIPHON.

Il a lancé bien vite
Vers elle un jeune esclave, à qui j'ai pour mentor
Adjoint notre Syrus.

CHRÉMÈS.

Et que dit-il, encor?

CLITIPHON.

Rien : qu'il est malheureux.

CHRÉMÈS.

Il est bien difficile.
Qu'a-t-il à désirer d'agréable ou d'utile?
Il a père, parents, amis, fortune, aïeux;
Il est Athénien, qu'espère-t-il de mieux?
Mais tous ces dons, hélas! n'ont guère d'avantage
Qu'en raison de l'esprit qui doit en faire usage,
Bons ou mauvais, selon qu'on s'en sert bien ou mal.

CLITIPHON.

C'est vrai; mais le vieillard fut bien un peu brutal,

Et je crains même encor, d'après son caractère,
Qu'il ne reçoive mal notre ami.

CHRÉMÈS.

Qui? le père?

(A part.)

Taisons-nous; il est bon pour lui que Clinias
Le craigne un peu.

CLITIPHON.

Pardon, que disiez-vous tout bas?

CHRÉMÈS.

Que tout grondeur que fût le voisin Ménédème,
Son fils devait rester près de lui tout de même;
C'était là son devoir; nul homme n'est parfait.
Qui supportera-t-il, dans ce monde, en effet,
Sinon son père? Était-ce au vieillard à se rendre?
Quant à la dureté, le père le plus tendre
A ce même reproche est toujours exposé.
En connaît-on un seul assez mal avisé,
Qu'il permette à son fils de s'oublier sans cesse,
La nuit dans la débauche et le jour dans l'ivresse;
Qui n'épargne l'argent, et n'en donne assez peu,
Crainte d'encourager la licence et le jeu?
Le tout, dans l'intérêt de ce fils qui murmure,
Pour léguer des leçons à sa raison plus mûre,
Car, un mauvais penchant une fois introduit,
Un jeune homme est perdu, Clitiphon, tout s'ensuit.
Que l'exemple d'autrui, du moins, te rende sage.

CLITIPHON.

Oui, mon père.

CHRÉMÈS.

A présent, sans causer davantage,
Je m'en vais surveiller le menu du repas.
Songe qu'il se fait tard, et ne t'éloigne pas.

(Il rentre chez lui.)

SCÈNE IV

CLITIPHON, seul.

Quels juges prévenus les fils ont en leurs pères!
Ils voudraient nous voir tous déjà vieux et sévères,
Exempts des passions d'un âge plus heureux,
Et bornant nos désirs à nous régler sur eux;
Non pas tels qu'autrefois on les vit se conduire,
Mais d'après les conseils que l'âge leur inspire.
Ah! qu'il m'arrive un fils quelque jour, et, bien loin
De le gêner ainsi, confident ou témoin,
A tout ce qu'il fera je promets indulgence;
Différent, en cela, de mon père, qui pense
M'instruire en m'effrayant de l'exemple d'autrui.
A-t-il bu plus d'un coup, que n'a-t-il pas fait, lui?
Écoutez ses exploits, ils font pâlir les nôtres.
Puis : « Profitez, dit-il, de l'exemple des autres. »
Le rusé ne sait pas que, sourd à ce qu'il dit,
Bacchis a sur mon âme un bien autre crédit.
« Donne, apporte, fait-elle avec un doux sourire. »
Qui pourrait résister à cet accent? Que dire?
Je suis bien malheureux! mon ami Clinias
A sans doute, en amour, de cruels embarras,
Mais il aime une femme honnête et réservée
Qui, dans l'art des Laïs ne fut point élevée.
La mienne, impérieuse, exige avec hauteur,
Préfère à tout l'éclat, le faste, la grandeur.
Que faire? Jusqu'ici, j'ai payé de faconde,
N'osant pas avouer que je n'ai rien au monde;
Car ce bienheureux mal m'est venu depuis peu,
Et mon père n'y voit, grâce au ciel, que du feu.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

CLITIPHON, CLINIAS.

CLINIAS.

Si tout pour mes amours allait selon mes vues,
Elles seraient déjà toutes deux accourues.
Quelqu'un a dû gâter mes affaires ici,
M'aliéner son cœur. Pourquoi m'enfuir aussi?
Mille soupçons divers se partagent mon âme :
L'occasion, la ville, une si jeune femme,
Et sa mère, avant tout, qui la dirige, hélas!
Et qui n'aime que l'or.

CLITIPHON.

Calme-toi, Clinias.

CLINIAS.

Suis-je assez malheureux!

CLITIPHON.

Pour comble de misère,
Tu feras que quelqu'un, sortant de chez ton père,
Te verra de retour. Cache-toi.

CLINIAS.

Volontiers.
J'ai des pressentiments fâcheux et singuliers.

CLITIPHON.

Chimères! A quoi bon te tourmenter d'avance?
Tu ne sais encor rien.

CLINIAS.

Quoi! rien? et leur absence
N'annonce-t-elle pas mon malheur assez haut?

CLITIPHON.

Tu les verras bientôt, te dis-je.

CLINIAS.

Quand, bientôt?

CLITIPHON.

Elles viennent de loin, et, d'ailleurs, quelle affaire,
Femme ou fille, aujourd'hui, qu'une toilette à faire?
Le temps de se coiffer seulement, c'est un an.

CLINIAS.

Ah! j'ai peur.

CLITIPHON.

Eh bien, donc, respire maintenant:
Vois Dromon et Syrus.

SCÈNE II

SYRUS, DROMON, CLITIPHON, CLINIAS.

SYRUS. (Il entre en causant avec Dromon.)

Quoi, vraiment?

DROMON.

Oui, sans doute.

SYRUS.

Bien!... Mais, tout en jasant, nous les laissons en route.

CLITIPHON, à Clinias, à part.

Tu l'entends, Clinias, elle vient.

CLINIAS, de même.

Oui, j'entends
Et je vois; tout, chez moi, renaît en même temps.

SYRUS, à Dromon.

Du reste, avec ce train, le moyen d'aller vite?
Elles ont un troupeau d'esclaves à leur suite.

CLINIAS à part, à Clitiphon.

Des esclaves, dit-il? Ah! ciel! Je suis perdu.
D'où vient?...

CLITIPHON, de même.

Je ne sais trop.

SYRUS, à Dromon.

Vrai, nous n'aurions pas dû

Marcher d'un si bon pas. Leur escorte succombe
Sous le poids des bijoux, des robes ; la nuit tombe,
Elles ne savent pas le chemin. Non, vraiment,
C'est mal à nous. Dromon, rejoins-les promptement.
Hâte-toi donc ! Eh bien ?

(Dromon sort.)

CLINIAS, à part.

Déception amère !

Quel réveil !

CLITIPHON.

Qu'est-ce encor ? Toujours quelque chimère ?

CLINIAS.

Ce que c'est, Clitiphon, ne le vois-tu pas bien !
Des servantes, de l'or, elles qui n'avaient rien,
Lorsque je les quittai, qu'une petite esclave !
Et maintenant !...

CLITIPHON.

Au fait, la chose est assez grave.

SYRUS.

Que de monde, bons dieux ! Jamais notre maison
Ne pourra les loger ! Et, comme de raison,
Tout cela va manger et boire d'importance.
Pauvre Chrémès, vraiment, je le plains quand j'y pense...
Mais... Nos deux jeunes gens !

CLINIAS.

O ciel ! ô Jupiter !

Fiez-vous à l'objet qui vous est le plus cher :
Quand, exilé pour vous, fuyant loin de ma ville,
J'errais en insensé, vous, cruelle Antiphile,
Vous vous enrichissiez, sans pitié de mon sort.
Ingrate ! vous pour qui, dans un premier transport,
J'ai tout sacrifié, mon honneur, mon vieux père,
Mon père, que trop tard, je plains et je revère.
Ah ! comment reparaître à ses yeux désormais !
Comme il vous peignait bien, vous qu'enfin je connais,
Femmes ! dont la meilleure est la moins infidèle.
Que ne disait-il pas pour me détacher d'elle ?
Je me rends à la fin ; mais, hélas ! aujourd'hui,
Quel gré m'en saura-t-il, quand ce n'est pas pour lui ?
Malheur à moi ! malheur !

SYRUS, à part.

Il vient de nous entendre;

(A Clinias.)

C'est ce qui l'a trompé. Craignez de vous méprendre,
Clinias, Antiphile est la même pour vous;
Rien encor n'a changé, ni son cœur ni ses goûts,
Tout me l'assure.

CLINIAS.

Tout? quoi donc? Je t'en conjure,
Dis-le; mon seul désir est de la trouver pure.

SYRUS.

Vous allez tout savoir. Allons au plus pressé :
La vieille qui longtemps pour sa mère a passé,
Ne l'était point; d'ailleurs, elle est morte. Antiphile
Le racontait à l'autre en venant de la ville.
Nous marchions en avant, j'écoutais par hasard.

CLITIPHON.

A quel autre?

SYRUS.

Attendez : vous le saurez plus tard.
Laissez-moi terminer.

CLITIPHON.

Fais-le donc sans demeure.

SYRUS.

Aussitôt arrivés, Dromon frappe, et, sur l'heure,
Une vieille se risque en allongeant le cou.
Elle ouvre. Nous entrons. Elle met le verrou
Et reprend son travail. Quelle meilleure chance
D'observer leur façon d'agir en votre absence!
Nous surprenions la belle au moment opportun
Pour bien juger des mœurs et des goûts d'un chacun.
Elle était là tissant, les yeux sur sa navette,
En deuil de la défunte, et, sans nulle toilette,
Sans apprêts, sans joyaux, et par ce peu de soin,
Montrant qu'elle vivait pour elle et sans témoin.
Autour de son visage incliné sur la toile,
Ses longs cheveux épars retombaient comme un voile,
Flottants et négligés.

(A Clinias qui veut l'interrompre.)

Paix, donc!

CLINIAS.

Au nom du ciel,
Point de contes, Syrus, ce serait trop cruel!

SYRUS.

La vieille conduisait la trame; une autre encore,
Mal vêtue, une enfant, libre ou non, je l'ignore,
Leur aidait.

CLITIPHON.

S'il dit vrai, ce que j'espère bien,
Tu n'as plus, Clinias, à t'affliger de rien.
Mal vêtue! Homme heureux! Antiphile est donc sage.
C'est un signe certain : pour peu qu'il ait d'usage,
Épris de la maîtresse, un séducteur prudent
S'efforce de gagner d'abord le confident.

CLINIAS.

Dis-moi bien tout, Syrus, mais point de flatterie.
Mon nom l'a-t-il émue? Achève, je t'en prie.

SYRUS.

Ah! que n'étiez-vous là! Dès qu'elle a pu savoir
Qu'à peine de retour vous brûliez de la voir,
Ses blanches mains, déjà repoussant son ouvrage,
Nous cachaient mal les pleurs qui baignaient son visage.
Tout, en elle, attestait ses regrets, ses ennuis.

CLINIAS.

Ah! c'est trop de bonheur, je ne sais où j'en suis.
J'avais peur.

CLITIPHON.

Moi, j'étais parfaitement tranquille.
Mais cette autre, avec qui parlait son Antiphile,
Qui donc est-ce, Syrus?

SYRUS.

Qui serait-ce, sinon
Votre Bacchis?

CLITIPHON.

Bacchis! pardieu! le tour est bon.
Où la conduisais-tu, maraud?

SYRUS.

Chez nous, je pense.

CLITIPHON.

Chez mon père?

SYRUS.

Sans doute.

CLITIPHON.

Ah! c'est trop d'impudence!

SYRUS.

On ne fait rien de grand sans s'exposer un peu.

CLITIPHON.

Soit! Mais réfléchis bien que je suis de l'enjeu,
Que, si la moindre chose échappe à ton adresse,
Je paîrai seul les frais de tant de hardiesse.
Que vas-tu faire ici de Bacchis?

SYRUS.

J'en ferai...

CLITIPHON.

Quoi? Voyons.

SYRUS.

Écoutez, et je vous le dirai.

CLINIAS.

Laisse.

CLITIPHON.

Allons.

SYRUS.

Il en est de votre affaire comme...

CLITIPHON.

Voyez par quels détours s'y prend le maudit homme.

CLINIAS.

Il a raison; Syrus, viens au fait.

SYRUS.

Ah! ma foi,
C'est trop fort, Clitiphon, vous abusez de moi.
Je n'y peux plus tenir.

CLINIAS.

Écoutons-le. Silence.

SYRUS.

Vous voudriez jouir en toute nonchalance,
Faire l'amour au frais, ne point vous déranger,
Être grand, généreux; tout cela sans danger.
Rien de mieux entendu ni de plus agréable,
Si vouloir l'impossible est chose raisonnable.

Quoi qu'il en soit, deux lots pour vous sont à choisir :
Ni plaisir ni péril, ou péril et plaisir.
Or mon plan a cela de préférable au vôtre,
Qu'il est sûr d'une part, et plus sage de l'autre :
Il vous offre Bacchis, chez vous, sous votre main,
Et l'argent qu'il lui faut, peut-être avant demain.
Vous m'en avez longtemps rebattu les oreilles;
Est-ce bien?

CLITIPHON.

Oui, surtout si tu fais ces merveilles.

SYRUS.

Si, dites-vous encor? — L'effet vous répondra.

CLITIPHON.

Allons, voyons ce plan, quel est-il?

SYRUS.

On feindra

(Désignant Clinias.)

Que Bacchis est à lui.

CLITIPHON.

Fort bien : mais Antiphile?
Qu'en fera Clinias, s'il vous plaît, homme habile?
En portera-t-il deux, alors qu'une le perd?

SYRUS.

Nullement. Nous avons pour la mettre à couvert
Votre mère.

CLITIPHON.

Comment?

SYRUS.

Mon plan est admirable.
L'expliquer en détail serait interminable.
Restons-en là.

CLITIPHON.

Chansons! Merci du bon conseil,
Je ne me mettrai pas dans un danger pareil.

SYRUS.

Soit; ayons donc recours à quelque autre méthode :
J'en sais une, à la fois plus sûre et plus commode,
Qui vous semblera telle à tous deux.

CLITIPHON.

Ah! fort bien!
C'est là ce qu'il nous faut, trouve un autre moyen.

SYRUS.

Je vais tout de ce pas rejoindre vos deux belles,
Et leur dire, pour vous, de retourner chez elles.
Est-ce entendu? Je pars; aimez-vous mieux cela?

CLITIPHON.

Que dis-tu, malheureux?

SYRUS.

Qu'il faut sortir de là,
Que je veux vous tirer d'une crainte pareille;
Vous dormirez après sur l'une et l'autre oreille.

(Fausse sortie.)

CLITIPHON.

Que faire?

CLINIAS.

Pour le mieux.

CLITIPHON.

Dis-le-moi franchement,
Toi, Syrus.

SYRUS.

Agissez, sans perdre un seul moment.
Tout retard est fatal : *demain n'est à personne.*

CLINIAS.

Accepte, Clitiphon, l'occasion est bonne.
Sais-tu?...

CLITIPHON.

Syrus, un mot.

SYRUS.

Bien! ne vous lassez pas.
Moi, j'y vais.

CLINIAS, poursuivant.

Si jamais... Tu la retrouveras.

CLITIPHON.

C'est vrai. Syrus, Syrus, écoute, je t'en prie.
Viens là, Syrus, te dis-je.

SYRUS, à part.

Il a chaud, je parie.

(Haut.)
Qu'est-ce?

CLITIPHON.

Plus près de moi.

SYRUS.

J'y suis, mais finissons.
Vous allez refuser et sans bonnes raisons.

CLITIPHON.

Je m'en garderais bien. Toi seul es mon refuge,
Je te livre mon cœur, mon nom. Te voilà juge;
Mais, plus tard, ne va pas devenir accusé.

SYRUS.

Plaisantez-vous? J'y suis, je crois, intéressé
Autant que vous au moins; je sais à quoi je joue :
A vous les mots, à moi les verges si j'échoue;
J'y veillerai. Tâchez seulement qu'aujourd'hui
Clinias feigne bien que Bacchis est à lui.

CLINIAS.

La chose va de soi.

CLITIPHON.

Cher ami, quel service!
Mais qu'elle marche droit, que rien ne la trahisse.

SYRUS.

N'ayez pas peur; j'ai su lui faire la leçon.

CLITIPHON.

Ce que j'admire fort, c'est de quelle façon
Tu l'as pu décider, elle, si dédaigneuse,
Qui refuse des gens...

SYRUS.

Une rencontre heureuse
A tout fait. L'important, c'est de trouver le joint.
Un pauvre capitaine était là, tout à point,
La priant avec feu d'accepter ses services
Pour ce soir. Mais la belle était dans ses caprices.
Pauvre homme! avec quel art on savait l'exciter,
Par des refus prudents dont on va se vanter
Près de vous; mais gardez de rien laisser paraître,
Car, sur ce terrain-là, Chrémès est passé maître,
Et vous, je vous connais prompt à vous enflammer.
Attention; au moins, tâchez de réprimer
Ces mots à double sens, ces mouvements de tête,
Soupirs, crachotements, rires, toux indiscrètes.

CLITIPHON.

Tu verras.

SYRUS.

Tenez-vous.

CLITIPHON.

Oh! tu m'admireras.

SYRUS.

Les voici toutes deux. Elles vont d'un bon pas.

CLITIPHON.

Où sont-elles? Syrus, laisse-moi, je t'en prie.

SYRUS.

Bacchis n'est plus à vous.

CLITIPHON.

Quelle plaisanterie!
Chez mon père, ce soir, à la bonne heure; mais,
Ici?...

SYRUS.

Pas plus qu'ailleurs. Allons, vite.

CLITIPHON.

Ah! permets
Que je lui dise un mot, Syrus, pas davantage.

SYRUS.

C'est trop.

CLITIPHON.

Un seul bonjour.

SYRUS.

Rien, si vous êtes sage.

CLITIPHON.

Allons! Et Clinias?

SYRUS.

N'est-il pas l'amoureux?
Il doit rester près d'elle.

CLITIPHON.

Ah! Syrus, c'est affreux.

SYRUS, le poussant dehors.

Marchons!

SCÈNE III

BACCHIS, ANTIPHILE, CLINIAS, SYRUS.

(Ces deux derniers se tiennent à l'écart.)

BACCHIS.

Oui, par Pollux! oui, ma chère Antiphile,
Je vous loue et vous trouve heureuse autant qu'habile
D'avoir pu réunir les mœurs et la beauté.
Aussi jouissez-vous d'un succès mérité.
Chacun vous veut pour soi. Votre heureux caractère
Se peint dans vos discours, et, quand je considère,
Entre nous, la façon dont vous vivez à part,
Je sens que votre vie, au fond, cache un grand art,
Et que nous faisons bien, matrones et coquettes,
D'être ce que je suis, ou telles que vous êtes.
La vertu vous profite; à nous elle nuirait :
On nous force à penser toujours à l'intérêt.
Notre seule beauté nous attire un hommage
Qui passe en peu de temps comme notre visage,
Et, si nous négligeons nous-mêmes d'y pourvoir,
Il nous reste, à la fin, misère et désespoir.
Vous, lorsque vous avez choisi l'objet unique
D'une flamme toujours partagée et pudique,
Il n'aime que vous seule, il consulte vos goûts;
Un lien mutuel unit les deux époux,
Et cet heureux hymen, à l'abri des alarmes,
De l'amour, jusqu'au bout, ne connaît que les charmes.

ANTIPHILE.

Ce que les autres font, Bacchis, je n'en sais rien.
Moi, j'ai toujours cherché mon bonheur dans le sien.

CLINIAS, à part.

Aussi je te reviens, ô maîtresse chérie!
Pour toi seule, pour toi, je revois ma patrie!
La misère, la faim, sous un ciel étranger,
Hormis ne plus te voir, tout me semblait léger.

SYRUS, à part.

Je le crois.

CLINIAS.

Ah! Syrus, que tout cela me pèse!
Un tel cœur! n'en pouvoir jouir tout à mon aise!

SYRUS.

N'y comptez pas : le père, hier, nous en parla.
Il vous en fera voir de dures jusque-là.

BACCHIS, à Antiphile.

Quel est ce jeune fou qui nous regarde en face?
Le connaissez-vous point?

ANTIPHILE, à Bacchis.

Soutenez-moi, de grâce.

BACCHIS.

Qu'est-ce donc, cher amour?

ANTIPHILE.

Ah! je me meurs.

BACCHIS.

Et moi
De même. Qu'est-ce donc, Antiphile?

ANTIPHILE.

Est-ce toi,
Mon Clinias?

BACCHIS.

Eh bien, la voilà qui se pâme?
Que voit-elle?

CLINIAS.

Oh! salut, salut à toi, mon âme!

ANTIPHILE.

Salut, mon Clinias!

CLINIAS.

Es-tu mieux?

ANTIPHILE.

Quel bonheur!
Te revoir!

CLINIAS.

Est-ce toi que je tiens sur mon cœur?
Ah! combien j'ai souffert de cette longue absence!

SYRUS, les séparant.

Entrez donc! le vieillard va perdre patience.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

CHRÉMÈS, MÉNÉDÈME.

CHRÉMÈS, d'abord seul.

Le jour se lève enfin. Que ne vais-je au plus tôt
Frapper chez mon voisin, et lui toucher un mot
Du retour de son fils; le jeune homme diffère
A l'avertir; mais moi, quand je vois le vieux père
Se tourmenter ainsi, dois-je encor lui celer
L'avis inattendu qui va le consoler,
Surtout lorsque le fils n'en a plus rien à craindre?
Non, ma foi, j'ai perdu le courage de feindre.
Je servirai le père autant que je pourrai,
Dût Clitiphon, un jour, m'en savoir peu de gré.
Il sert bien son ami, comme lui jeune et leste;
Nous, pères, aidons-nous, c'est tout ce qui nous reste.

MÉNÉDÈME, sortant de chez lui, sans voir Chrémès.

Ou, par mon naturel, je suis prédestiné
A rester des humains le plus infortuné,
Ou l'homme espère à tort, malgré le vieil adage,
Souffrir de moins en moins, plus il avance en âge.
Moi, chaque jour, chaque heure aigrit mon désespoir;
Et moins je vois mon fils, plus j'aspire à le voir.

CHRÉMÈS, d'abord à part.

Le voilà! parlons-lui. — Voisin, je vous salue.
Vous me voyez porteur d'une annonce imprévue,
Et qui vous plaira fort.

MÉNÉDÈME.

Ah! c'est donc quelque avis
Sur notre fugitif?

CHRÉMÈS.

Justement. Votre fils,
Sain et sauf, est...

MÉNÉDÈME.

Où donc?

CHRÉMÈS.

Chez moi.

MÉNÉDÈME.

Mon fils?

CHRÉMÈS.

Lui-même.

MÉNÉDÈME.

Clinias, de retour?

CHRÉMÈS.

Oui, mon cher Ménédème.

MÉNÉDÈME.

Vite! conduisez-moi! j'ai hâte de le voir.

CHRÉMÈS.

Un moment! Il ne veut vous rien faire savoir.
Il se cache avec soin, et redoute, je pense,
Que sa dernière faute, et surtout son absence,
N'aient encore augmenté votre ancienne rigueur.

MÉNÉDÈME.

N'a-t-il pas su par vous ce que j'ai dans le cœur?

CHRÉMÈS.

Non.

MÉNÉDÈME.

Pourquoi donc, Chrémès?

CHRÉMÈS.

C'eût été mal s'y prendre,
Pour vous comme pour lui. Sachez mieux vous défendre.

MÉNÉDÈME.

Impossible, Chrémès, je l'ai trop maltraité.
Que n'a-t-il pas souffert de ma sévérité!

CHRÉMÈS.

Ah! voisin, vous outrez chaque chose de même :
Avare sans mesure, ou prodigue à l'extrême.

L'un de ces deux excès vous jouera quelque tour.
Au lieu de supporter autrefois cet amour,
De laisser Clinias voir une honnête fille
Que rendait trop heureuse un rien, une vétille,
Vous chassez votre fils. Qu'arriva-t-il alors?
La pauvrette, ayant faim, mit sa clef en dehors.
Aujourd'hui qu'elle est plus avide que pas une,
Vous livrez à ses goûts toute votre fortune;
Car, je vous en réponds, la friponne a bon bec,
Et s'entend maintenant à mettre un homme à sec.
Dix esclaves, hier, elle en riait sous cape,
L'accompagnaient, portant son bagage; un satrape
N'aurait pas mis tant d'or et de soie à ses pieds;
Ce n'est pas, mon voisin, pour que vous le puissiez.

MÉNÉDÈME.

Est-elle là?

CHRÉMÈS.

Sans doute. Où voulez-vous qu'elle aille,
Pour être mieux traitée avec sa valetaille?
Je sais ce qu'il m'en coûte. Encore un tel dîner,
Et je ne serai plus un homme à ruiner.
Ne parlons que des vins : elle y goûtait à peine;
Mais les pots défilaient douzaine par douzaine.
« Celui-ci, disait-elle, arrache le palais;
J'en voudrais de plus doux; les autres, voyons-les,
Bon papa. » Bref, j'ai fait découronner mes jarres,
Décoiffer tour à tour mes cruches les plus rares;
J'ai veillé, j'ai tenu mes valets en émoi;
Le tout, pour une nuit qu'elle passait chez moi.
Mais vous, qu'on va gruger tous les jours, et sans gêne,
Par Jupiter, voisin, votre sort me fait peine.

MÉNÉDÈME.

Oh! qu'il perde, gaspille et dissipe à son gré,
C'est un point résolu, je le supporterai.
Mais qu'il reste avec moi.

CHRÉMÈS.

C'est chose décidée?
Soit; mais, au nom du ciel, cachez-lui votre idée.
Qu'il ignore du moins d'où l'argent lui viendra.

MÉNÉDÈME.

Comment faire?

CHRÉMÈS.

Comment? Oh! comme il vous plaira.
Le pire des moyens, en tout cas, c'est le vôtre.
Donnez-lui, j'y consens, mais de la main d'un autre.
Par un adroit valet feignez d'être dupé.
Je crois voir que déjà l'on s'en est occupé :
Syrus parle souvent tout bas à votre esclave.
Ils ruminent entre eux quelque chose de grave.
Mieux vaut perdre un *talent* sous forme de larcin,
Qu'une *mine* en suivant votre premier dessein.
La question d'argent, d'ailleurs, est secondaire;
En fournir sans danger, voilà la grande affaire.
Si jamais votre fils en vient à soupçonner
Que, vos biens et vos jours, vous pourriez tout donner,
Plutôt que de le voir effrayé de plus belle,
Fuir encore une fois la maison paternelle,
Vous ouvrez aux excès la porte à deux battants,
Et tout votre avenir s'écroule en même temps.
Car il faut que la crainte à propos nous domine,
Ou trop de liberté cause notre ruine.
Juste ou non, tout désir usurpera sur lui
Cet empire absolu qu'il combat aujourd'hui.
Épouvanté de voir une perte commune
Menacer votre fils, vous et votre fortune,
Dans son propre intérêt, alors, pauvre vieillard,
Vous lui résisterez; mais il sera trop tard;
Et ce nouveau tyran, sûr de votre faiblesse,
De ses projets d'exil vous troublera sans cesse.

MÉNÉDÈME.

Hélas! vous voyez juste, et vous parlez trop bien.

CHRÉMÈS.

Je n'ai pas fermé l'œil, pour trouver un moyen
De vous rendre ce fils.

MÉNÉDÈME.

Vous êtes bon et sage,
Touchez là; mais il faut achever votre ouvrage.

CHRÉMÈS.

J'y suis prêt.

MÉNÉDÈME.

Savez-vous maintenant, cher voisin,
Ce que je veux?

CHRÉMÈS.

Parlez.

MÉNÉDÈME.

Puisqu'ils ont le dessein
De me tromper, Chrémès, qu'ils le fassent donc vite!
Cet argent, je voudrais le donner tout de suite.
Je brûle de le voir. Tâchez...

CHRÉMÈS.

Avec plaisir.
Mais c'est Syrus, d'abord, que je voudrais saisir,
Pour bien l'endoctriner. J'entends que l'on s'apprête
A sortir de chez nous. Allons! vite, en retraite!
Qu'on ne soupçonne pas que nous sommes d'accord.
J'ai, d'ailleurs, une affaire à terminer d'abord
Pour Simus et Criton; je ne sais quel bornage
Qu'ils désirent fixer avec mon arbitrage.
Mais j'ajournerais bien ce débat ennuyeux.
Je vais, et je reviens.

(Il sort.)

MÉNÉDÈME.

Je vous en prie. Ah! dieux!
L'homme est-il donc bâti d'après un tel système
Qu'il connaisse moins mal les autres que soi-même,
Et qu'il entende mieux les intérêts d'autrui
Que les siens? En effet, dès qu'il s'agit de lui,
Soit peine, soit plaisir, il se trouble, il hésite.
Mon voisin mieux que moi va régler ma conduite.

(Il sort.)

CHRÉMÈS, rentrant en scène.

Me voilà libre enfin, et tout à notre ami.

SCÈNE II

SYRUS, CHRÉMÈS.

SYRUS, *entrant sans voir Chrémès.*

Oui, démène-toi bien. N'y va pas à demi.
Cherche deçà, delà ; ce qu'il faut, c'est la somme,
C'est un expédient pour duper le bonhomme.

CHRÉMÈS, *à part.*

J'avais bien deviné qu'avant la fin du jour,
On aurait, en secret, machiné quelque tour.
Le valet du jeune homme est sans doute un peu bête,
Et c'est notre Syrus qu'ils ont mis à leur tête.

SYRUS, *entendant à demi.*

On a parlé ; quelqu'un m'aurait-il entendu?
Peste !

CHRÉMÈS.

Syrus !

SYRUS.

Plaît-il ?

CHRÉMÈS.

A quoi donc rêves-tu?

SYRUS.

A rien. Mais vous, Chrémès, franchement, je m'étonne
De vous voir matineux comme l'aube en personne.
Vous n'aviez pas mal bu.

CHRÉMÈS.

Moi? Raisonnablement.

SYRUS.

Soit ; mais, je vous en fais mon humble compliment,
Vous avez, comme on dit, la vieillesse de l'aigle.

CHRÉMÈS.

Bien, bien !

SYRUS.

Cette Bacchis sort vraiment de la règle,
Folle, gaie à ravir.

CHRÉMÈS.

Oui, c'est la vérité :
Elle ne manque pas d'entrain.

SYRUS.

Ni de beauté !

CHRÉMÈS.

Très-passable, en effet.

SYRUS.

Non de ces beautés rares
D'autrefois; aujourd'hui, les dieux sont plus avares.
Telle qu'elle est, pourtant, je m'étonne fort peu
Que Clinias, pour elle, à ce point ait pris feu.
Mais le pauvre garçon, hélas! il a pour père
Le voisin, vous savez, homme dur et sévère,
Avare au point, dit-on, que son fils s'en alla,
Chassé par la disette. Ignoriez-vous cela?

CHRÉMÈS.

Je ne le sais que trop; mais un valet mérite,
Selon moi, d'être mis à la meule au plus vite.

SYRUS, effrayé.

Qui?

CHRÉMÈS.

Celui du jeune homme.

SYRUS, à part.

Ah ! quelle peur ! Grands dieux !

CHRÉMÈS, poursuivant.

Le laisser s'en aller!

SYRUS.

Que pouvait-il de mieux?

CHRÉMÈS.

Trouver à Clinias, avec un peu d'adresse,
L'argent qu'il lui fallait pour garder sa maîtresse,
Et sauver, malgré lui, notre enragé vieillard.

SYRUS.

Vous riez?

CHRÉMÈS.

C'eût été le triomphe de l'art.

SYRUS.

Loueriez-vous un valet d'avoir joué son maître?

CHRÉMÈS.

C'est selon.

SYRUS.

Ah ! très-bien.

CHRÉMÈS.

Mais il faut s'y connaître.
Souvent, l'on peut ainsi prévenir des malheurs.
Notre homme eût à son maître épargné bien des pleurs;
Le vieillard eût, par lui, gardé son fils unique.

SYRUS, à part.

Qu'il veuille rire ou non, la leçon est comique;
Il me donne du cœur plus qu'il ne m'en fallait.

CHRÉMÈS.

Et maintenant, Syrus, qu'attend donc ce valet?
Qu'une seconde fois le jeune homme s'en aille?
A-t-il pour l'arrêter quelque plan de bataille?
Ne ménage-t-il rien au père?

SYRUS.

C'est un sot.

CHRÉMÈS.

C'est donc à toi, Syrus, de l'aider au plus tôt.
Clinias le mérite.

SYRUS.

Oh ! rien n'est plus facile;
Car, à ce métier-là, je suis assez habile,
Et, si vous le voulez...

CHRÉMÈS.

Je l'ordonne, vrais dieux !

SYRUS.

Sans me vanter...

CHRÉMÈS.

Fi donc ! Agis, cela vaut mieux.

SYRUS.

Fort bien; mais acceptez en échange du vôtre,
Un avis : votre fils est homme comme un autre;
Si, donc, la chose un jour tournait à son profit,
Rappelez-vous alors ce que vous m'avez dit.

CHRÉMÈS, se dirigeant vers sa maison.

Oui, mais c'est impossible.

SYRUS.

En effet, je l'espère,
Et je ne parle pas d'après son caractère;
Mais il est jeune, et si, par hasard, quelque jour...
Je pourrais vous mener grand train à votre tour.

CHRÉMÈS, sur le seuil de sa porte.

Quand nous en serons là, nous nous verrons, mon drôle.
Ne songe, pour l'instant, qu'à bien jouer ton rôle.

(Il entre.)

SYRUS, seul un instant.

Mon maître n'a jamais mieux parlé qu'aujourd'hui :
Je peux faire le mal sans danger, grâce à lui.
Mais qui sort de chez nous?

SCÈNE III

SYRUS, CHRÉMÈS, CLITIPHON.

(Clitiphon sort le premier de la maison, et comme poussé par son père.)

CHRÉMÈS.

Fi donc! quelles manières!
Je ne vous savais pas de mœurs si familières,
Clitiphon.

CLITIPHON.

Qu'ai-je fait?

CHRÉMÈS.

Tourmente-t-on ainsi
Une femme?

SYRUS.

Il sait tout, grands dieux! j'en suis saisi.

CLITIPHON.

Moi, mon père?

CHRÉMÈS.

Eh! qui donc? J'ai la vue encor bonne,
Grâce au ciel. Ce ton-là ne va bien à personne.
La femme d'un ami, d'un homme qu'on reçoit,
L'embrasser sans façon, chez vous, sous votre toit!
Hier, à table encor, vous ne vous gêniez guère.

SYRUS.

Non, certes.

CHRÉMÈS.

Par moment je tremblais, moi, ton père,
Que la chose, à la fin, ne fût prise aigrement.
Tu ne sais pas où peut se porter un amant!

CLITIPHON.

Oh! Clinias sait bien qu'il n'a pas à me craindre.

CHRÉMÈS.

N'importe. Sous tes yeux, ils doivent se contraindre.
Laisse-les respirer, crois-moi : les amoureux
Ont maints petits secrets qu'ils n'épanchent qu'entre eux.
Tu les gênes beaucoup, j'en juge par moi-même;
Il n'est pas, je le sens, parmi tous ceux que j'aime,
Un homme devant qui je ne fusse arrêté
Souvent, par ma pudeur ou par sa gravité.
On a peur de sembler niais ou sans réserve;
Ces convenances-là, Clinias les observe,
Sois-en sûr. C'est à nous de savoir deviner
Les cas où nous pouvons agréer ou gêner.

SYRUS.

Attrape!

CLITIPHON, à part.

Quel ennui!

SYRUS.

La leçon est fort bonne,
Clitiphon; elle vaut celles que je vous donne,
Homme sage et prudent, conseiller assidu.

CLITIPHON, bas, à Syrus.

Excite-le. Va donc!

SYRUS.

Cela vous était dû.

CHRÉMÈS.

J'en suis honteux, Syrus.

SYRUS.

Certes, vous devez l'être.
Moi-même, j'en rougis, voyez plutôt.

CLITIPHON, bas, à Syrus.

Le traître!
Finiras-tu bientôt?

SYRUS.

Oh ! mais, la, franchement.

CLITIPHON.

Ne plus approcher d'eux?

CHRÉMÈS.

De si près, non, vraiment.
N'as-tu donc, pour cela, qu'un moyen de t'y prendre?

SYRUS, à part.

Sans que j'aie empoché, lui-même il va se vendre.

(Haut, à Chrémès.)

Voulez-vous écouter l'avis d'un pauvre sot,
Chrémès?

CHRÉMÈS.

Oui.

SYRUS.

Commandez qu'il s'en aille au plus tôt.

CLITIPHON.

Où donc?

SYRUS.

Où vous voudrez; mais cédez-leur la place.
Allez vous promener.

CLITIPHON.

A merveille! On me chasse.
Mais où veut-on que j'aille?

SYRUS.

Il manque bien d'endroits.
Ici, là, n'importe où.

CHRÉMÈS.

Tu feras bien, je crois.
Va, mon fils.

CLITIPHON.

C'est trop fort! Que le ciel te confonde,
Syrus!

SYRUS.

Allez apprendre à mieux traiter le monde,
A ne pas tant jouer des mains.

(Clitiphon sort.)

SCÈNE IV

CHRÉMÈS, SYRUS.

SYRUS.

Eh bien, Chrémès,
Dites, que croyez-vous qu'il fera désormais,
Si, négligeant les droits que le ciel vous confie,
Vous ne laissez pas tout pour diriger sa vie,
Pour le bien conseiller, le punir au besoin?

CHRÉMÈS.

Je m'en charge.

SYRUS.

C'est vous que regarde ce soin.

CHRÉMÈS.

Je vais m'en occuper.

SYRUS.

Et ce sera fort sage.
Car, moi, j'y perds mon temps chaque jour davantage.

CHRÉMÈS.

Et, pour ce grand projet dont nous avons causé,
Dis-moi, depuis tantôt n'as-tu rien avisé?

SYRUS.

Pour duper le bonhomme? Oh ! son affaire est prête.
J'en ai déjà le plan tout tracé dans la tête.

CHRÉMÈS.

Fort bien ! explique-moi...

SYRUS.

Soit; mais, auparavant,
Voyez comme une chose en amène souvent
Une autre...

CHRÉMÈS.

Quoi, Syrus?

SYRUS.

Cette fille si belle,
C'est une fine mouche, allez.

CHRÉMÈS.

Je la crois telle.

SYRUS.

Ah! quand vous saurez tout!... Une vieille, autrefois,
Vint se fixer ici, de Corinthe, je crois,
Et Bacchis lui prêta mille drachmes.

CHRÉMÈS.

Ensuite?

SYRUS.

Cette vieille mourut. Sa fille, encor petite,
Fut livrée à Bacchis, dans le temps...

CHRÉMÈS.

Je te suis.

SYRUS.

Elle l'a mise hier chez votre femme.

CHRÉMÈS.

Et puis?

SYRUS.

Elle veut la donner à ce pauvre jeune homme,
Au prix coûtant. C'est moi qui dois trouver la somme.
On me demande donc mille drachmes.

CHRÉMÈS.

A toi?

SYRUS.

Comme je vous le dis. J'ai donc pensé, ma foi!...

CHRÉMÈS.

Voyons, qu'as-tu pensé?

SYRUS.

J'irai voir le vieux père,
Je lui conterai tout. « La fille n'est pas chère,
Lui dirai-je; on l'a prise en Carie, un matin,
Riche et noble; pour vous, c'est un profit certain. »

CHRÉMÈS.

Chimères, tout cela!

SYRUS.

Comment?

CHRÉMÈS.

Mauvais système.
« Cette fille, je n'en veux pas. » C'est Ménédème
Qui parle.

SYRUS.

Répondez plus favorablement.

CHRÉMÈS.

« Je n'en ai pas besoin. »

SYRUS.

Pas besoin?

CHRÉMÈS.

« Nullement. »

SYRUS.

Vous m'étonnez. Pourquoi?...

CHRÉMÈS.

« Pour des raisons très-fortes.
Écoute... » Mais qui fait crier ainsi les portes?

SCÈNE V

CHRÉMÈS, SYRUS, SOSTRATA, femme de Chrémès, LA NOURRICE.

SOSTRATA, sans voir les deux premiers.

Oui, voilà bien l'anneau que j'eus soin de laisser
A côté de ma fille, avant de l'exposer.

CHRÉMÈS, à part, à Syrus.

Où veut-elle en venir?

SOSTRATA.

Je me flatte, peut-être?

LA NOURRICE.

Non pas, un seul coup d'œil me l'a fait reconnaître.

SOSTRATA.

L'as-tu bien vu depuis?

LA NOURRICE.

Comme je vous vois là.

SOSTRATA.

Dès qu'elle sortira du bain, amène-la;
Va! J'attends mon mari.

SYRUS, à Chrémès.

C'est vous que l'on désire,
Chrémès. Voyez un peu ce que cela veut dire.
Quel air triste! J'ai peur d'en savoir la raison.

CHRÉMÈS, à Syrus.

La raison, ce sera quelque vieille chanson,
Qu'on va me débiter d'un ton d'épithalame.

SOSTRATA.

Vous voilà, cher époux!

CHRÉMÈS.

Vous voici, chère femme!

SOSTRATA.

Je venais vous chercher.

CHRÉMÈS.

Allons bien vite au fait.

SOSTRATA.

D'abord, soyez-en sûr, Chrémès, je n'ai rien fait
Que pour vous obéir, sachez-le bien d'avance.

CHRÉMÈS.

Vous le voulez, j'y crois, malgré l'invraisemblance.

SYRUS, bas, à Chrémès.

Ces excuses, déjà, sentent quelque délit.

SOSTRATA.

Vous vous souvenez bien qu'un jour vous m'avez dit,
Craignant, non sans motif, un surcroît de famille,
Que vous n'entendiez pas élever une fille.

CHRÉMÈS.

Je comprends, vous l'avez élevée en secret.

SYRUS.

Bien! C'est au capital ajouter l'intérêt,
En perte.

SOSTRATA.

Nullement. Une Corinthienne,
Vieille et de bonnes mœurs, prit l'enfant à grand'peine
Pour l'exposer.

CHRÉMÈS.

Grands dieux! Manquer de jugement
A ce point!

SOSTRATA.

Comment donc?

CHRÉMÈS.

Vous demandez comment?

SOSTRATA.

Hélas! si j'ai failli, c'est bien par ignorance.

CHRÉMÈS.

Oh! je n'en doute pas. J'en étais sûr d'avance.
Faites-vous jamais rien avec réflexion ?
Que de fautes renferme une telle action!
Vouliez-vous m'obéir? Il fallait faire en sorte
Qu'elle pérît, et non me la donner pour morte
Et la faire élever en secret. Mais passons.
Votre cœur maternel vous donna cent raisons.
Je les accepte, soit! votre fille est sauvée;
Mais voyez à quel sort vous l'aurez réservée!
Si cette vieille en fait un infâme trafic,
La corrompt ou la vend pour esclave en public !
« Qu'importe! pensiez-vous; tout, pourvu qu'elle vive! »
Avec les ignorants voilà comme il arrive.
Équité, droit, honneur, ils ne connaissent rien.
Utile ou dangereux, tout leur va. Mal ou bien,
N'importe! ce qu'ils ont une fois dans la tête,
Ils ne l'en chassent plus, et rien ne les arrête.

SOSTRATA.

Oui, Chrémès, j'aurais dû prévoir ces embarras.
J'eus tort; mais soyez juste, et ne m'accablez pas.
Plus un esprit est mûr, plus il a d'indulgence;
Que ma sottise, au moins, vous parle en ma défense.

CHRÉMÈS.

Allons, je vous pardonne encore, vieille enfant;
Mais ma facilité vous égare souvent.
A présent, faites-nous la confidence entière;
Car tout ceci n'était qu'une entrée en matière.

SOSTRATA.

Pauvres femmes; nos cœurs, jouets des passions,
Font de nous un amas de superstitions :
J'ai les miennes aussi; quand j'exposai ma fille,
Je remis à la vieille un anneau de famille,
Afin que, si l'enfant mourait loin de mes yeux,
Il eût eu quelque part aux biens de ses aïeux [1].

[1] Cet étrange scrupule était général chez les anciens, chose remarquable. Tout, du reste, dans cette scène, est digne d'attention au point de vue des mœurs : infériorité de la femme, chez qui dominent cependant ces sentiments humains dont Chrémès a fait plus haut un

CHRÉMÈS.

Je comprends vos motifs, bien qu'assez ridicules :
Vous mettiez à couvert l'enfant et vos scrupules.

SOSTRATA.

Cet anneau, le voilà.

CHRÉMÈS.

De qui le tenez-vous?

SOSTRATA.

Cette fille qu'hier, on amena chez nous,
De la part de Bacchis...

(Elle s'interrompt en remarquant le trouble de Syrus.)

SYRUS, toussant.

Hem ! hem !

CHRÉMÈS, qui n'a rien vu.

Après? J'écoute.

SOSTRATA, poursuivant.

Comme elle entrait au bain, elle aura craint, sans doute,
De le perdre et me l'a confié. Je l'ai pris
Sans y rien remarquer, comme un objet sans prix;
Puis, en l'examinant, j'ai reconnu ma bague,
Et j'accours...

CHRÉMÈS.

Ce n'est là qu'un indice fort vague.
Avez-vous découvert quelque preuve à l'appui
De vos soupçons?

SOSTRATA.

Non, rien; mais vous, demandez-lui
De qui vient cet anneau; peut-être le sait-elle.
Plus d'un secret ainsi bien souvent se révèle.

SYRUS, à part.

Je suis un homme mort, car tout ceci m'a l'air
Beaucoup trop sûr, hélas! Elle est à nous, c'est clair.

CHRÉMÈS.

Et cette vieille, enfin, vit-elle?

si bel étalage; mépris de la loi naturelle joint à un respect du droit civil poussé jusqu'à la superstition : quel progrès dans les mœurs modernes! Ne nous flattons pas néanmoins : sur le point même où Térence dénonce si naïvement la barbarie de son époque, il est tel vers d'un de nos meilleurs poëtes comiques...

SOSTRATA.

Je l'ignore.

CHRÉMÈS.

Qu'a-t-elle dit depuis? vous l'avez vue encore?

SOSTRATA.

Qu'elle avait obéi.

CHRÉMÈS.

Mais son nom?

SOSTRATA.

Philtéré.

SYRUS, à part.

C'est elle, plus d'espoir! Tout s'arrange à leur gré;
La voilà retrouvée, et moi perdu sans doute.

CHRÉMÈS.

Rentrons.

SOSTRATA.

Combien à tort, parfois, je vous redoute,
Chrémès, et qu'il m'est doux aujourd'hui de vous voir
Si différent d'alors.

CHRÉMÈS.

Suffit-il de vouloir?
Selon l'âge et le temps, l'humeur change : une fille
Me semblait à bon droit de trop dans la famille.
Mais le sort me permet des sentiments plus doux,
Et je brûle à présent de la voir, comme vous.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

SYRUS, seul.

Ou je me trompe fort, ou l'affaire est manquée ;
Un malheur nous menace, et ma troupe est bloquée.
Mais tout peut s'arranger, si Chrémès ne sait pas
Que Bacchis est à nous, et point à Clinias.
Car, de vouloir duper le bonhomme de père
En lui faisant payer tous les frais de la guerre,
C'est trop d'ambition ; non, je borne mon plan
A vider le terrain sans être pris en flanc.
J'enrage toutefois : quel morceau de la gorge
M'est tiré ! Qu'inventer maintenant ? Allons, forge,
Vieux Vulcain ! la besogne est à prendre à nouveau.
Tout s'obtient en cherchant ; creuse-toi le cerveau.
Si j'essayais... Oui, mais... Ou, si... Pas davantage.
Si plutôt... Non. Pourtant... Mais oui, pardieux ! courage !
Admirable ! certain ! Le bel expédient !
Ah ! je t'attraperai, fuyard, maudit argent !

SCÈNE II

CLINIAS, SYRUS.

CLINIAS, sans voir Syrus.

Viennent tous les malheurs, je n'ai plus rien à craindre ;
A travers tant de joie, ils ne sauraient m'atteindre.

Je me livre à mon père, et veux vivre en tout point
Comme il lui conviendra.

SYRUS, à part.

Je ne m'abusais point;
Sa belle est reconnue, il suffit de l'entendre.

(A Clinias.)

Trop heureux Clinias! Que vient-on de m'apprendre?

CLINIAS.

Cher Syrus! Tu sais donc...?

SYRUS.

Oui, j'ai tout entendu;
J'étais ici présent, et je n'ai rien perdu.

CLINIAS.

Quel autre homme eut jamais une chance si belle?

SYRUS.

Personne.

CLINIAS.

Ah! j'en jouis moins pour moi que pour elle,
Car jamais trop d'honneurs ne pourront l'entourer.

SYRUS.

Certes; mais, Clinias, avant de vous livrer
A Ménédème, ainsi que je vous l'entends dire,
Pour sauver votre ami, laissez-moi vous conduire.
Que son père, au sujet de Bacchis, n'ait pas lieu...

CLINIAS.

O Jupiter!

SYRUS.

La, la! calmez-vous.

CLINIAS.

Avant peu,
Je vais donc l'épouser!

SYRUS.

Si vous parlez sans cesse...

CLINIAS.

Pardonne-moi, Syrus, je suis dans une ivresse!
Souffre...

SYRUS.

Eh! que fais-je donc? Vous sentez que Bacchis...

CLINIAS.

Ah! Syrus, le bonheur des dieux nous est acquis.

SYRUS.

Je perds mon temps, adieu.

CLINIAS.

Non, parle, je t'écoute.

SYRUS.

Impossible.

CLINIAS.

Si fait.

SYRUS.

Eh bien, coûte que coûte,
Il faut que Clitiphon soit sauvé comme vous.
Si vous partez, laissant cette Bacchis chez nous,
On ne pourra douter qu'il ne l'ait pour maîtresse;
Mais, si vous l'emmenez, tout notre embarras cesse,
Le secret est gardé.

CLINIAS.

Belle affaire, ma foi!
Et comment se fera mon mariage, à moi?
De quel front à mon père, ensuite, en parlerai-je?
Comprends-tu, malheureux?

SYRUS.

Trop bien.

CLINIAS.

Que lui dirai-je

SYRUS.

Eh! qui donc vous engage à mentir, s'il vous plaît?
Contez tout bonnement la chose comme elle est.

CLINIAS.

Que dis-tu là?

SYRUS.

Je veux qu'en réclamant la vôtre,
Vous donniez Clitiphon pour amoureux de l'autre.

CLINIAS.

Bonne affaire, vraiment! Tes conseils ont leur prix,
Et les suivre est aisé, si je t'ai bien compris.
Mais ne devrais-je pas aussi prier mon père
De mentir à Chrémès, ou du moins de lui taire
L'amour de Clitiphon pour Bacchis?

SYRUS.

Nullement.

Il le lui contera, cet amour si charmant.

CLINIAS.

Çà, voyons, tu tiens là les discours d'un homme ivre :
Pour sauver mon ami tu veux que je le livre?

SYRUS.

Justement, et c'est là que j'aurai mérité
La palme du sang-froid et de l'habileté,
Comme ayant su trouver le secret, en moi-même,
De tromper, sans mentir, Chrémès et Ménédème,
De façon qu'au premier, quand le second viendra
Dire la vérité, c'est de lui qu'on rira.

CLINIAS.

J'entends; mais, de la sorte, à quand mon mariage?
Se peut-il que Chrémès, me croyant si peu sage,
M'aille donner sa fille? — Après tout, je comprends :
Mes intérêts à moi te sont indifférents.
Pour toi, l'unique point est de sauver ton maître.

SYRUS.

Quoi donc? Vais-je ruser tout un siècle peut-être
Pour avoir cet argent? On vous demande un jour,
Rien qu'un jour; après quoi, vous aurez votre tour.

CLINIAS.

Un jour? bien vrai? pas plus? Mais si...

SYRUS.

Mais si... courage!

Que ne redites-vous plutôt le vieil adage :
Mais si le ciel tombait?

CLINIAS.

Quel étrange embarras!

Je n'ose, en vérité...

SYRUS.

Ne nous tenez-vous pas?

Songez qu'à la rigueur vous vous tirez de peine
En disant tout.

CLINIAS.

Allons, tu le veux, je l'emmène.

Fais-la venir.

SYRUS.

Bacchis? La voilà, justement.

SCÈNE III

BACCHIS, CLINIAS, SYRUS, DROMON, PHRYGIA.

BACCHIS. (Elle sort de la maison de Chrémès accompagnée de Phrygia.)

Syrus est, par Pollux, un mauvais garnement.
« Vos dix mines sont là, disait-il ; venez vite. »
J'arrive, pas un as. Mais qu'un jour, il m'invite,
Pour son maître, il verra tout le cas que j'en fais.
Ou bien, pour l'attraper, je lui dirai : « J'y vais, »
Et, lorsque Clitiphon se tordra dans l'attente,
Fort bien! amusez-vous, je suis votre servante.
Et le dos de Syrus paîra les pots cassés.

CLINIAS, à part, à Syrus.

Hein! qu'en dis-tu, Syrus? t'en promet-on assez?

SYRUS, de même.

Oh! ce n'est pas pour rire, et. si je n'y prends garde,
Il m'en cuira bientôt.

BACCHIS, bas, à Phrygia.

On dort là-bas, regarde,
Phrygia; mais je vais les réveiller, pardieux!

(Élevant la voix.)

N'as-tu pas entendu, tout à l'heure, ce vieux
Nous indiquer le bien de Charinus?

PHRYGIA.

Sans doute.

BACCHIS.

Le premier, là, tout près?

PHRYGIA.

A droite.

BACCHIS.

Eh bien, écoute :
Ne perds pas un moment, cours chez ce Charinus.
Le capitaine y fait la fête de Bacchus.

SYRUS, à part.

Que veut-elle?

BACCHIS, poursuivant.

Dis-lui que je suis prisonnière,
Mais qu'avant peu j'aurai franchi murs et barrière,
Et qu'il m'attende. Va, je te suivrai bientôt.

SYRUS, à part.

(Haut.)

Tout est perdu. Bacchis! Bacchis! de grâce, un mot!
Cette enfant, dites donc, où va-t-elle si vite?
Rappelez-la, voyons!

BACCHIS.

Va toujours, ma petite.

SYRUS.

La somme est dans mes mains, on vous la comptera...

BACCHIS.

Mais je reste.

SYRUS, poursuivant.

A l'instant.

BACCHIS.

Fi donc! quand on voudra.
Rien ne presse, Syrus.

SYRUS.

Seulement, vous dirai-je?...

BACCHIS.

Eh bien?

SYRUS.

Il serait bon qu'avec votre cortége
Vous allassiez loger là, chez notre voisin.

BACCHIS.

Pourquoi, maître rusé? dans quel profond dessein?
Parle.

SYRUS.

D'y fabriquer à l'aise vos dix mines.

BACCHIS.

Te moques-tu de moi? Qu'est-ce que tu rumines?

SYRUS.

Soyez tranquille.

BACCHIS, à Clinias.

Et vous! me restez-vous toujours?

CLINIAS.

Non, Bacchis; Clitiphon rejoindra ses amours.

BACCHIS, à Syrus.

Allons.

SYRUS.

Suivez-moi donc par ici, chère belle.

(Il frappe à la porte de Ménédème.)

Hé! là dedans, Dromon, écoute!

DROMON, de l'intérieur.

Qui m'appelle?

SYRUS.

Moi, Syrus.

DROMON, paraissant.

Que veux-tu?

(Bacchis entre chez Ménédème, accompagnée de Clinias.)

SYRUS, à Dromon.

Va-t'en prendre, chez nous,
Les femmes de Bacchis, et mène-les chez vous.

DROMON.

Pourquoi?

SYRUS.

Chut! Fais charger aussi tout leur bagage.
Chrémès, voyant cela, va reprendre courage.
Il ne se doute pas que ces petits profits
Lui coûteront bien cher, au train que va son fils.
Toi, Dromon, pas un mot.

DROMON.

J'entends : à la muette.

(Dromon entre chez Chrémès. Syrus se tient à l'écart sans parler. Ce silence semble indiquer une lacune dans le texte.)

SCÈNE IV

SYRUS, CHRÉMÈS.

CHRÉMÈS, sortant de sa maison et sans voir Syrus.

Le sort de Ménédème, à la fin, m'inquiète;
Cette femme et ses gens, c'est un monde à nourrir.
Il pourra bien, d'abord, n'en pas beaucoup souffrir :
Clinias, dans son cœur, tient encor trop de place;
Mais, plus tard, il va faire une étrange grimace,

Et penser, en voyant ce train-là chaque jour,
Que son fils eût bien pu différer son retour.
Eh! mais, voilà Syrus!

SYRUS, à part.

Il a l'air de m'attendre :
Parlons-lui.

CHRÉMÈS.

Syrus!

SYRUS.

Ah!

CHRÉMÈS.

Que vas-tu nous apprendre?

SYRUS.

Je vous cherchais.

CHRÉMÈS.

Je lis, dans ce regard sournois,
Quelque orgueil; Ménédème est cerné, je le vois.

SYRUS.

Oui. C'était convenu; notre homme est dans la nasse.
Aussitôt fait que dit.

CHRÉMÈS.

Viens là, que je t'embrasse!
Je n'y tiens plus, Syrus, approche, heureux vainqueur.
Je ferai ta fortune un jour, et de bon cœur.

SYRUS.

Et si vous saviez tout... Quelle ruse subtile...

CHRÉMÈS.

Te vantes-tu déjà?

SYRUS.

Moi? C'est bien inutile;
Je dis la vérité.

CHRÉMÈS.

Parle donc, je languis.

SYRUS.

Il croit que Clitiphon est l'amant de Bacchis.
Et c'est pour vous cacher, à vous, ce beau mystère,
Que le bon Clinias la garde chez son père.
Vous comprenez : voilà déjà pour l'entretien.

CHRÉMÈS.

Parfait!

SYRUS.

Qu'en pensez-vous?

CHRÉMÈS.

Merveilleux!

SYRUS.

Ce n'est rien.

En voici bien d'une autre; écoutez cette fable :
Il connaît votre fille; il la trouve adorable.
Il ne veut qu'elle, enfin, pour épouse.

CHRÉMÈS.

Comment!

Celle que nous avons retrouvée?

SYRUS.

Oui, vraiment.

Il vous la fera bien demander par son père;
Ce sera drôle.

CHRÉMÈS.

En quoi? Je ne comprends plus guère.

SYRUS.

Vous ne comprenez pas? Vous avez l'esprit lent.

CHRÉMÈS.

Peut-être.

SYRUS.

C'est déjà plus d'un demi-talent
Qu'il soutire au vieillard pour entrer en ménage,
Pour le trousseau, les frais... Vous comprenez, je gage,
A présent?

CHRÉMÈS.

Mais il faut l'acheter, ce trousseau.

SYRUS.

Oui.

CHRÉMÈS.

Mais, ma fille, moi, je la garde. Tout beau!

SYRUS.

Vous la gardez? Comment?

CHRÉMÈS.

J'aime assez ta surprise.

Un jeune homme qui...

SYRUS.

Bon! faites à votre guise...

J'entendais bien laisser la chose comme elle est,
Mais feindre pour un temps...

CHRÉMÈS.

Feindre, ici, me déplaît.
Trouve un autre moyen; ne me mets pas en cause.
Moi, souscrire à des nœuds qu'un ami me propose,
Pour l'éconduire après!

SYRUS.

Je croyais...

CHRÉMÈS.

Bien à tort.

SYRUS.

Pourtant, cela se voit : on accepte d'abord.
Je n'ai rien fait, d'ailleurs, que sur licence expresse.

CHRÉMÈS.

Je l'avoue.

SYRUS.

A présent, j'ai tenu ma promesse.
Quant au reste, ma foi, je m'en lave les mains.

CHRÉMÈS.

Je veux encor t'aider, mais prends d'autres chemins.

SYRUS.

Soit! qu'on en trouve donc, et puissent-ils vous plaire!
Mais avez-vous songé, Chrémès, à l'autre affaire?
Ce quelque peu d'argent, pour votre fille dû
A Bacchis, vous savez, l'a-t-on enfin rendu?
Car tout le monde sait que vous n'êtes pas homme
A répondre : « Est-ce à moi qu'on a prêté la somme?
Ai-je rien garanti, rien promis, rien reçu?
Pouvait-on engager ma fille à mon insu? »
Vains détours, que peut seule inspirer l'avarice;
La justice absolue est la pire injustice.

CHRÉMÈS.

Je n'y recourrai pas.

SYRUS.

Oh! pardieux! je le sais.
D'autres que vous pourraient le faire avec succès;
On vous croit opulent, mais chacun vous estime.
La source de vos biens est claire et légitime.

CHRÉMÈS.

Aussi vais-je payer Bacchis.

SYRUS.

Non, croyez-moi;
Chargez-en votre fils.

CHRÉMÈS.

Clitiphon? lui?... Pourquoi?

SYRUS.

Il passe maintenant pour être amoureux d'elle,
La chose en paraîtra d'autant plus naturelle.
Vous servez mes projets, d'ailleurs, en le chargeant
De ce soin... Mais il vient : allez prendre l'argent.

CHRÉMÈS.

J'y vais.

(Il entre dans sa maison.)

SCÈNE V

CLITIPHON, SYRUS.

CLITIPHON, se croyant seul.

Je suis à bout; la plus petite chose
Pèse comme un fardeau sitôt qu'on vous l'impose.
Le chemin était bon, j'ai marché peu de temps,
N'importe, c'est assez, me voilà sur les dents.
Chose étrange! à présent, je n'ai plus qu'une crainte :
C'est que, dans l'intérêt de leur maudite feinte,
Il ne me faille encor m'enfuir loin de tes yeux,
Bacchis, mon seul bonheur! Ah! Syrus, que les dieux,
Sans en excepter un, soit mâle, soit femelle,
Te confondent, maraud, pour prix d'un si beau zèle,
Pour tes inventions et tes ruses d'enfer,
Tyran de mon esprit et bourreau de ma chair!

SYRUS.

Les dieux vous traiteront plus mal que moi, je pense,
Vous qui voulez me perdre avec votre imprudence.

CLITIPHON.

Ah! que ne l'ai-je fait! Tu m'as si bien servi!

SYRUS.

Poursuivez, Clitiphon, allez; je suis ravi
D'essuyer près de vous cet injuste reproche,
Avant que cet argent passe dans votre poche.

CLITIPHON.

Comment t'en dire moins? Quoi! tu vas me chercher
Bacchis, et je ne puis ensuite l'approcher!

SYRUS.

Je vous pardonne. Mais savez-vous la nouvelle?
Devinez où demeure, à présent, votre belle?

CLITIPHON.

Chez nous?

SYRUS.

Bien mieux!

CLITIPHON.

Où donc, alors?

SYRUS.

Chez votre ami.

CLITIPHON.

Je suis perdu!

SYRUS.

Non pas, sauvé plus qu'à demi.
Vous allez à l'instant lui porter ses dix mines.

CLITIPHON.

On nous les prêterait! Mais qui donc? Tu badines.

SYRUS.

Votre père.

CLITIPHON.

Moqueur!

SYRUS.

Le fait vous répondra.

CLITIPHON.

O Fortune! Mon père! il s'exécutera?
Cher Syrus!

SYRUS.

Chut! voilà le prêteur en personne.
Mais de ce qu'il dira que rien ne vous étonne.
Sachez me soutenir quand il en sera lieu,
Faites ce qu'il exige, et surtout parlez peu.

SCÈNE VI

CHRÉMÈS, CLITIPHON, SYRUS.

CHRÉMÈS, portant un sac d'argent.

Eh bien, et Clitiphon?

SYRUS, bas, à Clitiphon.

Dites : « Ici, mon père. »

CLITIPHON.

Ici, mon père.

SYRUS.

Bien.

CHRÉMÈS, à Syrus.

Tu l'as instruit, j'espère?

SYRUS.

A peu près.

CHRÉMÈS.

(A Clitiphon.)

C'est assez. Prends, et porte ceci.

SYRUS, à Clitiphon.

Prenez, mais prenez donc! Pourquoi rester ainsi,
Comme une borne?

CLITIPHON.

Soit. Donnez, mon père.

SYRUS.

Vite!
Suivez-moi. — Vous, Chrémès, restez. Notre visite
Sera bientôt finie, attendez-nous un peu.

(Ils entrent chez Ménédème.)

SCÈNE VII

CHRÉMÈS, seul.

C'est dix mines, déjà, que je perds à ce jeu,
Pour ma fille, disons : pour frais de nourriture;
Mettons-en dix encor, c'est peu pour sa parure.

Puis, enfin, deux talents, car il faut la doter.
Que de fléaux l'usage a su faire accepter!
Je dois donc, aujourd'hui, toute affaire cessante,
Chercher comme un niais un homme qui consente
En se faisant prier, et par-devant témoins,
A me prendre cet or, le fruit de tant de soins.

SCÈNE VIII

MÉNÉDÈME, CHRÉMÈS.

MÉNÉDÈME, *à Clinias, qu'on ne voit pas.*
Oui, mon fils, me voilà le plus heureux des pères,
Puisqu'enfin, renonçant à toutes tes chimères,
Tu veux bien te ranger.

CHRÉMÈS, *à part.*
Quelle erreur!

MÉNÉDÈME.
Ah! Chrémès!
Je vous cherchais, ami; vous pouvez, désormais,
Nous sauver, moi, mon fils, et toute la famille.

CHRÉMÈS.
Plaise au ciel!

MÉNÉDÈME.
Vous avez retrouvé votre fille?

CHRÉMÈS.
Eh bien?

MÉNÉDÈME.
Eh bien, mon fils brûle de l'épouser.

CHRÉMÈS.
Dieux! quel homme! A ce point se laisser abuser!

MÉNÉDÈME.
Comment?

CHRÉMÈS.
Et ce complot, voisin, ne vous déplaise,
Pour vous faire donner votre argent plus à l'aise,
L'oubliez-vous?

MÉNÉDÈME.

Non pas.

CHRÉMÈS.

C'en est la suite.

MÉNÉDÈME.

Eh! oui.
Je comprends. — O mon rêve! espoir évanoui!
Retomber de si haut!

CHRÉMÈS.

Et cette femme, encore,
Que vous gardez chez vous, pensant que je l'ignore,
Elle est à Clitiphon?

MÉNÉDÈME.

Ils me l'ont dit ainsi.

CHRÉMÈS.

Et vous croyez...?

MÉNÉDÈME.

Moi? Tout.

CHRÉMÈS.

Ils prétendent aussi
Votre fils amoureux de ma fille, autre conte.
Je l'accepte, dit-on, pour mon gendre, et l'on compte
Vous faire encor payer les robes, les bijoux?

MÉNÉDÈME.

Tout cela pour Bacchis?

CHRÉMÈS.

Eh! pour qui croyez-vous?

MÉNÉDÈME.

Il faut donc renoncer, voisin, à tant de joie.
N'importe! perdons tout pourvu que je le voie.
Que lui dire pour vous, Chrémès? comment agir
Pour que de son mensonge il ait moins à rougir?
J'ai peur de l'affliger.

CHRÉMÈS.

Ah! c'est trop de faiblesse!

MÉNÉDÈME.

J'ai commencé, voisin; voulez-vous que je cesse
Déjà? Secondez-moi.

CHRÉMÈS.

Soit. Allons : dites-lui
Que vous m'avez soumis sa demande aujourd'hui.

MÉNÉDÈME.

Bien. Et puis?

CHRÉMÈS.

Que la chose a paru me sourire,
Qu'il me plaît comme gendre ; allez jusqu'à lui dire
Que je consens à tout.

MÉNÉDÈME.

Ah ! j'attendais ceci.

CHRÉMÈS.

Pour vous mettre plus tôt sans doute à sa merci,
Et lui donner enfin tout ce que bon lui semble.

MÉNÉDÈME.

C'est là ce que je veux, en effet.

CHRÉMÈS.

Mais je tremble
Que vous ne vous lassiez à marcher de ce pas ;
Allez-y par degrés, mon voisin, en tout cas :
Plus vous seriez donnant, plus on serait avide ;
Tenez-moi donc un peu cette jeunesse en bride.

MÉNÉDÈME.

J'y veillerai.

CHRÉMÈS.

Sachez, avant d'aller plus loin,
Ce qu'il attend de vous. Moi, je rentre. Au besoin,
Je suis là, tout à vous.

MÉNÉDÈME.

Combien je vous rends grâce !
Je veux vous consulter sur tout ce qui se passe.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

MÉNÉDÈME, CHRÉMÈS.

MÉNÉDÈME, *seul.*

Je ne me donne pas pour un homme bien fin,
Ni pour très-avisé ; mais Chrémès, mon voisin,
Mon tuteur, mon recteur, mon souffleur, peut-on dire,
De ce côté, ma foi, prête bien plus à rire.
Tous les surnoms d'un sot, bûche, lourdaud, butor,
Pour me qualifier, sont bien faibles encor;
Mais pas un d'eux ne sied à Chrémès : sa sottise
Restera de beaucoup au-dessus, quoi qu'on dise.

CHRÉMÈS, *sur le seuil de sa porte et parlant à sa femme, qu'on ne voit pas.*

Assez ! remerciez les dieux, ma femme, assez !
Vous les jugez par vous, sans doute : vous pensez
Qu'il les faut assourdir, sans pitié ni relâche,
Et qu'ils n'entendent rien que ce qu'on leur rabâche.
— Mais mon fils et Syrus devraient bien être ici.

MÉNÉDÈME.

Qui donc, mon cher Chrémès, attendez-vous ainsi?

CHRÉMÈS.

Ah! c'est vous, Ménédème. Eh bien, et cette affaire?
A votre jeune fils ma réponse a dû plaire?
De mon consentement l'avez-vous informé?...

MÉNÉDÈME.

A l'instant même.

CHRÉMÈS.

Eh bien?

MÉNÉDÈME.

Il a paru charmé.

Il n'attend que la noce.

CHRÉMÈS.

Ah! souffrez que j'en rie.

MÉNÉDÈME.

Vous avez l'air bien gai. De quoi donc, je vous prie?

CHRÉMÈS.

Je pensais à Syrus : c'est un homme complet.

MÉNÉDÈME.

Ah! vraiment?

CHRÉMÈS.

Et qui donne aux gens l'air qu'il lui plaît.

MÉNÉDÈME.

Oui, selon vous, mon fils était stylé d'avance,
Et sa joie était feinte.

CHRÉMÈS.

Oui.

MÉNÉDÈME.

C'est ce que je pense.

CHRÉMÈS.

Ah! c'est un fin renard.

MÉNÉDÈME.

Plus que vous ne croyez.

CHRÉMÈS.

Qu'entendez-vous par là?

MÉNÉDÈME.

Tenez, plutôt, voyez...

CHRÉMÈS.

Un instant. Dites-moi d'abord où vous en êtes
Pour l'argent; car, sans doute, on a parlé d'emplettes,
En sachant ma réponse, et Dromon, d'un air doux,
Aura bien dit un mot d'esclaves, de bijoux;
Prétextes pour avoir de l'argent à leur guise.

MÉNÉDÈME.

Non.

CHRÉMÈS.

Quoi! non?

MÉNÉDÈME.

Pas un mot. Jugez de ma surprise.

CHRÉMÈS.

Et votre fils?

MÉNÉDÈME.

Mon fils non plus. Ce qu'il veut, lui,
C'est être marié, s'il se peut, aujourd'hui.

CHRÉMÈS.

C'est étrange. Et Syrus?

MÉNÉDÈME.

Syrus, même silence.

CHRÉMÈS.

Je m'y perds.

MÉNÉDÈME.

Vous, Chrémès, homme d'expérience,
Vous qui savez toujours ce que les autres font?
Sachez donc que Syrus a dressé Clitiphon,
Et si bien, que mon fils a l'air, moins que personne,
De l'amant de Bacchis; voilà qui vous étonne.

CHRÉMÈS.

Que dites-vous?

MÉNÉDÈMÉ.

Les mains qu'on serre tendrement,
Les regards, les baisers, je n'en dis rien.

CHRÉMÈS.

Comment?
Peut-on mieux simuler...?

MÉNÉDÈME.

Peuh!

CHRÉMÈS.

Mais c'est tout, j'espère?

MÉNÉDÈME.

Oh! que non : j'ai chez nous, au fond, sur le derrière,
Certain cabinet noir; j'y fais dresser un lit...

CHRÉMÈS.

Et mon fils?

MÉNÉDÈME.

Clitiphon? Aussitôt fait que dit :
Il y court.

CHRÉMÈS.

Seul?

MÉNÉDÈME.

Oui, seul.

CHRÉMÈS.

Ah! voilà qui me glace.

MÉNÉDÈME.

Puis Bacchis...

CHRÉMÈS.

Seule?

MÉNÉDÈME.

Seule, oui.

CHRÉMÈS.

C'est le coup de grâce.

MÉNÉDÈME.

Ils s'enferment.

CHRÉMÈS.

J'étouffe! Et le pauvre amoureux,
A-t-il vu?

MÉNÉDÈME.

Comme moi : nous étions là, tous deux.

CHRÉMÈS.

Ah! je comprends, voisin; Bacchis est la maîtresse
De mon fils. C'est la mort, la honte, la détresse.

MÉNÉDÈME.

En quoi?

CHRÉMÈS.

Je n'en ai plus pour dix jours, seulement.

MÉNÉDÈME.

Quoi donc? Parce qu'il sert son ami chaudement?...

CHRÉMÈS.

Dites donc son amie.

MÉNÉDÈME.

En prenant qu'il le serve.

CHRÉMÈS.

Allons donc! Pousse-t-on la douceur, la réserve
Jusqu'à voir froidement caresser devant soi...

MÉNÉDÈME.

Mais oui, pour m'attraper.

CHRÉMÈS.

Bien! Moquez-vous de moi.

Ah! combien je m'en veux! Idiot! vieille cruche!
J'avais tant de moyens de prévoir cette embûche!
Tout s'est fait sous mes yeux. Il faut qu'ils aient un front...
Mais, si je vis, voisin, certe ils me le paîront.

MÉNÉDÈME.

Possédez-vous, ami, montrez l'âme d'un sage.
Que mon exemple, au moins, vous serve.

CHRÉMÈS.

Non. J'enrage.

MÉNÉDÈME.

Est-bien vous, Chrémès, que j'entends aujourd'hui;
Et ne savez-vous donc que conseiller autrui?
Ce serait à rougir.

CHRÉMÈS.

Que faut-il que je fasse?

MÉNÉDÈME.

Ce que vous m'accusiez, à cette même place,
D'avoir trop négligé près de mon propre fils :
Soyez père, obtenez qu'il cherche vos avis,
Et vous ouvre, au besoin, son âme toute grande;
Que tout ce qu'il lui faut, de vous seul il l'attende,
De peur qu'il ne s'adresse à quelque autre un beau jour,
Et, comme a fait le mien, ne vous fuie à son tour.

CHRÉMÈS.

Qu'il aille au bout du monde en quête de supplices,
Si je dois être ici ruiné par ses vices;
Car, s'il me faut longtemps supporter ce fardeau,
Vous pouvez me passer, voisin, votre râteau.

MÉNÉDÈME.

Que d'ennuis vous bravez, si vous n'y prenez garde :
On refuse d'abord, on hésite, on retarde;
Puis, enfin, on se rend, mais quand le mal est fait.

CHRÉMÈS.

Ah! vous ne savez pas...

MÉNÉDÈME.

Faites comme il vous plaît;
Mais, voyons, voulez-vous nous donner votre fille?
Préférez-vous quelqu'un?

CHRÉMÈS.

Non pas, gendre et famille,
Chez vous, tout me convient.

MÉNÉDÈME.

Pour la dot, en ce cas,
Que dirai-je à mon fils?... Vous ne répondez pas?

CHRÉMÈS.

La dot?

MÉNÉDÈME.

Oui, la dot.

CHRÉMÈS.

Ah!

MÉNÉDÈME.

N'en soyez pas en peine.
Grosse ou non, j'y tiens peu.

CHRÉMÈS.

Vu notre état de gêne,
Ce sera deux talents... Mais disons : tout mon bien;
Vous pouvez nous sauver, ami, par ce moyen.
Dites qu'elle aura tout, de grâce, Ménédème.

MÉNÉDÈME.

Quel étrange projet!

CHRÉMÈS.

Devant mon fils, lui-même,
Feignez d'être surpris, demandez-lui comment
Je puis agir ainsi.

MÉNÉDÈME.

D'autant plus aisément,
Qu'en vérité, Chrémès, je ne m'en doute guère.

CHRÉMÈS.

Mes raisons, croyez-moi, sont celles d'un bon père:
Je veux dompter, réduire un jeune libertin
Emporté, malgré moi, vers un danger certain.
Je prétends qu'il ne sache où donner de la tête.

MÉNÉDÈME.

Quoi?

CHRÉMÈS.

Brisons là, voisin, c'est une affaire faite.

MÉNÉDÈME.

Vous le voulez?

CHRÉMÈS.

Oui.

MÉNÉDÈME.

Soit.

CHRÉMÈS.

Prévenez Clinias
Qu'il peut venir chercher sa femme de ce pas.
Quant à mon fils, je vais le traiter, je vous jure,
— Dans les mots, et sans rien qui blesse la nature. —
Mais Syrus...

MÉNÉDÈME.

Ah! Syrus...
(Il sort pour aller chercher Clitiphon.)

CHRÉMÈS, poursuivant.

Je le ferai si beau,
Et si bien étrillé, le fourbe, que sa peau
Garde tant qu'il vivra la marque de son maître.
Me jouer à ce point! me bafouer! Le traître!
Une veuve sans aide, et toute à sa merci,
N'eût pas, Dieu me pardonne, été menée ainsi.

SCÈNE II

CLITIPHON, MÉNÉDÈME, CHRÉMÈS, SYRUS.

CLITIPHON, arrivant avec Ménédème.

Ai-je donc mérité cet excès de colère,
Ménédème? Un seul jour m'a-t-il ravi mon père?
Me priver de son bien, me maudire! Et pourquoi?
Qu'ai-je fait qu'à mon âge il n'ait fait comme moi?

MÉNÉDÈME.

Je comprends que cela vous touche et vous étonne,
Vous que ce coup subit vient d'atteindre en personne;
Car, moi qui ne le sens que pour vous, Clitiphon,
Moi, votre ami! ce trait m'accable et me confond.

CLITIPHON.

Vous disiez que mon père était ici.

MÉNÉDÈME.

Sans doute,
Le voilà.

CHRÉMÈS.

Clitiphon, croyez bien qu'il m'en coûte;
Mais pourquoi m'accuser? C'est dans votre intérêt
Que j'agis. Je vous sauve en portant cet arrêt.
Dès que je vous ai vu la tête si légère,
Tout au plaisir, traitant l'avenir de chimère,
J'ai dû vous protéger par le plus court moyen;
J'ai voulu conjurer la perte de ce bien
Que je vous destinais quand vous en étiez digne.
Vous aviez des parents, et même en droite ligne:
Je leur ai donné tout. Près d'eux, vous trouverez
Du pain, un vêtement, un asile assurés;
Toutes choses qu'au moins on ne met pas en gage.

CLITIPHON.

Ah! malheureux!

MÉNÉDÈME.

J'ai pris le parti le plus sage
Pour éviter qu'un bien péniblement acquis
Ne tombât de vos mains dans celles de Bacchis!

SYRUS, à part.

Mon compte est fait; je vois se dresser la potence.
Quel trouble j'ai causé par mon imprévoyance!

CLITIPHON.

Je n'ai plus qu'à mourir.

CHRÉMÈS.

Apprenez, avant tout,
A vivre, et puis mourez si c'est là votre goût.

SYRUS.

Maître, oserai-je?...

CHRÉMÈS.

Dis.

SYRUS.

Mais en toute assurance?

CHRÉMÈS.

Parle.

SYRUS.

Quelle injustice ou quelle extravagance!
Doit-il payer pour moi qui seul ai fait le mal?

CHRÉMÈS.

Bon! ne t'en mêle pas; cela doit t'être égal.
Quelqu'un t'accuse-t-il? Me suis-je fait ton juge?
Passe-toi d'avocat et d'autel de refuge.

(Il fait mine de se retirer.)

SYRUS.

Chrémès! que faites-vous?

CHRÉMÈS.

Je suis calme, on le voit.
Qu'on ne se fâche point si j'use de mon droit.

(Il sort, ainsi que Ménédème.)

SCÈNE III

CLITIPHON, SYRUS.

SYRUS.

Eh bien, où donc est-il? Parti, sans rien entendre!
Moi qui voulais...

CLITIPHON.

Quoi donc?

SYRUS.

Savoir où j'irai prendre
Ma pitance, à présent que nous sommes chassés.
Vous, votre sœur pour deux en aura bien assez.

CLITIPHON.

Nous en voilà, Syrus, à craindre la famine.

SYRUS.

Oh! vivons seulement, et bientôt j'imagine...

CLITIPHON.

Après?

SYRUS.

Nous trouverons au moins... de l'appétit.

CLITIPHON.

Dans un pareil état faire encor de l'esprit!
Trouve un moyen, plutôt...

SYRUS.

C'est bien ce que j'espère.
J'y pensais, là, tandis qu'il grondait, ce bon père,
Et je crois que...

CLITIPHON.

Voyons, ouvre au moins un avis.

SYRUS.

Bientôt...

CLITIPHON.

Quoi?

SYRUS.

C'est cela : vous n'êtes pas leur fils.

CLITIPHON.

Allons-donc, es-tu fou?

SYRUS.

Sachez ce qui me pèse,
Et vous déciderez, après, tout à votre aise.
Tant qu'ils n'eurent que vous, tendres et généreux,
Leur unique bonheur fut de vous voir heureux.
Objet de leur orgueil, espoir de la famille,
Rien de trop beau pour vous. Il leur tombe une fille :
De leur sang, pour le coup! Qu'arrive-t-il alors?
Un prétexte est trouvé pour vous jeter dehors.

CLITIPHON.

C'est assez vraisemblable.

SYRUS.

Est-ce que votre père,
Autrement, se fût mis à ce point en colère?

CLITIPHON.

En effet.

SYRUS.

Autre chose à présent, s'il vous plaît :
Quand un fils est en faute, une mère, on le sait,
Intervient près du père et lui demande grâce;
Il me semble qu'ici rien de tel ne se passe.

CLITIPHON.

C'est vrai. Que faire, alors, Syrus?

SYRUS.

Demandez-leur
De vous dire tout net ce qu'ils ont dans le cœur.

Si vous êtes leur fils, pour moi la chose est claire,
Ils vous pardonneront; mais, dans le cas contraire,
Au moins vous feront-ils connaître vos parents.

CLITIPHON.

Bien! Syrus, le conseil est parfait; je m'y rends.

(Il traverse la scène et entre chez son père.)

SCÈNE IV

SYRUS, seul.

Ma foi! je viens d'avoir une idée assez bonne.
Il faut que Clitiphon ne compte sur personne;
Moins il aura d'espoir, plus la paix se fera
A son profit. Qui sait? On nous le mariera,
Et sans m'en savoir gré, car ainsi va le monde.
Mais qu'entends-je?... Chrémès! Il vient faire sa ronde.
Fuyons bien vite. Après ce qui vient d'arriver
Comment ne m'a-t-il pas encor fait enlever!
Allons voir Ménédème; il faut qu'il me promette
D'intercéder pour moi, car ce vieux m'inquiète.

(Il entre chez Ménédème.)

SCÈNE V

CHRÉMÈS, SOSTRATA.

SOSTRATA.

Prenez garde, Chrémès, il est temps d'y songer;
Vous mettez votre fils en un grave danger.
Quel étrange projet! un homme sage, un père!

CHRÉMÈS.

Ah! vous êtes bien femme et vous ne changez guère.
Ai-je rien fait jamais, rien dit, rien désiré,
En quoi vous ne m'ayez toujours contrecarré?

Par où pèche mon plan pour qu'il vous inquiète?
Vous ne sauriez le dire et vous me tenez tête.
Folle!

SOSTRATA.

Je ne saurais...?

CHRÉMÈS.

Ah! qu'ai-je dit, hélas!
Non, non, vous le sauriez. Ne recommençons pas.

SOSTRATA.

Sur un pareil sujet, vouloir que je me taise!

CHRÉMÈS.

Non pas. J'irai mon train, mais parlez à votre aise.

SOSTRATA.

Ah!

CHRÉMÈS.

Oui.

SOSTRATA.

Voyez le mal que vous avez causé:
Il craint d'être un enfant supposé.

CHRÉMÈS.

Supposé?

SOSTRATA.

Eh! oui, mon cher mari.

CHRÉMÈS.

Fortifiez ses craintes:
Dites-lui que c'est vrai.

SOSTRATA.

Moi, de pareilles feintes?
M'en préservent les dieux! Un fils que je leur dois,
Le renier?

CHRÉMÈS.

Plus tard, vous lui rendrez ses droits.
D'un seul mot, vous pourrez lui faire tout connaître.

SOSTRATA.

Parce qu'il nous arrive une fille, peut-être?

CHRÉMÈS.

Non; mais par des raisons d'un effet moins douteux,
Par la conformité qui règne entre vous deux;
Car en vain nieriez-vous que vous êtes sa mère;
Il a tous les défauts de votre caractère,

Et vous seule, d'ailleurs, je le vois aujourd'hui,
Avez pu mettre au monde un fils pareil à lui.
Mais le voilà, parbleu! Quel air digne et sévère.
On va le voir à l'œuvre.

SCÈNE VI

CLITIPHON, CHRÉMÈS, SOSTRATA.

CLITIPHON.

Écoutez-moi, ma mère :
Si vous m'avez aimé; si, dans un temps plus doux,
Cent fois le nom de fils me fut donné par vous,
De grâce, ayez pitié, vous qui fûtes si bonne,
D'un enfant étranger que chacun abandonne.
Nommez-moi mes parents, mon père, quel qu'il soit,
Je vous en prie encor, c'est mon vœu, c'est mon droit.

SOSTRATA.

Toi, mon fils, étranger? Tu n'en crois rien, j'espère!

CLITIPHON.

Je sais ce qu'il en est.

SOSTRATA.

Quelle erreur! pauvre mère!
Ah! puisses-tu vieillir après nous, à ton tour,
Mon fils, comme il est vrai que tu nous dois le jour.
Si tu m'aimes un peu, si ma douleur te touche,
Que jamais ce mot-là ne sorte de ta bouche!

CHRÉMÈS.

Et moi, si tu me crains, tâche de vivre mieux.
Assez de ces mœurs-là.

CLITIPHON.

Quelles mœurs?

CHRÉMÈS.

Tu le veux,
Soit. Vaurien, paresseux, libertin, hypocrite,
Fourbe, dissipateur, je t'épargne la suite,
Voilà tes qualités. Sois sûr de tout cela
Comme d'être mon fils.

CLITIPHON.

Quel bon père j'ai là!

CHRÉMÈS.

Non, certes, fusses-tu sorti de ma cervelle,
Comme, la lance au poing, Pallas sortit de celle
De Jupiter, jamais je ne me laisserai
Décrier pour tes mœurs ; tiens-le pour assuré.

SOSTRATA.

Ah! que les dieux!...

CHRÉMÈS.

Les dieux n'en feront qu'à leur guise;
Moi, je fais de mon mieux. Vois quelle est ta sottise,
Clitiphon : que veux-tu? tes parents? Tu les as.
Cherche-moi donc plutôt tout ce que tu n'as pas :
L'agrément de ton père et le meilleur système
Pour conserver le bien qu'il a gagné lui-même,
Plutôt que d'amener par ruse sous son toit
Une... Je tais le nom pour ta mère ; mais toi,
La pudeur est sans doute inconnue à ton âme,
Rien n'a pu t'arrêter dans ce projet infâme.

CLITIPHON, à part.

Ah! combien il me rend à moi-même odieux!
Comment, par quel moyen trouver grâce à ses yeux?

SCÈNE VII

MÉNÉDÈME, CLITIPHON, CHRÉMÈS, SOSTRATA.

MÉNÉDÈME, à part.

Non, vraiment, ce Chrémès est par trop dur, en somme;
Torturer à ce point son fils, un si jeune homme!
Il est temps que j'arrive en conciliateur.
Les voici.

CHRÉMÈS.

Ménédème! eh bien, quelle lenteur!
Que ne vient-on chercher la dot et la future?
Le contrat n'attend plus que votre signature.

SOSTRATA.

Au nom du ciel ! Chrémès, quittez un tel dessein.

CLITIPHON.

Pardonnez-moi, mon père.

MÉNÉDÈME.

Allons, mon cher voisin,
Laissez-vous attendrir.

CHRÉMÈS.

Qui, moi? que j'abandonne
Tout mon bien à Bacchis? Vous me la donnez bonne.
Jamais.

MENÉDÈME.

Nous serions là pour ne le point souffrir.

CLITIPHON.

Grâce, mon père, ou bien vous me verrez mourir !

SOSTRATA.

Mon cher mari !...

MÉNÉDÈME.

Voisin, détendez cette fibre.

CHRÉMÈS.

Allons, il faut céder ! Je ne serais pas libre :
Je me rends.

MÉNÉDÈME.

C'est heureux !

CHRÉMÈS.

Mais à condition
Qu'il se mette à présent à ma discrétion.

CLITIPHON.

Ordonnez, vous verrez si jamais je refuse.

CHRÉMÈS.

Tu vas te marier.

CLITIPHON, effrayé.

Mon père !

CHRÉMÈS.

Point d'excuse.

MÉNÉDÈME.

Soit. J'en réponds.

CHRÉMÈS.

Mais lui? Je n'ai rien entendu.
Il se tait.

CLITIPHON, à part.

Marié! Grands dieux! je suis perdu.

SOSTRATA.

Tu balances, mon fils?

CHRÉMÈS.

Autrement, point de grâce.
Qu'il choisisse.

MÉNÉDÈME.

Pour vous, est-il rien qu'il ne fasse?

SOSTRATA.

De loin, le mariage est fait pour effrayer;
Mais, de près, ce n'est rien. Le tout est d'essayer.

CLITIPHON.

Allons, j'obéirai, mon père.

SOSTRATA.

Sois tranquille :
Je te garde une fille avenante et docile,
Que tu préféreras à tout ce que tu perds :
Celle de Phanocrate.

CLITIPHON.

Une rousse aux yeux pers,
Avec un nez crochu sur une large bouche?

CHRÉMÈS.

Voyez le délicat : croirait-on qu'il y touche?

SOSTRATA.

Eh bien, une autre, soit.

CLITIPHON.

Pourquoi vous mettre en frais?
J'ai, puisqu'il faut céder, mon affaire à peu près.

SOSTRATA.

Voilà parler, enfin.

CLITIPHON.

La fille d'Archonide.

SOSTRATA.

A merveille!

CLITIPHON.

A présent, je voudrais...

CHRÉMÈS.

Quoi?

CLITIPHON.

Mon guide,
Syrus; il n'a rien fait que pour moi, c'est assez.
Faites-lui grâce.

CHRÉMÈS.

(Au public.)

Soit. Et vous, applaudissez!

FIN DU BOURREAU DE SOI-MÊME.

LES ADELPHES

OU

LES FRÈRES

LE TITRE

Cette pièce fut représentée aux jeux funèbres de Paul-Emile, ordonnés par Q. Fabius Maximus et L. Cornélius l'Africain. Elle fut jouée par la troupe de L. Attilius de Préneste et de Minutius Prothymus. Flaccus, affranchi de Claude, en fit la musique, où il employa les flûtes tyriennes. Elle est tirée d'une pièce grecque de Ménandre. On la donna pour la première fois sous le consulat de L. Anicius et de M. Cornélius.

PERSONNAGES :

LE PROLOGUE.

MICION } frères.
DÉMÉAS

ESCHINE, fils de Déméas, adopté par Micion.

CTÉSIPHON, autre fils de Déméas.

SOSTRATA, mère de Pamphila.

PAMPHILA, aimée d'Eschine (ne paraît pas sur la scène).

CANTHARA, nourrice de Pamphila.

HÉGION, parent de Sostrata.

GÉTA, esclave de Sostrata.

SANNION, marchand d'esclaves.

DROMON } esclaves de Micion.
SYRUS

PERSONNAGES MUETS

CALLIDIE, esclave enlevée par Eschine.

PARMÉNON, esclave d'Eschine.

La scène se passe à Athènes.

LE PROLOGUE

Épié dans ses vers par de méchants esprits,
Et craignant leur venin pour ses nouveaux écrits,
L'auteur, dont cette troupe est ici l'interprète,
Veut lui-même au public dénoncer le poëte,
Et savoir, à propos d'un reproche banal,
Si sa muse, soumise à votre tribunal,
Doit être désormais plus humble ou plus hardie.

Le poëte Diphile a fait la comédie
Dont le titre est, en grec : *Synapothnescontés*,
Et d'où Plaute a tiré ses *Commorientés*.
(*Un seul mot nomme ainsi, pour l'une et l'autre fable,*
De la vie à la mort, un couple inséparable[1].)
L'auteur grec fait ravir par un jeune garçon
Une esclave au marchand qui la tient à rançon;
Plaute omet ce détail; Térence, il le confesse,
L'a gardé mot pour mot, jugez donc par sa pièce
Si c'est bien là commettre un larcin en fait d'art,
Ou reprendre un sujet négligé par hasard.

Quant à certains soupçons qu'on se plaît à répandre,
Il ne consentira jamais à s'en défendre;
Et, qu'il reçoive ou non les conseils assidus
D'hommes du plus haut rang jusqu'à lui descendus,

[1] Ces deux vers ont été ajoutés pour plus de clarté.

Ce qu'on en dit est loin d'exciter sa colère.
Aux hommes dont on parle il s'honore de plaire :
Chers aux grands, aux petits, en guerre comme en paix,
Des affaires de tous ils supportent le faix;
Leur appui réclamé, l'effet suit la promesse,
Et chacun d'eux à tous se prodigue sans cesse.

N'attendez rien de plus sur ce nouveau travail :
Deux vieillards vont d'abord donner quelque détail;
Après quoi, l'action éclaircira le reste.
Juges impartiaux de cette œuvre modeste,
Absolvez-en l'auteur, et que votre équité
Double par là son zèle et son activité.

LES ADELPHES

OU

LES FRÈRES

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

MICION, *seul, sortant de sa maison.*

Storax! Personne encore, et voici le matin ;
Eschine aura donné la nuit à ce festin.
J'appelle en vain mes gens partis à sa rencontre.
Le proverbe dit vrai, tout ceci le démontre :
Préférez éprouver ce que dit et pressent
Une femme en courroux sur son époux absent,
A ce qu'en pareil cas sur leur progéniture,
Suggère à des parents la voix de la nature.
Une épouse du moins, jusqu'à votre retour,
Vous suppose attardé par le vin et l'amour,
Et croit que, soulagé du poids de votre chaîne,
Vous prenez le plaisir et lui laissez la peine;

Mais, moi, pour une nuit qu'il donne à ce repas,
Quels malheurs pour mon fils ne redouté-je pas!
L'air glacé de la nuit, un abîme, une chute,
Un membre tout au moins rompu dans quelque lutte.
Ah! qu'un homme est donc fou, qui, sans savoir pourquoi,
Se ménage quelqu'un à mieux aimer que soi.
Notez que ce garçon n'est que fils de mon frère,
Et d'un frère de qui grandement je diffère;
A peine adolescents, tout contrastait en nous :
La ville et ses loisirs répondaient à mes goûts;
J'y vécus doucement, sans tracas, sans ménage,
Ce qui, selon plus d'un, a bien quelque avantage.
Mon frère, de ma vie a pris tout le rebours :
A sa maison des champs il confine ses jours,
Marié, réprouvant le luxe, la dépense.
Et père de deux fils, dont l'aîné, dès l'enfance,
Élevé sous mes yeux par droit d'adoption,
Est bientôt devenu ma seule affection.
Afin qu'il me chérisse en retour, il n'est peine
Que, pour le contenter, chaque jour je ne prenne;
Il jouit de la vie en toute liberté,
Et j'use rarement de mon autorité.
De là vient que jamais il ne me fait mystère,
De ce qu'à tant de gens leurs fils ont soin de taire;
Or, *qui ment à son père et se cache de lui,*
Combien plus hardiment trompera-t-il autrui!
L'honneur, la confiance, aux garçons comme aux filles,
Valent mieux, pour gardiens, que la crainte et les grilles.
Mon frère, à cet avis, ne s'est jamais rendu;
Il m'arrive, criant : « Micion, que fais-tu?
Notre enfant se perdra; c'est grâce à tes largesses,
Qu'il s'habille trop bien, s'enivre, a des maîtresses;
C'est toi qui lui fais tort par excès de bonté. »
A quoi j'ajoute : « Et toi, par trop de dureté.
Tout homme, crois-le bien, se trompe qui ne pense
Fonder mieux par l'amour que par la violence.
Tels furent, de tout temps, mes principes, ma loi,
Et ce principe-là dirige tout chez moi.
Pour peu qu'à contre-cœur on remplisse une tâche,
Dès que l'on n'est point vu, trop vite on se relâche;

Mais celui qu'un bienfait enchaîne à son labeur,
Qu'on le surveille ou non, y va du même cœur.
D'où je maintiens qu'un père est digne de ce titre
Qui respecte, en son fils, l'homme et son libre arbitre,
Afin que, de son choix, et sans redouter rien,
Il n'évite le mal que par amour du bien.
Un père, à ses façons, se distingue d'un maître;
Et qui n'en convient pas, doit bientôt reconnaître
Qu'élever des enfants n'est point du tout son fait... »
Mais n'est-ce pas celui dont je parle ? — En effet.
Voyez, n'a-t-il pas l'air soucieux ? J'imagine
Que ses discours, bientôt, vont répondre à sa mine.

SCÈNE II

MICION, DÉMÉAS.

MICION.

Avec plaisir, ami, je te vois en santé.

DÉMÉAS.

Je te rencontre à point, mon frère, en vérité.

MICION.

D'où te vient cette humeur?

DÉMÉAS.

Nous avons un Eschine,
Et tu peux demander de quoi je me chagrine?

MICION, à part.

(Haut.)

Ne l'avais-je pas dit? Qu'a-t-il fait?

DÉMÉAS.

Quoi de bon
Attendre de qui n'a ni pudeur ni raison?
A-t-on jamais pu mettre un frein à son audace?
Mais le passé n'est rien, ce dernier coup l'efface.

MICION.

Qu'est-ce donc?

DÉMÉAS.

Un logis enfoncé tout d'abord;
Un maître, après ses gens, battu, laissé pour mort,

Et, pour clore le tout, une fille enlevée.
On jette les hauts cris, et, pour mon arrivée,
Chacun m'a dit son mot de la bonne façon.
On le traite... il faut voir. Que ne prend-il leçon
De son frère, qu'il voit vivre aux champs, sous mon aile?
Sobre, économe, actif, n'est-ce pas un modèle?
Fait-il rien de pareil? Et, quand je gronde ainsi
Notre fils, Micion, je te sermonne aussi :
Tu le laisses se perdre à force d'indulgence.

MICION.

Rien de moins juste, ami, que l'inexpérience.
Elle condamne tout, hormis ce qu'elle a fait.

DÉMÉAS.

Comment?

MICION.

Sous un faux jour, tout cela t'apparaît.
Le mal n'est pas si grand, va, mon frère; qu'importe
Qu'un garçon aime et boive et brise quelque porte?
Si nous avons nous-même évité ces excès,
La pauvreté, jadis, nous sauva, tu le sais.
Ne viens donc pas ici, te vanter à ton frère
D'un bien que tu n'as dû qu'à la seule misère.
Riches, dans notre temps, nous eussions fait bien pis!
Laisse donc, à son goût, vivre ton jeune fils.
Sois humain, et, crois-moi, ne lui fais pas attendre
Pour prendre ses ébats, qu'il puisse, sur ta cendre,
Satisfaire des goûts hors d'âge et de saison.

DÉMÉAS.

Humain! Par Jupiter! j'en perdrai la raison!
Que peut faire de pis un garçon de cet âge?

MICION.

Frère, ne m'en romps pas la tête davantage.
Tu m'as donné ton fils et j'en ai fait le mien :
Laisse-le s'amuser, ne te mêle de rien.
Le grand crime, après tout, qu'il boive et se parfume!
S'il aime à trop de frais, fidèle à ma coutume,
D'abord, j'y fournirai; puis, si je cesse, alors,
Peut-être, étant à sec, sera-t-il mis dehors.
Les habits en morceaux et la porte enfoncée
Seront les uns refaits, et l'autre replacée.

J'ai, grâce aux dieux, encor, quelque argent tout exprès,
Et peux, sans me gêner, payer ces menus frais.
Bref, rompons là-dessus, ou sur-le-champ j'appelle
Un juge impartial pour vider la querelle,
Et tu verras bientôt, après arrêt porté,
Que toute la raison n'est pas de ton côté.

DÉMÉAS.

Va, va, pour t'éclairer sur les devoirs d'un père,
De qui l'est, en effet, inspire-toi, mon frère.

MICION.

Tu l'es par la nature, et moi par mes leçons.

DÉMÉAS.

Des leçons à quelqu'un, toi ?

MICION.

Mon frère, cessons,
Ou je pars.

DÉMÉAS.

Tu le prends ainsi?

MICION.

Veux-tu, sans cesse,
Revenir là-dessus?

DÉMÉAS.

Le sujet m'intéresse.

MICION.

Il m'intéresse aussi, Déméas, crois-le bien;
Mais dirige ton fils et laisse-moi le mien.
T'occuper de tous deux, comme on t'y voit prétendre,
Et gémir sur celui que tu m'as laissé prendre,
C'est montrer du regret de son adoption,
C'est me redemander ton fils.

DÉMÉAS.

Ah! Micion!

MICION.

Je le comprends ainsi.

DÉMÉAS.

Bien ! bien! Je me ravise.
Qu'il dissipe, gaspille, et se perde à sa guise,
Je m'en lave les mains d'avance, et je permets,
S'il m'échappe sur lui quelque mot désormais...

MICION.

Tu t'échauffes encor.

DÉMÉAS.

Crois-tu donc?... Moi, mon frère
Moi, te redemander?... Le reproche est sévère.
Je ne suis pourtant pas un étranger; mais, quoi !
De me mêler d'un seul tu m'imposes la loi.
Il suffit. Grâce aux dieux, permets-moi de le dire :
Le mien est, jusqu'ici, tel que je le désire.
L'autre verra plus tard, qui de nous, aujourd'hui...
Mais je me tais, de peur d'en trop dire sur lui.

(Il sort.)

SCÈNE III

MICION, seul.

Mon frère en son humeur, et cela m'inquiète,
N'a ni raison ni tort d'une façon complète ;
Mais je n'en ai voulu laisser rien éclater,
Pour mieux lui tenir tête et le déconcerter.
Seul moyen efficace, une fois entre mille,
De calmer ou, du moins, de détourner sa bile.
D'abonder dans son sens, je me garde avec soin,
Pour ne pas, comme lui, moi-même aller trop loin ;
Mais, sans en convenir, je sens au fond de l'âme
Qu'Eschine, de ma part, mérite quelque blâme.
Naguère, il prétendait vouloir se marier,
Et ce dessein me plut, à moi tout le premier :
J'y voyais s'amortir les feux de sa jeunesse,
Quand de plus belle, adieu tous nos plans de sagesse.
Mais allons vers la place, et, lui-même, bientôt,
Viendra m'y raconter l'affaire mot pour mot.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

SANNION, ESCHINE, PARMÉNON, CALLIDIE.

SANNION.

Au secours, citoyens, aidez au misérable,
Assistez l'innocent, arrêtez le coupable!

ESCHINE, à Callidie.

Reste là, mon enfant, et ne crains rien. Pourquoi
Tourner la tête ainsi? Plus de danger pour toi.

SANNION.

Oh! malgré vous, j'entends...

ESCHINE.

Tout coquin qu'il peut être,
Pour oser te toucher, il doit trop me connaître.

SANNION.

Sachez bien qui je suis, et quel métier je fais :
Je suis libre et marchand d'esclaves.

ESCHINE.

Je le sais.

SANNION.

Mais honnête, et pour tel réputé sur la place.
Vous aurez beau plus tard vouloir payer d'audace,
Dire : « J'en suis fâché, je ne le savais pas, »
De toutes vos raisons je ne ferai nul cas;
Je ne me rendrai point à de belles paroles.
Oh! j'entends bien d'ici vos excuses frivoles :

14.

« Oui, j'eus tort, j'en conviens; je jure, en vérité,
Qu'un pareil traitement n'était pas mérité. »
Le tout après m'avoir arrangé de la sorte.

ESCHINE.

Va devant, Parménon! fais vite, ouvre la porte.

SANNION, lui barrant le passage.

Oh! j'empêcherai bien...

ESCHINE, à Callidie.

Entre à présent.

SANNION, arrêtant Callidie.

Non, non,
Je ne souffrirai pas...

ESCHINE.

Approche, Parménon;
Tu t'es tenu trop loin de lui jusqu'à cette heure.
Viens plus près de ce drôle. A merveille! demeure.
A présent, sans relâche, observe de quel air
Je te regarde en face, et, prompt comme l'éclair,
Colle, au premier signal, ton poing sur sa mâchoire.

SANNION.

Je voudrais voir cela.

(Parménon le frappe.)

ESCHINE.

Tiens-le donc pour mémoire.

SANNION.

Ah! quelle horreur!

ESCHINE.

Prends garde! Il va recommencer.

SANNION, frappé de nouveau.

Malheureux que je suis!

ESCHINE, à Parménon.

Toi, c'est trop te presser!
Je n'avais pas encor fait signe; mais n'importe;
Manque toujours ainsi plutôt que d'autre sorte.
Va maintenant.

SANNION.

Voyons, Eschine, êtes-vous roi?

ESCHINE.

Oh! tout, si je l'étais, irait plus mal pour toi.

SANNION.

Ai-je affaire avec vous? Apprenez-le-moi, dites.

ESCHINE.

Non.

SANNION.

Me connaissez-vous?

ESCHINE.

Pour ce que tu mérites
C'est déjà beaucoup trop.

SANNION.

A vous, à votre bien,
Ai-je touché jamais?

ESCHINE.

En pareil cas, vaurien,
Je t'aurais arrangé d'une façon bien autre.

SANNION.

Et pourquoi donc alors nous prenez-vous le nôtre,
Une esclave achetée à beau denier comptant?

ESCHINE.

Devant cette maison ne criailles pas tant,
Ou je te fais mourir à grands coups de lanières.

SANNION.

Moi, libre? moi?...

ESCHINE.

Toi-même.

SANNION.

A moi, les étrivières?
Le méchant homme! ô ciel! Et que m'a-t-on conté
D'Athènes, de ses lois, de mœurs, d'égalité?

ESCHINE.

Depuis assez longtemps ta langue se déchaîne;
Écoute bien ceci, marchand de chair humaine.

SANNION.

Eh! qui donc se déchaîne? Est-ce moi contre vous,
Ou vous contre moi?

ESCHINE.

Fi! ne parlons plus des coups,
Et revenons au fait.

SANNION.

A quel fait?

ESCHINE.

Je suppose
Que tu veux bien m'entendre, au moins, plaider ta cause?

SANNION.

J'y consens de grand cœur; mais un peu d'équité!

ESCHINE.

Toi, craindre l'injustice, un marchand? Effronté!

SANNION.

Oui, marchand, je le suis, et de la pire espèce,
Une peste publique, un gueux, je le confesse;
Des pauvres jeunes gens la perte, le bourreau;
Mais vous ai-je fait tort?

ESCHINE.

Par Hercule! maraud,
Cela seul t'a manqué.

SANNION.

Revenons-en, Eschine,
A ce que vous disiez.

ESCHINE.

Tu ne peux, j'imagine,
Vendre, et maudit sois-tu pour l'avoir acheté,
L'objet que je t'ai pris, plus cher qu'il n'a coûté.
C'est vingt mines, dis-tu. Je trouverai la somme.

SANNION.

Et, si je n'entends pas l'accepter, moi pauvre homme,
Voudrez-vous m'y forcer?

ESCHINE.

T'y forcer? Nullement.

SANNION.

Ah! je craignais...

ESCHINE.

Fi donc! Mais alors, par serment,
En justice, aujourd'hui, tu me verras prétendre
Que cette femme est libre et qu'on ne peut la vendre.
Choisis donc : ou plaider ou ravoir ton argent,
Et, jusqu'à mon retour, songes-y, vil marchand.

SCÈNE II

SANNION, seul.

O puissant Jupiter! Le plus cruel supplice
Est de se voir, sans aide, en butte à l'injustice.
Je l'éprouve à cette heure, et ne m'étonne pas
Que plus d'un ait perdu l'esprit en pareil cas!
Pour qu'il me traite ainsi, qu'ai-je fait à cet homme?
Il m'arrache d'abord de mon logis, m'assomme,
M'enlève, haut la main, une esclave à son goût,
Et cinq cents coups de poing viennent clore le tout.
Après tant de méfaits, pour ce qu'elle me coûte
Il veut me l'acheter, et n'a pas tort, sans doute;
Il a si bien agi. Pour prix de ses bons soins,
Je lui dois mieux encor; mais qu'il me paye, au moins!
Or, qu'arrivera-t-il, pour peu que je consente?
Qu'il prendra, contre moi, des témoins de la vente,
Et que, d'argent, pas ombre. « Une autre fois, bientôt,
Demain. » Sûr du paîment, je ne soufflerais mot;
Car, dans notre métier, pour y trouver son compte,
Il faut se résigner à boire un peu de honte,
A tout souffrir d'un fou, dommages et tracas;
Mais je bâtis en l'air, et n'aurai pas un as.

SCÈNE III

SANNION, SYRUS.

SYRUS. (Il entre en parlant à Eschine, qui est dans la maison.)
Bien, bien, je verrai l'homme, et, dans peu, je vous jure,
Il se dira payé de vous avec usure.
Eh! bonjour, Sannion. Qu'est-ce donc qu'on m'apprend?
Mon jeune maître et toi seriez en différend?

SANNION.

De ces différends-là, j'en ai vu sous les halles;
Mais jamais, je l'avoue, à chances moins égales;
Car nous sommes restés tous deux las aujourd'hui,
Lui de me battre, et moi, d'être battu par lui.

SYRUS.

C'est ta faute.

SANNION.

Comment?

SYRUS.

Tu devais lui complaire.

SANNION.

Lui prêter mon visage, était-ce trop peu faire?

SYRUS.

Je sais un vieux dicton que je veux t'enseigner :
Souvent perdre à propos est tout l'art de gagner.

SANNION.

Oui-da?

SYRUS.

Tu t'es laissé fourvoyer par la crainte
De subir, dans tes droits, quelque légère atteinte,
D'obliger un jeune homme au hasard, pauvre sot!
Et de n'y pas gagner cent pour cent assez tôt.

SANNION.

Acheter de l'espoir n'est pas trop mon système.

SYRUS.

Tu végéteras donc alors toujours le même.
Tu ne connais pas l'art d'amorcer un chaland?

SANNION.

Non, et j'aime bien mieux, faute de ce talent,
Empocher le certain que viser au peut-être.

SYRUS.

Va, tu te connais mal, pour obliger mon maître.
Vingt mines ne sont rien pour toi, fais-nous crédit.
D'ailleurs, tu vas partir pour Chypre, m'a-t-on dit.

SANNION.

Ah!

SYRUS.

La nef est louée et prête à faire route,
La cargaison à bord, et c'est cela, sans doute,

Qui te gênait un peu; mais nous attendrons bien
Ton retour, Sannion, et tu n'y perdras rien.

SANNION.

(A part.)

Moi? Si je mets le pied... Je suis mort, par Hercule!
Oui, voilà ce qu'on pense et sur quoi l'on spécule.

SYRUS, à part.

Il a peur. J'ai troublé mon homme.

SANNION, à part.

Voyez-vous
Les scélérats! Pardieux! voilà bien de leurs coups.
Comme ils ont pris leur temps! Ces femmes que j'emmène
A Chypre, et tout le reste, hélas! Et quelle aubaine
M'échappe, si la foire a lieu sans que j'y sois!
Si je pars, au retour, que deviennent mes droits?
L'affaire est refroidie, et je crois les entendre :
« Que ne l'empêchiez-vous? » Ou bien : « C'est trop attendre.
D'où venez-vous si tard? » Mieux vaut donc, en ce jour,
Perdre un peu que rester ou plaider au retour.

SYRUS.

As-tu bien calculé ton gain?

SANNION.

Dis ma ruine.
Un pareil guet-apens est-il digne d'Eschine?
Sous ombre de marché, garder ce qu'il m'a pris!

SYRUS, à part.

(Haut.)

Notre homme est ébranlé. Fais affaire à ce prix.
Crois-moi; son dernier mot, je viens de te le dire.
En fuyant un danger, crains d'en trouver un pire.
A quoi bon, avec nous, jouer à tout ou rien?
Entre ces deux hasards, prends un terme moyen :
Dix mines, il pourra les accrocher.

SANNION.

Quoi! même
Le payement que l'on m'offre est encore en problème?
N'a-t-il donc pas de honte? Il m'a cassé les dents,
Mon front n'est qu'une bosse, et tu crois que j'entends
Partir à vide? Non. Si je bouge...

SYRUS.

À ta guise.
Est-ce tout ? Je m'en vais.

SANNION.

Attends que je te dise
Encore un mot, Syrus : plutôt que de plaider,
Sur l'esclave et les coups je veux tout concéder;
Mais ce qu'elle me coûte, obtiens-le de ton maître,
Et, si je suis ingrat, tu pourras le connaître.
Tiens compte de cela.

SYRUS.

J'y ferai de mon mieux.
Mais je vois Ctésiphon. Qui le rend si joyeux?
L'amour, sans doute.

SANNION.

Ainsi, mon affaire est la tienne
Penses-y bien.

SYRUS.

Attends.

SCÈNE IV

CTÉSIPHON, SYRUS, SANNION.

CTÉSIPHON. (il entre sans voir les autres personnages.)

De quelque main qu'il vienne,
Un bienfait, en son temps, est doux à recevoir,
Mais surtout d'un ami fidèle à son devoir.
O mon frère, mon frère! Auprès d'un tel service,
Quel éloge pompeux, quel trait qui ne pâlisse?
Et que dire, sinon que nul homme, avant moi,
N'obtint du ciel un frère aussi parfait que toi?

SYRUS, l'appelant.

Ctésiphon!

CTÉSIPHON.

Ah! Syrus, c'est toi qui vas m'instruire...
Eschine?...

SYRUS, montrant la maison de son maître.

Il vous attend chez nous.

CTÉSIPHON.

Ah! je respire!

SYRUS.

Qu'est-ce donc?

CTÉSIPHON.

Ce que c'est? Il me sauve aujourd'hui.

SYRUS.

Quoi! vraiment? L'aimable homme!

CTÉSIPHON.

Il a tout pris sur lui :
Les soupçons mal fondés de la femme qu'il aime,
Les injures, la honte et ma faute elle-même;
Car, de son dévouement personne n'est instruit.

SYRUS.

Que demander de mieux?

CTÉSIPHON.

Mais quel est donc ce bruit
A la porte?

(Il s'enfuit. Syrus le rappelle.)

SYRUS.

Restez, restez; c'est votre frère.

SCÈNE V

CTÉSIPHON, SYRUS, ESCHINE, SANNION.

ESCHINE.

Où donc est ce pendard?

SANNION, à part.

Il me cherche, j'espère.
N'a-t-il rien dans les mains?... Non, rien. Je suis perdu.

ESCHINE.

Ah! c'est toi, Ctésiphon; eh bien, comment vas-tu?
L'affaire marche-t-elle? Ai-je tenu parole?
Plus de tristesse.

CTÉSIPHON.

Non, je la sens qui s'envole;
Qui t'a pour frère, Eschine, en peut-il conserver?
Ah! mon frère, ami sûr, toi seul m'as pu sauver.
Je ne dis rien de plus; l'éloge en ta présence
Semblerait flatterie et non reconnaissance.

ESCHINE.

Eh! nous connaissons-nous seulement d'aujourd'hui?
Tu m'as parlé trop tard, voilà mon seul ennui.
Car peu s'en est fallu qu'avec ce beau mystère,
Tout n'arrivât au point de ne pouvoir se faire.

CTÉSIPHON.

Je n'osais t'en parler.

ESCHINE.

Tu n'osais! Se peut-il?
Va, tu devrais rougir. Quoi! songer à l'exil,
Et pour un tel motif! C'est mal, je le répète;
Nous préservent les dieux d'un pareil coup de tête!

CTÉSIPHON.

J'avais tort.

ESCHINE.

Hé! Syrus, quel est le dernier mot
De Sannion?

SYRUS.

Notre homme est plus doux que tantôt.

ESCHINE.

Allons donc le payer pour finir la querelle.
Toi, mon frère, chez moi va m'attendre avec elle.

SANNION, bas, à Syrus.

Insiste.

SYRUS, à Eschine.

Hâtons-nous; il part dans un instant
Pour Chypre.

SANNION, bas, à Syrus.

Eh! non, Syrus, ça ne presse pas tant.
Je reste.

SYRUS, bas, à Sannion.

Il te paîra.

SANNION, bas, à Syrus.

Mais le tout. J'y persiste.

SYRUS, bas, à Sannion.

Oui, tout; mais ne dis rien, et suis-nous à la piste.

SANNION, bas, à Syrus.

Fort bien.

CTÉSIPHON.

Hé! hé! Syrus!

SYRUS.

Qu'est-ce?

CTÉSIPHON.

Tâchez, surtout,
De payer ce coquin sans le pousser à bout;
Car, s'il faut que mon père ait vent de quelque plainte,
Je suis perdu.

SYRUS.

Rentrez, et n'ayez nulle crainte.
Auprès de votre belle attendez-nous gaîment;
Faites dresser les lits, pour dîner promptement.
Moi, je vais au marché, votre affaire finie,
Et Syrus vous répond de table bien garnie.

CTÉSIPHON.

Va, fais! Et, puisque tout sourit à nos amours,
Donnons au plaisir seul le plus beau de nos jours.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

SOSTRATA, CANTHARA.

SOSTRATA.

Que faut-il craindre encor, nourrice?

CANTHARA.

Rien, j'espère.
Tout va tourner au mieux pour notre jeune mère.
Les premières douleurs la prennent à l'instant.
Vous connaissez cela, ne tremblez donc pas tant.

SOSTRATA.

Géta ne revient pas; que je suis malheureuse!
Personne pour aller chercher cette accoucheuse,
Pour avertir Eschine.

CANTHARA.

Oh! quittez ce souci :
Eschine, tous les jours, ne vient-il pas ici?

SOSTRATA.

Lui seul est mon refuge.

CANTHARA.

Écoutez-moi, maîtresse :
Puisque que le sort gardait ce piége à sa jeunesse,
Votre fille est encor bien heureuse, en ce jour,
Qu'Eschine ait conservé pour elle tant d'amour!
Un jeune homme de cœur et de bonne famille.

SOSTRATA.

Tu dis vrai. Que le ciel le conserve à ma fille!

SCÈNE II

SOSTRATA, CANTHARA, GÉTA.

GÉTA. (Il entre fort agité et ne voit pas les autres personnages.)

Voilà qui met le comble à nos maux ; nul conseil
Ne peut nous assister en un malheur pareil.
Mes maîtresses et moi roulons dans un abîme,
Que referme à jamais sur nous ce nouveau crime.
Tout nous y retiendra : misère, iniquité,
Abandon, infamie. O siècle détesté!
O race sacrilége! Homme lâche et perfide!

SOSTRATA, à part, à la nourrice.

Qu'a donc ce bon Géta? Quel changement rapide
Dans son air! D'un tel pas qui le fait revenir?

GÉTA, poursuivant son aparté.

Ni devoirs ni serments ne l'ont pu retenir :
Au moment d'être père, et sans pitié de celle
Qu'un indigne attentat soumit à sa tutelle!

SOSTRATA, à la nourrice.

Je ne l'entends pas bien.

CANTHARA.

Approchons.

GÉTA.

Ah! malheur!

Non, je ne me sens plus de rage et de douleur.
Que ne vois-je, avec lui, sa famille présente,
Pour décharger sur eux ma bile encor récente!
J'étoufferais d'abord qui lui donna le jour;
Puis l'auteur du complot, Syrus, aurait son tour.
Je le déchirerais, et de quelle manière!
Je le renverserais la tête la première,
Et j'en battrais le sol ainsi que d'un fléau,
Pour pouvoir plus au loin disperser son cerveau.
Quant à notre jeune homme, il aurait pour supplice
Les yeux arrachés, et... le fond d'un précipice...

Tout ce qui resterait, je le pourchasserais,
Le battrais, le tuerais et l'anéantirais...
Mais le temps passe, allons tout dire à ma maîtresse.

SOSTRATA.

Rappelons-le. . Géta !

GÉTA, sans tourner la tête.

Hein ! quelqu'un?... Qu'on me laisse.

SOSTRATA.

C'est moi, c'est Sostrata.

GÉTA.

Par où donc?... Ah ! ma foi !
Vous venez à propos, je vous cherchais.

SOSTRATA.

Pourquoi?
D'où vient ce trouble?

GÉTA.

Hélas !

(Il veut partir.)

SOSTRATA, le retenant.

Ne va donc pas si vite.
Remets-toi, cher Géta, dis-nous ce qui t'agite.

GÉTA.

Tout est perdu.

SOSTRATA.

Perdu ! Quoi donc?

GÉTA.

Et sans retour !
Eschine...

SOSTRATA.

Eschine, eh bien?

GÉTA.

Eschine, de ce jour,
Ne compte plus pour nous, n'est plus de la famille.

SOSTRATA.

Ah ! grands dieux !

GÉTA.

Pour une autre il quitte votre fille.

SOSTRATA.

Ciel !

GÉTA.

Et, comme il ne veut rien faire en se cachant,
Il l'a, de vive force, enlevée au marchand.

SOSTRATA.

Mais l'as-tu vu, Géta? la chose est-elle sûre?

GÉTA.

Hélas! de mes deux yeux, maîtresse!

SOSTRATA.

Le parjure!
A qui se confier? en qui croire aujourd'hui?
Notre Eschine, grands dieux! notre espoir, notre appui,
Notre vie, en un mot, notre unique richesse,
Lui qui, cher à ma fille, et près d'elle sans cesse,
Jurait qu'il ne pouvait, sans elle, vivre un jour!
« Quand j'aurai, disait-il, un fruit de notre amour,
Je l'irai déposer dans les bras de mon père,
Et l'enfant obtiendra que j'épouse la mère. »

GÉTA.

Séchez vos pleurs, maîtresse, et, dans un tel malheur,
Pesez tous les partis et prenez le meilleur.
Nous faut-il dévorer cet affront en silence,
Ou le dire à quelqu'un de sûr, en confidence?

CANTHARA.

Belle histoire à conter, vraiment, et de saison!
Perds-tu l'esprit, Géta?

GÉTA.

Je crois qu'elle a raison.
Il ne tient plus à nous, sa trahison est claire;
Si vous voulez, maîtresse, ébruiter l'affaire,
Il nie effrontément; et, sans rien arranger,
Vous mettez votre honneur, votre fille en danger.
Mais, avouât-il tout, voudriez-vous encore
D'Eschine, après ce rapt que personne n'ignore,
Quand il en aime une autre? Ah! croyez-moi, le mieux
Est de n'en pas parler.

SOSTRATA.

Moi, me taire, grands dieux!
Jamais.

GÉTA.

Que ferez-vous, alors?

SOSTRATA.

Je veux tout dire.

GÉTA.

Prenez garde !

SOSTRATA.

Peut-il rien arriver de pire ?
Notre fille, pour dot, n'avait que sa vertu ;
Maintenant qu'à jamais ce trésor est perdu,
Comment la marier sans révéler sa honte ?
Mais un gage me reste, et c'est sur quoi je compte :
Cet anneau, dans la lutte, échappé de la main
Du coupable, pour nous va témoigner demain.
D'ailleurs, je puis encor marcher la tête haute,
Car dans ce malheur même il n'est rien de ma faute,
Et nul vil intérêt, ma misère en fait foi,
N'a guidé, grâce aux dieux, ni ma fille ni moi.
Je lutterai.

GÉTA.

Ma foi ! j'entre dans la querelle.

SOSTRATA.

Tu connais Hégion, le compagnon fidèle
De notre Simulus ; va le trouver, dis-lui
Tout. Cousin de ma fille, il nous doit son appui ;
Il s'intéresse à nous.

GÉTA.

Lui seul, hélas ! maîtresse.

SOSTRATA.

Toi, bonne Canthara, hâte-toi, le temps presse,
Va chercher l'accoucheuse et reviens promptement,
Afin que tout soit prêt pour le dernier moment.

(Ils sortent.)

SCÈNE III

DÉMÉAS, seul.

C'est fini : Ctésiphon a secondé son frère
Dans cet enlèvement ; ce n'est plus un mystère,
Et rien ne va bientôt manquer à mon malheur,
Si le pire des deux entraîne le meilleur.

Où le chercher? Sans doute en quelque mauvais gîte.
Ce libertin a dû l'y traîner à sa suite.
Ah! Syrus va me dire où trouver Ctésiphon,
Car il est de la bande et sait tout ce qu'ils font.
Dissimulons pourtant; s'il voit ce qui m'occupe,
Le bourreau va se taire et me faire sa dupe.

SCÈNE IV

SYRUS, DÉMÉAS.

SYRUS, sans apercevoir Déméas.

Le bonhomme sait tout, et jamais, non, ma foi,
Je ne l'ai vu si gai.

DÉMÉAS, à part.

Certe, il a bien de quoi.
Quel délire, grands dieux!

SYRUS.

Surtout il loue Eschine
Et moi, son conseiller, à ce qu'il s'imagine.

DÉMÉAS, à part.

J'en mourrai de dépit.

SYRUS.

Pour l'esclave à payer,
Il a compté l'argent sans se faire prier;
Plus quelque chose encor pour faire bonne chère,
Et j'en ai fait usage à son gré, je l'espère.

DÉMÉAS, à part.

Certe, il ne pouvait mieux s'adresser pour cela.

SYRUS.

Ah! c'est vous, Déméas! Comment, vous étiez là?
Eh bien, rien de nouveau?

DÉMÉAS.

Rien. Seulement, j'admire
Ces mœurs-là.

SYRUS.

Je conviens qu'elles prêtent à rire.

(A la cantonade.)

Vide-moi ces poissons, Dromon ; quant au plus beau,
Ce congre, laisse-le s'ébattre un peu dans l'eau,
Et, pour le désosser, attends que je revienne.

DÉMÉAS.

Quelles gens !

SYRUS.

Oui, vraiment, je les souffre à grand'peine,
Et bien souvent je crie en voyant leurs façons.

(A la cantonade.)

Hé ! l'ami, fais-moi bien tremper ces salaisons.

DÉMÉAS.

Est-ce à tort, juste ciel ! qu'Eschine m'inquiète ?
Micion l'applaudit à chaque coup de tête ;
Il le perd à dessein. Malheureux que je suis !
Je crois déjà le voir chassé de son pays,
Sous un ciel étranger suivre quelque milice.

SYRUS.

O Déméas ! souffrez que je vous applaudisse !
Le sage ne voit pas à ses pieds seulement,
Mais il prédit la fin par le commencement.

DÉMÉAS.

Où donc est la chanteuse ?

SYRUS.

Elle est là, chez mon maître.

DÉMÉAS.

Elle y va donc loger ?

SYRUS.

Cela pourrait bien être.
Il est fou.

DÉMÉAS.

Quoi !

SYRUS.

Faiblesse et funeste bonté
D'un père sans raison.

DÉMÉAS.

Mon frère, en vérité,
M'afflige et me fait honte.

SYRUS.

Ah ! quelle différence
Entre vous deux, hélas ! car, même en votre absence

Je le répéterais, oui, soit dit entre nous,
Rien de si différent que votre frère et vous;
Vous, de la tête aux pieds, vous n'êtes que sagesse,
Et lui que songe-creux. Auriez-vous la faiblesse
De laisser votre fils aller si loin?

DÉMÉAS.

Non pas;
Six mois auparavant, j'aurais prévu le cas.

SYRUS.

Eh! ne sais-je pas bien quelle est votre prudence!

DÉMÉAS.

Qu'il reste ce qu'il est, et c'est assez, je pense.

SYRUS.

Les enfants, selon moi, d'eux-mêmes ne sont rien;
On les fait ce qu'on veut.

DÉMÉAS.

A propos, et le mien?

SYRUS.

(A part.)
Votre fils? Envoyons ma bête au pâturage.
(Haut.)
Il doit, depuis longtemps, être aux champs, à l'ouvrage.

DÉMÉAS.

Tu crois?

SYRUS.

Je l'ai conduit ce matin...

DÉMÉAS.

Ah! tant mieux!
Je craignais qu'il ne fût ici.

SYRUS.

... Mais furieux.

DÉMÉAS.

De quoi?

SYRUS.

De la chanteuse et d'une telle audace.
Il en a querellé son frère sur la place.

DÉMÉAS.

Vraiment?

SYRUS.

Oh! d'importance, et l'autre filait doux.
Comme on comptait l'argent, il est tombé sur nous,
Criant à plein gosier : « Voilà de vos merveilles,
Eschine; qui de nous a fait choses pareilles? »

DÉMÉAS.

Ah! j'en pleure de joie.

SYRUS.

Il lui disait aussi :
« Ce n'est pas votre argent que vous perdez ici :
C'est vous, c'est votre honneur. »

DÉMÉAS.

O dieux! je vous rends grâce!
Protégez-le; mon fils est digne de sa race.

SYRUS.

Certes.

DÉMÉAS.

Il est tout plein de ces maximes-là.

SYRUS.

Il est à bonne école, en effet, pour cela.

DÉMÉAS.

Je n'y ménage rien, vois-tu; je le façonne
A prendre les leçons que le monde nous donne,
A se les appliquer, et, par suite, à se voir
Dans l'exemple d'autrui comme dans un miroir.
Je lui dis : « Fais ceci. »

SYRUS.

Fort bien; je vous admire.

DÉMÉAS.

Ou : « Ne fais pas cela. »

SYRUS.

C'est toujours bon à dire.

DÉMÉAS.

« Telle chose est louable. »

SYRUS.

Homme prodigieux!

DÉMÉAS.

« Telle autre est à blâmer. »

SYRUS.

C'est parfait, rien de mieux.

DÉMÉAS.

De la sorte...

SYRUS.

De grâce, épargnez-moi le reste.
Ce poisson est tout frais, son odeur vous l'atteste,
Et mon métier n'est pas de le laisser gâter;
Car cela, voyez-vous, nous devons l'éviter
Comme vous vous gardez de tout mauvais système.
Votre fils et mes gens sont gouvernés de même :
« Ceci, dis-je parfois, est un peu trop salé;
Cela n'a pas de mine, ou ce rôt est brûlé;
Bien ceci! gardez-en la recette, elle est bonne. »
Bref, du mieux que je puis, toujours je les sermonne;
Et, surtout, Déméas, je me plais à les voir
Se mirer dans les plats comme dans un miroir.
Oui, je façonne ainsi les gens sous ma férule.
A vos yeux, tout cela, sans doute est ridicule,
J'en conviens; mais qu'y faire? Il nous faut, avant tout,
Nous, pauvres gens, servir nos maîtres à leur goût.
Que voulez-vous de plus?

DÉMÉAS.

Que le bon sens vous gagne.

SYRUS.

Vous allez retourner sans doute à la campagne?

DÉMÉAS.

Tout droit.

SYRUS.

Vous ne sauriez mieux faire, à mon avis;
Vos conseils, chez nos gens, seraient trop mal suivis.

DÉMÉAS.

Oui, je retourne aux champs comme mon fils lui-même,
Comme mon Ctésiphon, qui m'écoute et qui m'aime.
Lui seul doit m'occuper, puisqu'ainsi l'a voulu
Mon frère; il a sur l'autre un pouvoir absolu :
Qu'il en use à son gré. — Mais qui vient sur la route?
N'est-ce pas Hégion?... C'est lui-même, oui, sans doute.
Compagnon de tribu, d'enfance, ses pareils
Se font de jour en jour rares dans nos conseils.
Homme d'une vertu, d'une sagesse antique!
D'autres que lui pourront troubler la république.

Mon cœur bat de plaisir quand s'offrent à mes yeux
Ces débris d'une race et d'un temps glorieux.
Ah! je sens, à les voir, que j'aime encor la vie!
Échangeons avec lui quelque parole amie.
Je vais l'attendre là.

SCÈNE V

DÉMÉAS, GÉTA, HÉGION.

HÉGION.

Mais quelle indignité!
Que m'apprends-tu, Géta?

GÉTA.

Rien que la vérité.

HÉGION.

Un tel crime est bien rare en de si nobles races.
Et votre père, Eschine, a laissé d'autres traces.

DÉMÉAS, à part.

Le bruit de la chanteuse est allé jusqu'à lui.
Voyez : un étranger s'en émeut aujourd'hui,
Et l'oncle prend le tout comme une peccadille.
Que n'est-il caché là, pour voir comme on l'habille!

HÉGION.

Ils s'en tireront mal s'ils ne font leur devoir.

GÉTA.

Vous êtes notre père, Hégion, notre espoir;
Le vieillard vous l'a dit à son heure dernière;
Seul, vous pouvez sauver une famille entière.

HÉGION.

N'ajoute rien. C'est là mon devoir et mon but.

DÉMÉAS, à part.

(Haut.)
Abordons-le. Salut, Hégion.

HÉGION.

Ah! salut,
Ami, je vous cherchais.

DÉMÉAS.

Qu'avez-vous à me dire?

HÉGION.

A mon bien grand regret, je dois vous en instruire;
Déméas, votre fils, qu'adopta Micion,
L'aîné, je crois, Eschine, a fait une action
Indigne de son rang, et même de tout homme
Qui sache se conduire et se respecte en somme.

DÉMÉAS.

Quoi donc?

HÉGION.

Vous n'avez pas oublié Simulus,
Notre contemporain, et notre ami, de plus.

DÉMÉAS.

Non, certes, mais qu'a pu lui faire Eschine?

HÉGION.

Eschine?
Il a déshonoré sa fille, une orpheline!

DÉMÉAS.

Se peut-il?

HÉGION.

Attendez, le reste est bien plus fort.

DÉMÉAS.

Est-il donc rien de pire?

HÉGION.

Oui, car ce premier tort,
La nuit, l'amour, le vin, la jeunesse, la table,
Pouvaient, à la rigueur, le rendre pardonnable :
L'homme est faible. Bientôt, sur sa faute éclairé,
Chez nos gens, de lui-même, il vient tout éploré,
Priant et suppliant, promettant à la mère
D'épouser. On pardonne, on se tait, on espère;
Cependant le temps marche, et, pourquoi le cacher?
La pauvre enfant, hélas! est tout près d'accoucher,
Lorsque, foulant aux pieds parole et foi donnée,
Notre homme, un beau matin, quitte l'infortunée,
Achète une chanteuse, et prétend, sous son toit,
La garder avec lui, si le ciel n'y pourvoit.

DÉMÉAS.

Est-ce sûr, tout cela?

HÉGION.

La mère avec la fille
Sont là. Voici Géta qui soutient la famille,
Un esclave, il est vrai, mais plein d'honnêteté.
Prenez-le, Déméas, cherchez la vérité.

GÉTA.

Bien plus : torturez-moi, si je dis autre chose.
Qu'on nous mette en présence et vous verrez s'il ose
Nier le fait.

DÉMÉAS, à part.

Vraiment, j'en rougis devant eux.
Que puis-je leur répondre, et que faire?

PAMPHILA, hors de la scène.

Ah ! grands dieux!
Quelle affreuse douleur ! A moi, bonne déesse!
Junon Lucine, accours!

HÉGION, à Géta.

La voix de ta maîtresse!
Eh quoi! l'accouchement déjà?

GÉTA.

Sans doute, hélas!

HÉGION.

Eh bien, vous l'entendez comme nous, Déméas?
C'est vous, c'est votre honneur que cette voix implore.
Contre le ravisseur la loi nous reste encore;
En cédant à propos, prévenez ce recours;
Montrez-vous tel, ici, que vous fûtes toujours :
C'est mon plus cher désir; mais, si l'on veut la guerre,
Je défendrai la fille et l'honneur du vieux père.
Amis, proches parents, nous avons supporté
En guerre comme en paix, la même pauvreté;
Aussi, ferai-je tout, et mourrai-je à l'épreuve,
Avant d'abandonner sa fille ni sa veuve.
Que me répondez-vous?

DÉMÉAS.

Moi, je vais me hâter
De chercher Micion et de le consulter.
Je suivrai son avis.

HÉGION.

Dites-vous bien sans cesse,
Que plus vous possédez d'honneurs et de richesse,
Plus vous êtes puissants et nobles parmi nous,
Plus, aussi, vous devez respect aux droits de tous.
L'estime où l'on vous tient dépend de cette affaire.

DÉMÉAS.

Revenez. On fera ce qu'il convient de faire.

HÉGION.

Je vous reconnais là, Déméas. Toi, Géta,
Conduis-moi, sans tarder, auprès de Sostrata.

(Il sort. Géta le suit.)

DÉMÉAS, seul.

Eh bien, ma prévoyance a-t-elle été trompée?
Ah! si du moins, c'était sa dernière équipée!
Mais, du train dont il va, l'enragé libertin
Ne peut pas de sitôt s'arrêter en chemin,
Et je crains qu'un beau jour cet excès de licence
Ne le mène plus loin et plus mal qu'on ne pense;
Allons vite avertir mon frère du danger;
Là, mon cœur à loisir pourra se décharger.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

CTÉSIPHON, SYRUS.

CTÉSIPHON.
Tu dis donc que mon père est sorti de la ville?
SYRUS.
Voilà déjà longtemps.
CTÉSIPHON.
Vraiment?
SYRUS.
Soyez tranquille.
Il est à travailler à sa maison des champs
Et doit avoir déjà lassé bêtes et gens.
CTÉSIPHON.
Qu'il s'y fatigue donc, et si bien, ce bon père,
Sans danger, toutefois, car sa santé m'est chère,
Que, pendant ces trois jours, il en garde le lit.
SYRUS.
Oui certe, et mieux encore!
CTÉSIPHON.
Il nous faut ce répit,
Syrus, car ce beau jour que le ciel nous envoie,
Comme il a commencé doit finir dans la joie.
Cette terre est trop près de la ville au besoin,
Et je l'aimerais mieux à trois milles plus loin.
La nuit y surprenant mon père à l'improviste,
Force lui serait bien d'abandonner ma piste,

Car, las de me chercher là-bas, il va pour sûr
Venir ici, tantôt, me mettre au pied du mur,
Et, par cent questions, me presser, me confondre :
« Qu'as-tu fait? D'où viens-tu ? » Qu'aurai-je à lui répondre?

SYRUS.

Cherchez.

CTÉSIPHON.

C'est bientôt dit.

SYRUS.

Pour sortir d'embarras,
Manquez-vous de clients, d'amis, d'hôtes?

CTÉSIPHON.

Non pas;
Mais à quoi bon?

SYRUS.

Que sais-je? un service, une affaire
Pour l'un d'eux.

CTÉSIPHON.

Quoi! mentir? Impossible.

SYRUS.

Au contraire!
Très-possible.

CTÉSIPHON.

Le jour, tout au plus, mais la nuit,
Si, comme je le crois, je la passe au déduit?

SYRUS.

Que ne peut-on servir ses amis à nuit close!
Mais tranquillisez-vous, j'arrangerai la chose.
Je connais votre père et sais bien de quel ton
Au fort de sa colère on en fait un mouton.

CTÉSIPHON.

Et comment t'y prends-tu?

SYRUS.

Je le connais, vous dis-je.
Je parle de son fils comme d'un vrai prodige,
Je fais de vous un dieu, je chante vos vertus.

CTÉSIPHON.

Mes vertus?

SYRUS.

Certe... Alors, il ne se connaît plus;

C'est un enfant, il pleure... Eh! mais, Dieu me pardonne,
Quand on parle du loup...

CTÉSIPHON.

Quoi! mon père?

SYRUS.

En personne.

CTÉSIPHON.

Que faire?

SYRUS.

Sauvez-vous! le reste ira de soi;
Je m'en charge.

CTÉSIPHON, s'écartant.

Syrus, tu ne sais rien de moi.

SYRUS.

Taisez-vous.

SCÈNE II

DÉMÉAS, SYRUS, CTÉSIPHON, à l'écart.

DÉMÉAS.

Quel ennui! ma journée est perdue.
Mon frère est introuvable; et, lorsque je me tue
A le chercher, j'apprends d'un de mes journaliers
Que Ctésiphon aux champs n'a pas remis les pieds.
Que faire?

CTÉSIPHON, bas, à Syrus.

Syrus!

SYRUS, bas, à Ctésiphon.

Qu'est-ce?

CTÉSIPHON, de même.

Il me cherche, je gage.

SYRUS, de même.

En effet.

CTÉSIPHON, de même.

Je suis mort!

SYRUS.

Eh non, prenez courage.

DÉMÉAS, sans les voir.

O Fortune! ô Destin! ce sont là de vos traits!
Je le vois, pour souffrir, je suis né tout exprès.
Seul, je prédis le mal, j'en reçois, j'en apporte
La première nouvelle, et seul je le supporte.

SYRUS.

Il me fait rire, il croit prédire et savoir tout,
Et seul il ne sait rien.

DÉMÉAS, toujours sans les voir.

Mais j'irai jusqu'au bout.
Puisque je suis ici, retournons chez mon frère.

CTÉSIPHON, bas, à Syrus.

Arrête-le, Syrus, fais tête à sa colère,
Il va fondre sur moi.

SYRUS, bas, à Ctésiphon.

Ne craignez rien; mais chut!

CTÉSIPHON, bas, à Syrus.

Qui, moi? te confier aujourd'hui mon salut?
Non, non! Je vais chercher quelque chambre discrète,
Où mettre en sûreté ma vie et ma conquête.

SYRUS, bas, à Ctésiphon.

Allez! moi, je saurai l'occuper comme il faut.

DÉMÉAS, à part.

Eh! mais voilà Syrus!

SYRUS. (Il élève la voix tout en feignant de ne point voir Déméas.)

Non! personne bientôt
N'y pourra plus tenir, pour peu que cela dure;
Pour moi, je suis à bout : non la place est trop dure.
Si j'ai plusieurs patrons, qu'on me dise combien.
Ah! misère!

DÉMÉAS, à part.

Qu'a-t-il à gémir, le vaurien?
(Élevant la voix.)
Mon frère est-il ici, brave homme?

SYRUS.

Quoi, brave homme?
Que nous chantez-vous là? Je suis mort, on m'assomme.

DÉMÉAS.

Eh! qui donc?

SYRUS.

Ctésiphon; et même il a battu
La chanteuse après moi.

DÉMÉAS.

Quel conte nous fais-tu?

SYRUS.

Et ma lèvre fendue, est-ce quelque sornette?

DÉMÉAS.

De quoi se plaignait-il?

SYRUS.

De cette belle emplette,
Qu'à l'en croire j'ai seul conseillée à nos gens.

DÉMÉAS.

Mais ne l'avais-tu pas conduit toi-même aux champs?

SYRUS.

Certes. Je l'y croyais, et j'étais bien tranquille,
Quand il a, comme un fou, reparu dans la ville,
Ne ménageant plus rien et frappant au hasard.
Quelle honte! arranger de la sorte un vieillard
Qui l'a vu tout enfant, qui le berçait naguères.

DÉMÉAS.

Parfait! mon Ctésiphon; oh! tu tiens de tes pères,
Tu deviens homme enfin.

SYRUS.

Vous l'approuvez, je crois.
Fort bien! Qu'il soit pourtant moins prompt une autre fois!

DÉMÉAS.

C'est bravement agi!

SYRUS.

Dites que c'est infâme!
Maltraiter un vieillard sans défense, une femme,
Un pauvre serviteur qui n'ose riposter!

DÉMÉAS.

Ce qu'on a sous la main, il faut s'en contenter.
Et, d'ailleurs, il savait comme moi, je l'espère,
Que tout venait de toi. — Mais, dis un peu : mon frère
Est-il chez lui?

SYRUS.

Non pas.

DÉMÉAS

Où le trouver ?

SYRUS.

Bien ! bien !
Cherchez. Je le sais, moi ; mais je n'en dirai rien.

DÉMÉAS.

Comment ?

SYRUS.

Non, c'est ainsi.

DÉMÉAS.

Tu veux que je t'assomme ?

SYRUS.

Je connais bien l'endroit ; mais, quant au nom de l'homme...

DÉMÉAS.

N'importe.

SYRUS.

En descendant au marché, par ici,
Vous savez, ce portique...

DÉMÉAS.

Oui, certes !

SYRUS.

Passez-y,
Montez droit à la place. Au bout est cette rue
En pente roide et peu rassurante à la vue...
Jetez-vous-y. Plus loin, de ce côté, l'on voit
Un petit temple, et, là, certain passage étroit.

DÉMÉAS.

Où donc ?

SYRUS.

Tout à côté d'un grand figuier sauvage,
Vous savez ?...

DÉMÉAS.

Bien.

SYRUS.

Prenez ce passage.

DÉMÉAS.

Un passage !
Mais c'est un cul-de-sac.

SYRUS.

Ah ! oui, c'est vrai, ma foi.
Mais je m'y perds. D'ailleurs, ai-je la tête à moi ?

Bien, je me suis trompé. Revenons au portique :
Ce chemin est plus court, et, là, tout vous l'indique.
Vous connaissez aussi les grands murs du palais
Du riche Cratinus.

DÉMÉAS.

Sans doute.

SYRUS.

Suivez-les.
Puis, à gauche, la place où l'on voit ce platane...
Quand vous arriverez au temple de Diane,
Tournez du côté droit ; bientôt vous pourrez voir
La porte de la ville avec son abreuvoir,
Et, tout près, un moulin d'assez peu d'apparence.
En face est l'atelier d'un menuisier, je pense :
C'est là qu'est votre frère.

DÉMÉAS.

Et qu'y fait-il, bons dieux !
Si longtemps ?

SYRUS.

Il y fait fabriquer sous ses yeux
Des lits à pieds de chêne, autant que je puis croire,
Pour manger au soleil.

DÉMÉAS.

Et pour vous autres boire.

SYRUS.

Précisément.

DÉMÉAS.

Allons bien vite près de lui.

(Il sort.)

SYRUS, seul.

Oui, va ; je te ferai galoper aujourd'hui,
Pauvre sot ! Mais ici personne ne se hâte :
Eschine ne vient pas, et le dîner se gâte.
Ctésiphon, d'autre part, est tout à son amour ;
Occupons-nous enfin de nous, à notre tour.
La part du sommelier doit être la plus grasse ;
Sur les meilleurs morceaux, faisons d'abord main basse.
Puis, pour tuer le temps, humons à petits coups
Quelques verres de vin d'un cru digne de nous.

(Il sort.)

SCÈNE III

MICION, HÉGION.

MICION.

Je ne sais vraiment pas, Hégion, plus j'y pense,
De quoi vous me louez en cette circonstance?
En réparant mes torts, je remplis un devoir,
Et je ne vois pas là de quoi me prévaloir.
M'auriez-vous cru de ceux qui tiennent pour blasphème
Qu'on se plaigne du mal qu'ils vous ont fait eux-même?
Me remerciez-vous d'en agir autrement?

HÉGION.

Ah! ne me prêtez pas un pareil sentiment;
Je rends plus de justice à votre caractère;
Mais, de grâce, venez chez cette pauvre mère,
Venez lui répéter ce que vous m'avez dit:
Que le frère d'Eschine est l'auteur du délit,
Que la chanteuse...

MICION.

Allons, je suis prêt à tout faire
De ce qui vous paraît ou juste ou nécessaire.

HÉGION.

Bien, très-bien, Micion; le seul fait de vous voir
Va lui rendre à la fois le courage et l'espoir.
Un mot relèvera le front de cette veuve,
Que courbe la misère et sa nouvelle épreuve:
Ce mot, si vous jugez de la chose autrement,
Je peux le lui porter pour vous.

MICION.

Oh! nullement.
J'y veux moi-même aller.

HÉGION.

Mieux encor: la misère,
Je ne sais trop comment, aigrit une âme fière,
Et lui fait voir partout l'insulte ou le dédain.
Mais voyez-les, et tout se calmera soudain.

MICION.

Vous dites bien et vrai.

HÉGION.

Daignez, alors, me suivre.

MICION.

Volontiers.

(Ils entrent dans la maison de Sostrata.)

SCÈNE IV

ESCHINE, seul.

Quel tourment! je ne me sens plus vivre.
Tout me manque à la fois, la force, la raison.
Que faire, que tenter contre un pareil soupçon?
Le fait en vain m'absout, l'apparence m'accable,
Et Sostrata ne peut me juger trop coupable.
La chanteuse est à moi, j'ai payé pour l'avoir;
C'est certain. Canthara me l'a fait assez voir.
« Eh bien, et Pamphila, lui disais-je, nourrice,
Le moment désiré s'annonce-t-il propice?
Ne vas-tu pas chercher l'accoucheuse? — Merci,
Fait-elle, amusez-vous, le temps est bien choisi.
Mais ce ton doucereux ne trompe plus personne,
Ingrat, on vous connaît. » Je rougis, je m'étonne,
Je la presse, mais elle : « Allez, allez, moqueur!
Gardez-la, celle à qui s'est donné votre cœur. »
Tout m'était expliqué. Cependant, je n'eus garde
De mêler à cela mon frère : la bavarde
Eût bien vite expliqué l'énigme à tout venant.
Mais, moi, ne dois-je pas avouer maintenant
A Sostrata ce mot qui livre de plus belle
Mon frère? — Allons, allons! — Oui, mais se taira-t-elle?
Peut-être. — Non. — D'ailleurs, qui peut ajouter foi
A ce récit quand tout dépose contre moi.
Cette esclave, chez nous ne l'ai-je pas conduite
De force? Ah! que j'ai bien le sort que je mérite!

Que n'allais-je à mon père avouer l'embarras
Où j'étais, et non seul ! Il m'eût ouvert ses bras,
Et celle que je perds, elle serait ma femme !
Allons, c'est trop dormir : il est temps, la chère âme,
De la rendre à la vie. Entrons, expliquons-nous
Avec elle, disons... Ah ! je sens là des coups
D'une force ! — Vraiment ma faiblesse m'étonne :
Ce marteau... quand il faut y toucher... je frissonne.
— Ouvrez ! ouvrez ! c'est moi ! — Mais quelqu'un va sortir.
Écartons-nous.

SCÈNE V

MICION, ESCHINE.

MICION, parlant à Sostrata, qu'on ne voit pas.

C'est bien. Moi, je vais avertir
Eschine. — Mais on vient de frapper, ce me semble?

ESCHINE.

Mon père !... Je suis pris.

MICION.

Eschine !

ESCHINE.

Ciel ! je tremble.
Qu'allait-il faire là?

MICION.

Dis : n'as-tu pas frappé
(A part.)
A cette porte? Il est, ma foi, bien attrapé :
Pas un mot. Abusons un peu de sa détresse.
Ah ! tu ne m'as jamais parlé de ta maîtresse !
(Haut.)
Tu ne dis rien, Eschine?

ESCHINE.

A cette porte, moi?
Pas que je sache.

MICION.

Au fait, demandez-moi pourquoi !

(A part.)
Il a rougi, tout est sauvé!

ESCHINE.

Mais vous, mon père,
Dans cette maison-là qu'aviez-vous donc à faire?

MICION.

Rien pour moi : j'y venais pour un de mes amis,
Qui voulait éclaircir un point qu'il m'a soumis.

ESCHINE.

Et ce point, quel est-il?

MICION.

On l'a réglé sur l'heure.
Deux femmes récemment ont pris là leur demeure :
Honnêtes mais sans bien, ce qui rendait leur cas
Plus grave en ce temps-ci. — Tu ne les connais pas?

ESCHINE.

Et qu'en arriva-t-il?

MICION.

C'est la fille et la mère.

ESCHINE.

J'entends.

MICION.

La fille étant orpheline de père,
Mon ami, son parent le plus proche, je crois,
La doit prendre pour femme aux termes de nos lois.

ESCHINE, à part.

Grands dieux!

MICION.

Qu'as-tu?

ESCHINE.

Moi? Rien. Poursuivez, je vous prie.

MICION.

Il vient pour l'emmener à Milet, en Carie.

ESCHINE.

L'emmener?

MICION.

Oui, sans doute.

ESCHINE.

A Milet?

MICION.

Aujourd'hui.

ESCHINE, à part.

(Haut.)

Je me meurs. Et cela leur convient comme à lui?
Que disent-elles?

MICION.

Rien; c'est la fin de leurs peines.
On a parlé pourtant d'un jeune homme d'Athènes,
Sans le nommer; ses droits viendraient auparavant,
La fille ayant de lui, je crois bien, un enfant.

ESCHINE.

N'est-ce pas une chose aussi juste qu'humaine?

MICION.

Non.

ESCHINE, avec feu.

Mais vous voulez donc, mon père, qu'on l'emmène?

MICION.

Pourquoi non?

ESCHINE.

C'est agir sans pitié, durement,
Et même, passez-moi le mot, brutalement.

MICION.

Comment cela?

ESCHINE.

Mais lui, mais cet autre, mon père,
A qui, depuis longtemps, elle est promise et chère,
Qui l'aime éperdûment sans doute, verra-t-il,
Sans mourir, sa maîtresse emmenée en exil?
Cela ne se peut pas, c'est un rapt, c'est un crime!

MICION.

En quoi donc? Leur amour n'a rien de légitime :
Cet accord, cet hymen, où, comment, s'il vous plaît,
Par qu'elle autorité, devant qui s'est-il fait?
Les droits du sang, mon fils, sont une loi plus forte
Que l'amour.

ESCHINE.

Devait-elle attendre sur sa porte,
Déjà grande, sans doute, et belle comme elle est,
Qu'un parent, pour la prendre, arrivât de Milet?
Voilà comme il fallait lui présenter la chose.

MICION.

A lui? Plaisant moyen de défendre sa cause!
Au reste, tout cela nous regarde moins qu'eux :
Qu'ils s'arrangent sans nous... Mais tu pleures, bons dieux!
Qu'as-tu donc?

ESCHINE.

Oh! de grâce, écoutez-moi, mon père.

MICION.

Va, ma sollicitude a sondé ce mystère :
Peut-il rien t'arriver jamais sans l'exciter?

ESCHINE.

Ah! puisse mon amour, du moins, la mériter!
Il durera, mon père, autant que votre vie,
Autant que le remords dont ma faute est punie;
Croyez-en mes regrets, mes larmes, ma rougeur.

MICION.

Je te crois, mon enfant, moi qui lis dans ton cœur;
Je t'accuse pourtant d'un peu d'étourderie :
Tu ne connais donc pas les mœurs de ta patrie?
Une fille de qui la loi te séparait,
Est celle que tu vas outrager en secret;
Faute grave déjà, bien que plus d'un nous dise
Que l'homme est ainsi fait, que d'autres l'ont commise,
Et des bons; mais, plus tard, pour la tourner à bien,
Te cacher de ton père était-ce un bon moyen?
Pouvais-je deviner ce que tu n'osais dire?
Qui me l'aurait appris? Mais voilà bien le pire;
Dix mois, dix mois! se sont écoulés depuis lors,
Sans que tu fisses rien pour réparer tes torts.
Tu compromets la femme, et l'enfant et toi-même.
Attendais-tu qu'un dieu, médiateur suprême,
Vînt pendant ton sommeil déblayer le chemin,
Et t'amener, de plus, ta femme par la main?
Vrai, je serais fâché qu'en toute circonstance,
On pût blâmer en toi pareille insouciance.
Mais tu l'épouseras, mon enfant, ne crains rien.

ESCHINE.

Vous dites?...

MICION.

Calme-toi, voyons, tout ira bien.

ESCHINE.

Non ? sérieusement ?

MICION.

Fi donc ! plaisanterais-je?

ESCHINE.

Mon père, je ne sais; mais comment le croirais-je?
Je le désire tant.

MICION.

Va, va prier les dieux
Que cet hymen s'achève, enfant, et sois heureux.

ESCHINE.

Quoi ! sitôt?

MICION.

Oui.

ESCHINE.

Déjà ?

MICION.

Pourquoi pas ce soir-même,
Si nous avons le temps?

ESCHINE.

Ah ! si je ne vous aime,
Plus que moi, plus que tout, que je meure à l'instant !

MICION.

Eh quoi ! plus que ta femme?

ESCHINE.

Oh ! ma foi, tout autant.

MICION.

Fort bien !

ESCHINE.

Et ce parent de Milet?

MICION.

Sois tranquille :
Embarqué, disparu, retourné dans sa ville.

ESCHINE.

Ah ! mon père, à ma place allez prier les dieux :
Vous valez mieux que moi, vous les fléchirez mieux.

MICION.

Je vais mettre d'abord tout mon monde à l'ouvrage.
Toi, fais ce que je dis, si tu veux être sage.

(Il rentre dans sa maison.)

ESCHINE, seul.

Je m'y perds, je suis fou. Jamais, sous le soleil,
Vit-on de père à fils un commerce pareil?
Un camarade, un frère en telle circonstance,
Aurait-il plus de zèle ou de condescendance?
Ah! c'est peu de chérir, de porter dans son cœur
Un tel père; on lui doit de se rendre meilleur,
Et je veux m'observer pour ne jamais rien faire,
Même sans le savoir, qui puisse lui déplaire.
— Mais rentrons, il est temps, et ne retardons plus
Moi-même mon bonheur.

(Il entre chez Micion. Déméas paraît au même moment.)

SCÈNE VI

DÉMÉAS, seul.

Ah! coquin de Syrus!
Je suis à bout, rendu; que le ciel te confonde
Avec ton abreuvoir à l'autre bout du monde!
De menuisier, pas ombre, et personne aujourd'hui,
N'a vu par là mon frère. Installons-nous chez lui :
C'est le plus sûr.

SCÈNE VII

MICION, DÉMÉAS.

MICION. (Il sort de chez lui en parlant à Eschine, qui est dans la maison.)
J'y vais, mon fils; je vais leur dire
Que tout est prêt chez nous.

DÉMÉAS, à part.

Mon frère! Ah! je respire.
(Haut.)
Te voilà donc enfin?

MICION.

Qu'avons-nous de nouveau?

DÉMÉAS.

Eschine a fait encor quelque chose de beau,
D'admirable, et toujours dans son même système.

MICION.

Encor?

DÉMÉAS.

Sans doute encore, et de capital, même.

MICION.

Toujours?

DÉMÉAS.

Tu ne connais ce qu'il vaut qu'à demi!

MICION.

Je sais...

DÉMÉAS.

Oui, la chanteuse et les coups. Pauvre ami!
Nous n'en sommes plus là, c'est de l'histoire ancienne.
Sa nouvelle victime est libre et citoyenne.

MICION.

En effet.

DÉMÉAS.

Tu le sais, et peux le supporter?

MICION.

Qu'ai-je à faire de mieux?

DÉMÉAS.

Enrager, éclater.

MICION.

Eh bien, non; j'aime mieux encore, te l'avouerai-je?...

DÉMÉAS.

Et l'enfant nouveau-né?

MICION.

Que le ciel le protége!

DÉMÉAS.

Elle n'a rien au monde.

MICION.

On le sait, que veux-tu!

DÉMÉAS.

Et tu comptes la prendre ainsi?

MICION.

Bien entendu.

DÉMÉAS.

Bon! Et pour le moment?

MICION.

Ma conduite est tracée :
Je l'attends ici même.

DÉMÉAS.

Excellente pensée!
C'est tout?

MICION.

Jusqu'à présent. Puis-je aller au delà?

DÉMÉAS.

Si tu ne vois, au fond, nul mal à tout cela,
L'honneur veut que, du moins, tu feignes le contraire.

MICION.

J'ai donné ma parole, et tout est prêt, mon frère.
J'ai vu cette famille, et calmé sa frayeur;
Voilà ce qu'exigeait, selon moi, notre honneur.

DÉMÉAS.

Eschine a donc raison, et tout va bien, en somme?

MICION.

Non, je préférerais autre chose; mais, comme
Je ne puis changer rien à tout ce qui s'est fait,
Je sais me résigner à ce qui me déplaît.
Notre vie est pareille au jeu de dés, mon frère :
Quand ils n'amènent pas le nombre qu'on espère,
L'art doit y corriger la faiblesse des points [1].

DÉMÉAS.

Oh! le bon correcteur! Voilà, grâce à tes soins,
Cette chanteuse, à qui ta porte s'est ouverte,
Dont il faut maintenant se défaire avec perte,
Et peut-être pour rien.

MICION.

Tu te trompes encor.
Je ne la vendrais pas même son pesant d'or.

DÉMÉAS.

Quel est donc ton projet?

[1] Quelque jeu, sans doute, où, comme au trictrac, le hasard et le calcul avaient chacun leur part.

MICION.

De la garder.

DÉMÉAS.

Profane!

La mère de famille avec la courtisane?

MICION.

Pourquoi pas?

DÉMÉAS.

Çà, voyons : es-tu dans ton bon sens?

MICION.

Je le crois.

DÉMÉAS.

C'est fini. Pardonnez, dieux puissants;
Mais j'ai peur qu'il ne soit dépourvu de cervelle,
Au point de la garder pour chanter avec elle.

MICION.

Oui.

DÉMÉAS.

L'épouse apprendra ces chansons-là?

MICION.

Par cœur.

DÉMÉAS.

Et toi, tu danseras et mèneras le chœur?

MICION.

En personne.

DÉMÉAS.

En personne! Ah! Micion!

MICION.

Moi-même.
Et nous comptons sur toi s'il faut un quatrième.

DÉMÉAS.

Quoi! tu n'es pas honteux?

MICION.

Calme-toi, Déméas,
Laisse là ton humeur, mon frère, c'est le cas :
N'attriste pas le jour où ton fils se marie;
Je vais chercher la noce; attends-moi, je te prie.

(Il sort.)

DÉMÉAS, seul.

Tu le vois, tu l'entends, ô puissant Jupiter!
Quelle maison! des mœurs! un train! l'âge de fer!
Une femme sans dot, une fille de joie,
Sous le même couvert, foulant l'or et la soie!
Partout luxe et désordre, un jeune homme bercé
Dans le vice, un vieillard encor plus insensé!
La déesse Salut leur fût-elle propice,
Ne les retiendrait pas au bord du précipice!

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

SYRUS, DÉMÉAS.

SYRUS.

A merveille, Syrus! tes pareils, mon ami,
En train de s'en donner n'y vont pas à demi!
Tu comprends ton métier mieux qu'on ne le soupçonne,
Et ne soignes pas mal ta petite personne.
A présent donc, garni comme il faut en dedans,
Va faire un petit tour en te curant les dents.

DÉMÉAS, à part, observant Syrus.

Jugez par celui-ci du reste de la bande!

SYRUS, à part.

Ah! toujours notre vieux radoteur qui gourmande!
(Haut,)
Qu'avez-vous, Déméas, avec cet air chagrin?

DÉMÉAS.

Ah! misérable!

SYRUS.

Eh quoi! toujours du même train!
Vos préceptes sont bons, mais ici l'on s'en fiche [1].

DÉMÉAS.

Si tu m'appartenais...

[1] Syrus parle ici un français qui traduit mal la pureté du latin de Térence; mais l'élégant traducteur de Ménandre n'avait point affaire aux difficultés, ou, pour mieux dire, aux séductions de la rime; Térence, d'ailleurs, était... Térence.

SYRUS.

Oh! vous seriez trop riche.

DÉMÉAS.

Je ferais en public un exemple de toi
Dont on se souviendrait.

SYRUS.

Allons donc! et pourquoi?

DÉMÉAS.

Tu l'oses demander, quand un pareil scandale
Soulève autour de nous la clameur générale?
Fier d'un si bel exploit, tu bois à t'enivrer.

SYRUS, à part.

Maladroit! dans quel pas suis-je allé me fourrer!

SCÈNE II

DROMON, SYRUS, DÉMÉAS.

DROMON, esclave, sortant de chez Micion.

Hé! Syrus! Ctésiphon te demande. Allons, vite!

SYRUS, à Dromon.

Va-t'en.

(Dromon rentre.)

DÉMÉAS.

Mon fils?

SYRUS.

Non, rien.

DÉMÉAS.

Quoi, rien? Langue maudite,
Il est là?

SYRUS.

Non.

DÉMÉAS.

Dromon te l'a-t-il dit, ou non?

SYRUS.

C'est un homme de rien, qui porte aussi ce nom,
Un parasite. Est-il de votre connaissance?

DÉMÉAS, *se disposant à entrer chez Micion.*

Sachons...

SYRUS, *lui barrant le passage.*

Où courez-vous?

DÉMÉAS.

Aurais-tu l'insolence
De m'arrêter, maraud?

SYRUS.

Restez.

DÉMÉAS.

Retiens ta main,
Ou je vais te briser le front sur ce chemin.

(*Il repousse Syrus et entre chez son frère.*)

SYRUS, *seul.*

Il entre, il est entré, ma foi! rien ne l'arrête.
Pour Ctésiphon surtout, quel fâcheux trouble-fête!
Moi, pour laisser passer cet orage alarmant,
Je m'en vais à l'écart me tenir prudemment.
J'y cuverai mon vin, tout en faisant la sieste,
Et les dieux à leur gré disposeront du reste.

SCÈNE III

MICION, *sortant de chez Sostrata.*

Oui, tout est préparé, Sostrata; c'est à vous
De fixer le moment. Mais qui frappe à grands coups
A ma porte? Quel bruit!

DÉMÉAS.

Ah! désastre et misère!
Que devenir? à qui me plaindre? O cieux et terre!
O Neptune!

MICION, *à part.*

Il sait tout. Gare à toi, Ctésiphon!
L'orage éclate enfin, et c'est sur nous qu'il fond.
Détournons-le.

DÉMÉAS, *voyant Micion.*

C'est lui, le fléau, la ruine,
La perte de nos fils. O justice divine!

MICION.

Modère-toi, mon frère, et prends un ton plus doux.

DÉMÉAS.

Bien! bien! Je me modère et retiens mon courroux;
Je laisse là l'injure et reprends votre thème :
N'a-t-il pas été dit, et cela par vous-même,
Que nous devions tous deux, sans nous gêner en rien,
Vous, garder votre fils, et moi, garder le mien?
Répondez!

MICION.

Il est vrai.

DÉMÉAS.

Vous ai-je pris le vôtre,
Pour que vous les traitiez aujourd'hui l'un et l'autre?
Que fait le mien chez vous? Pourquoi l'y recevoir?
A quoi bon l'y garder à table jusqu'au soir?
Deviez-vous lui fournir, lui payer sa maîtresse?
Pourquoi défaites-vous notre marché sans cesse,
Et, quand de votre fils je ne m'occupe en rien,
Quelle rage vous prend de me gâter le mien?

MICION.

Mauvaises raisons.

DÉMÉAS.

Quoi!...

MICION.

Sans doute, et j'en sais une
Bien meilleure : *Entre amis, toute chose est commune.*

DÉMÉAS.

A merveille! A la fin, vous vous ravisez donc?
Vous parliez ce matin tout autrement.

MICION.

Pardon :
Quelques mots seulement, et vous verrez, mon frère,
Que je m'entends fort bien. Ce qui vous désespère,
C'est l'argent prodigué par vos fils; mais pensez
Que, pour tous deux, jadis, vous en aviez assez,
Et que, devant alors songer au mariage,
J'aurais pu de mon bien frustrer leur héritage.
Revenez donc aux plans que vous suiviez alors :
Conservez, acquérez, épargnez en dehors,

Laissez beaucoup de bien, mettez là votre gloire;
Mais regardez le mien comme un pur accessoire.
Dites-vous qu'aujourd'hui la dépense qu'ils font,
Retombant sur moi seul, n'attaque point le fond,
Et vous éviterez, par ce nouveau système,
Mille cuisants soucis pour nous et pour vous-même.

DÉMÉAS.

Passe encor pour l'argent, mais quelles mœurs, hélas!

MICION.

Patience! J'y viens : tout mortel, ici-bas,
Laisse, par quelque trait, percer son caractère;
Dans la même action, l'un de l'autre diffère
Au point que le premier peut faire impunément
Ce que son compagnon doit fuir soigneusement.
Or, tout ce que j'observe en nos fils me rassure :
Leur esprit est solide et leur raison s'épure;
Ils ont de la réserve, au besoin, et tous deux
S'aiment fort. Croyez-moi, tout ira bien pour eux;
Vous les ramènerez quand vous l'aurez en tête.
Leur prodigalité, parfois, vous inquiète;
Mais, mon cher Déméas, la vieillesse, souvent,
Utile en plus d'un point, tourne trop à ce vent :
L'argent est notre faible à tous tant que nous sommes,
Et nos fils, assez tôt, deviendront économes.

DÉMÉAS.

Va donc pour la douceur, j'accorde encor cela;
Mais n'abusons pas trop de ces maximes-là,
Il en tournerait mal.

MICION.

Bannis donc toute crainte :
Au plaisir, tout un jour, livre-toi sans contrainte,
Déride-moi ce front.

DÉMÉAS.

C'est le meilleur parti;
Mais, demain au matin, tiens-toi pour averti
Que j'emmène mon fils aux champs.

MICION.

Rien de plus sage.
Bien mieux : pars cette nuit; mais fais-nous bon visage.

DÉMÉAS.

Et la chanteuse aussi; je l'y traîne avec moi.

MICION.

Ah! si tu fais cela je suis vaincu, ma foi;
Ton fils ne bouge plus de là-bas, je l'atteste.
Mais tâche seulement que la chanteuse y reste.

DÉMÉAS.

Sois tranquille : d'abord, je la mets au pétrin,
Seule à chauffer le four, seule à vanner le grain,
Au feu, dans la fumée, et, pour qu'elle ne chôme,
Je veux qu'en plein soleil elle arrache le chaume,
Et qu'elle soit bientôt noire comme un charbon.

MICION.

Enfin tu te fais sage, et le moyen est bon;
Mais, moi, j'exigerais qu'en la voyant si belle,
Ctésiphon n'en devînt que plus amoureux d'elle.

DÉMÉAS.

Ris, homme heureux, qui peux en trouver le moyen!
Moi, j'ai grand'peur...

MICION.

Encor?

DÉMÉAS.

Non. Je ne dis plus rien.

MICION.

Viens donc, et sois joyeux, ce jour nous y convie.
C'est le cas.

(Il entre dans sa maison; Déméas l'accompagne un instant et revient.)

SCÈNE IV

DÉMÉAS, seul.

Non, jamais qui veut régler sa vie
N'y voit juste à ce point, que, propice ou fatal,
Le temps, par ses leçons, n'en change le total.
On a beau faire; il faut tôt ou tard reconnaître
Que tel est ignorant qui se croit passé maître,

Et, bref, que théorie et pratique sont deux.
Je le vois aujourd'hui, le cas n'est pas douteux :
Austère dans ma vie, et ferme dans ma route,
Je dois, sur mon déclin, changer coûte que coûte,
Et, comme Micion, tomber dans la douceur,
Certain que son système est encor le meilleur.
C'est en nous comparant que j'ai compris la chose.
Mon frère, à qui je dois cette métamorphose,
N'a cherché jusqu'ici que joie et que festins;
Complaisant avec tous et souple avec certains,
Il n'a rien dépensé, rien fait que pour lui-même :
Là-dessus, on le prône, on le bénit, on l'aime.
Et moi, ce campagnard méchant, triste, bourru,
Avare de mon bien péniblement accru,
Pourvu de femme, hélas! et, surcroit de misère,
De deux enfants, j'ai dû, moi qui suis leur vrai père,
Passer mes plus beaux jours à chercher le moyen
D'élever leur jeunesse et d'augmenter leur bien.
Or, qu'ai-je retiré de ces vingt ans de peine?
Mon frère est leur idole et je leur suis en haine;
Il est leur confident, il les voit près de lui,
Quand je les attends, moi, seul avec mon ennui.
On redoute sa mort, et la mienne, au contraire,
On l'attend; tous mes soins n'ont servi qu'à mon frère :
A moi toute la peine, à lui tout le plaisir.
Mais ce bien qui m'échappe, on peut le ressaisir!
Allons, allons, changeons de ton et de conduite :
On me provoque, eh bien, on va voir si j'hésite.
Pour mes fils, désormais, facile, généreux,
Osons-nous faire aimer et respecter par eux!
Le moyen est connu, sachons en faire usage,
Et ne laissons sur nous prendre aucun avantage.
Que l'argent manque au bout, peu m'importe, en tout cas :
Je suis le plus âgé des quatre.

SCÈNE V

SYRUS, DÉMÉAS.

SYRUS.

Déméas !
Ne vous éloignez point, votre frère m'envoie
Vous en prier.

DÉMÉAS.

Fort bien. Qu'il se maintienne en joie.
Et toi, mon cher Syrus, comment va la santé ?

SYRUS.

Très-bien.

DÉMÉAS, à part.

J'en suis ravi. Voilà, tout bien compté,
Trois mots qui n'ont plus rien de mon humeur chagrine :

(Haut.)

« Cher Syrus » et « bonjour. » Oui, plus je t'examine,
Et plus j'aime, Syrus, ton service et ton air.
Je voudrais t'obliger, dût-il m'en coûter cher.

SYRUS.

Grand merci !

DÉMÉAS.

Je joindrai l'effet à la promesse,
Tu le verras bientôt.

(Syrus s'incline et rentre chez Micion.)

SCÈNE VI

GÉTA, DÉMÉAS.

GÉTA, sortant de chez Sostrata.

Oui, ma bonne maîtresse,
J'y vais : je leur dirai que l'épousée attend,
Qu'elle est prête et qu'on peut l'emmener à l'instant.
Ah ! voici Déméas. Serviteur !

DÉMÉAS.

On te nomme?

GÉTA.

Géta.

DÉMÉAS.

Géta doit être un fort estimable homme.
J'ai pris ce sentiment à le voir aujourd'hui
Servir si chaudement les intérêts d'autrui.
Compte sur moi, Géta, si le cas se présente.
(A part.)
Je tâche d'être aimable et mon début m'enchante.

GÉTA.

Je suis assez payé par ces mots obligeants.

DÉMÉAS, à part.

J'avance à pas de loup par les petites gens.

SCÈNE VII

ESCHINE, SYRUS, GÉTA, DÉMÉAS.

ESCHINE.

En voulant trop bien faire, ils me rompent la tête.
Le jour se passera dans ces apprêts de fête.

DÉMÉAS.

Avance-t-on, Eschine?

ESCHINE.

Ah! vous, mon père, ici?

DÉMÉAS.

Oui, ton père, de fait et de cœur, Dieu merci!
Qui ne peut trop t'aimer, te le dire et t'entendre.
Mais où donc est ta femme, et quand va-t-on la prendre,
Nous l'amener, enfin?

ESCHINE.

J'irais de tout mon cœur;
Mais on attend toujours la flûte avec le chœur.

DÉMÉAS.

Va! Tout vieux que je suis, crois-moi.

ESCHINE.

Parlez.

DÉMÉAS.

Renvoie
Chœur, flûtes et flambeaux, et, pour frayer la voie,
Abats ce pan de mur qui blesse tous les yeux,
Au jardin ; ne fais plus qu'une maison des deux,
Amène avec leurs gens cette mère et sa fille,
Et faisons à nous tous une seule famille.

ESCHINE.

Parfait ! L'aimable père !

DÉMÉAS, à part.

Allons, je suis parfait.
Voyez comme déjà tout s'arrange à souhait.
Mon frère, pour sa part, a la clef sur la porte.
Quel bruit ! quelle dépense ! et quel monde ! n'importe,
Je suis parfait, aimable, et l'on me fait la cour.
Eschine, fais payer avant la fin du jour,
Ces vingt mines ; et toi, Syrus, allons, travaille.

SYRUS.

A quoi donc, s'il vous plaît ?

DÉMÉAS.

Abats cette muraille.
Toi, Géta, va chercher les femmes, et reviens.

GÉTA.

Que les dieux, Déméas, vous comblent de leurs biens !
Vous ne vous lassez pas de servir notre cause.

DÉMÉAS.

Vous le méritez tous, et c'est la moindre chose.
N'est-ce pas ton avis, Eschine ?

(Géta entre chez Sostrata.)

ESCHINE.

Assurément.

DÉMÉAS.

Une femme qui vient d'accoucher récemment,
L'amener par la place eût été sans excuse.

ESCHINE.

Oui, vous pensez à tout.

DÉMÉAS.

C'est ainsi que j'en use.
Mais voilà Micion.

SCÈNE VIII

MICION, DÉMÉAS, ESCHINE.

MICION, à part.

Lui, faire abattre un mur?

(Haut.)

Qu'entends-je? Ah! le voici! Mon frère, est-ce bien sûr?
Tu l'ordonnes?

DÉMÉAS.

Sans doute, en ce cas comme en mille,
A ces femmes, vois-tu, je prétends être utile,
En faire ma famille à dater de ce jour,
Et les combler de soins, de respect et d'amour.

ESCHINE.

Ah! oui, je vous en prie.

MICION.

Ai-je une autre pensée?

DÉMÉAS.

C'est un devoir pour nous; d'abord, la fiancée
A sa mère...

MICION.

Sans doute; et puis?

DÉMÉAS.

Femme de choix.

MICION.

On le dit.

DÉMÉAS.

Et, de plus, assez vieille, je crois.

MICION.

Oui.

DÉMÉAS.

Ne pouvant avoir des enfants à son âge,
L'oubli, l'isolement vont être son partage.

MICION, à part.

Où veut-il en venir?

DÉMÉAS.

Tu devrais l'épouser.

Toi, ton devoir, Eschine, est de l'y disposer.

MICION.

L'épouser?

DÉMÉAS.

Oui.

MICION.

Moi?

DÉMÉAS.

Toi.

MICION.

Voyons : perds-tu la tête?

DÉMÉAS, à Eschine.

Tiens bon : il le fera.

ESCHINE, à Micion.

Mon père!

MICION, à Eschine.

Grosse bête!

Tu l'écoutes?

DÉMÉAS.

Allons, il faut en venir là.

ESCHINE.

Oui, de grâce, mon père, au nom de Pamphila.

MICION.

Cesse d'extravaguer.

DÉMÉAS, à Micion.

Bah! cède à sa prière.

MICION.

Mais à quoi pensez-vous! qu'au bout de ma carrière,
A soixante-cinq ans, j'aille me marier,
Épouser cette vieille? Osez-vous m'en prier?

ESCHINE.

Je le leur ai promis.

MICION.

Vraiment! Je te conseille...

Dispose de toi seul, mon garçon.

DÉMÉAS.

A merveille!

Et s'il exigeait plus?

MICION.

N'est-ce pas bien assez?

DÉMÉAS.

Consens.

ESCHINE.

Voyons, mon père !

DÉMÉAS.

Allons!

MICION.

Vous me lassez.

ESCHINE, arrêtant Micion, qui veut s'éloigner.

Je ne vous quitte pas...

MICION.

Quoi! de la violence?

DÉMÉAS, à Eschine.

Prends-le par la douceur.

MICION.

Que voulez-vous qu'on pense,
En me voyant ainsi démentir mon passé?
C'est une idée absurde, un projet insensé;
Mais, si vous y tenez tous deux de telle sorte,
Soit!

ESCHINE.

Que vous êtes bon!

DÉMÉAS, à part.

Puisqu'ainsi je l'emporte,
Que demander encor?

MICION, à tous deux.

Vous ne voulez plus rien,
Je suppose?

DÉMÉAS.

Hégion a, je crois, peu de bien;
Il est de notre bru le parent le plus proche,
Et sa gêne, à mon sens, est pour nous un reproche.

MICION.

Qu'y faire?

DÉMÉAS.

N'as-tu pas au faubourg, ici près,
Un terrain qu'un fermier te loue à peu de frais

Souffre, puisqu'Hégion est un si galant homme,
Qu'il touche en usufruit cette petite somme.

MICION.

Petite, que dis-tu ? Peste !

DÉMÉAS.

Fût-ce un trésor,
Il faudrait, selon moi, la lui laisser encor.
A notre fiancée il a servi de père,
Il est de la famille, et nous ne saurions guère
Placer mieux un bienfait; puis, enfin, Micion,
Tes principes, par là, sont mis en action :
N'as-tu pas remarqué toi-même, avec sagesse,
Qu'estimer trop l'argent est propre à la vieillesse?
Évitons cette tache, et mettons à profit
Ce que tu nous as dit tant de fois.

MICION.

Il suffit.
J'y consens volontiers, puisqu'Eschine l'exige.

ESCHINE.

Ah! le bon père!

DÉMÉAS.

Aux fruits je reconnais la tige.
Nous voilà tout pareils, et tels que je voulais.

MICION.

A merveille!

DÉMÉAS, à part.

Il est pris dans ses propres filets.

SCÈNE IX

SYRUS, DÉMÉAS, MICION, ESCHINE.

SYRUS.

Vous êtes obéi, Déméas.

DÉMÉAS.

Que je meure,
Si l'on ne devrait pas l'affranchir, et sur l'heure!
C'est un brave homme au fond; fais donc cela pour moi,
Mon frère.

MICION.

Ce coquin? l'affranchir? Et pourquoi?

DÉMÉAS.

Pour tout ce qu'il a fait.

SYRUS.

Que le ciel vous bénisse,
Déméas! vous savez reconnaître un service :
Près de vos deux enfants, pédagogue assidu,
Pour eux, depuis vingt ans, j'ai fait ce que j'ai dû.

DÉMÉAS.

Il y paraît assez : ménager avec zèle
Leur argent, introduire à propos une belle,
Disposer un festin sans attendre le soir [1],
Voilà qui n'est pas mal entendre son devoir.

SYRUS.

Le charmant homme!

DÉMÉAS.

En outre, il a la main heureuse,
Et nous a fait avoir à bon prix la chanteuse.
Un valet bien payé rend les autres meilleurs :
Affranchis-le. Ton fils le désire, d'ailleurs.

MICION, à Eschine.

Vraiment?

ESCHINE.

Oui.

MICION.

Viens, Syrus, et, pour ta récompense,
Sois libre.

SYRUS.

Comptez tous sur ma reconnaissance,
Vous surtout, Déméas.

DÉMÉAS.

On ne peut plus flatté!

ESCHINE.

Moi de même.

[1] Les anciens consacraient le jour tout entier aux devoirs de la vie civile; en donner au plaisir la moindre partie était pour eux une faute contre les mœurs, la marque d'une vie sensuelle et désordonnée.

SYRUS.

J'y crois, et ma félicité
Serait au comble si — pardonnez mon audace —
Phrygia, mon épouse, obtenait même grâce.

DÉMÉAS.

Une excellente femme!

SYRUS.

Oui certe! et qui, tantôt,
A présenté le sein la première au marmot.

DÉMÉAS.

Vraiment? au fils d'Eschine? Oh! pour un tel service,
Le moins, c'est d'affranchir à l'instant la nourrice.

MICION.

Pour cela?

DÉMÉAS.

N'est-ce rien? Qu'a-t-elle donc coûté?
Je me charge du prix.

SYRUS.

Oh! pour tant de bonté,
Que les dieux, Déméas, rendent vos jours prospères!

MICION.

Syrus fait aujourd'hui d'assez bonnes affaires.

DÉMÉAS.

Il ne te reste plus, frère, qu'à lui prêter
Quelque argent qu'il fera valoir pour subsister.
Il te le rendra.

MICION.

Lui? Syrus? Pas une obole.

DÉMÉAS.

Il est homme d'honneur.

SYRUS.

Vous avez ma parole.
Donnez, donnez toujours.

ESCHINE, à Micion.

Père, il s'acquittera.
De grâce!

MICION.

Nous verrons plus tard.

DÉMÉAS.

Il le fera.

SYRUS.

Oh! l'homme généreux!

ESCHINE.

Le bon, l'aimable père!

MICION.

Qui donc t'a fait si bien changer de caractère?
Quel étrange retour! Quelle profusion!
D'où vient cela, mon frère?

DÉMÉAS.

Apprends-le, Micion;
J'ai voulu te montrer que, si l'on te caresse,
C'est pour ton bon esprit moins que pour ta faiblesse;
Et que, par nos deux fils, quand tu te vois fêté,
C'est grâce à ton excès de libéralité.
Quant à vous, mes enfants, si mon expérience
Doit m'ôter votre amour et votre confiance,
Je renonce aux conseils, aux regrets superflus :
Dépensez, gaspillez, je ne m'en mêle plus;
Mais, s'il vous faut quelqu'un pour vous tenir en bride,
Un conseiller prudent, qui vous aime et vous guide,
Et qui, de trop d'ardeur vous corrigeant un peu,
Sache au besoin pourtant faire la part du feu,
Je suis cet homme-là.

ESCHINE.

Nous l'acceptons, mon père;
Il sait ce qu'il nous faut; mais que fera mon frère?

DÉMÉAS.

Je fermerai les yeux; qu'il la garde, est-ce assez?
Mais qu'il en reste là.

MICION.

Fort bien. Applaudissez.

FIN DES ADELPHES.

L'HÉCYRE

OU

LA BELLE-MÈRE

LE TITRE

Cette pièce fut donnée pendant les fêtes de Cybèle, sous les édiles curules Sextus Julius Cæsar et Cornélius Dolabella. Elle ne fut pas jouée tout entière. Flaccus, affranchi de Claudius, en fit la musique pour des flûtes égales. Elle fut remise au théâtre sous le consulat de Cn. Octavius et de T. Manlius, pour les jeux funèbres de L. Emilius Paulus. Cette seconde représentation n'eut pas de succès. Donnée une troisième fois sous les édiles curules Q. Fulvius et L. Martius, et jouée par la troupe d'Ambivius Turpio, elle réussit.

PERSONNAGES :

LE PROLOGUE.
LACHÈS, vieillard.
SOSTRATA, femme de Lachès.
PAMPHILE, jeune fils de Lachès et de Sostrata.
PHIDIPPE, vieillard.
MYRRHINE, femme de Phidippe.
PARMÉNON, valet de Lachès.
SOSIE, valet de Pamphile.
BACCHIS, courtisane aimée de Pamphile avant qu'il eût épousé Philomène.
PHILOTIS, SYRA } servantes de Bacchis.

PERSONNAGES MUETS :

PHILOMÈNE, fille de Phidippe et de Myrrhine, épouse de Pamphile.
SCIRTUS, esclave.
AUTRES SUIVANTES DE BACCHIS.

La scène est à Athènes.

LE PROLOGUE

Cette pièce a pour titre *Hecyra* (belle-mère).
Pour la première fois, on la jouait naguère,
Quand un événement tout nouveau pour l'auteur,
A son grand préjudice interrompit l'acteur :
Un funambule vint, et, devant ses merveilles,
La foule, ouvrant les yeux, se boucha les oreilles.
L'ouvrage pour nouveau peut donc être annoncé,
Car l'auteur défendit qu'il fût recommencé,
Voulant garder ainsi le droit de le revendre.
Ainsi que ses aînés, consentez à l'entendre.

LE SECOND PROLOGUE

Sous l'habit de Prologue, humble médiateur,
Je viens solliciter de vous une faveur :
Souffrez que mon déclin, fort de votre suffrage,
Use encor du crédit qu'obtenait mon jeune âge,
Quand, soutenant une œuvre envers et contre tous,
J'osais la remonter en dépit des jaloux,
Et sauvais de l'oubli le drame et le poëte.
Plusieurs vivent par moi, Cœcilius en tête,
Pour qui j'ai combattu sur ce terrain mouvant,
Victorieux parfois, mais vaincu plus souvent.
Je sais que le hasard est le dieu de la scène :
J'y risquais donc gaîment et mon temps et ma peine.
J'encourageais ainsi l'auteur dans ses travaux,
Rejouant les anciens pour avoir les nouveaux.
De guerre lasse, enfin, on daigna les entendre,
Et le succès alors ne se fit pas attendre.

Cœcilius, ainsi, put enfin remonter
Au rang d'où ses rivaux ont failli l'écarter,
Et, rendu par mes soins aux charmes de l'étude,
Du travail de la scène il reprit l'habitude.
Que si, moins connaisseur, j'eusse, mal à propos,
A l'auteur rebuté conseillé le repos,
Il n'eût pas de son œuvre enrichi notre langue.

J'arrive maintenant au but de ma harangue.

Je vous annonce encor *l'Hécyre*, où, par deux fois,
Un fâcheux contre-temps étouffa notre voix.
Secondez notre zèle, et qu'un peu de silence
De réparer le mal nous laisse au moins la chance.
Des athlètes d'abord, et puis des bateleurs,
Le mouvement, le bruit, les femmes, leurs clameurs,
Longtemps avant la fin arrêtèrent l'ouvrage;
Bientôt l'ayant repris, suivant mon vieil usage,
Le premier acte plaît, lorsqu'on vient annoncer
Que les gladiateurs vont bientôt commencer.
Le peuple court, on crie, on lutte, on se démène,
Chacun veut une place, et, moi, je perds la mienne.

Aujourd'hui, tout est calme, un silence flatteur,
Présage favorable, encourage l'acteur,
Et le temps nécessaire est promis au poëte.
C'est à vous d'honorer dignement cette fête;
Secondez nos efforts, ne souffrez pas, Romains,
Que notre art se concentre en quelques rares mains.
En usant de vos droits, sanctionnez les nôtres.
Si l'on m'a vu souvent moins avide que d'autres,
Sacrifier mon gain à votre amusement,
Permettez qu'aujourd'hui je vous prie instamment
De protéger l'auteur, qui, jeune et sans défense,
A compté sur mon zèle et sur votre indulgence;
Faites cela pour moi. Qu'aidé de votre appui,
La cabale n'ait pas à se rire de lui.
Écoutez en silence, et, reprenant courage,
Les poëtes charmés vont se mettre à l'ouvrage;
Et je jouerai bientôt, grâce à nos beaux esprits,
D'autres pièces encor dont je paîrai le prix.

L'HÉCYRE

OU

LA BELLE-MÈRE

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

PHILOTIS, SYRA.

PHILOTIS.

Oui, ma bonne Syra, même jeunes et belles,
Les femmes comme nous ont peu d'amants fidèles.
Je le dis à regret. Vois ce Pamphile, hélas!
A la pauvre Bacchis que ne jurait-il pas?
Aurait-on cru jamais, d'après un tel langage,
Qu'il dût la planter là pour un bon mariage?
Il l'a fait, cependant.

SYRA.

Tenons-nous-le pour dit;
Tu le vois, c'est à toi d'en faire ton profit,
Et, quand tu les tiendras, ces faiseurs de promesses,
Qu'ils ne sortent jamais de tes griffes qu'en pièces.

PHILOTIS.

Quoi! sans exception?

SYRA.

Oui, plus j'y réfléchis;
Car de tous ces amants qui hantent ton logis,
Il n'en est pas un seul, je dis le plus sensible,
Qui ne vise à te plaire au moins de frais possible?
Rends donc piége pour piége à cet amour banal!

PHILOTIS.

Les traiter tous de même? Oh! non, ce serait mal.

SYRA.

Où donc vois-tu du mal à se venger d'un traître?
A dompter l'insolent qui nous parlait en maître?
Que ne peux-tu savoir ce que je sais, hélas!
Ou pourquoi n'ai-je plus ton âge et tes appas?

SCÈNE II

PARMÉNON, PHILOTIS, SYRA.

PARMÉNON, à la cantonade.

S'il demande où je suis, la réponse est facile :
Au Pirée, à guetter le retour de Pamphile.
Voilà pour le vieillard, Scirtus, entends-moi bien;
Mais n'en dis pas un mot s'il ne demande rien :
L'excuse, restant neuve, en paraîtra meilleure
Une autre fois. Eh! mais, Philotis à cette heure?
Vas-tu bien, mon enfant?

PHILOTIS.

Pas mal, comme tu voi.

SYRA.

Parménon, par Castor, je te salue!

PARMÉNON.

Et moi,
Par Pollux [1], ô Syra! permets que je t'embrasse!

[1] Les femmes bien nées juraient par Pollux et non par Castor, — quand elles juraient. — Parménon, en esclave de bonne maison, marque ironiquement la nuance dans sa réplique. Peine perdue avec une Syra.

(A Philotis.)
Mais, toi, qu'as-tu donc fait tout ce temps-là, de grâce?
T'es-tu bien divertie?

PHILOTIS.

Assez mal, franchement.
Ce capitaine est bien le plus fâcheux amant;
Il m'a, pour commencer, emmenée à Corinthe,
Où j'ai vécu deux ans d'ennuis et de contrainte.

PARMÉNON.

Tu dus y regretter Athènes bien des fois,
Et ta folle équipée?

PHILOTIS.

Oh! plus que tu ne crois.
Je n'avais qu'un désir et qu'une idée au monde,
Vivre ici, près de vous, loin de cet être immonde;
Retrouver nos banquets, nos libres entretiens;
Car j'avais tout perdu dans ces tristes liens;
Ce tyran étouffait ma gaîté, ma franchise,
Je ne pouvais parler qu'à son heure, à sa guise.

PARMÉNON.

Oh! je devine alors tout ce que tu souffris.

PHILOTIS.

Mais que s'est-il passé, Parménon? qu'ai-je appris?
Bacchis abandonnée et Pamphile infidèle?
Je n'y puis croire encor, même le tenant d'elle.
Il est donc marié? Réponds.

PARMÉNON.

Marié?... Lui?...

PHILOTIS.

Ne le serait-il pas?

PARMÉNON.

Il l'est bien, aujourd'hui;
Mais cela peut venir à changer par la suite.

PHILOTIS.

Plaise au ciel! et surtout si Bacchis en profite.
Mais comment se peut-il?

PARMÉNON.

J'ai déjà trop parlé;
Cessons.

PHILOTIS.

Tu crains de voir ton secret révélé?
M'en préservent les dieux! Si je te questionne,
C'est pour me réjouir sans rien dire à personne.

PARMÉNON.

On ne peut mieux parlé! mais je crains pour mon dos;
Laissons cela.

PHILOTIS.

Fort bien! ne risque pas tes os,
Bien qu'il me tarde moins de savoir l'aventure
Qu'à toi de la conter.

PARMÉNON, à part.

C'est la vérité pure;
Je ne suis pas discret, non, c'est là mon défaut.
(Haut.)
Allons, tu sauras tout, mais n'en dis pas un mot!

PHILOTIS.

Bien, je te reconnais : conte-moi tes merveilles
Et ne crains rien.

PARMÉNON.

Écoute.

PHILOTIS.

Oh! je suis tout oreilles.

PARMÉNON.

Notre homme avec Bacchis était au mieux, je crois,
Quand le père essaya, d'abord en tapinois,
De décider Pamphile à se mettre en ménage.
Comme font tous les vieux, il parlait de son âge,
Glissant qu'un fils unique était bien peu pour lui,
Et qu'il pourrait un jour demeurer sans appui.
Notre amoureux, d'abord, ne prit pas à l'amorce;
Mais le vieux père y mit tant d'adresse et de force,
Opposant avec art le respect à l'amour,
Que le pauvre garçon parut céder un jour.
La fille du voisin était là toute prête :
Les voilà fiancés; il va, rien ne l'arrête;
Mais, au dernier moment, quand il se vit lié,
Ah! Bacchis elle-même en aurait eu pitié.

Dès que nous étions seuls : « J'en mourrai, je l'espère,
Disait-il. Malheureux! où m'a réduit mon père?
C'est ma mort, Parménon, je n'y saurais tenir. »

PHILOTIS.

Oh! le maudit vieillard!

PARMÉNON.

Le soir, pour en finir,
La noce terminée, il emmène la belle,
Et passe cette nuit sans même approcher d'elle;
La suivante de même.

PHILOTIS.

Oh! que nous dis-tu là!
Près d'une jeune fille, au sortir d'un gala!
A qui viens-tu conter une pareille fable?

PARMÉNON.

Cela doit, en effet, te sembler incroyable :
On brûle, on se consume en te faisant la cour;
Mais lui, ne s'est-il pas marié sans amour?

PHILOTIS.

Et cela dura-t-il?

PARMÉNON.

A moins d'une semaine
De là, seuls, pour causer, dans un coin, il me mène,
Et, m'avouant qu'il n'est marié que de nom :
« Je n'y tiens plus, dit-il, mon pauvre Parménon;
J'espérais, bien à tort, avant ce mariage,
Prendre goût à ma femme et faire bon ménage;
Mais, puisqu'il n'en est rien, et, devant la quitter,
J'ai senti qu'il fallait, du moins, la respecter,
Et que l'honneur voulait qu'au sein de sa famille,
Comme elle en est sortie, elle pût rentrer fille. »

PHILOTIS.

C'est penser noblement, et je l'en aime fort.

PARMÉNON.

« Publier mes motifs serait me faire tort,
Poursuivait-il; la rendre aux parents sans rien dire
Marquerait du dédain, et ce serait le pire.
Mieux vaut donc l'amener tout doucement, je croi,
A vouloir à la fin se séparer de moi. »

PHILOTIS.

Et voyait-il Bacchis?

PARMÉNON.

Oh! tous les jours, ma chère;
Mais Bacchis n'en devint que plus aigre et plus fière,
Tant cet hymen, au fond, lui causait de dépit.

PHILOTIS.

Je le crois pardieux bien!

PARMÉNON.

C'est ce qui le guérit :
Comparant l'une à l'autre, il rentra dans son âme;
Il connut la maîtresse, et jugea mieux la femme
Qui gardait la maison seule avec son ennui,
Irréprochable en tout, d'un rang digne de lui,
Supportant ses dédains, sa froideur, et le reste.
Bref, il prend en pitié cet amour si modeste,
Et Bacchis, d'autre part, ne ménageant plus rien,
Il revient à ce cœur, en tout pareil au sien;
Quand on écrit, d'Imbros, qu'un parent de Pamphile
Vient de mourir, laissant de grands biens dans son île;
Force était d'y courir, mon maître l'exigea.
Pamphile partit donc, mais le cœur gros déjà.
Philomène resta près de sa belle-mère,
Et le père courut s'enfouir dans sa terre,
Venant ici fort peu.

PHILOTIS.

Mais, d'après tout cela,
Ce mariage a l'air fort solide?

PARMÉNON.

Ah! voilà :
Les deux femmes, d'abord, vécurent bien entre elles,
Mais tout changea bientôt, et l'on en vit de belles.
La bru, sans quereller en aucune façon,
Prit la mère en horreur.

PHILOTIS.

Et pour quelle raison?

PARMÉNON.

Quand Sostrata voulait lui parler, la méchante
Saluait sans mot dire, et puis... votre servante.

Bientôt, ne pouvant plus la voir ni la souffrir,
Pour un devoir pieux, elle se fait querir
Par sa mère, et s'en va, sans dire qu'on l'attende.
A quelques jours de là, Sostrata la demande :
On nous donne un prétexte. Au second messager,
Point de réponse. Enfin, pour nous décourager,
On la prétend malade en son logis. Surprise,
Ma maîtresse s'y rend; elle n'est point admise.
Mon maître, là-dessus, de sa maison des champs,
Hier, pour en causer, est venu chez nos gens.
Quel est le résultat? qu'aura dit le beau-père?
Tout cela, dans le fond, ne me rassure guère.
Tu sais tout maintenant. Adieu.

PHILOTIS.

Je pars aussi;
J'ai certain étranger qui m'attend près d'ici.

PARMÉNON.

Puisses-tu t'adresser à Crésus en personne!

PHILOTIS.

Au revoir, Parménon.

PARMÉNON.

Porte-toi bien, friponne!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

LACHÈS, SOSTRATA.

LACHÈS.

Oh! combien je vous hais, sexe malicieux,
Femmes! y verrez-vous toujours des mêmes yeux :
Aimant ou haïssant chaque chose de même,
Sans y manquer jamais, et comme par système?
Chacune a pour sa bru la même haine au fond,
Donne tort aux maris, et blâme ce qu'ils font.
Oui, toutes, à coup sûr, vont à la même école,
Et ma femme la tient comme étant la plus folle.

SOSTRATA.

O ciel! vit-on jamais malheur égal au mien?
De quoi m'accusez-vous?

LACHÈS.

Ah! vous n'en savez rien?

SOSTRATA.

Eh! non, mon cher mari, vrai comme je souhaite
Finir auprès de vous mes jours.

LACHÈS.

Je vous arrête :
M'en préservent les dieux!

SOSTRATA.

Vous m'accusez à tort;
Vous le reconnaîtrez quelque jour.

LACHÈS.

C'est trop fort.

Peut-on en dire trop, quand votre humeur altière
Déshonore, avec vous, votre famille entière,
Prépare à votre fils les plus amers chagrins,
Et détache de nous nos proches, nos voisins,
Des amis de Pamphile, honorables familles,
Trop heureuses hier de lui donner leurs filles?
Vous seule avez gâté ce commerce si doux.

SOSTRATA.

Moi?

LACHÈS.

Vous même, pardieux! Pour qui me prenez-vous?
Pour une borne? ou bien, croyez-vous, je vous prie,
Que, pour rester aux champs, j'ignore votre vie?
Je m'occupe bien moins de ce qu'on fait là-bas;
Ma réputation, au fond, n'en dépend pas.
Depuis longtemps, déjà, l'on dit que Philomène
Se déplaît avec vous, et je le crois sans peine;
Je m'étonnerais fort qu'il en fût autrement.
Mais, si j'avais prévu qu'un pareil sentiment
Pût s'étendre chez elle à la famille entière,
Je sais bien qui j'aurais éloigné la première!
Car enfin, Sostrata, vous-même, jugez-nous;
Voyez ce que je fais dans l'intérêt de tous :
Pour économiser, j'ai dû quitter la ville;
Vous y vivez, sans moi, dans l'aisance et tranquille,
Lorsque, déjà sur l'âge, et mieux que de raison,
Mon travail assidu soutient votre maison.
Ne pourriez-vous, pour prix du calme où je vous laisse,
Éviter tout au moins d'attrister ma vieillesse?

SOSTRATA.

Certes, je n'ai rien fait pour la troubler ainsi.

LACHÈS.

Tout retombe sur vous. Vous étiez seule ici.
A défaut du dehors, dont j'ai toute la peine,
Vous avez la maison, c'est là votre domaine.
Vous devriez rougir, vieille tête à l'évent :
Ne pouvoir vivre en paix, même avec une enfant!
Mais accusez-la donc, soutenez votre thèse.

SOSTRATA.

Moi, mon ami? Non pas.

LACHÈS.

Eh bien, j'en suis fort aise
Pour mon fils; car, pour vous, votre compte est réglé.

SOSTRATA.

Que sait-on! tout cela peut-être est simulé,
Pour rester plus longtemps chez elle sans contrainte.

LACHÈS.

Son refus de vous voir hier est-ce une feinte
Encore?

SOSTRATA.

Elle était fatiguée.

LACHÈS.

Un prétexte banal,
J'entends; mais je connais le secret de son mal :
C'est le dégoût qu'elle a de votre caractère;
Et cela se comprend; car la meilleure mère,
Dès qu'elle a marié son fils comme elle a pu,
N'a plus qu'un seul désir : c'est de chasser sa bru.

SCÈNE II

PHIDIPPE, sortant de sa maison; LACHÈS, SOSTRATA.

PHIDIPPE, à sa fille, qu'on ne voit pas.

Je pourrais ordonner, je le sais, Philomène;
Mais je suis père, et crains pour toi la moindre gêne.
Fais donc ce que tu veux, et ne t'afflige point.

LACHÈS.

Phidippe ne pouvait arriver mieux à point.
Par lui, je saurai tout. — Écoutez-moi, Phidippe.
Facile pour les miens, par goût et par principe,
Je ne les gâte point, et dans leur intérêt;
Mais, chez vous, j'en ai peur, et le dis à regret,
Il n'en va pas ainsi; ma famille et la vôtre
Depuis assez longtemps en souffrent l'une et l'autre.
On vous mène.

PHIDIPPE.

Ah! vraiment?

LACHÈS.

Hier, j'allai vous voir,
Pour notre Philomène, et ne pus rien savoir.
Si vous ne voulez pas rompre notre alliance,
Ouvrez-nous votre cœur sur ce qui vous offense.
Est-ce quelque méprise? Elle s'expliquera
D'elle-même. Est-ce un tort? On le réparera.
Vous-même en jugerez, vous serez notre arbitre.
Mais, quant à retenir Philomène, à quel titre?
Malade, aviez-vous peur qu'elle manquât de soins?
Son salut, croyez-moi, ne nous touche pas moins
Que vous-même; en douter, serait nous faire injure,
Car mon fils la chérit déjà, tout me l'assure,
Et, s'il apprend cela, je ne puis me cacher,
Combien, à son retour, il va s'en affliger.
Donc, pour mieux épargner sa tendresse et la mienne,
Tâchez que votre fille, avant lui, nous revienne.

PHIDIPPE.

Eh! grands dieux! je vous tiens pour fort honnêtes gens.
Elle eût trouvé chez vous les soins les plus touchants,
Et vous n'avez pas dit un mot que je ne croie.
Je ferai de mon mieux pour qu'on vous la renvoie.

LACHÈS.

Qui pourrait l'empêcher si vous le voulez bien?
Se plaint-elle avec vous de mon fils?

PHIDIPPE.

Elle? En rien.
Quand je lui demandais quelle raison secrète
Avait pu, tout à coup, motiver sa retraite,
Ou, lorsque je voulais la renvoyer chez vous,
Elle me conjurait d'attendre son époux.
Chacun a son défaut dans notre pauvre espèce :
Le mien est d'être bon jusques à la faiblesse;
Je ne puis résister aux gens que j'aime.

SOSTRATA.

Hélas!
Tout tourne contre moi.

LACHÈS.

Rien de fait, en ce cas?

PHIDIPPE.

Non, rien pour le moment. Puis-je vous être utile
Autrement? Répondez, j'ai quelque affaire en ville,
Et je vais...

LACHÈS.

Je vous suis.

(Ils sortent.)

SCÈNE III

SOSTRATA, seule.

Quels injustes mépris
Il nous faut essuyer, toutes, de nos maris,
Pour une dont les torts font condamner le reste!
Le mien me connaît mal, c'est vous que j'en atteste,
Justes dieux! Mais comment écarter ce soupçon?
Contre une belle-mère on a toujours raison.
Vous savez cependant si ma bru m'était chère,
Et si je la traitais comme l'eût fait sa mère!
Ah! vienne donc mon fils avant la fin du jour,
Car j'ai mille raisons d'invoquer son retour!

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

PARMÉNON, PAMPHILE, MYRRHINE, dans l'intérieur de la maison.

PAMPHILE.

Non, libre ou marié, nul homme de mon âge
N'a reçu de l'amour tant de maux en partage.
Voilà donc cette vie épargnée avec soin,
Et ce qui m'attendait, arrivant de si loin!
Mieux valait végéter dans une île étrangère,
Qu'apprendre à mon retour cet excès de misère.
Car, pour ceux que menace un malheur éloigné,
L'ignorer un seul jour est autant de gagné.

PARMÉNON.

Non pas; votre présence y va porter remède.
Impossible, sans vous, que l'une ou l'autre cède.
On vous craint maintenant, vous saurez tout bientôt,
Et vous dissiperez l'orage avec un mot.
A quoi bon, pour si peu, vous échauffer la bile?

PAMPHILE.

Tu veux me consoler, mais c'est peine inutile.
Mon malheur ne peut plus s'accroître désormais.
Avant de me lier, tu sais trop qui j'aimais,
Et ce que j'ai souffert, chacun peut le comprendre;
Mais comment résister au père le plus tendre?
Je cédai, j'épousai la femme qu'il m'offrit,
Et l'autre, avec le temps, me sortit de l'esprit.
Je m'étais déjà fait à ma nouvelle chaîne,

Je négligeais Bacchis et j'aimais Philomène,
Quand il fallut partir. Aujourd'hui, je reviens,
Pour chercher qui je dois blâmer parmi les miens.
Et, lorsque je saurais qui mérite ce blâme,
Dis-moi, puis-je en flétrir ou ma mère ou ma femme?
Mon respect défend l'une et l'autre à mon amour.
Celle-ci peut, d'ailleurs, m'accuser a son tour.
N'a-t-elle pas souffert mes dédains sans murmure?
L'a-t-on vue à quelqu'un se plaindre d'une injure?
Mais quel secret, de ceux qu'on ne révèle point,
Peut avoir divisé deux femmes à ce point?

PARMÉNON.

Cherchez. Peut-être, au fond, n'est-ce que bagatelles :
Les petits intérêts font les grandes querelles,
Et le même motif qui nous fait enrager,
Cause à peine à tout autre un ennui passager.
Les enfants, pour un rien, se mettent en colère
Entre eux, parce qu'ils ont la tête encor légère.
Les femmes sont comme eux. Peut-être un mot trop vif,
De ce ressentiment est l'unique motif?

PAMPHILE.

Va donc vite annoncer mon retour.

PARMÉNON, près d'entrer.

Oh! qu'entends-je?

PAMPHILE.

Chut!

PARMÉNON.

On s'agite, on court : quelle rumeur étrange!
Approchez de la porte et tenez-vous-y coi.
Entendez-vous?

PAMPHILE.

Grands dieux! Quel est ce cri? Tais-toi.

PARMÉNON.

Mais c'est vous qui parlez.

MYRRHINE, dans la maison.

Au nom du ciel, ma chère,
Défends-toi de crier!

PAMPHILE.

O ciel! ma belle-mère!
Ah! je me sens mourir. Hélas! qu'ai-je entendu?

PARMÉNON.

Eh bien, qu'avez-vous donc?

PAMPHILE.

J'ai que je suis perdu.

PARMÉNON.

Pourquoi cela?

PAMPHILE.

Quel est ce malheur qu'on me cache?
Réponds.

PARMÉNON.

Il n'en est pas arrivé, que je sache,
Sinon que votre femme a dû garder le lit :
On l'assurait, du moins.

PAMPHILE.

Et tu ne m'as rien dit?

PARMÉNON.

Je ne pouvais tout dire à la fois, ce me semble.

PAMPHILE.

Et son mal, quel est-il?

PARMÉNON.

Je ne sais.

PAMPHILE.

Ah! je tremble.
Un médecin, du moins, est-il venu la voir?

PARMÉNON.

Je l'ignore.

PAMPHILE.

En entrant, je pourrais le savoir.
D'où vient que je balance? Ah! chère Philomène,
A quel triste moment le destin me ramène!
Dans quel état, comment te retrouvé-je, hélas!
Ah! si tu dois mourir, je n'y survivrai pas.

(Il entre dans la maison.)

SCÈNE II

PARMÉNON, seul.

Qu'il entre donc tout seul; quant à moi, je n'ai garde.
On nous hait trop chez eux pour que je m'y hasarde.
Ils ont, hier, fermé la porte à Sostrata
Sans façon, et. pour peu que le mal augmentât,
— Ce qui m'affligerait surtout pour notre maître : —
« Voyez-vous, dirait-on, le vieux sorcier, le traître,
L'homme de Sostrata! depuis qu'il est entré,
Le mal (qu'il les étouffe!) a toujours empiré. »
Ma maîtresse, du coup, passerait pour sorcière,
Et je pourrais m'aller jeter à la rivière.

SCÈNE III

SOSTRATA, PARMÉNON, puis PAMPHILE.

SOSTRATA.

Qu'arrive-t-il? Quel bruit on fait de ce côté!
Je tremble que le mal n'ait encore augmenté.
Bon Esculape, et toi, déesse qu'on révère,
Santé, jette sur elle un regard moins sévère!
Essayons de la voir.

PARMÉNON.

Sostrata, revenez!

SOSTRATA.

Non.

PARMÉNON.

Ils vous vont encor jeter la porte au nez.

SOSTRATA.

Ah! c'est toi, Parménon? Laisse, il faut que je tente
De la voir. Quoi! malade, et peut-être mourante,
L'épouse de mon fils est là tout près de moi,
Et tu veux m'empêcher d'y courir?

PARMÉNON.

Oui, ma foi!
Et même d'envoyer, si vous voulez m'en croire,
Chez des gens dont, pour vous, la haine est si notoire.
Aimer qui nous abhorre, est-ce pas double excès?
On fatigue le juge et l'on perd son procès.
Et, d'ailleurs, votre fils, en mari plein de zèle,
A peine de retour vient de courir chez elle.

SOSTRATA.

Lui, de retour?

PARMÉNON.

Sans doute.

SOSTRATA.

O ciel! je te bénis.
Je renais à ce mot, nos malheurs sont finis.

PARMÉNON.

Vous aurais-je arrêtée, autrement? Philomène,
Pourvu qu'un peu de calme à la fin lui revienne,
Ne pourra s'empêcher de dire à son époux
Comment a commencé cette brouille entre vous.
Justement, le voilà. Tout ira bien, j'espère.
Mais quel air abattu!

SOSTRATA.

Mon fils!

PAMPHILE.

Ma bonne mère!

SOSTRATA.

Enfin je te revois bien portant, grâce aux dieux!
Mais, d'abord, comment va Philomène?

PAMPHILE.

Un peu mieux.

SOSTRATA.

Plaise au ciel! Mais cet air... Oui, plus je te regarde...
Tu pleures! Qu'as-tu donc?

PAMPHILE.

Rien; n'y prenez pas garde.

SOSTRATA.

D'où venait tout ce bruit? Réponds-moi. Tu le sais.
Philomène a-t-elle eu quelque nouvel accès?

PAMPHILE.

Oui.

SOSTRATA.

Quel est donc enfin ce mal que rien ne lasse?

PAMPHILE.

La fièvre.

SOSTRATA.

Continue?

PAMPHILE.

On le dit. Mais, de grâce,
Rentrez. Je vais vous suivre.

SOSTRATA.

Allons, soit, mon enfant.

(Elle entre dans sa maison.)

PAMPHILE.

Hâte-toi, Parménon! va-t'en vite au-devant
De mes gens; mon bagage est un peu lourd, peut-être;
Aide-leur...

PARMÉNON.

A trouver la maison de leur maître?

PAMPHILE.

Va vite!

(Parménon sort.)

SCÈNE IV

PAMPHILE, seul.

Et, maintenant, où faire remonter
La liste des malheurs que je veux méditer?
Le moyen de s'attendre à des choses pareilles?
J'en dois croire pourtant mes yeux et mes oreilles;
Aussi me suis-je enfui, révolté, hors de moi.
Je n'étais pas entré, d'ailleurs, sans quelque émoi,
M'attendant à trouver Philomène souffrante,
Mais d'un tout autre mal. J'arrive : une servante
Donne à toutes l'éveil; on accourt aussitôt
Avec ce cri joyeux : « C'est lui! » Mais, à ce mot,

Je les vois se troubler et détourner la tête;
Mon retour les gênait. Une, plus inquiète,
Courait pour m'annoncer. Je la suis, j'entre, hélas!
On veut cacher ma femme, à qui je tends les bras;
C'est trop tard. J'ai tout vu : son mal et mon injure...
Étouffe-t-on, d'ailleurs, l'accent de la nature?
Sa voix la dénonçait assez haut. « Trahison! »
Criai-je; et, comme un fou, je sors de la maison.
La mère, tout en pleurs, me rejoint à grand'peine
Sur le seuil; elle tombe à mes pieds et s'y traîne.
On est humain ou dur, suivant l'occasion;
Ma colère fit place à la compassion.
« Pamphile, me dit-elle enfin sans trop de suite,
Oui, vous avez compris son malheur et sa fuite.
La nuit, morte de peur, un homme, un scélérat,
Sans qu'elle ait pu le voir, l'a mise en cet état.
Pour vous cacher sa honte et sa douleur amère,
Elle a fui près de nous. » La pauvre vieille mère!
J'ai peine, en y songeant, à retenir mes pleurs;
Je crois l'entendre encore avouant ses douleurs.
« Ah! disait-elle, au nom du sort qui vous ramène,
Heur ou malheur, que sais-je! épargnez Philomène.
Que tout ceci demeure un secret entre nous.
Votre femme, avec moi, vous en prie à genoux.
Souvenez-vous encor de son amour si tendre.
Seul vous savez sa faute; à vous de la reprendre
Ou de nous la laisser. Époux depuis sept mois,
Pendant les deux premiers vous négligiez vos droits.
Vous n'ignorez donc rien; nier est inutile;
Mais ce que je voudrais, s'il se peut, cher Pamphile,
C'est le cacher au monde, à son père surtout.
Nous pourrons simuler si l'on nous pousse à bout,
Une chute, un malheur; on y croira sans peine,
En ne vous voyant pas accuser Philomène.
L'enfant ne paraîtra jamais devant vos yeux,
Et, pour ma fille et vous, tout s'arrangera mieux. »
Ces plaintes m'ont touché jusques au fond de l'âme.
J'ai promis, je tiendrai; mais, reprendre ma femme,
Impossible! L'honneur me le défend, hélas!
Pourtant je sens encor que je ne la hais pas :

J'avais pris de la voir une telle habitude!
Qu'attendre désormais? L'ennui, la solitude.
A ce mot, malgré moi, je sens couler mes pleurs.
Ah! Fortune! combien durent peu tes faveurs!
Mais un premier amour me l'a trop fait connaître,
Et, par là, du second je guérirai peut-être.
Ah! voici Parménon, et mes gens avec lui.
Il me faut, avant tout, l'écarter aujourd'hui.
Il ne sait que trop bien, et c'est ce qui me gêne,
Comment à nos débuts je traitais Philomène;
Il devinerait tout s'il entendait ses cris.
Éloignons-le donc vite avant qu'il ait compris.

(Il s'écarte et reste en observation sur le seuil de la maison de son père.)

SCÈNE V

PARMÉNON, SOSIE, PAMPHILE.

(Parménon et Sosie précèdent les esclaves qui apportent les bagages de Pamphile; ceux-ci n'entrent en scène qu'environ au dixième vers.)

PARMÉNON.

Çà, tu t'es donc trouvé bien mal sur ce navire,
Sosie?

SOSIE.

Ah! Parménon, plus que je ne puis dire.
Être en mer, vois-tu bien, c'est déjà trop.

PARMÉNON.

Vraiment?

SOSIE.

Tu peux te réjouir d'ignorer ce tourment;
Car, sans parler ici de mainte autre misère,
N'est-ce rien, qu'en dis-tu, trente jours de galère,
Et même plus, n'ayant que la mort sous les yeux,
Tant la mer était grosse et le vent furieux?

PARMÉNON.

Ce n'est guère amusant.

SOSIE.

Je le sais, et de reste.
On ne m'y reprendra jamais, je te l'atteste :
Je m'enfuirais plutôt, vrai comme je le dis.

PARMÉNON.

Je t'en crois aisément. Plus d'une fois, jadis,
Tu l'as fait sans donner de raison aussi forte.
Mais Pamphile, là-bas, s'est planté sur la porte :

(Aux porteurs.)

A-t-il à me parler? Vous, entrez tout cela.

(A Pamphile.)

Abordons-le, voyons. Vous êtes toujours là,
Mon cher maître?

(Sosie et les porteurs entrent dans la maison.)

PAMPHILE.

Sans doute, et comptant sur ton zèle.

PARMÉNON.

Ordonnez, je suis prêt.

PAMPHILE.

Cours à la citadelle.

PARMÉNON.

A qui donc parlez-vous?

PAMPHILE.

A toi-même; il le faut.

PARMÉNON.

A l'Acropole, moi? Qu'ai-je à faire là-haut?

PAMPHILE.

C'est quelque chose à dire au plus vite et sans faute
A Callidémidès de Mycone, mon hôte,
Mon compagnon de route.

PARMÉNON.

Il a juré ma mort,
Si les dieux le faisaient arriver à bon port.

PAMPHILE.

Eh bien, tu ne pars pas?

PARMÉNON.

A moins qu'il ne suffise
De le voir, dites-moi ce qu'il faut qu'on lui dise.

PAMPHILE.

Qu'il ne m'attende pas; qu'à mon bien grand ennui,
Je manque au rendez-vous que j'ai reçu de lui.
Cours.

PARMÉNON.

Sans même pouvoir le connaître au visage?

PAMPHILE.

C'est juste. Écoute donc, et retiens son image :
C'est un gros homme, grand, le teint frais, coloré,
L'œil bleu, cheveux crépus, bref, l'air d'un déterré.

PARMÉNON.

Quel portrait me fait-il! Que le ciel le confonde!
Voyez-vous ce cadavre à mine rubiconde?
Mais un mot : faudra-t-il, si je ne le vois pas,
L'attendre tout le jour?

PAMPHILE.

Oui, cours!

PARMÉNON.

Je suis trop las :
Impossible!

(Il sort lentement.)

PAMPHILE.

Il s'éloigne à la fin. Je respire!
Mais que faire, à présent, et comment ne rien dire?
J'ai pitié de Myrrhine, et, dans son intérêt,
Je n'épargnerai rien pour garder le secret;
Mais l'amour filial passe avant toute chose,
Et je dois, au besoin, faire ce qu'il m'impose.
Bon! Phidippe et mon père! O ciel! quel embarras!
Comment leur avouer?...

(Il s'éloigne et se tient à l'écart.)

SCÈNE VI

LACHÈS, PHIDIPPE, PAMPHILE.

LACHÈS.

Ne me disiez-vous pas
Que votre fille attend le retour de Pamphile
Pour revenir chez nous?

PHIDIPPE.

Oui.

LACHÈS.

Rien de plus facile
Alors, puisque j'apprends qu'il est à la maison.

PAMPHILE, à part.

Comment m'y refuser? Que donner pour raison?

LACHÈS.

Qui va là?

PAMPHILE, à part.

Malgré tout, je suivrai mon système
De point en point.

LACHÈS.

Eh! mais, par Pollux! c'est lui-même!

PAMPHILE.

Mon père!

LACHÈS.

Mon cher fils!...

PHIDIPPE.

Quel heureux à-propos,
Et, ce qui vaut le mieux, quel air sain et dispos!
Que j'ai d'aise à vous voir, Pamphile!

PAMPHILE.

Je l'espère.

LACHÈS.

Et tu viens d'arriver à l'instant?

PAMPHILE.

Oui, mon père.

LACHÈS.

Et le cousin, dis-moi, nous laisse-t-il du bien?

PAMPHILE.

Phanias! un prodigue, un épicurien,
Il a dans les plaisirs passé sa vie entière;
On laisse peu de bien avec ce caractère.
Mais, en revanche, aussi, l'on fait dire de soi :
« Il fut, tant qu'il vécut, un bon vivant. »

LACHÈS.

Dis-moi :
Cette belle épitaphe, est-ce tout ton bagage?

PAMPHILE.

Oh! sa mort nous vaudra toujours quelque avantage.

LACHÈS.

Ah! fi donc! Je voudrais qu'il vécût; mais, hélas!...

PHIDIPPE.

Ce sont là des souhaits qui ne ruinent pas.
Le cousin ne va point ressusciter, je pense,
Sur un mot; et, malgré cette belle sentence,
Vous aimez bien autant qu'il soit mort aujourd'hui.

LACHÈS, désignant Phidippe à son fils.

Hier, il a mandé sa fille près de lui.
(Bas, à Phidippe, en le poussant.)
Soutenez-moi donc.

PHIDIPPE, à part.

Ouf! j'en suis pour une côte.
(Haut.)
Oui, je l'ai fait venir.

LACHÈS.

Mais, aujourd'hui, sans faute,
Il va la renvoyer chez nous.

PHIDIPPE.

Assurément.

PAMPHILE.

A quoi bon ces détours? Point de ménagement.
J'en sais déjà trop long sur tout ce qui se passe.

LACHÈS.

Maudits soient les bavards!

PAMPHILE.

Écoutez-moi, de grâce :
Je crois avoir rempli tous mes devoirs d'époux,
Et n'avoir mérité nul reproche de vous.
Mon amour, mes égards, mes soins, mon indulgence,
Elle vous dira tout. Je laisse ma défense
A celle qui me traite aujourd'hui sans pitié.
Je veux par elle seule être justifié.
Tout ingrate qu'elle est, je la prends pour arbitre,
Et vous la croirez mieux que moi sur ce chapitre.
C'est contre mon aveu qu'elle m'aura quitté,
Je le déclare; mais, si telle est sa fierté,
Qu'elle ait cru ne devoir rien céder à ma mère,
Ni souffrir son humeur, fût-elle un peu sévère;
Si je dois, en un mot, perdre l'une des deux,
Phidippe, brisons là, mon choix n'est pas douteux.

LACHÈS.

Ce que tu dis, mon fils, est loin de me déplaire :
Oui, ta mère avant tout; mais un peu de colère
N'entre-t-il pas aussi dans ce pieux arrêt?
Après l'emportement, arrive le regret.

PAMPHILE.

Des sentiments pareils sont bien loin de mon âme.
Loin d'avoir mérité jusque-là quelque blâme,
Pour prévenir mes vœux elle a tout fait d'abord.
Je l'aime, je l'estime, et la regrette fort;
Et mon dernier souhait est que, pour tant de zèle,
Auprès d'un plus heureux, sinon plus digne d'elle,
Le reste de ses jours s'écoule dans la paix,
Puisqu'il m'est refusé d'y veiller désormais.

PHIDIPPE.

Il ne tiendrait qu'à vous.

LACHÈS.

Mon fils, point de folie :
Dis-lui de revenir.

PAMPHILE.

Cessons, je vous supplie.
D'autres ont commencé; moi, j'irai jusqu'au bout.
Adieu donc! je me dois à ma mère avant tout

LACHÈS.

Eh bien, quoi! tu nous fuis? Holà! Pamphile, arrête!
(Pamphile sort.)
Il va comme le vent.

PHIDIPPE.

Quelle mauvaise tête!
L'enragé!

LACHÈS.

Vous voyez. Que vous avais-je dit,
Phidippe? Je savais quel serait son dépit.
Vous ai-je assez blâmé de garder Philomène?

PHIDIPPE.

Ma foi, je lui croyais la fibre plus humaine.
Pense-t-il que je vais le prier? Pas si sot.
Il peut garder sa femme ou nous rendre la dot
Et s'aller promener.

LACHÈS.

Vous aussi? Quelle rage!

PHIDIPPE.

Pardieux! tu nous reviens bien fier de ce voyage,
L'ami!

LACHÈS, à part.

Notre homme va s'apaiser à l'instant;
Mais, au fait, il a lieu d'être assez mécontent.

PHIDIPPE.

Le tout pour quelque bien dont la famille hérite.

LACHÈS.

M'attaquez-vous aussi?

PHIDIPPE.

Qu'il délibère vite
Et réponde aussitôt. Parole avant ce soir.
Ailleurs, à son défaut, nous saurons la pourvoir.

LACHÈS.

Un mot, mon cher voisin! écoutez-moi, de grâce!
(Phidippe rentre brusquement dans sa maison.)
Bon! le voilà qui part. Oh! tout ceci me lasse.
Qu'ils s'arrangent entre eux, puisque, même mon fils,
Personne ne consent à suivre mes avis.

Je vais porter tout chaud ce débat à ma femme;
Car ici, je le vois, par elle tout se trame.
Elle saura du moins ce que j'ai sur le cœur.

(Il rentre dans sa maison.)

SCÈNE VII

MYRRHINE, *seule, sortant de chez elle dans une grande agitation.*

C'est fini, plus d'espoir! Malheur à nous, malheur!
Que va dire Phidippe, et comment me défendre?
Cet enfant qu'il va voir, il venait de l'entendre.
Le moyen d'en douter? Chez sa fille, autrement,
Il ne fût pas entré si précipitamment.
« Pourquoi m'avoir trompé? » dira-t-il. Mais la porte
A crié. C'est lui! Ciel! Il cherche. Je suis morte.

SCÈNE VIII

PHIDIPPE, MYRRHINE.

PHIDIPPE.

En me voyant entrer sans avoir averti,
Ma femme épouvantée a pris le bon parti :
La fuite. Ah! la voilà. Que disons-nous, Myrrhine?
M'entendez-vous? Je parle assez haut, j'imagine.

MYRRHINE.

Quoi donc, mon cher mari?

PHIDIPPE.

Votre mari, bons dieux!
Je me contenterais d'être un homme à vos yeux;
Mais c'est trop demander; si j'étais l'un ou l'autre,
On ne me jouerait pas un tour comme le vôtre.

MYRRHINE.

Moi? Quel ton!

PHIDIPPE.

Cet enfant, d'où vient-il? Répondez!
De qui l'a-t-elle eu?

MYRRHINE.

Ciel! vous me le demandez,
Vous, père? Et de qui donc est-elle fille encore?

PHIDIPPE.

Un père ne croit pas ce qui le déshonore;
Mais pourquoi tant de soins pour celer à chacun
Un bel enfant qui naît au moment opportun?
Avez-vous pu songer à faire disparaître
Un gage de la paix qui chez nous va renaître?
Mais c'est là justement ce qu'il tient à cacher;
Cet accord vous déplaît, vous vouliez l'empêcher.
Et moi qui soupçonnais mes amis, quand vous-même
Disputiez votre fille au seul homme qu'elle aime!

MYRRHINE.

Ah! je suis bien à plaindre!

PHIDIPPE.

Otez à mes soupçons
Tout prétexte : donnez quelques bonnes raisons.
Mais j'ai de la mémoire, et je crois vous entendre :
« Je ne pourrai jamais souffrir un pareil gendre,
L'amant d'une Bacchis, un homme (disiez-vous),
Qui passe chaque nuit près d'elle au su de tous. »

MYRRHINE, à part.

Qu'il m'accuse donc seule et laisse en paix ma fille.

PHIDIPPE.

J'avais eu vent aussi de cette peccadille,
Et je la rejetais sur la chaleur du sang;
C'est un mal de jeunesse, on l'apporte en naissant.
Mais il touche à cet âge où l'homme, sur la terre,
N'aime plus rien, hélas! pas même soi, ma chère.
Vous, vous ne changez point : vous n'avez pas cessé
D'aigrir ces deux enfants comme par le passé,
De détruire un accord qui semblait me sourire.
Mais tout s'explique enfin : osez me contredire.

MYRRHINE.

Moi, mère, conspirer contre nos intérêts!

PHIDIPPE.

Pouvez-vous les connaître? à quel signe? à quels traits?
Quelqu'un vous aura dit l'avoir vu chez sa belle,
Entrer, sortir, que sais-je! ou causer avec elle,
Qu'importe? S'il se cache en lui rendant des soins,
A quoi bon s'enquérir s'il la voit plus ou moins?
Ne devrions-nous pas, sur ses jours et ses veilles,
Nous, vieux parents, fermer nos yeux et nos oreilles?
Pourquoi l'espionner et nous faire haïr?
Du reste, s'il eût pu, tout d'un coup sans faillir,
Rompre avec cet amour qui charma sa jeunesse,
Je l'estimerais moins, oui, je vous le confesse,
Comme homme, et je craindrais que ce cœur aguerri
Ne battît dans le sein d'un bien pauvre mari.

MYRRHINE.

Laissez donc là mes torts et ceux de votre gendre;
Allez le voir, sachez s'il veut ou non reprendre
Sa femme; s'il la veut, il peut encore l'avoir;
Sinon, vous conviendrez que j'ai fait mon devoir.

PHIDIPPE.

Eût-il ce nouveau tort, Myrrhine, et beaucoup d'autres,
Rien encor, selon moi, n'excuserait les vôtres.
J'étais là, vous deviez me consulter en tout.
L'avez-vous fait? Voilà ce qui me pousse à bout.
Sans mon aveu formel, en agir de la sorte!
Cet enfant, songez-y, je défends qu'on l'emporte.
Mais, que dis-je? une femme obéir! Pauvre sot!
Rentrons vite. A mes gens, allons donner le mot.
Ceux-là respecteront ma défense, j'espère.

(Il rentre.)

SCÈNE IX

MYRRHINE, seule.

Grands dieux! fut-il jamais plus malheureuse mère?
S'il se monte à ce point, sans motif important,
Devant la vérité, quel éclat nous attend!

Rien ne lui fera plus retirer sa défense;
Et que devient alors ma dernière espérance?
Mon malheur, pour le coup, à son comble est venu,
S'il nous faut élever l'enfant d'un inconnu.
Le moyen que ma fille, en cette nuit horrible,
Ait vu son ravisseur? Demi-morte, insensible,
Elle n'a même pu songer à retenir
Quelque objet qui, plus tard, pût au moins le trahir;
Et c'est lui qui, d'un bras, la tenant étouffée,
De l'autre lui ravit son anneau pour trophée.
Rien ne peut nous sauver si cet enfant paraît.
Pamphile en vain, ici, m'a promis le secret :
Pourra-t-il résister à sa honte connue?
Ah! c'est trop nous flatter; non, ma fille est perdue!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

SOSTRATA, PAMPHILE.

SOSTRATA.

Tu crois qu'elle n'a pu se faire à mon humeur,
Mon cher fils, je le vois, et c'est là ton erreur;
Puissent les dieux, par toi, m'envoyer quelque peine,
Si jamais, sciemment, j'ai blessé Philomène!
Tu m'aimes, cher Pamphile, et tu viens à l'instant
De le prouver encor par un signe éclatant.
Ton père m'a tout dit. Ton amour pour ta femme
A cédé, tout à l'heure, au devoir dans ton âme.
J'en suis fière, et, pour prix d'un si beau dévouement,
J'assure ton repos par mon éloignement.
Il le faut, oui, mon fils, chacun de nous y gagne,
Et mon honneur le veut. Je vais à la campagne;
Ton père avec plaisir m'y verra, je le sais,
Et j'entends, près de lui, m'y fixer désormais.
Tout n'en ira que mieux, et ta femme, je pense,
Ne pourra plus alors prolonger son absence.

PAMPHILE.

Vous retirer aux champs, ma mère! y pensez-vous?
Nous fuir pour un caprice? On va nous croire fous.
Sans rien attribuer à votre modestie,
Mes ennemis diront que je vous sacrifie.
Quitter amis, parents, et nos fêtes? Non, non.
Vous nous feriez ainsi, mère, un joli renom.

SOSTRATA.

Tout cela, mon enfant, n'a plus rien qui me plaise.
Jeune, comme il convient, j'en prenais à mon aise;
Vieille, aujourd'hui, bien loin de songer au plaisir,
Me faire supporter, voilà tout mon désir.
Ah! que ma mort, du moins, ne soit pas appelée!
Objet d'une rancune injuste ou simulée,
Je pars; à qui la veut, je cède la maison,
Et j'éloigne par là querelles et soupçon.
Ne m'arrête donc pas, laisse-moi me soustraire
Au reproche éternel que nous fait le vulgaire.

PAMPHILE.

Ah! faut-il qu'un seul point dérange mon bonheur,
Quand le ciel m'a donné deux femmes d'un tel cœur!

SOSTRATA.

Ne te figure pas, du reste, cher Pamphile,
Que Philomène soit d'une humeur difficile :
Si tu n'as rien de plus contre elle, et je le croi,
Oublie un seul grief, reprends-la près de toi.
Mon fils, en te quittant, je t'en fais la prière.
Souviens-t'en.

PAMPHILE.

Suis-je assez malheureux!

SOSTRATA.

Et ta mère,
Crois-tu qu'elle ait pu voir sans chagrin tout cela?

SCÈNE II

LACHÈS, SOSTRATA, PAMPHILE.

LACHÈS.

Bien, Sostrata; très-bien! J'écoutais, j'étais là.
Il faut se gouverner suivant les circonstances,
Et, quand on les prévoit, leur faire les avances.

SOSTRATA.

Le ciel nous soit propice!

LACHÈS.

Allez, sans plus tarder.
Nous tâcherons, là-bas, de nous accommoder
L'un de l'autre, il le faut.

SOSTRATA.

C'est bien sur quoi je compte.

LACHÈS.

Rentrez donc, achevez vos paquets; soyez prompte.
Allons, vous m'entendez?

SOSTRATA.

J'y vais.

PAMPHILE.

Mon père!...

LACHÈS.

Eh bien?

(Sostrata rentre dans la maison.)

PAMPHILE.

Ma mère, nous quitter! Certe, il n'en sera rien.

LACHÈS.

Pourquoi?

PAMPHILE.

Je ne suis pas fixé sur Philomène.

LACHÈS.

Qu'as-tu donc à fixer, sinon qu'elle revienne?

PAMPHILE, à part.

Au fond, j'en meurs d'envie, et, si j'osais... Mais non,
L'honneur me le défend, et je dois tenir bon.
(Haut.)
Cessez de me presser; faut-il que je vous dise
Qu'elles s'entendront mieux sans se revoir?

LACHÈS.

Sottise!
Qu'importe, quand ta mère aura pris pied là-bas,
Qu'elles aient pu s'entendre ou ne s'entendre pas.
Notre âge, vois-tu bien, déplaît à la jeunesse.
C'est à nous de céder. Que chacun se connaisse.
Nous rappelons par trop, maintenant, je le vois,
Ce vieux conte d'enfant : *Il était une fois*
Un vieux couple... Ah! voilà ton beau-père. Il apporte
Du renfort. Arrivez, Phidippe, à moi! main-forte!

SCÈNE III

PHIDIPPE, PAMPHILE, LACHÈS.

PHIDIPPE, sur le seuil de sa porte, à Philomène, qu'on ne voit pas.

Oui, je t'en veux beaucoup, ma fille, c'est honteux!
Mais ta mère est encor la moins sage des deux,
Elle qui t'a soufflé cette maudite ruse.
Je le vois, à présent. Aussi rien ne l'excuse.

LACHÈS.

Vous venez bien, Phidippe : on n'attend plus que vous.

PHIDIPPE.

Pourquoi faire?

PAMPHILE, à part.

Comment leur résister à tous?

LACHÈS.

Ma femme a résolu d'habiter son domaine;
Nous partons, rien ne doit retenir Philomène.
Tout nuage entre nous va s'effacer ainsi.

PHIDIPPE.

Ma femme, et non la vôtre, a causé tout ceci.
C'est elle qui nous brouille, et vous prenez le change.

PAMPHILE, à part.

Qu'il garde Philomène et que chacun s'arrange.

PHIDIPPE.

Pamphile, écoutez-moi : vous savez que je tiens
A voir se renouer, s'il se peut, nos liens;
Mais, si vous voulez rompre, il est temps qu'on se hâte
D'emporter cet enfant.

PAMPHILE, à part.

Il le sait. Tout se gâte.

LACHÈS.

Quel enfant?

PHIDIPPE.

Le sien, donc, oui, votre petit-fils.
Ma fille l'avait eu sans m'en donner avis.
Je l'apprends à l'instant.

LACHÈS.

Oh! la bonne nouvelle!
Recevez mes souhaits pour l'enfant et pour elle.
Mais quelle étrange femme avez-vous là, voisin?
Pourquoi nous cache-t-elle un don comme un larcin?
Je ne puis dire tout ce que j'en ai dans l'âme.

PHIDIPPE.

Allez, personne ici, plus que moi, ne la blâme.

PAMPHILE, à part.

Naguère, je pouvais encor m'interroger,
Mais voilà qui me fixe. Un enfant étranger!

LACHÈS.

Ah! tu n'hésites plus.

PAMPHILE, à part.

Malheureux!

LACHÈS.

Jour prospère!
Un enfant, devant moi, va t'appeler son père!
Ah! j'en bénis le ciel!

PAMPHILE, à part.

Je ne sais si je vis.

LACHÈS.

Reprends ta femme, allons, cède-moi, mon cher fils.

PAMPHILE.

En a-t-elle montré le désir la première?
Veut-elle être ma femme? A-t-elle paru fière
Du fils qu'elle attendait? Vous le savez, hélas!
Non, je n'en puis douter, elle ne m'aime pas.
Et je la reprendrais sans qu'elle en eût envie,
Quand ce lien ne peut que troubler notre vie?

LACHÈS.

Elle est jeune, elle a fait ce qu'une autre a voulu;
Sa mère avait sur elle un empire absolu;
Il faut lui pardonner, mon fils, je le répète.
Espères-tu trouver une femme parfaite?
Quel homme est sans défaut?

PHIDIPPE.

Examinez bien tout.
Prenez-la, laissez-la, faites à votre goût;

Ma femme n'en fera qu'au sien, la chose est sûre,
Et moi, j'accepterai votre arrêt sans murmure.
Mais l'enfant, qui l'aura?

LACHÈS.

Vrais dieux! nous le prendrons,
Puisque nous l'avons fait, et nous l'élèverons.

PAMPHILE, à part.

C'est trop fort! Un enfant que son père délaisse,
Le nourrir, l'élever!

LACHÈS, qui n'a entendu que les derniers mots de Pamphile.

Eh bien, Pamphile, qu'est-ce?
Nous allons l'exposer, pour qu'il meure de faim,
N'est-ce pas? Es-tu fou? Je me lasse, à la fin.
Tu me fais révéler ce que je voulais taire
Devant lui. Je sais tout, et je te vois bien faire.
La cause de tes pleurs, du trouble où je te vois,
Je la connais à fond. Une première fois,
Ta mère, à son insu, t'a servi de défaite,
Et ta femme a dû faire une prompte retraite.
Ce prétexte épuisé, l'autre est déjà tout prêt :
C'est cet accouchement qu'on a tenu secret;
Mais, ne t'y trompe pas, je lis dans ta pensée,
Et sens de quel péril ta femme est menacée.
Épiant le moment de te parler raison,
J'ai fait la belle part à ta jeune saison,
Et, sans oser combattre une première ivresse,
Je t'ai laissé fournir aux goûts d'une maîtresse.
Plus tard, l'âge arrivant, grondeur plus assidu,
J'ai parlé mariage, et là tu t'es rendu.
Tu cédas même alors en bon fils, je l'avoue;
Mais bientôt, regrettant cet effort que je loue,
Tu revins à des goûts combattus un instant,
Et l'autre t'a revu plus faible et plus ardent.
Tes écarts, chaque jour, insultent Philomène,
Et te voilà traînant toujours la même chaîne.

PAMPHILE.

Moi?

LACHÈS.

Certes! Quel grief n'as-tu pas inventé

Pour vivre avec Bacchis en pleine liberté?
Ta femme le savait, et de là vient sa fuite.

PHIDIPPE.

C'est cela; par Hercule! il a ce qu'il mérite.

PAMPHILE.

Je n'ai point, grâce aux dieux, à rougir de ces torts;
Je puis vous le jurer.

LACHÈS.

Reprends ta femme, alors.
Ou, sinon, donne-nous une raison meilleure.

PAMPHILE.

Je vous la donnerai, s'il le faut, à son heure.

LACHÈS.

Mais prends au moins l'enfant; il n'a rien fait de mal.
On verra pour la mère.

PAMPHILE, à part.

O contre-temps fatal!
Tout me presse à la fois, l'éclat et le mystère.
Le plus cruel de tous, c'est encore mon père.
Que résoudre? Partons! j'avance ici trop peu.
On n'adoptera pas l'enfant sans mon aveu.
D'ailleurs, ma belle-mère est là pour me défendre.

(Il sort.)

LACHÈS.

Tu te sauves, sans rien décider, sans m'entendre?...

SCÈNE VI

LACHÈS, PHIDIPPE.

LACHÈS.

Il est fou. Qu'il s'en aille et se perde à son gré.
Donnez toujours l'enfant; moi, je l'élèverai.

PHIDIPPE.

Volontiers! Je comprends la fureur de ma femme;
Sur l'article des mœurs, la moins vive s'enflamme.

Elle me l'avait dit elle-même aujourd'hui,
Et je n'en ai voulu rien montrer devant lui.
J'en doutais même encor; mais je le vois de reste,
Le libertin! au fond, c'est l'hymen qu'il déteste.

LACHÈS.

Que ferai-je, parlez, pour ramener mon fils?

PHIDIPPE.

Que n'allons-nous d'abord la voir, cette Bacchis;
La prier doucement de lui fermer sa porte;
Puis blâmer la façon dont elle se comporte;
Enfin, la menacer de quelque trait bien noir
Si Pamphile bientôt ne cesse de la voir?

LACHÈS.

Je suis de cet avis. Holà! quelqu'un! Jeune homme,
Va vite nous chercher cette fille qu'on nomme
Bacchis; c'est à deux pas, et dis-lui, de ma part,
Qu'on veut l'entretenir, et plus tôt que plus tard.
Vous, Phidippe, il faudra m'aider en cette affaire.

PHIDIPPE.

Je n'ai d'autre désir, voisin, que de vous plaire.
Je vous l'ai dit souvent, et je vous le redis :
Je tiens à cet hymen tout autant que jadis;
Je voudrais qu'il durât, et j'en ai l'espérance.
Assisterai-je ou non à votre conférence?

LACHÈS.

Non, c'est une nourrice, avant tout, qu'il nous faut;
Cherchez-la tout de suite, et prévenez là-haut.

SCÈNE V

LACHÈS, BACCHIS, accompagnée de deux suivantes.

BACCHIS, à part.

Lachès veut me parler? Ce dont je suis certaine,
C'est que l'affaire, au moins, doit en valoir la peine.
On devine à peu près ce qu'il attend de nous.

LACHÈS, à part.

Prenons garde; il s'agit de parler d'un ton doux,
Et de ne point risquer de boutade imprudente,
Dont il puisse arriver qu'un jour on se repente.
— Bonjour, Bacchis.

BACCHIS.

Bonjour. Que voulez-vous de moi,
Lachès?

LACHÈS.

Ce qui se passe entre nous a de quoi
Vous surprendre.

BACCHIS.

Sans doute, et je ne saurais dire,
Ayant le nom que j'ai, la crainte qu'il m'inspire.
Ce nom seul en est cause, au reste; car je puis
Ne rien craindre, sachant comment je me conduis.

LACHÈS.

Vous n'avez, en effet, si vous êtes sincère,
Rien à craindre de moi; je suis d'âge, ma chère,
A voir examiner sévèrement mes torts,
Et, pour n'en point avoir, je fais tous mes efforts.
Si, donc, vous vous montrez prudente et délicate,
Vous blesser, en retour, serait d'une âme ingrate.
Nuire sans un motif, quoi de plus odieux?

BACCHIS.

Merci de vos bontés : une excuse, à mes yeux,
Après l'injure faite, est au moins inutile.
Que me voulez-vous donc?

LACHÈS.

Vous recevez Pamphile,
Mon fils?

BACCHIS.

Moi!

LACHÈS.

Permettez : quand il était garçon,
J'ai pu fermer les yeux sur votre liaison...
(Bacchis veut l'interrompre.)
Je n'ai pas terminé, prêtez-moi donc l'oreille.
Votre amant a pris femme, et, moi, je vous conseille

D'en chercher un plus sûr; car, soit dit entre nous,
Pamphile n'aura pas toujours les mêmes goûts,
Ni vous cet âge heureux et cette humeur légère...

BACCHIS.

Qui vous a donc si bien instruit?

LACHÈS.

La belle-mère.

BACCHIS.

Sur moi?

LACHÈS.

Sur vous, Bacchis. Rien ne peut l'apaiser.
Elle a repris sa fille, et jure d'exposer
L'enfant.

BACCHIS.

Ah! que n'est-il une chose plus sainte
Qu'un serment, pour répondre à cette injuste plainte!
Elle dirait, et, certe, on n'en douterait plus,
Que, depuis cet hymen, nos liens sont rompus.

LACHÈS.

Vraiment? Vous me charmez! mais j'attends mieux encore.

BACCHIS.

Qu'exigez-vous de plus?

LACHÈS.

Tout ceci vous honore.
Allez donc chez ma bru, dissipez son erreur;
Effacez un soupçon injuste.

BACCHIS.

De grand cœur.
Quelle autre, cependant, le ferait à ma place?
Oser l'entretenir de cela, quelle audace!
Une femme comme elle, entrer dans sa maison!
N'importe, je vous dois d'écarter ce soupçon.
Pamphile a trop de droits à ma reconnaissance,
Je ne saurais le voir accusé d'inconstance,
Par des parents surtout.

LACHÈS.

Vous me gagnez, Bacchis.
Moi-même, désormais, je vous suis tout acquis.

Ce doute injurieux, pour jamais je le chasse;
Votre air, votre maintien, votre voix, tout l'efface.
Je vous connaissais mal. En poursuivant ainsi,
Comptez sur nous; sinon... Mais je m'arrête ici.
Vous n'entendrez de moi nulle parole amère.
Retenez bien encor, pourtant, cette prière;
C'est, de plus, un conseil : éprouvez-moi plutôt
Comme ami qu'autrement; voilà mon dernier mot.

BACCHIS.

Je ferai mon devoir.

SCÈNE VI

LACHÈS, BACCHIS, PHIDIPPE, suivi d'une nourrice.

PHIDIPPE.

Sois tranquille, nourrice,
Je vais t'abandonner le cellier et l'office :
Tu pourras t'en donner; mais que l'enfant, du moins,
Ne manque, après cela, ni de lait ni de soins.

LACHÈS, à Bacchis.

Voici notre beau-père, il amène sur place
(A Lachès.)
La nourrice. Voisin, tout change un peu de face :
Bacchis fait le serment...

PHIDIPPE.

Est-ce elle que je vois?

LACHÈS.

Elle-même.

PHIDIPPE.

Un serment! ces filles-là, je crois,
Se moquent bien des dieux, et n'en font pas mystère,
Et les dieux, en retour, ne s'en occupent guère.

BACCHIS.

Questionnez mes gens, mes femmes, prenez-les,
Employez les tourments, le feu, les chevalets.

Vous voulez ramener Philomène à Pamphile?
Moi, Bacchis, je m'en charge. Une seule entre mille
L'aura fait, dira-t-on, et ce renom me plaît.

LACHÈS.

Nous accusions à tort nos femmes, par le fait;
Éprouvons celle-ci. Myrrhine, détrompée,
Regrettera, pour sûr, cette folle équipée;
Et, si Pamphile, au fond, n'a pas d'autre motif,
Il pardonnera bien l'accouchement furtif.
On ne divorce pas ainsi.

PHIDIPPE.

Je le souhaite.

LACHÈS.

Interrogez Bacchis, vous verrez qu'elle est prête
A nous servir en tout.

PHIDIPPE.

Qu'ai-je à lui demander?
C'est elles, et non moi, qu'il faut persuader.

LACHÈS, à Bacchis.

Allez donc les trouver, tenez votre promesse.

BACCHIS, à Phidippe.

Le voulez-vous aussi?

PHIDIPPE.

Sans doute; le temps presse.
Tâchez de les gagner.

BACCHIS.

J'obéis, et, pourtant,
J'en serai bien mal vue en un pareil instant:
Une femme qui vit loin du mari qu'elle aime,
Nous a toutes, au fond, dans une haine extrême.

PHIDIPPE.

Elles changeront bien, sitôt qu'elles sauront
Vos motifs.

LACHÈS.

Ne craignez d'elles aucun affront.
Vous n'aurez pas plutôt dissipé leurs alarmes,
Qu'elles vont, comme nous, vous trouver mille charmes.

BACCHIS.

Le cœur me manque. Ah! ciel! la voir, elle! Grands dieux!

(Aux deux esclaves.)

Sa femme! Suivez-moi.

(Elle s'éloigne lentement et entre dans la maison.)

LACHÈS.

Que désirer de mieux
Que le sort dont Bacchis, désormais, est certaine?
Elle se fait aimer et m'oblige sans peine;
Si la rupture est vraie, elle ne risque, là,
Que d'obtenir du bien, plus un certain éclat;
Elle sauve Pamphile, et, de toute manière,
S'assure pour amis une famille entière.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

PARMÉNON, seul.

Par Hercule! mon maître a bien peu de souci
Des pas de son valet, qu'il vous l'envoie ainsi
Chercher, à l'Acropole, et sans trouver personne,
Ce Callidémidès, son hôte de Mycone.
Assis et bâillant là, comme un sot, tout le jour,
J'arrêtais les passants, leur disant, tour à tour :
« Par Castor! n'es-tu pas de Mycone, jeune homme?
— Non. » Ou bien au suivant : « N'est-ce pas vous qu'on nomme
Callidémidès? — Non, » répondait-il aussi.
Puis, pour changer un peu : « N'auriez-vous pas ici
Certain hôte appelé Pamphile? C'est mon maître.
— Non, non, et toujours non! » Bref, on m'envoyait paître.
Si bien que, commençant enfin à me douter
Qu'un Callidémidès peut ne pas exister,
Je reviens tout honteux... Mais Bacchis, sur la porte
De nos voisins! Ho! ho! l'audace est un peu forte.
Qu'a-t-elle à faire là?

SCÈNE II

PARMÉNON, BACCHIS.

BACCHIS.

Qu'à propos, je te voi,
L'ami! Tu vas courir chez Pamphile.

PARMÉNON.

Pourquoi ?

BACCHIS.

Pour l'amener.

PARMÉNON.

Chez vous ?

BACCHIS.

Non pas : chez Philomène.

PARMÉNON.

Que se passe-t-il donc ?

BACCHIS.

Ne t'en mets pas en peine.

PARMÉNON.

C'est tout ?

BACCHIS.

Dis, s'il le faut, que Myrrhine, aujourd'hui,
Me voyant un anneau que j'ai reçu de lui,
L'a reconnu pour être à sa fille.

PARMÉNON.

A merveille !
Rien de plus ?

BACCHIS.

A ce mot, il va dresser l'oreille,
Et courir... Mais va donc ! Tu t'amuses, je croi.

PARMÉNON.

M'amuser ? Tout le monde y met ordre, ma foi !
Aller, venir, suer, avaler la poussière,
Voilà l'amusement de ma journée entière.

SCÈNE III

BACCHIS, seule.

Ai-je assez travaillé pour Pamphile aujourd'hui !
Que de maux évités ! Quel changement pour lui !
Il me devra ce fils que d'autres, et lui-même,
Voulaient perdre, et, de plus, une femme qu'il aime,

Et qu'il n'eût pu, sans moi, reprendre décemment.
Son beau-père et Lachès le croyaient mon amant;
Je les ai détrompés en gagnant leur estime,
Et tout s'arrange, grâce au témoin de son crime,
A ce petit anneau que j'ai su conserver.
Je me souviens de tout : je le vois arriver,
Voilà bientôt dix mois, la nuit tombait à peine,
Seul, encore échauffé d'un repas, hors d'haleine,
Il tenait à la main cette bague; j'eus peur.
«Vous voilà bien troublé, lui dis-je, mon cher cœur!
D'où vous vient cette bague?» Alors il se rejette
Sur quelque autre détail; mais, moi, plus inquiète,
J'insiste tellement, qu'il m'apprend, à la fin,
Tout honteux, et, mettant sa faute sur le vin,
Qu'en route, ayant surpris une femme inconnue,
Il vient de l'insulter, sans même l'avoir vue,
Et qu'en lui résistant, elle aura laissé choir
Cet anneau, qu'il a pris sans s'en apercevoir.
Or, Myrrhine, à mon doigt l'a reconnu bien vite;
Par lui tout s'éclaircit, la rencontre et sa suite;
L'enfant est de Pamphile, et tout va pour le mieux.
J'ai sauvé mon amant, et j'en rends grâce aux dieux.
Bien d'autres, parmi nous, vont me blâmer, je gage :
« Un homme ne doit pas goûter du mariage, »
Dira-t-on. Je le sais; mais fi d'un cœur vénal!
Jamais l'amour du gain ne m'a conduit au mal.
Tant qu'il lui fut permis d'avoir une maîtresse,
J'ai trouvé, près de lui, bonté, douceur, tendresse;
Quand vint ce mariage, il m'a blessée au cœur;
Mais je sais n'avoir point mérité mon malheur,
Et l'on doit pardonner, même des injustices,
A qui vous a comblé d'égards et de services.

SCÈNE IV

BACCHIS, PAMPHILE, PARMÉNON.

(Pamphile entre suivi de Parménon; Bacchis les observe à l'écart.)

PAMPHILE.

Est-ce sûr, Parménon? N'as-tu rien avancé
Au hasard? Penses-y, bientôt désabusé,
Tout cela n'aurait fait qu'ajouter à ma peine;
Songe...

PARMÉNON.

C'est tout songé.

PAMPHILE.

La chose est donc certaine?

PARMÉNON.

Sans doute.

PAMPHILE.

Si c'est vrai, me voilà donc un dieu!

PARMÉNON.

Voudrais-je vous tromper?

PAMPHILE.

Attends encore un peu,
J'ai peur de me flatter, je sens que j'extravague.

PARMÉNON.

J'attends.

PAMPHILE.

Ainsi, Myrrhine a reconnu la bague
Au doigt de Bacchis?

PARMÉNON.

Oui.

PAMPHILE.

La même que, jadis,
Bacchis reçut de moi?

PARMÉNON.

La même.

PAMPHILE.

Et c'est Bacchis
Qui me le fait savoir?

PARMÉNON.

C'est elle qui m'envoie.

PAMPHILE.

Généreuse Bacchis! Ah! j'étouffe de joie!
La fortune et l'amour à nul autre mortel
N'ont jamais, à coup sûr, accordé rien de tel.
Et toi, bon messager, pourrai-je reconnaître
Un tel service? Parle!

PARMÉNON.

Aisément, mon cher maître.

PAMPHILE.

Dis-moi comment payer ce message opportun?
Quel présent, quel trésor te donnerai-je?

PARMÉNON.

Aucun.

PAMPHILE.

Aucun?

PARMÉNON.

Rien. Ai-je droit au plus mince salaire
Quand je ne sais pas même en quoi j'ai pu vous plaire?

PAMPHILE.

En quoi, cher Parménon! tu demandes en quoi,
Lorsque de chez Pluton je reviens grâce à toi!
Et je te renverrais ainsi, sans récompense!
Tu ne me crois pas dur à ce point-là, je pense?
— Mais j'aperçois Bacchis; elle attend sur le seuil.
Bonne fille! Elle a droit à mon meilleur accueil.
Abordons-la.

BACCHIS.

Pamphile!

PAMPHILE.

O ma meilleure amie!
Salut, salut à toi qui me sauves la vie!

BACCHIS.

Ah! tant mieux! Vous servir m'est plus doux que jamais.

PAMPHILE.

Les actions chez toi répondent aux souhaits,
Bacchis; comme autrefois, toujours bonne et charmante,
Ton abord, tes discours, ton regard, tout enchante.

BACCHIS.

Et vous donc! c'est toujours même esprit, même cœur.
Quel autre a, plus que vous, de charme et de douceur?

PAMPHILE, riant.

Ha! ha! ha! Toi, Bacchis, me tenir ce langage!

BACCHIS.

Vous aimiez votre femme, aimez-la davantage,
Pamphile; d'aujourd'hui seulement, je le vois,
Elle est digne de vous de tout point.

PAMPHILE.

Tu le crois?
Tu ne me flattes point?

BACCHIS.

Nullement.

PAMPHILE.

Çà, j'espère
Que tu n'auras rien dit de ma faute à mon père?

BACCHIS.

Pas un mot.

PAMPHILE.

C'est fort bien. Continuons ainsi;
Garde-moi le secret; ne faisons pas, ici,
Comme à la comédie, où chaque personnage
Sait tout, mais ne dit rien qu'à la fin de l'ouvrage.
Ceux qu'il fallait instruire, on leur a dit le mot;
Le reste ne sait rien, et c'est ce qu'il me faut.

BACCHIS.

S'il vous reste un soupçon, voilà qui le dissipe :
Myrrhine, devant moi, vient de dire à Phidippe,
Qu'enfin mon témoignage avait ouvert ses yeux,
Et qu'elle vous croyait innocent.

PAMPHILE.

Ah! tant mieux!
Tout va donc maintenant s'arranger à merveille.

PARMÉNON, s'approchant.

Maître, depuis tantôt, j'ai la puce à l'oreille :
Ne m'apprendrez-vous pas ce que j'ai fait de bon,
Et de quoi vous parlez ainsi tous les deux?

PAMPHILE.

Non.

PARMÉNON.

(A part.)

Je m'en doute, pourtant. Qu'avait-il à me dire,
Qu'il aurait vu, sans moi, Pluton et son empire?

PAMPHILE.

Ah! mon cher Parménon, tu n'imagines pas
Le bien que tu m'as fait, et de quel mauvais pas
Tu viens de me tirer!

PARMÉNON.

Je le sais, et de reste.
Je l'ai fait tout exprès, le succès vous l'atteste.

PAMPHILE.

Quoi! vraiment?

PARMÉNON.

M'a-t-on vu manquer l'occasion
De faire, avec adresse, une bonne action?

PAMPHILE.

Rentrons au logis; viens.

PARMÉNON.

Je vous suis, mon cher maître.

(Au public.)

Pardieux! je viens de faire, en une heure, peut-être,
Plus de bien, par mégarde (à quoi bon vous mentir),
Que jamais à dessein. — C'est le cas d'applaudir.

FIN DE L'HÉCYRE.

PHORMION

LE TITRE

Cette pièce fut jouée aux fêtes romaines, sous les édiles curules L. Posthumius Albinus et L. Cornélius Mérula, par la troupe de L. Ambivius Turpio et de L. Attilius de Préneste. Flaccus, affranchi de Claudius, fit la musique; il employa les flûtes inégales. Elle est toute grecque, étant imitée de la pièce d'Apollodore intitulée *Epidicazomenos*. Elle fut représentée quatre fois sous C. Fannius et M. Valérius, consuls.

PERSONNAGES :

LE PROLOGUE.
PHORMION, parasite.
DÉMIPHON, frère de Chrémès.
CHRÉMÈS, frère de Démiphon.
ANTIPHON, fils de Démiphon.
PHÈDRIA, fils de Chrémès.
GÉTA, esclave de Démiphon.
DAVE, esclave, ami de Géta.
DORION, marchand d'esclaves.
SOPHRONE, nourrice de Phanie.
NAUSISTRATA, femme de Chrémès.
CRATINUS, HÉGION, CRITON } amis de Démiphon.

PERSONNAGES MUETS :

PHANIE, fille de Chrémès, aimée d'Antiphon.
PAMPHILA, esclave, aimée de Phèdria.

La scène représente une petite place. A gauche, ou dans le fond, la maison de Démiphon; à droite, celle de Chrémès.

LE PROLOGUE

Voyant qu'il ne saurait décourager Térence,
Ni par aucun moyen le réduire au silence,
Le vieux poëte enrage, et s'applique aujourd'hui
A le troubler, du moins, en médisant de lui.
Nos ouvrages, payés d'un succès qui l'irrite,
Manquent, à son avis, de style et de conduite.
On n'y trouve jamais, comme dans un des siens,
Un amant qui croit voir une biche et des chiens,
Et rêve qu'en pleurant cette biche l'appelle;
Idée assurément précieuse et nouvelle,
Mais dont l'heureux effet vint surtout de l'acteur.
Ce détail, qu'on a dû rappeler à l'auteur,
Et qu'à défaut de lui, chacun savait de reste,
Peut-être le rendra moins aigre et plus modeste.

Mais, dira-t-on, ici, de quoi vous plaignez-vous?
Ce rival, il vous sert par ses propos jaloux,
Et, si l'on n'eût lâché contre vous ce vieux dogue,
Vous n'eussiez point trouvé matière à ce prologue.

A quoi nous répondons que le champ est ouvert,
Et que le prix de l'art à chacun est offert.
Pourquoi veut-on bannir Térence de la scène,
Et lui ravir ainsi tout le fruit de sa peine?
Il n'attaque personne, il répond; mieux traité,
Il eût pris sa revanche avec moins d'âpreté.

Notre envieux ainsi récolte ce qu'il sème;
S'il veut avoir la paix, qu'il la donne lui-même.
Et, maintenant, un mot sur notre Phormion :
L'original est grec, et porte un autre nom [1];
Celui qu'il prend ici lui vient d'un parasite
Qui mène l'action dans la pièce traduite.
Si sur votre faveur Térence peut compter,
Daignez vous recueillir un peu pour l'écouter.
Ne nous exposez pas à la même disgrâce
Que lorsqu'il nous fallut abandonner la place,
Où nos auteurs enfin, comptant sur votre appui,
Doivent à leur talent de rentrer aujourd'hui.

[1] *Epidicazomenos*, le demandeur en justice.

PHORMION

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

DAVE, *seul.*

Mon grand ami Géta, l'un de nos camarades,
M'est venu dire hier, entre deux accolades,
De lui tenir tout prêt quelque argent aujourd'hui,
Reste d'un compte ancien que j'ai réglé pour lui.
Je l'ai fait, et j'ai là cette petite somme;
Il paraît que le fils de son maître, un jeune homme,
Va prendre femme, et c'est pour le cadeau, je crois,
Que le brave Géta fait flèches de tout bois.
Quelle injustice, hélas! que le riche, sans cesse,
De l'épargne du pauvre augmente sa richesse;
Le peu qu'en se privant, et denier par denier,
A pu péniblement amasser ce dernier,
Est pour la jeune épouse, et sans qu'elle soupçonne
Tout ce qu'au malheureux a coûté ce qu'il donne.
Mais ce n'est rien encore, il n'en est qu'au début.
Pauvre Géta! Nouvel enfant, nouveau tribut.
Après le jour natal et son anniversaire,
L'initiation, tout profit pour la mère.
L'enfant n'est qu'un prétexte aux cadeaux, entre nous.
Mais n'est-ce pas Géta?

SCÈNE II

GÉTA, DAVE.

GÉTA, *aux gens de la maison.*

S'il vient un homme roux
Me demander...

DAVE.

Bien! bien! tu le vois en personne,
Et sans aller plus loin.

GÉTA.

Oh! la rencontre est bonne,
Dave; je te cherchais.

DAVE.

J'ai ton affaire ici,
Comptant, tout est réglé; partant quitte.

GÉTA.

Merci.
Toujours le plus actif et le meilleur des hommes!

DAVE.

Oui, merci; tu dis bien, car, au temps où nous sommes,
Qui rentre dans son dû peut se croire obligé.
Mais quel air soucieux? Qu'as-tu donc?

GÉTA.

Ce que j'ai?
Des craintes, des ennuis à ne savoir que faire.

DAVE.

Parle!

GÉTA.

Je parlerais si tu savais te taire.

DAVE.

Crains-tu de confier des paroles, du vent,
A qui tu n'as pas craint de livrer ton argent?

GÉTA.

C'est juste! Écoute donc.

DAVE.

J'y suis.

GÉTA.

Tu dois connaître
Chrémès, le frère aîné de Démiphon, mon maître?

DAVE.

Sans doute.

GÉTA.

Et Phèdria, son fils?

DAVE.

Encore mieux.

GÉTA.

Eh bien, donc, nos vieillards sont partis tous les deux.
Chrémès est à Lemnos, et son frère en Asie,
Chez un ami fixé, je crois, en Cilicie,
Et qui lui promettait, par lettres, des monts d'or.

DAVE.

N'en a-t-il pas assez?

GÉTA.

Il en voudrait encor;
C'est son faible.

DAVE.

Ah! Géta, riche j'aurais dû naître.

GÉTA.

Les voilà donc partis, me laissant quasi maître
De leurs fils.

DAVE.

Rude charge, et de mauvais rapport.

GÉTA.

Oui, c'est ce que mon dos éprouva tout d'abord,
Dès que, livré sans aide à mon mauvais génie,
J'osai leur tenir tête.

DAVE.

Aussi, quelle manie,
Géta! sous l'aiguillon, à quoi bon regimber?

GÉTA.

Je compris mon erreur, et, pour n'y plus tomber,
A tout ce qu'ils voulaient je me mis à souscrire.

DAVE.

Bon! tu suivis le cours de la place.

GÉTA.

A vrai dire,

Antiphon me laissa respirer un moment;
Mais l'autre, Phèdria, s'éprit éperdûment
D'une assez belle enfant, joueuse de cithare,
Que possède un marchand d'esclaves fort avare.
Les deux pères ayant, pour de bonnes raisons,
Laissé fort peu d'argent à nos jeunes garçons,
Phèdria ne pouvait qu'en repaître sa vue,
A l'école de chant, la suivre par la rue;
Nous, le cousin et moi, qui n'avions pour l'instant
Rien de mieux à songer, nous en faisions autant.
En face de l'école, un barbier tient boutique;
Nous attendions chez lui la fin de la musique,
Lorsqu'un jour, au milieu du cercle désœuvré,
Nous arrive un jeune homme encor tout éploré;
On l'interroge, et lui : « Non, dit-il, je le jure,
La pauvreté jamais ne m'a paru si dure.
La pauvre jeune fille! Ah! dieux! quel désespoir!
C'est à deux pas d'ici, je crois encor la voir.
Près de sa mère morte, elle est seule qui veille,
Sans parents, sans voisins, sans amis, qu'une vieille,
Pour les derniers apprêts, pour l'aider, la servir.
Cela fait mal. Notez qu'elle est belle à ravir. »
Il dit, chacun s'émeut; en faut-il davantage?
« Quoi! s'écrie Antiphon, là, dans le voisinage?
Allons-y! » Ce dessein plaît à nos jeunes fous.
« Volontiers, cher ami, dit l'un d'eux; conduis-nous. »
On le suit, on arrive, on voit. Qu'elle était belle!
Et simple! nul apprêt; le charme était en elle :
Cheveux épars, pieds nus, yeux en pleurs, des habits
Tels que, pour l'enlaidir, on n'eût pu trouver pis.
Phèdria, qui n'avait que sa chanteuse en tête,
Dit : « Elle n'est pas mal; » mais, l'autre...

DAVE.

Je t'arrête :
Il en tombe amoureux.

GÉTA.

Comme un fou. Tu vas voir!
Le lendemain, chez elle, il accourt plein d'espoir;
Il s'adresse à la vieille, il cherche à la séduire;
Mais celle-ci tient bon, ayant soin de lui dire

Que sa maîtresse est née en Attique, qu'il peut,
Aux termes de la loi, l'épouser s'il le veut;
Qu'elle est sage, d'ailleurs, et d'honnête famille,
Et qu'à moins d'être épouse, elle entend rester fille.
Juge de l'embarras : tantôt il veut céder,
Tantôt son père absent revient l'intimider.

DAVE.

Mais le père, au retour, eût pardonné, je pense?

GÉTA.

Une fille sans dot, et d'obscure naissance!
Jamais.

DAVE.

Qu'arriva-t-il enfin?

GÉTA.

Il arriva
Qu'un certain parasite à point nous acheva,
Un nommé Phormion, un homme d'une audace!
Que le ciel le confonde avec toute sa race!

DAVE.

Qu'a-t-il donc fait?

GÉTA.

Un jour, voici ce qu'il nous dit :
« D'après nos mœurs, d'après la loi qui nous régit,
Le parent le plus proche épousant l'orpheline,
Celle que vous aimez, j'en fais votre cousine.
Je vous assigne alors, en me disant chargé
Des droits d'un père mort, qu'à propos j'ai forgé.
Je me dis son ami; pour appuyer ma glose,
Vous ne répliquez rien, et je gagne la cause.
Votre père, au retour, m'attaque, je le sais;
Mais la fille est à vous, et je ris du procès. »

DAVE.

Audace fort piquante, en effet; mais achève.

GÉTA.

Notre homme, ayant d'abord convaincu mon élève,
L'assigne effrontément, dit tout ce qu'il lui plaît,
Gagne, et, le même soir, le mariage est fait.

DAVE.

Bon! que me dis-tu là?

GÉTA.

Moi? La vérité pure.

DAVE.

Sais-tu que faire au moins?

GÉTA.

Non, j'erre à l'aventure.
Mais, sans pâlir encor, j'attends l'événement.

DAVE.

Je t'admire, Géta! c'est agir bravement.
Et tu comptes?...

GÉTA.

Sur moi.

DAVE.

C'est comme il faut s'y prendre.

GÉTA.

Moi! que j'aille chercher quelqu'un pour me défendre!
« Pardonnez, dirait-il; grâce pour aujourd'hui;
Il n'y reviendra plus, sinon, tant pis pour lui,
Plus de pardon alors. » Trop heureux s'il n'ajoute
A part : « Battez-le bien quand je vais être en route. »

DAVE.

Et la chanteuse, avec son précepteur, dis-moi,
Comment vont leurs amours?

GÉTA.

Tout doucement, je croi.

DAVE.

Le pauvre amant n'a pas grand régal à lui faire.

GÉTA.

Pas ombre! Il la nourrit d'espérance et d'eau claire.

DAVE.

Et que devient le père?

GÉTA.

Il n'est pas de retour.

DAVE.

Et ton vieux maître, à toi?

GÉTA.

Je l'attends chaque jour.
Sans nouvelles pourtant; mais on vient de me dire
Qu'il nous en est venu par le dernier navire.
J'y vais voir.

DAVE.

Tu ne veux plus rien de moi?

GÉTA.

Merci.

(Aux gens de la maison.)

Porte-toi bien. — Holà! hé!... Quoi! personne ici?

(A un enfant qui paraît.)

Tiens, porte à Dorcion...

SCÈNE III

ANTIPHON, PHÈDRIA.

ANTIPHON.

O comble de misère!
Ne pouvoir sans frayeur attendre un si bon père!
Sans ma témérité, sans de lâches avis,
J'irais à sa rencontre avec le cœur d'un fils.

PHÈDRIA.

Qu'as-tu donc?

ANTIPHON.

Ce que j'ai? Phèdria le demande!
Lui, complice et témoin d'une faute si grande!
Ah! cousin, plût au ciel que jamais Phormion
N'eût conduit à ses fins ma folle passion!
J'y perdrais le bonheur que j'ai goûté par elle,
Et ma peine sans doute eût été bien cruelle;
Mais je préfère encor les tourments de l'amour,
A ce cuisant souci qui me point nuit et jour.

PHÈDRIA.

Que veut dire?...

ANTIPHON.

Et cela, pour qu'après tant de peine,
Mon père vienne rompre une si douce chaîne.

PHÈDRIA.

Tu te plains, Antiphon, d'un excès de bonheur
Dont je m'arrangerais fort bien, sur mon honneur!

Ose donc comparer tes disgrâces aux nôtres!
Toi, possesseur d'un bien qui, seul, vaut tous les autres.
Sais-tu que je t'envie, et que je donnerais
Mes jours pour un de ceux qui causent tes regrets.
Quoi! tu trouves, pour rien, la plus charmante fille;
Elle t'aime, elle est libre et de bonne famille,
Et, quand rien ne t'oblige à cacher ce trésor,
Ton cœur insatiable exige mieux encor?
A ce vil Dorion que n'as-tu donc affaire?
Tu verrais!... Mais, quoi! rien ne peut nous satisfaire.
L'homme se plaint toujours.

ANTIPHON.

Et ce n'est pas à tort.
Ah! Phèdria, qu'au mien je préfère ton sort!
Tu le tiens dans tes mains, seul maître de ta vie,
Tu peux prendre ou laisser librement ton amie,
Tandis que moi, réponds, sur quoi puis-je compter?
Un mot va me donner la vie ou me l'ôter...
Mais qu'est-ce? Bon! Géta courant à perdre haleine.
Ce qu'il vient m'annoncer se devine sans peine.

SCÈNE IV

GÉTA, ANTIPHON, PHÈDRIA.

GÉTA, à part.

Pends-toi, pauvre Géta! si tu n'inventes pas,
Au plus vite, un moyen de sortir d'embarras!
Tout m'accable aujourd'hui : la crainte, la surprise
M'ôtent jusqu'à l'espoir de cacher ma sottise.

ANTIPHON, à Phèdria.

Qui l'agite à ce point?

GÉTA, toujours à part.

Quelle excuse trouver?
Le temps presse, d'ailleurs; l'autre vient d'arriver.

ANTIPHON.

De quoi se plaint-il donc?

GÉTA, à part.

Quand il va tout connaître,
Que faire pour calmer le courroux de mon maître?
Si je parle, il éclate, et, si je ne dis rien,
C'est cent fois pis encor. Comment, par quel moyen
L'apaiser? C'est son fils surtout qui me déchire.
Du bonhomme, sans lui, je n'aurais fait que rire,
Et j'aurais déguerpi, mais nanti comme il faut.

ANTIPHON, à Phèdria.

Çà, parle-t-il de fuite ou de vol, le maraud?

GÉTA, à part.

Où trouver Antiphon?

PHÈDRIA, à Antiphon.

N'est-ce pas toi qu'il nomme?

ANTIPHON, à Phèdria.

Je ne sais, mais je crains quelque malheur, en somme.

PHÈDRIA, à Antiphon.

Es-tu fou?

GÉTA, à part.

Vite allons lui conter tout cela.
Il doit être au logis.

PHÈDRIA.

Appelons-le.

ANTIPHON.

Holà!

GÉTA.

Bien commandé, pardieux! qui que vous puissiez être.

ANTIPHON.

Géta!

GÉTA, se retournant.

Bon! c'était lui. Je vous cherchais, mon maître.

ANTIPHON.

Sois bref si tu le peux : dis-moi quel est mon sort?
Un seul mot.

GÉTA.

Soit!

ANTIPHON.

Allons!

GÉTA.

A l'instant, sur le port...

ANTIPHON.

Mon père?

GÉTA.

Justement.

ANTIPHON.

Je suis mort!

PHÈDRIA.

Hein?

ANTIPHON.

Que faire?

PHÈDRIA, à Géta.

Tu disais?...

GÉTA.

Qu'à l'instant je viens de voir son père,
Votre oncle, entendez-vous?

ANTIPHON.

Ah! c'est pour m'achever,
Géta. Que devenir? où fuir? où me sauver?
Suis-je assez malheureux! Chère, ô chère Phanie!
S'il faut t'abandonner, je renonce à la vie.

GÉTA.

Au contraire; vivez, Antiphon, et pour deux.
C'est le cas : *la fortune est pour les courageux.*

ANTIPHON.

Suis-je maître de moi?

GÉTA.

C'est ici qu'il faut l'être.
Ou, sinon, votre père à l'instant vous pénètre.

PHÈDRIA.

Sans doute, il a raison.

ANTIPHON.

Eh! puis-je me changer?

GÉTA.

Que deviendriez-vous dans un plus grand danger?

ANTIPHON.

Plus grand! C'est pour le coup que je perdrais la tête.

GÉTA.

Il n'est plus bon à rien, et son affaire est faite.
Laissons-le, Phèdria; nous perdons notre temps.
Je ne reste pas là.

PHÈDRIA.

Ni moi non plus.

ANTIPHON, les arrêtant et prenant différentes poses.

Attends.

Aurais-je l'air ainsi de manquer de courage?

GÉTA.

Plaisantez-vous?

ANTIPHON.

Non pas; regardez mon visage.

Est-ce bien?

GÉTA.

Pas encore.

ANTIPHON.

Et de ce côté-là?

GÉTA.

C'est mieux.

ANTIPHON.

Observez bien, à présent.

GÉTA.

C'est cela.

Mais, surtout, soyez prêt à braver sa colère.
Ripostez vivement, sinon, il vous enferre.

ANTIPHON.

J'entends.

GÉTA.

Dites-lui bien que vous avez cédé
Malgré vous, que l'arrêt vous a seul décidé;
Vous comprenez? Enfin, sachez payer d'audace.
Mais quel est ce vieillard, tout au bout de la place?

ANTIPHON, prêt à partir.

C'est lui! grands dieux! Comment soutenir son courroux?

GÉTA.

Antiphon, qu'est-ce donc? Restez! Où courez-vous?

ANTIPHON.

Non; je sens trop ma faute et mon peu de génie.
Adieu! Prenez pitié de ma pauvre Phanie;
Sauvez-nous.

(Il sort.)

SCÈNE V

PHÈDRIA, GÉTA.

PHÈDRIA.

Maintenant, quel sera notre sort,
Géta?

GÉTA.

Rien de plus simple, ou je me trompe fort :
A vous la réprimande, à moi les étrivières.
Mais les sages avis que nous donnions naguères,
Il faudrait à présent les suivre mot à mot.

PHÈDRIA.

Laisse tes « Il faudrait, » et dis-moi ce qu'il faut.

GÉTA.

Votre cause, au début, vous paraissait meilleure.
Vous défendiez si bien Antiphon tout à l'heure.
Le procès vous semblait imperdable pour lui.

PHÈDRIA.

C'est vrai.

GÉTA.

Plaidez-le donc aussi bien aujourd'hui.
Trouvez même, au besoin, quelque raison si forte...

PHÈDRIA.

J'y tâcherai.

GÉTA.

Fort bien. Attaquez de la sorte.
Moi, je reste à l'écart, en observant toujours,
Prêt, si vous faiblissez, à vous porter secours.

PHÈDRIA.

Va donc.

SCÈNE VI

DÉMIPHON, PHÉDRIA, GÉTA.

DÉMIPHON, *se croyant seul.*

Ainsi, mon fils, au mépris de l'usage,
Et sans me consulter, a fait ce mariage?
Ne parlons pas ici de mon autorité;
Mais la crainte, l'honneur, a-t-il rien écouté?
Quelle audace! Et Géta, chargé de le conduire,
Beau mentor!

GÉTA, *à part.*

M'y voilà.

DÉMIPHON.

Que pourront-ils me dire?
Quelle issue auront-ils pour sortir de ce pas?

GÉTA, *à part.*

Nous la tenons, allez, ne vous tourmentez pas.

DÉMIPHON.

Viendra-t-il m'opposer les lois, la violence?
Passe encor!

GÉTA, *à part.*

C'est heureux.

DÉMIPHON.

Mais pourquoi ce silence?
Pourquoi, sans dire un mot, se tenir pour battu?
La loi l'y forçait-elle aussi?

PHÈDRIA, *à part, à Géta.*

Non, qu'en dis-tu?

GÉTA, *de même.*

On saura lui répondre, allez.

DÉMIPHON.

Quel parti prendre?
Combien à tout cela j'étais loin de m'attendre!
La colère m'aveugle. Ah! j'en perdrai l'esprit,
Sans rien trouver, encor. Plus le ciel nous sourit,

Plus sont à redouter ruine, exil, naufrage.
Un père doit s'attendre, au retour d'un voyage,
A voir sa femme morte au seuil de sa maison,
Ou sa fille expirante, ou son fils en prison;
Penser que de tels maux sont la chance commune,
Et, s'il s'en tire à moins, en bénir la fortune.

GÉTA, à part, à Phèdria.

Eh bien, le croiriez-vous? j'ai pensé tout cela,
Et, plus sage que lui, j'ai fait ce qu'il dit là;
Moulin, chaînes, bâton, travail que rien n'arrête,
En plein soleil, aux champs, je sais ce qu'il m'apprête;
J'ai prévu tous ces maux, car rien n'est si commun,
Et je bénis le ciel de m'en épargner un.
Mais vous hésitez bien à l'aborder : courage!
Caressez-le d'abord, en attendant l'orage.

DÉMIPHON.

Bon! voici mon neveu.

PHÈDRIA.

Mon cher oncle...

DÉMIPHON.

Bonjour.

Où donc est Antiphon?

PHÈDRIA.

Croyez que ce retour...

DÉMIPHON.

Je vous crois; mais mon fils?...

PHÈDRIA.

Il est chez vous, je pense,
Bien portant; mais, après une si longue absence,
Revenez-vous content?

DÉMIPHON.

Il s'en faut bien.

PHÈDRIA.

Pourquoi?

DÉMIPHON.

Ah! vous le demandez? Mais, grâce à vous, sans moi,
Mon fils n'a-t-il pas fait un fameux mariage?

PHÈDRIA.

Sans doute : en auriez-vous quelque regret?

GÉTA, à part.

Courage!
Bien joué!

DÉMIPHON.

Du regret? Il saura, beau neveu,
Ce que du meilleur père on peut faire à ce jeu.
Que ne puis-je le voir, et lui faire connaître
Qui je suis, et lequel de nous deux est le maître!

PHÈDRIA.

Il n'a rien fait, je crois, pour vous mettre en courroux.

DÉMIPHON.

Qui voit l'un a vu l'autre, ils se ressemblent tous.

PHÈDRIA.

Eh! non : pardonnez-moi.

DÉMIPHON.

L'un d'eux est-il coupable,
L'autre vient à son aide, apportant quelque fable,
A charge de revanche.

GÉTA, à part.

Il les peint trait pour trait,
Sans le savoir.

DÉMIPHON.

Au fond, voici tout le secret :
Vous défendez mon fils, mais pour qu'il vous le rende.

PHÈDRIA.

Non certe. A-t-il commis une faute si grande,
Qu'elle attaque, à vos yeux, son honneur ou son bien?
Je vous le livre alors; mais, si quelque vaurien
A surpris avec art notre inexpérience,
Ce qu'il faut accuser, c'est lui, c'est l'influence
Qu'exerce sur le juge, en de tels différends,
Sa pitié pour le pauvre ou sa haine des grands.

GÉTA, à part.

Je croirais qu'il dit vrai si j'ignorais l'affaire.

DÉMIPHON.

Mais si, comme Antiphon, l'intimé veut se taire,
Le moyen de s'en prendre à qui l'a condamné?

PHÈDRIA.

Antiphon s'est conduit en jeune homme bien né;

Il avait avec soin préparé sa défense;
Mais sa timidité l'a réduit au silence.

GÉTA, *à part.*

A merveille! Abordons le vieillard à mon tour.
(*Haut.*)
Soyez le bienvenu, mon cher maître.

DÉMIPHON.

Ah! bonjour,
Soutien de ma maison, tuteur digne et sévère,
Qui devais sur mon fils veiller comme un bon père!

GÉTA.

Oh! je vous entends là nous blâmer sans raison,
Et moi, le plus à tort, de toute la maison.
Quelle autre mine ici vouliez-vous que je fisse?
On écoute peut-être un esclave en justice?

DÉMIPHON.

Bon! j'admets tout cela : notre jeune homme eut peur,
Et tu ne pouvais rien, toi, pauvre serviteur;
Mais cette femme, enfin, fût-elle sa parente,
Devait-il l'épouser sans un denier de rente?
La doter suffisait pour qu'un autre la prît;
C'est là qu'il a manqué de présence d'esprit.

GÉTA.

Il a manqué d'argent.

DÉMIPHON.

On emprunte, on s'en tire
Comme on peut.

GÉTA.

Comme on peut est bien facile à dire.

DÉMIPHON.

On recourt à l'usure, en cette extrémité.

GÉTA.

Oui, de votre vivant, quelqu'un nous eût prêté,
N'est-ce pas?

DÉMIPHON, *avec emportement.*

Eh bien, non! Quoi qu'on fasse ou qu'on dise,
Je ne souffrirai pas une telle sottise.
Il ne restera pas avec elle un seul jour.
Oh! je veux voir cet homme et l'entendre à mon tour.

Allons, que l'on m'indique au plus tôt sa demeure,
Ou bien que l'un de vous me le montre sur l'heure.

GÉTA.

Phormion, n'est-ce pas?

DÉMIPHON.

Oui, va pour Phormion,
Cet homme qui soutient la femme en question.

GÉTA.

Je l'amène.

DÉMIPHON.

Et mon fils?

GÉTA.

Il est sorti, je pense.

DÉMIPHON.

Cherchez-le, Phèdria, mais faites diligence.

PHÈDRIA.

J'y vais par le plus court.

GÉTA, à part.

Oui, chez la Pamphila.

DÉMIPHON, seul.

Moi, je vais saluer mes pénates; de là,
De mes meilleurs amis faire choix sur la place,
Pour que devant témoins tout se dise et se fasse,
Et que ce Phormion, que j'ai fait appeler,
Ne puisse me surprendre, et trouve à qui parler.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

PHORMION, GÉTA.

PHORMION.

Sans oser voir son père, il a donc pris la fuite?

GÉTA.

Sans l'attendre.

PHORMION.

Et sa femme, est-ce ainsi qu'il la quitte?

GÉTA.

Oui.

PHORMION.

Le père est donc bien irrité?

GÉTA.

Hors de lui.

PHORMION.

A merveille! Sur moi tout retombe aujourd'hui.
Comme je l'ai pétrie, achevons la brioche.
Courage!

GÉTA.

Par pitié!

PHORMION, *méditant.*

S'il me fait ce reproche...

GÉTA.

Nous n'espérons qu'en vous.

PHORMION.

J'y suis : voilà le mot...
Mais s'il me répliquait...

GÉTA.

Vous, l'auteur du complot!

PHORMION.

Oui, c'est cela.

GÉTA.

Tâchez...

PHORMION.

Amène-moi ton maître.
Mon plan est tout tracé.

GÉTA.

Ne peut-on le connaître?

PHORMION.

Vous conserver Phanie, excuser de mon mieux
Antiphon, braver seul la colère du vieux :
Est-ce assez?

GÉTA.

Ami sûr! homme d'un grand courage!
Seulement, j'ai bien peur qu'on ne vous prenne en gage.

PHORMION.

J'ai sondé le terrain, je connais mon état.
Sais-tu combien j'ai mis d'hommes hors de combat?
Étrangers, citoyens, quiconque me traverse,
Je l'abats; mieux je sais mon métier, plus j'exerce.
A-t-on jamais porté de plainte contre moi?
M'a-t-on cité jamais?

GÉTA.

Au fait! non. Mais pourquoi?

PHORMION.

C'est que nul oiseleur n'a de piége pour l'aigle :
On épargne l'oiseau malfaisant, c'est la règle;
Le faible, l'innocent, on le prend à l'appeau,
Ça rapporte, c'est sûr; l'autre perche trop haut.
L'on attaque les gens que l'on croit pouvoir tondre.
Moi, l'on me sait tondu. « Mais, vas-tu me répondre,
Votre personne est là que l'on peut adjuger. »
Oui, si personne encor ne m'avait vu manger.
Ne crains donc rien pour moi : tel mal que je lui fisse,
Nul ici n'oserait me rendre un tel service.

GÉTA.

Ah! jamais Antiphon ne pourra dignement
S'acquitter envers vous.

PHORMION.

Au contraire : aisément.
Sais-tu l'homme envers qui jamais on ne s'acquitte?
C'est l'hôte généreux, le grand, qui vous invite,
Chez qui, frais, parfumé, baigné, soir et matin,
On trouve sans payer un splendide festin.
Là, dans un doux loisir, quand chacun se repose,
Le maître se ruine et veille à toute chose.
Tu ris, et lui se ronge, et te sert le premier.
Voilà de ces régals qu'on ne saurait payer;
Festins embarrassants où...

GÉTA.

Que voulez-vous dire?

PHORMION.

Où l'on ne sait quel vin ni quel mets on désire,
Tant l'un est délicat, tant l'autre a coûté gros.
Celui qui sait offrir tant de biens à propos,
Ce n'est plus un mortel, c'est un dieu : je l'encense.

GÉTA.

Chut! Voici le vieillard : préparez la défense.
Chez lui, le premier choc est rude, mais c'est tout.
Vous en viendrez, après, facilement à bout.

SCÈNE II

DÉMIPHON, GÉTA, PHORMION.

DÉMIPHON, aux amis qui le suivent.

Dites, vit-on jamais un plus cruel outrage?
Suivez-moi, mes amis.

GÉTA, à Phormion.

Le temps est à l'orage.

PHORMION, à Géta.

Patience! je vais l'occuper, tu vas voir.

(Haussant la voix.)

Dieux puissants! méconnaître à ce point son devoir!
Lui, Démiphon! Nier qu'elle soit sa parente!
Quand je l'ai démontré, quand la chose est patente!

GÉTA.

Il le nie.

DÉMIPHON, bas, à ses amis.

Ah! fort bien! Approchez, le voici.

PHORMION.

Et le père, ose-t-on le méconnaître aussi?

GÉTA.

Sans doute.

PHORMION.

Quoi! Stilphon?

GÉTA.

Oui.

PHORMION.

Pauvre jeune fille!
On ne veut même pas qu'elle ait une famille.
Non; parce qu'elle est pauvre, on l'insulte, on la fuit.
Voilà donc où l'amour de l'argent nous conduit!

GÉTA.

Cesse, vil imposteur, d'injurier mon maître,
Ou sinon...

DÉMIPHON.

Et c'est lui qui m'accuse, le traître!

PHORMION.

Au fils en tout cela je n'ai rien reproché.
Son parent, déjà vieux, ne l'a point recherché.
Pauvre, obscur, à la ville on ne le voyait guère;
Faisant valoir un champ qu'il tenait de mon père,
De l'orgueil de ton maître il se plaignait parfois.
Brave homme s'il en fut, près de ceux que je vois!

GÉTA.

A ton avis, au sien.

PHORMION.

Tais-toi, vil hypocrite!
Ce que je fais pour lui prouve assez son mérite.
Crois-tu que j'eusse, à moins, bravé l'inimitié
De toute une maison hautaine et sans pitié?

GÉTA.

Ah! c'est trop déchirer mon maître en son absence,
Traître!

PHORMION.

Il mérite bien...

GÉTA.

Quoi, gibier de potence?

DÉMIPHON, appelant.

Géta!

GÉTA, poursuivant.

Méchant escroc, faussaire, chicaneur!

DÉMIPHON, du même ton.

Géta!

PHORMION, bas, à Géta.

Réponds.

GÉTA.

Qui donc?...

DÉMIPHON.

Tais-toi.

GÉTA.

C'est votre honneur
Qu'insulte, vous absent, ce drôle, un parasite.
Tout le mal qu'il vous veut, c'est lui qui le mérite.

DÉMIPHON.

(A Phormion.)

C'est assez. Mon ami, je n'ai rien à cacher;
Approche, et, si tu veux, dis-moi, sans te fâcher,
Quel était cet ami dont tu soutiens la fille,
Et quels liens secrets le font de ma famille?

PHORMION.

A quoi bon me sonder? Vous le connaissez bien.

DÉMIPHON.

Moi?

PHORMION.

Vous.

DÉMIPHON.

Garde ton rôle et laisse-moi le mien.
Toi qui viens m'accuser, prouve ce que je nie.

PHORMION.

Vous n'avez pas connu le père de Phanie,
Votre cousin?

DÉMIPHON.

Son nom.

PHORMION.

Son nom?

DÉMIPHON.

Oui, c'est le cas.

Parle.

PHORMION, à part.

Je suis perdu, je ne m'en souviens pas.

DÉMIPHON.

Eh bien?

PHORMION, bas, à Géta.

Géta, son nom, si tu te le rappelles?

(Haut, à Démiphon.)

Je te l'ai dit. Allons, vous m'en contez de belles;
Vous voulez me surprendre, honnête Démiphon.

DÉMIPHON.

Moi?

GÉTA, bas, à Phormion.

Stilphon.

PHORMION, poursuivant.

Eh bien, soit! Il se nommait Stilphon.

DÉMIPHON.

Comment?

PHORMION.

Stilphon, ce nom vous rappelle, je pense...

DÉMIPHON.

Personne de mon sang ni de ma connaissance.

PHORMION.

Osez-vous soutenir un mensonge pareil?
Ah! que n'a-t-il laissé dix arpents au soleil!

DÉMIPHON.

Insolent!

PHORMION.

Vous n'auriez que ce nom à la bouche;
Vous vous rattacheriez à lui jusqu'à la souche.

DÉMIPHON.

Sans doute; mais alors je montrerais comment
La fille de Stilphon nous revient justement.

Fais ce que je ferais : dis-nous son origine,
Montre, pièces en main, qu'elle est notre cousine.

GÉTA, à Démiphon.

(Bas, à Phormion.)

Bravo! maître, fort bien! — Alerte, Phormion!

PHORMION.

J'ai, devant les experts, vidé la question.
Si je n'avais dit vrai, votre fils, en personne,
M'eût au moins démenti.

DÉMIPHON.

Mon fils, rien ne l'étonne.
Ce garçon est plus sot qu'on ne peut dire.

PHORMION.

Eh bien,
Vous, si sage! essayez, cherchez quelque moyen
De faire aux magistrats revoir cette sentence.
Vous qui, le sceptre en main, régnez ici, je pense,
Obtenez pour vous seul un second jugement.

DÉMIPHON.

Quelque tort qu'on m'ait fait, pourvu qu'on me délivre
De ta langue, et surtout d'une affaire à poursuivre,
Je fournirai la dot aux termes de la loi :
Cinq mines, prenez-les, et débarrassez-moi.

PHORMION.

Il est charmant. Ha! ha!

DÉMIPHON.

Quoi donc? Je ne demande
Que mon droit : est-ce encore une faveur trop grande?

PHORMION.

Votre droit, passe avec une fille d'amour;
Vous payez ses faveurs et lui dites bonjour;
Mais, pour la citoyenne, une loi plus jalouse
Veut, quand elle est sans dot, que son parent l'épouse,
Afin qu'en sa misère elle trouve un abri,
Et vive chastement auprès d'un bon mari.
C'est cela qu'il vous plaît de changer, je suppose?

DÉMIPHON.

Son plus proche parent et nous, c'est autre chose.

PHORMION.

Procès jugé, dit-on, ne doit plus se plaider.

DÉMIPHON.

Non. Fort bien. Nous verrons si l'on me fait céder.
Oh! j'irai jusqu'au bout.

PHORMION.

Sottise!

DÉMIPHON.

Laisse faire.

PHORMION.

Avec vous, Démiphon, nous n'avons point d'affaire :
Votre fils, contre nous, a perdu son procès,
Votre âge vous absout de reste.

DÉMIPHON.

Je le sais;
Mais mon fils est absent, et je viens à sa place.
S'il m'ose démentir, sans pitié je le chasse
Avec sa femme.

GÉTA, bas, à Phormion.

Bon! le voilà furieux.

PHORMION.

Laissez-les seuls chez vous, allez, vous ferez mieux.

DÉMIPHON.

Malheureux! veux-tu donc me harceler sans cesse?

PHORMION, à Géta.

Il a peur, et déguise assez mal sa faiblesse.

GÉTA, à Phormion.

C'est un heureux début.

PHORMION.

Réfléchissez encor :
Vous passez, parmi nous, pour être un homme d'or.
Prouvez-le. Supportez un mal inévitable,
Et restons bon amis.

DÉMIPHON.

Avec toi, misérable?
C'est assez de te voir, de t'entendre une fois.

PHORMION.

Si vous pouvez un jour vous accorder tous trois,

Vous aimerez Phanie, et ce jeune ménage
Charmera vos vieux ans : considérez votre âge.

DÉMIPHON.

Va te faire charmer par elle, et garde-la!

PHORMION.

De grâce, calmez-vous!

DÉMIPHON.

C'est assez; brisons là.
Je n'en veux plus chez moi; dis-le-lui; fais en sorte
Qu'elle parte, ou sinon je la jette à la porte.
Songes-y, Phormion.

PHORMION.

Si, pour votre malheur,
Elle n'est pas chez vous traitée avec honneur,
Avec tout le respect dont son rang la fait digne,
Rétenez bien ceci : Phormion vous assigne.

(A Géta.)

Songez-y, Démiphon. Je vais chez moi; c'est dit.
Tu m'entends : si quelqu'un me demande...

GÉTA.

Il suffit.

(Il sort.)

SCÈNE III

DÉMIPHON, GÉTA.

DÉMIPHON.

Où m'a jeté mon fils avec ce mariage!
Dans quels soins odieux sa conduite m'engage!
S'il ne m'évitait pas si bien dans ce conflit,
Je saurais ce qu'il pense, ou du moins ce qu'il dit.

(A Géta.)

Va voir s'il est chez nous, et reviens me l'apprendre,
Géta.

GÉTA.

J'y vais.

(Il sort.)

SCÈNE IV

DÉMIPHON, HÉGION, CRATINUS, CRITON.

DÉMIPHON.

Eh bien, vous venez de l'entendre,
Amis, conseillez-moi; vous d'abord, Hégion.

HÉGION.

Pas avant Cratinus, si vous le trouvez bon.

DÉMIPHON.

A vous donc, Cratinus.

CRATINUS.

Vous le voulez?

DÉMIPHON.

Sans doute.

CRATINUS.

Eh bien, mon sentiment est que, coûte que coûte,
Vous devez persister, envers et contre tous,
A rompre cet hymen que l'on a fait sans vous.
Vous gagnerez.

DÉMIPHON.

Et vous, Hégion?

HÉGION.

Moi, je pense
Que Cratinus opine en toute conscience;
Mais le proverbe dit : *Tant d'hommes, tant de voix.*
Je crois donc qu'on n'a pas raison contre les lois,
Et qu'on doit respecter, quand même, une sentence.
Qu'en dites-vous, Criton?

CRITON.

L'affaire est d'importance :
Il faut l'examiner, selon moi, plus à fond.

HÉGION.

N'avez-vous plus besoin de nous, cher Démiphon?

DÉMIPHON.

Au revoir, et merci.

(Ils sortent.)

Que faire? auquel entendre?
Je sais moins que jamais quel parti je dois prendre.
(A Géta, qui revient.)
Eh bien?

GÉTA.

Personne encor n'a revu votre fils.

DÉMIPHON.

J'attendrai donc mon frère et suivrai son avis.
Allons au port savoir quand revient son navire.

GÉTA.

Et moi chez Antiphon, à qui je vais tout dire.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

ANTIPHON, GÉTA.

ANTIPHON, *à part.*

Oui, tout le monde, ici, me blâme avec raison;
J'ai failli, je le sens, d'une indigne façon.
Qui donc, en pareil cas, abandonne ou confie
A d'autres son honneur, ses intérêts, sa vie?
Celle qui, noblement, s'en remit à ma foi,
Dont l'espoir, désormais, dont la vie est en moi,
Seule, eût dû m'empêcher de songer à la fuite.

GÉTA, *se montrant.*

Oui, chacun, avec peine, a vu cette conduite,
Mon cher maître.

ANTIPHON.

Ah! Géta, c'est toi que je cherchais.

GÉTA.

Nous n'en avons pas moins servi tous vos projets.

ANTIPHON.

Qu'avez-vous obtenu? Gagnerai-je ma cause?
Mon père n'a-t-il pas eu vent de quelque chose?
Me soupçonne-t-il?

GÉTA.

Non, pas encore.

ANTIPHON.

Ah! fort bien.
Je puis donc espérer?

GÉTA.

Je ne réponds de rien.

ANTIPHON.

Ah!

GÉTA.

Phèdria, d'abord, a lutté sans relâche.

ANTIPHON.

Je le reconnais là.

GÉTA.

Mais la plus rude tâche
Était pour Phormion; il s'en est acquitté
Fort bien, avec courage, avec habileté.

ANTIPHON.

Qu'a-t-il pu faire?

GÉTA.

A tout il a réponse prête;
Et votre père a vu qu'on lui peut tenir tête.

ANTIPHON.

A merveille!

GÉTA.

Pour moi, ce que j'ai pu pour vous...

ANTIPHON.

Ah! je vous remercie, et je vous chéris tous.

GÉTA.

Les choses en sont là pour l'instant; votre père
Attend tranquillement le retour de son frère.

ANTIPHON.

De mon oncle? Et pourquoi?

GÉTA.

C'est lui qu'il a choisi
Pour arbitre, et qui, seul, va trancher tout ceci.

ANTIPHON.

Que dis-tu là, Géta? Quelle pénible attente!
Le revoir sain et sauf, maintenant, m'épouvante;
Il va donc m'apporter ou la vie ou la mort.

GÉTA.

Voilà votre cousin.

ANTIPHON.

Où?

GÉTA.

Là, tout près; il sort
De son gymnase.

SCÈNE II

PHÈDRIA, DORION, ANTIPHON, GÉTA.

PHÈDRIA, suivant Dorion.

Un mot, Dorion!

DORION.

Non.

PHÈDRIA.

Arrête.

DORION.

Non, vous dis-je.

PHÈDRIA.

Un seul mot.

DORION.

Vous me rompez la tête.

PHÈDRIA.

Écoute un moment.

DORION.

Quoi? Toujours même discours?

PHÈDRIA.

Un meilleur.

DORION.

Soit; j'attends.

PHÈDRIA.

Diffère encor trois jours.
Ensuite... Où vas-tu donc?

DORION.

Suis-je bon de le croire!
Vous ne sortirez donc jamais de cette histoire?

ANTIPHON, à part, à Géta.

Ce marchand pourrait bien risquer ici ses os.

GÉTA, à part, à Antiphon.

Je tenais justement, à part moi, ce propos.

PHÈDRIA, poursuivant.

Tu crois donc que je mens, que si je te cajole...?

DORION.

Bien touché, beau devin.

PHÈDRIA.

N'as-tu pas ma parole?

DORION.

Chansons!

PHÈDRIA.

Penses-y donc : c'est à gros intérêts.

DORION.

Chimère!

PHÈDRIA.

Quelque jour, tu m'en remercîrais.

DORION.

Songes creux!

PHÈDRIA.

Et, d'ailleurs, à si courte échéance!
Essaye au moins, poltron!

DORION.

La chanson recommence.

PHÈDRIA.

Tu seras tout pour moi, si tu veux me servir :
Ami, père, parent...

DORION.

Causez tout à loisir.

PHÈDRIA.

Ainsi, rien ne t'émeut, ni raisons ni prière;
Inexorable, sourd, ton cœur est-il de pierre?

DORION.

Et vous, beau discoureur, perdez-vous la raison?
Espérez-vous me prendre en dorant l'hameçon,
M'enlever mon esclave au prix de quelque fable?

ANTIPHON, à part.

Ah! je souffre pour lui!

PHÈDRIA, à part.

La vérité m'accable.
Que répondre?

GÉTA.

Voyez si l'un d'eux se dément.

PHÈDRIA.

Faut-il que ce malheur m'arrive en ce moment,
Lorsqu'Antiphon lui-même, à peine peut suffire,
Hélas!...

ANTIPHON.

Cher Phèdria, poursuis : qu'allais-tu dire?

PHÈDRIA.

Heureux ami!

ANTIPHON.

Qui? moi?

PHÈDRIA.

L'objet de ton amour
T'appartient; tu n'as pas à lutter chaque jour
Avec le plus méchant des hommes.

ANTIPHON.

A merveille!
Dis plutôt que je tiens le loup par une oreille,
N'osant ni le garder ni le lâcher.

DORION.

Et moi
De même.

ANTIPHON.

Sois marchand jusqu'au bout. Montre-toi.
(A Phèdria.)
Que lui reproches-tu?

PHÈDRIA.

Cette fille que j'aime,
Le monstre a bien osé la vendre aujourd'hui même.

GÉTA.

Vendue! est-il bien vrai?

ANTIPHON.

Quoi! vendue, as-tu dit?

PHÈDRIA.

Vendue.

DORION.

Oui. Voyez-vous le traître, le maudit!
Oser vendre une esclave achetée aux enchères!

PHÈDRIA, poursuivant.

Et sans même écouter mes raisons, mes prières.
Je lui demande encor trois jours, rien que cela;
Il peut bien ajourner le marché jusque-là,
Et quelques bons amis me tireront d'affaire.
J'ai leur promesse. Allons, rends-toi; si je diffère
D'une heure le payement, je n'exige plus rien.

DORION.

Non, non, vous me lassez.

ANTIPHON.

Voyons, mets-y du tien :
Trois jours, ce n'est pas long ; Dorion, sois un homme.
Le gré qu'il t'en saura doublera bien la somme.

DORION.

Chansons !

ANTIPHON.

Toi, séparer l'amante de l'amant !
Souffrir qu'on nous ravisse un objet si charmant !

DORION, ironiquement.

Nous ne le souffririons ni vous ni moi, je pense.

GÉTA.

Te confondent les dieux ! c'est par trop d'insolence !

DORION, à Phèdria.

Ajoutez donc aussi depuis combien de mois,
Pleurant et promettant sans tenir, je vous vois.
Peu coutumier du fait, patient, Dieu sait comme,
Un autre, sans pleurer, vient m'apporter la somme ;
Ma foi, tant pis pour vous. Faites place au plus fort.

ANTIPHON, à Dorion.

Ne fut-il pas aussi question d'un accord ?
D'un jour où tu devais, suivant certaine clause,
La lui livrer ?

PHÈDRIA.

Sans doute. Eh ! qui dit autre chose ?

ANTIPHON.

Ce jour est-il passé ?

DORION.

Non ; mais c'est demain.

ANTIPHON.

Quoi !
Tu ne rougirais point d'un tel manque de foi ?

DORION.

Non, quand j'y peux trouver mon compte.

GÉTA.

Ame de boue !

PHÈDRIA.

Fi ! prendre un tel moyen !

DORION.

C'est le mien, je l'avoue.
Usez-en, s'il vous plaît.

ANTIPHON.

Enfin, tu l'as trompé.

DORION.

Dites donc que c'est lui qui m'a seul attrapé;
Car il me connaissait, et moi, je vous le jure,
Je le croyais tout autre; à qui donc l'imposture?
Mais laissons tout cela; je veux être indulgent :
Demain, le capitaine apportera l'argent;
Montrez-vous avant lui, Phèdria; je la donne
Au premier arrivant, pour ne fâcher personne.
C'est mon système. Adieu.

(Il sort.)

SCÈNE III

PHÈDRIA, ANTIPHON, GÉTA.

PHÈDRIA.

Plus d'espoir, je le vois!
Où trouver, aujourd'hui, tant d'argent à la fois,
Moi qui n'ai pas un as? Si du moins ce corsaire
M'eût donné ces trois jours, on me tirait d'affaire :
On me l'avait promis.

ANTIPHON.

Qu'en penses-tu, Géta?
L'abandonnerons-nous, lui qui nous assista
Si galamment tantôt? Service pour service :
Employons-nous pour lui.

GÉTA.

C'est de toute justice.

ANTIPHON.

Seul, tu peux le tirer d'embarras.

GÉTA.

Moi! Comment?

ANTIPHON.

En payant.

GÉTA.

Volontiers; mais où prendre l'argent?

ANTIPHON.

Mon père n'est-il pas arrivé de voyage?

GÉTA.

Sans doute; mais qu'importe!

ANTIPHON.

Un mot suffit au sage.

GÉTA.

Oui-dà?

ANTIPHON.

Certes.

GÉTA.

Pardieux! vous me conseillez bien.
Allez vous promener! Vous sauver, n'est-ce rien?
Si le succès de l'un couronne mon audace,
Dois-je, pour l'autre, encor, me jeter dans la nasse?

ANTIPHON.

Hélas! il a raison.

PHÈDRIA.

Que veut dire cela?
Je suis un étranger peut-être?

GÉTA.

Loin de là.
Mais n'a-t-on pas assez irrité le vieux père?
Faut-il nous enlever jusqu'au droit de prière?

PHÈDRIA.

Malheureux que je suis! c'est fini; je la perds.
L'autre va l'entraîner au bout de l'univers,
Au fond de quelque asile obscur et que j'ignore.
Ah! mon cher Antiphon, parle, il est temps encore,
Demain serait trop tard, que j'entende ta voix;
Regarde ton ami pour la dernière fois.

ANTIPHON.

Quel est donc ton dessein, dis-moi?...

PHÈDRIA.

Je veux la suivre
Partout; l'aimer, la voir, ou bien cesser de vivre.

GÉTA.

Adieu donc! Toutefois, hâtez-vous lentement.

ANTIPHON, à Géta.

Ne peux-tu le servir par quelque arrangement?

GÉTA.

Et de quelle façon?

ANTIPHON.

J'ai peur qu'en fin de compte,
Le parti qu'il suivra ne tourne à notre honte.

GÉTA.

Je cherche... Bon! j'y suis : il est sauvé; c'est clair.
Seulement, le moyen pourra nous coûter cher.

ANTIPHON.

Ne crains rien, Phèdria, ton sort sera le nôtre.

GÉTA.

Combien ce Dorion l'a-t-il vendue à l'autre?

PHÈDRIA.

Trente mines, Géta; ce soir, il me les faut.

GÉTA.

Trente mines! c'est cher.

PHÈDRIA.

C'est moins qu'elle ne vaut.

GÉTA.

Bon! bon! vous les aurez avant peu.

PHÈDRIA.

L'habile homme!

GÉTA.

Mais partez.

PHÈDRIA.

Je les tiens, n'est-ce pas?

GÉTA.

C'est tout comme.
Mais je veux Phormion pour aide et pour appui.

ANTIPHON, à Géta.

Bon! charge-le sans crainte; on peut compter sur lui.
Nul autre, d'un tel cœur, ne sert les gens qu'il aime.

GÉTA, à Phèdria.

Allons donc le trouver tous deux à l'instant même.

ANTIPHON.

Puis-je vous être utile à quelque chose?

GÉTA.

Non.
Mais, si vous m'en croyez, rentrez à la maison;

Car votre pauvre femme, il faut bien vous le dire,
Seule et mourant de peur, s'y morfond et soupire.
Allez la consoler, elle a besoin de vous.

ANTIPHON.

Tu ne pouvais m'offrir un passe-temps plus doux.

(Il sort.)

PHÈDRIA.

Comment t'y prendras-tu ?

GÉTA.

J'ai peur que l'on n'écoute :
Éloignons-nous d'abord, vous l'apprendrez en route.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

DÉMIPHON, CHRÉMÈS.

DÉMIPHON.

Qu'arrive-t-il, Chrémès, et ta fille, dis-moi,
Ne l'amènes-tu pas de Lemnos?

CHRÉMÈS.

Non.

DÉMIPHON.

Pourquoi?

CHRÉMÈS.

La mère nous voyant, moi, trop lent à m'y rendre,
Et sa fille en état de me donner un gendre,
Pour me joindre, avec elle, est partie un beau jour.

DÉMIPHON.

Qui t'a donc fait alors différer ton retour?

CHRÉMÈS.

J'étais malade.

DÉMIPHON.

Toi! De quel mal?

CHRÉMÈS.

La vieillesse
N'est-elle pas un mal, et de la pire espèce?
Mais j'apprends du pilote, et m'en réjouis fort,
Qu'elle est avec sa fille arrivée à bon port.

DÉMIPHON.

Tu sais ce qu'Antiphon a fait en mon absence?

CHRÉMÈS.

Sans doute, et tu comprends mon embarras, je pense?

Car, à quelque étranger si j'offre ce parti,
De maint fâcheux détail il doit être averti.
Ici, peu m'importait : mon secret, chez mon frère
Était en sûreté ; l'étranger, au contraire,
Gendre discret, d'abord, ne dira mot, je croi;
Mais, en cas de rupture, il en saurait sur moi
Trop long ; or, franchement, ma femme m'épouvante,
Et j'ai bien résolu, si mon secret s'évente,
De m'enfuir ; car, chez moi, je suis seul de mon bord.

DÉMIPHON.

Je le sais à merveille et m'en tourmente fort.
Aussi vais-je y pourvoir, et méditer sans cesse
Le moyen le plus sûr de tenir ma promesse.

(Il sort avec Chrémès.)

SCÈNE II

GÉTA, seul.

Vraiment ce Phormion est trop intelligent ;
C'est la finesse même : au premier mot d'argent,
Sans me laisser poursuivre, il comprend, il s'anime,
Me dit que je suis grand, que le tour est sublime,
Demande le vieillard, croit déjà le tenir,
Et rend grâces aux dieux de ce qu'à l'avenir
Phèdria, cette fois, l'ayant trouvé fidèle,
Pourra, comme Antiphon, apprécier son zèle.
Nous avons rendez-vous sur la place ; j'y dois
Attirer le bonhomme. Ah ! bon ! je l'aperçois :
Qui donc est avec lui ? Ho ! le père de l'autre,
Chrémès ! Eh bien, après ? Nigaud, chacun le nôtre !
De quoi t'effrayais-tu ? Le sort met aujourd'hui
Deux cordes à ton arc, et tu te plains de lui !
Attaquons Démiphon ; s'il paye, affaire faite ;
S'il refuse, sur l'autre aussitôt je me jette.

SCÈNE III

ANTIPHON, GÉTA, CHRÉMÈS, DÉMIPHON.

ANTIPHON, à part, en entrant.
J'attends Géta ; sans doute, il ne tardera pas.
Mais, ciel ! mon oncle ! Il cause avec mon père, hélas !
A quoi va le pousser ce retour dont j'enrage ?

GÉTA.
Abordons-les. — Chrémès !...

CHRÉMÈS.
Ah ! bonjour.

GÉTA.
Quel visage !
Cher maître, et qu'il m'est doux de vous revoir ainsi !

CHRÉMÈS.
J'y crois.

GÉTA.
Quelle nouvelle ?

CHRÉMÈS.
Oh ! j'en apprends ici
Plusieurs en arrivant, comme c'est l'ordinaire ;
Oui, plusieurs, beaucoup même.

GÉTA.
Ah ! vous savez l'affaire ?

CHRÉMÈS.
Tout au long.

GÉTA, à Démiphon.
C'est donc vous ?... Fort bien. Hélas ! Chrémès,
Un pareil guet-apens ! qui l'eût prévu jamais ?

DÉMIPHON.
Nous en parlions.

GÉTA.
Toujours ce souvenir m'obsède ;
Mais plus j'y songe, mieux j'entrevois un remède !

CHRÉMÈS.
Un remède ?

DÉMIPHON.

Et lequel ?

GÉTA.

Tantôt, en m'en allant,
J'aperçois Phormion.

CHRÉMÈS.

Phormion?

GÉTA.

L'appelant,
Le protecteur...

CHRÉMÈS.

Ah! bien!

GÉTA.

Pour savoir ce qu'il pense,
L'ayant pris à l'écart : « Vous manquez de prudence,
Lui dis-je, Phormion; plutôt que de plaider,
Ne vaudrait-il pas mieux voir à vous accorder;
Mon maître est honnête homme et hait plus que personne
Les procès. Savez-vous quel conseil on lui donne?
De prendre cette fille, et, sans plus de façon,
De la jeter dehors. »

ANTIPHON, à part.

Quelle est cette chanson?
Où veut-il en venir?

GÉTA, poursuivant.

« S'il agit de la sorte,
La loi saura l'atteindre et sera la plus forte,
Me direz-vous : le cas est prévu. — J'en convien;
Mais peut-être, avec lui, n'y gagnerez-vous rien.
Il est d'une éloquence! Et, d'ailleurs, à tout prendre,
S'il perd, c'est de l'argent, on n'ira pas le pendre. »
Là, je le vis faiblir, et, frappant les grands coups :
« Nous sommes seuls, lui dis-je, allons, décidez-vous!
Votre prix, en deux mots? Mon maître est galant homme,
Il se désistera. Je vous compte la somme :
Vous décidez alors la fille à s'en aller,
Et d'elle ni de vous on n'entend plus parler. »

ANTIPHON, à part.

Qu'a-t-il donc fait aux dieux pour perdre ainsi la tête?

GÉTA, poursuivant.

En prenant Démiphon d'une façon discrète,

Facile comme il est et n'attendant qu'un mot,
Si vous n'êtes d'accord vous le serez bientôt.

DÉMIPHON, à Géta.

Eh! qui donc t'avait dit?...

CHRÉMÈS.

Il l'a fait pour te plaire :
C'était le seul moyen de nous tirer d'affaire.

ANTIPHON, à part.

Je suis perdu!

CHRÉMÈS, à Géta.

Poursuis.

GÉTA.

Voyant qu'il était fou ..

DÉMIPHON.

Que veut-il?

GÉTA.

Tout.

CHRÉMÈS.

Enfin...?

GÉTA.

Un talent.

DÉMIPHON.

Un licou!
L'impudent!

GÉTA.

En effet, et ce fut ma réplique.
« Ce serait une dot pour une fille unique,
Lui dis-je; or, Démiphon n'en a point jusqu'ici,
Mais la voilà trouvée en vous payant ainsi. »
Bref, et pour en finir avec ce maudit homme,
Voici ce que de lui j'ai pu tirer en somme :
« La pauvre enfant, dit-il, au lieu de l'imposer
A d'autres, c'était moi qui devais l'épouser;
Car je sais bien qu'au fond, un riche mariage
Pour toute fille pauvre est un pur esclavage.
Mais, franchement, je dois, et, pour me marier,
Je cherchais un parti qui m'aidât à payer.
Que Démiphon m'acquitte au lieu de ma future,
Et j'épouserai l'autre à l'instant, je le jure. »

ANTIPHON, à part.

Est-ce ruse ou bêtise? est-il il perfide ou sot?
Je n'y comprends plus rien.

DÉMIPHON.

S'il doit plus qu'il ne vaut...

GÉTA.

« J'ai d'abord, m'a-t-il dit, un terrain que j'afferme,
Un pétit champ grevé de dix mines à terme. »

DÉMIPHON.

Allons, soit! je paîrai. Qu'il épouse.

GÉTA.

Un instant.
« Item, une maison grevée au moins d'autant. »

DÉMIPHON.

Aïe! oh! c'est trop, ma foi!

CHRÉMÈS.

Ne crions pas, de grâce!
Va, Géta, je m'en charge.

GÉTA, continuant de faire parler Phormion.

« En outre, il faut qu'on passe
Une petite esclave à ma femme; on l'aura
Pour rien; plus : mobilier, vaisselle *et cœtera*,
Avec les frais de noce, et le tout fort modeste,
C'est dix mines... »

DÉMIPHON.

Plutôt dix procès et la peste;
Il saura ce qu'on gagne à se jouer de moi,
Le scélérat!

CHRÉMÈS.

Voyons, mon frère, calme-toi.
Je m'en charge; mais tâche, à force de prudence,
De marier ton fils à notre convenance.

ANTIPHON, à part.

Ah! malheureux Géta, tes ruses m'ont perdu!

CHRÉMÈS.

C'est à moi de payer tout ce qui sera dû,
Puisque je la renvoie.

GÉTA.

« Et, dit-il, qu'on se presse
De faire une réponse, une autre a ma promesse :

La dot est toute prête, et, pour me rétracter,
Je veux savoir au moins sur quoi je puis compter. »

CHRÉMÈS.

Qu'il rende sa parole et compte sur la mienne,
Qu'il épouse au plus vite.

DÉMIPHON.

Et mal leur en advienne!

CHRÉMÈS.

J'ai l'argent, grâce aux dieux! je l'apporte à l'instant
De là-bas; il est vrai que ma femme l'attend.
Ses fermiers à Lemnos me l'ont remis naguère;
Mais j'aurai pour prétexte un besoin de mon frère.

(Il sort avec Démiphon.)

SCÈNE IV

ANTIPHON, GÉTA.

ANTIPHON.

Géta!

GÉTA.

Hein?

ANTIPHON.

Qu'as-tu fait?

GÉTA.

J'ai raflé leur argent:
Vingt mines.

ANTIPHON.

Voilà tout.

GÉTA.

Vous êtes exigeant!

ANTIPHON.

Point de détours, maraud!

GÉTA.

Faites-vous donc comprendre.

ANTIPHON.

A quoi bon? Grâce à toi, je n'ai plus qu'à me pendre.

Que déesses et dieux du ciel et des enfers,
Fassent un jour de toi l'exemple des pervers.
Livrez le gouvernail à ce bel argonaute,
Du port tranquille et sûr, il vous jette à la côte.
Pourquoi mêler ma femme à ce honteux débat?
Pourquoi même effleurer un point si délicat?

GÉTA.

Il n'épousera pas.

ANTIPHON.

Et, quand il faudra rendre
La dot, pour tes beaux yeux se laissera-t-il vendre?

GÉTA.

On dénature tout quand on est partial,
Vous laissez tout le bien et prenez tout le mal.
Écoutez-moi : cherchons ensemble quelque issue.
Je conviens avec vous que, la somme reçue,
Phormion est contraint d'épouser. Rien de mieux :
Mais il lui faut d'abord sacrifier aux dieux,
Inviter les parents, régler tout pour la fête;
Nos amis, cependant, ne perdent pas la tête :
L'argent vient, on le rend.

ANTIPHON.

Mais que donnera-t-il
Pour raisons?

GÉTA.

Phormion? L'homme le plus subtil!
Il en trouvera cent. « Quelque présage sombre;
Un chien noir, dira-t-il, entré chez moi dans l'ombre,
Quelque serpent tombé du toit par le conduit. »
Ou : « La poule a chanté de travers aujourd'hui;
Le devin le défend; l'aruspice m'ordonne
D'ajourner toute affaire à la saison d'automne. »
Que répondre à cela? Rien. C'est ce qu'on fera

ANTIPHON.

Ah! que le ciel t'entende!

GÉTA.

Oui, certe, il m'entendra.
Mais voici votre père; allez dire à notre homme
Qu'il aura sa chanteuse et que je tiens la somme.

SCÈNE V

DÉMIPHON, GÉTA, CHRÉMÈS.

DÉMIPHON.

Sois tranquille, Chrémès, j'y mettrai tous mes soins;
Il ne pourra nier, je prendrai des témoins
Du paîment et surtout des clauses de l'affaire.

GÉTA, à part.

Que de précautions quand il n'en est que faire!

CHRÉMÈS.

Va donc et hâte-toi! La fille est à son goût;
Mais l'autre, en insistant, pourrait bien changer tout...

GÉTA, à Chrémès.

Bien pensé!

DÉMIPHON.

Conduis-moi chez l'homme.

GÉTA.

Tout de suite.

CHRÉMÈS, poursuivant.

Puis va trouver ma femme après cette visite.
Charge-la d'aller voir cette fille en ton nom,
Pour quelle sache, au moins, en quittant la maison,
Qu'on a su lui trouver un parti convenable;
Que Phormion, pour elle, étant le plus sortable,
Elle doit l'accepter sans trop nous en vouloir;
Que chacun de la sorte aura fait son devoir,
En la dotant au gré de Phormion lui-même.

DÉMIPHON.

A quoi bon?

CHRÉMÈS.

C'est pour moi d'une importance extrême.

DÉMIPHON.

Ne te suffit-il pas d'agir honnêtement?
Que t'importe le monde et son assentiment?

CHRÉMÈS.

Ce que nous voulons d'elle, il faut qu'elle le fasse
De son gré, sans aller se plaindre qu'on la chasse.

DÉMIPHON.

Je peux l'y décider sans ta femme.

CHRÉMÈS.

Pourquoi?
Deux femmes s'entendront mieux entre elles, crois-moi.

DÉMIPHON.

Soit! j'y vais.

(Il sort avec Géta.)

CHRÉMÈS, seul.

Reprenons le collier de misères.
Où vais-je m'enquérir de nos deux passagères?

SCÈNE VI

SOPHRONE, CHRÉMÈS.

SOPHRONE, sortant de la maison d'Antiphon, sans voir Chrémès.

Ah! malheureuse! A qui m'adresser aujourd'hui?
A qui nous confier? Où trouver un appui?
Je tremble qu'à présent, pour m'avoir écoutée,
Ma maîtresse ne soit indignement traitée.
Nos fables, il paraît, ont fort mal réussi
Près du père.

CHRÉMÈS, à part.

Qu'a donc à s'exclamer ainsi
Ce vieux spectre effaré qui sort de chez mon frère?

SOPHRONE.

J'ai pris le seul parti que m'offrît la misère :
Sachant que cet hymen pouvait être rompu,
Pour vivre quelque temps j'ai fait ce que j'ai pu.

CHRÉMÈS, à part.

Je rêve, par Hercule! ou, si ma vue est bonne,
Cette femme est à nous : c'est la vieille Sophrone,
Nourrice de ma fille.

SOPHRONE.

Où donc le déterrer?...

CHRÉMÈS.

J'hésite...

SOPHRONE, poursuivant.

Lui, son père?

CHRÉMÈS.

Avant de nous montrer,
Attendons prudemment quelque preuve nouvelle.

SOPHRONE.

Une fois retrouvé, plus de craintes pour elle.

CHRÉMÈS.

C'est bien elle, en effet. Parlons-lui.

SOPHRONE.

Cette voix!

CHRÉMÈS.

Hé! Sophrone!

SOPHRONE.

Quelqu'un a dit mon nom, je crois?

CHRÉMÈS.

Regarde par ici.

SOPHRONE.

Ciel! Que vois-je? O merveille!
Stilphon?

CHRÉMÈS.

Non.

SOPHRONE.

Comment, non?

CHRÉMÈS.

Écoute, bonne vieille.
Ne causons pas ainsi près de cette maison,
Et garde-toi surtout de me donner ce nom.

SOPHRONE.

Si vous ne l'avez pris à personne, qu'importe?

CHRÉMÈS.

Chut! te dis-je.

SOPHRONE.

Pourquoi craindre tant cette porte?

CHRÉMÈS.

S'il faut te l'avouer, c'est que j'ai là, vois-tu,
Ma femme, une furie, un dragon de vertu.
Quant au nom, je l'ai pris crainte de bavardage,
Pour assurer ici la paix dans mon ménage.

SOPHRONE.

Ah! voilà donc pourquoi nous ne vous trouvions pas!

CHRÉMÈS.

Mais toi-même, réponds, d'où viens-tu, de ce pas?
Tes maîtresses?

SOPHRONE.

Hélas!

CHRÉMÈS.

Elles vivent, j'espère?

SOPHRONE.

La mère a succombé; le chagrin, la misère...

CHRÉMÈS.

Ciel! que m'apprends-tu là!

SOPHRONE.

Me voyant sans secours,
Sans pain, touchant d'ailleurs au terme de mes jours,
J'ai su, tant bien que mal, donner à votre fille
Pour mari, l'héritier d'une grande famille,
De cette maison même.

CHRÉMÈS.

Antiphon?

SOPHRONE.

Justement.

CHRÉMÈS.

Il a deux femmes donc?

SOPHRONE.

Deux femmes? Nullement:
Il n'a que votre fille.

CHRÉMÈS.

Et cette autre alors, celle
Que l'on dit sa parente?

SOPHRONE.

Eh! c'est elle.

CHRÉMÈS.

C'est elle!

SOPHRONE.

Il l'aimait; on a su trouver le seul moyen
Qui l'obligeât à prendre une femme sans bien.

CHRÉMÈS.

Dieux! comme le hasard nous sert mieux qu'on ne pense!
Combien ses jeux parfois passent notre espérance!

Je trouve à mon insu, mais suivant mon dessein,
Ma fille mariée à son propre cousin.
Ce que mon frère et moi ménagions à grand'peine,
Cette vieille l'a fait seule et tout d'une haleine.

SOPHRONE.

Achevez maintenant : le père d'Antiphon
Vient aussi d'arriver, et furieux, dit-on.

CHRÉMÈS.

C'est le moindre danger; mais que dans la famille
On n'apprenne jamais que Phanie est ma fille!
Au nom des dieux, Sophrone!

SOPHRONE.

Oh! je n'en dirai rien.

CHRÉMÈS.

Viens donc chez Démiphon finir cet entretien.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

DÉMIPHON, GÉTA.

DÉMIPHON.

A force de chercher le bien, ou le paraître,
Nous faisons qu'un méchant gagne toujours à l'être.
Ah! pour le coup, du moins, le proverbe a raison :
Fuyez, mais sans quitter jamais votre maison.
Fallait-il donc, après l'injure qu'il m'a faite,
Jeter à ce coquin de l'argent à la tête
Pour qu'il eût de quoi vivre en attendant le jour
Où nous verrons de lui quelque autre mauvais tour?

GÉTA.

A merveille!

DÉMIPHON.

A présent, l'on admire et l'on paye
Qui d'une fausseté fait une chose vraie.

GÉTA.

On ne voit que cela.

DÉMIPHON.

Car, enfin, aujourd'hui,
Avons-nous travaillé pour un autre que lui?

GÉTA.

Et bien heureux, encor, s'il ne garde la somme,
Sans épouser!

DÉMIPHON.

Crois-tu qu'il l'ose?

GÉTA.

Il est bien homme
A changer.

DÉMIPHON.

A changer?

GÉTA.

Je ne l'affirme point,
Mais si quelque hasard...

DÉMIPHON.

Je suivrai, sur ce point,
Le conseil de Chrémès. Allons chercher sa femme ;
C'est par elle qu'il faut que l'affaire s'entame
Avec cette Phanie, et, toi, va prévenir
Celle-ci ; va, dis-lui qu'on veut l'entretenir.

(Il sort.)

SCÈNE II

GÉTA, seul.

Voici l'argent trouvé pour Phèdria ; personne
Ne dit mot de procès : tant de chance m'étonne.
Quant à Phanie, on s'est arrangé de façon
Qu'elle ne sorte pas ainsi de la maison.
Leur affaire va bien ; mais parlons de la nôtre :
Ce que j'emprunte à l'un, c'est pour donner à l'autre ;
Plus je vais, plus j'enfonce et deviens leur jouet ;
Le ciel se rembrunit, j'entends claquer le fouet.
Attention, Géta, sers-toi de ton génie ;
Mais, avant tout, rentrons et prévenons Phanie
De ne pas s'alarmer de ce qu'on lui dira,
Phormion n'étant point le mari qu'elle aura.

(Il entre chez Démiphon.)

SCÈNE III

DÉMIPHON, NAUSISTRATA.

DÉMIPHON.

Allons, ma chère sœur, encore ce service :
Dites-lui qu'avec grâce il faut qu'elle obéisse;
Tâchez de la calmer.

NAUSISTRATA.

J'y ferai de mon mieux.

DÉMIPHON.

J'y compte : après l'argent les soins officieux :
Que ne vous dois-je pas!

NAUSISTRATA.

C'est une bagatelle.
Je voudrais faire mieux pour vous prouver mon zèle;
Mais notre cher époux y met ordre.

DÉMIPHON.

Eh! comment?

NAUSISTRATA.

Il gère mon domaine assez négligemment.
Honnêtement acquise à Lemnos, cette terre
Rendait, par an, tout net, deux talents à mon père.
Quelle distance, hélas! d'un homme à l'autre!

DÉMIPHON.

Quoi!
Deux talents?

NAUSISTRATA.

Deux talents. Et quand tout, je le voi,
Était à plus vil prix.

DÉMIPHON.

Certe!

NAUSISTRATA.

Un bel économe
Que j'ai là, n'est-ce pas?

DÉMIPHON.

Oui-dà.

NAUSISTRATA.

Que ne suis-je homme!
Il verrait...

DÉMIPHON.

Je le crois.

NAUSISTRATA.

Par quel moyen...

DÉMIPHON.

Tout doux!
Ne vous échauffez pas, chère sœur, calmez-vous;
Ménagez vos poumons pour cette conférence,
Nous en aurons besoin.

NAUSISTRATA.

Comme vous je le pense;
Mais voici mon mari.

SCÈNE IV

CHRÉMÈS, DÉMIPHON, NAUSISTRATA.

CHRÉMÈS, en entrant et sans voir sa femme.

Salut, mon frère. Eh bien.
As-tu payé ce drôle?

DÉMIPHON.

Oui, c'est fait, ne crains rien.

CHRÉMÈS.

(A part.)
Tant pis!... Ma femme! Ho! j'allais faire connaître...

DÉMIPHON.

Tu dis tant pis?

CHRÉMÈS.

Non, non. Tant mieux!

DÉMIPHON.

Tu viens peut-être
De préparer Phanie au discours de ma sœur?

CHRÉMÈS.

J'essayais.

DÉMIPHON.

Montre-t-elle enfin quelque douceur?

CHRÉMÈS.

Pas la moindre. Elle reste et ne veut rien entendre.

DÉMIPHON.

Quoi!

CHRÉMÈS.

Ces pauvres enfants, ils s'aiment à tout prendre.

DÉMIPHON.

Que nous importe, à nous?

CHRÉMÈS.

Oh! beaucoup, désormais.
Elle est notre parente.

DÉMIPHON.

Ah! tu rêves, Chrémès.

CHRÉMÈS.

Nullement, vous verrez, cherchez, je vous supplie;
Vous vous rappellerez...

DÉMIPHON.

Quelle est cette folie?

NAUSISTRATA, avec feu.

Une parente, ciel! songez-y bien.

DÉMIPHON.

Mais non.

CHRÉMÈS.

Quand tu nieras! son père avait changé de nom;
De là vient ton erreur.

DÉMIPHON.

Elle ignorait son père?

CHRÉMÈS.

Point du tout.

DÉMIPHON.

Pourquoi donc alors ce nom de guerre?

CHRÉMÈS.

Tu ne veux ni céder ni me comprendre.

DÉMIPHON.

Et toi,
Tu ne dis rien?

CHRÉMÈS.

Encore!

NAUSISTRATA.

Ah! je m'y perds, ma foi!

DÉMIPHON.

Moi de même.

CHRÉMÈS.

Eh bien, donc, plus que personne au monde
Nous sommes ses parents. Que le ciel me confonde
Si je mens!

DÉMIPHON.

C'est trop fort, pour le coup; allons-y
Tous; il faut qu'à l'instant le fait soit éclairci.

CHRÉMÈS.

Ah! mon frère!

DÉMIPHON.

Quoi donc?

CHRÉMÈS.

Croyez-vous que je mente?

DÉMIPHON.

Tu le veux? Eh bien, soit; elle est notre parente.
Mais l'autre, cet ami, que fera-t-il, grands dieux!
Et sa fille, dis-moi?

CHRÉMÈS.

Tout ira pour le mieux.

DÉMIPHON.

Ah! nous y renonçons!

CHRÉMÈS.

Pourquoi pas?

DÉMIPHON.

Et Phanie?

CHRÉMÈS.

Tu la gardes.

DÉMIPHON.

Fort bien. Votre tâche est finie,
Ma sœur.

NAUSISTRATA.

Cela vaut mieux que votre ancien projet.
Sage, bien élevée, et du rang dont elle est,
On n'eût pu décemment la traiter de la sorte.

(Elle rentre dans sa maison.)

SCÈNE V

DÉMIPHON, CHRÉMÈS.

DÉMIPHON.

Çà ! tu vas t'expliquer.

CHRÉMÈS.

Elle a fermé la porte,
N'est-ce pas?

DÉMIPHON.

Oui. Poltron !

CHRÉMÈS.

O puissant Jupiter !
Les dieux ont exaucé notre vœu le plus cher.
Ma fille est mariée à ton fils.

DÉMIPHON.

Quelle fable !
Tu rêves.

CHRÉMÈS, désignant sa maison.

Cet endroit n'est sûr ni convenable.

DÉMIPHON.

Viens chez moi.

CHRÉMÈS.

Volontiers, et que nos fils, surtout,
Ignorent, s'il se peut, mon secret jusqu'au bout.

SCÈNE VI

ANTIPHON, seul.

Oui, grâce aux dieux, enfin, quel que soit mon partage,
Mon cousin est heureux. Ah ! combien l'on est sage
D'interdire à son cœur tout autre sentiment
Que ceux où d'un revers on se tire aisément !
Il trouve de l'argent, le voilà hors de peine;
Mais, moi, rien ne me sert, quelque soin que je prenne,

Le mystère me tue et le bruit me perdrait.
Odieuse maison! Si mon cœur, en secret,
Ne s'ouvrait à l'espoir de conserver Phanie,
Comme je vous fuirais, murs qui gardez ma vie!
Mais où trouver Géta? Je veux lui demander
Quand je dois voir mon père, et comment l'aborder.

SCÈNE VII

PHORMION, ANTIPHON.

PHORMION, sans voir Antiphon.

J'ai reçu, j'ai payé, l'on m'a remis la belle;
Phèdria, désormais, a seul des droits sur elle.
La voilà libre enfin. Le triomphe de l'art
Serait de tondre encor l'un et l'autre vieillard,
D'obtenir à leurs frais quelques jours de relâche,
Et, le verre à la main, de clore ainsi ma tâche.

ANTIPHON.

Ah! Phormion! Eh bien?

PHORMION.

Plaît-il?

ANTIPHON.

Et notre ami?
Il ne va pas, je crois, s'en donner à demi.

PHORMION.

Il ne jouera pas mal votre rôle, j'espère.

ANTIPHON.

Mon rôle! et lequel donc?

PHORMION.

L'homme qui fuit son père.
Il compte, en le prenant, que vous jouerez le sien;
Connaissant le danger, vous l'en tirerez bien;
Tandis que lui, chez nous, il va se mettre à table,
Moi, j'ai pour disparaître une excuse valable :
Je vais à Sunium acheter, dira-t-on,
L'esclave dont Géta ce matin m'a fait don.

Ils n'iront pas chanter, grâce à cette défaite,
Que leur argent ne sert qu'à me mettre en goguette.
Mais on ouvre chez vous.

ANTIPHON.

Vois donc un peu qui sort.

PHORMION.

C'est Géta.

SCÈNE VIII

GÉTA, ANTIPHON, PHORMION.

GÉTA, sans les voir.

Quelle chance! O Fortune! heureux sort!
Oui, les dieux sont pour nous, ils le font bien paraître
Aux faveurs dont ce jour comble mon jeune maître.

ANTIPHON, à Phormion.

Que dit-il là tout seul?

GÉTA, poursuivant.

Et nous, nous, ses amis,
Comme nous voilà tous braves et raffermis.
Mais que fais-tu, Géta? Qui t'arrête, mon drôle?
En route, vite, allons! Le manteau sur l'épaule.
Va, pour le réjouir, lui conter tout cela.

ANTIPHON, à Phormion.

Comprends-tu quelque chose à tout ce qu'il dit là?

PHORMION.

Rien. Et vous?

ANTIPHON.

Pas un mot.

PHORMION.

Et moi pas davantage.

GÉTA, sans les entendre.

Allons chez Dorion, c'est là qu'ils sont, je gage,
A marchander; pour sûr, j'y trouverai quelqu'un.
En route!

ANTIPHON.

Hé! Géta!

GÉTA, sans se retourner.

Hé! toi-même, importun.

Beau miracle, pardieux! Chose rare, sans doute,
De s'entendre appeler dès qu'on se met en route.
(Fausse sortie.)

ANTIPHON.

Géta!

GÉTA, de même, en s'arrêtant.

Rien ne l'arrête. Oui, va, crie, entêté,
Tu n'auras rien de moi par importunité.

ANTIPHON.

Arrive ici, maraud!

GÉTA.

Si j'y vais, je t'assomme.

ANTIPHON.

Tremble pour toi d'abord.

GÉTA.

Tremble! Il connaît son homme.
(Se retournant.)
Ciel! mon maître!

PHORMION.

Allons, parle.

ANTIPHON.

Oui. Que s'est-il passé?

GÉTA.

O de tous les mortels le plus favorisé!
Enfant chéri des dieux, leurs délices, leur joie!

ANTIPHON.

Bien; mais dis-nous comment, si tu veux que j'y croie.

GÉTA.

Est-ce assez du nectar? Je puis vous en offrir.
Me croirez-vous alors?

ANTIPHON.

Ah! tu me fais mourir!

PHORMION.

C'est trop nous allécher; ne reste pas en route.

GÉTA.

Ah! vous étiez donc là, Phormion?

PHORMION.

Mais sans doute.
Poursuis donc.

GÉTA.

Hem! voilà : dès qu'on vous eut donné
L'argent, et qu'au logis on s'en fut retourné,
Démiphon m'envoya vers sa bru.

ANTIPHON.

Pourquoi faire?

GÉTA.

Vous le saurez. Parlons d'abord de notre affaire.
J'arrive au gynécée, et, là, par mon manteau,
Je sens qu'on me tirait. Je me tourne aussitôt,
Et je vois le petit Midas qui me talonne :
Personne ne peut voir sa maîtresse; Sophrone
Vient d'amener Chrémès, qui voulait lui parler.
On n'entre point, et moi, je n'ai qu'à m'en aller.
Je ne l'écoute pas. Sans dire une parole,
Sans oser respirer, j'avance, et je me colle
A la porte, attentif à tout ce qui se dit.

ANTIPHON.

Bien!

GÉTA.

Et, d'abord, j'entends un singulier récit,
Tel, que je fus tout près de crier au prodige.

ANTIPHON.

Quoi donc?

GÉTA.

Oh! devinez.

ANTIPHON.

Je ne sais.

GÉTA.

Oui, vous dis-je,
De ces événements comme on n'en voit jamais.

ANTIPHON.

Qu'est-ce enfin?

GÉTA.

Votre femme est fille de Chrémès.

ANTIPHON.

Se peut-il?

GÉTA.

En cachette, il allait voir la mère
A Lemnos.

PHORMION.

Et l'enfant n'eût pas connu son père?
Tu rêves.

GÉTA.

Tout cela n'est pas clair, j'en convien;
Mais, à travers la porte, on n'entend pas trop bien.

ANTIPHON.

On m'avait autrefois raconté cette fable.

GÉTA.

Quelques détails nouveaux la rendront vraisemblable.
Pendant que j'attrapais comme au vol chaque mot,
Votre oncle, tout à coup, sort, et rentre aussitôt,
Ramenant Démiphon; il venait de l'instruire.
Ils s'enferment encore, et je les entends dire
Que votre mariage a comblé tous leurs vœux;
Bref, ils m'ont dépêché pour vous mener près d'eux.

ANTIPHON.

Eh bien, qu'attends-tu donc? Enlève-moi bien vite!

GÉTA.

Vous le voulez? C'est fait.

ANTIPHON.

Pardon si je te quitte,
Phormion!

PHORMION.

Bon voyage! Allez, heureux amant!

SCÈNE IX

PHORMION, seul.

Pardieux! que voilà donc un heureux dénoûment!
Et tel qu'à mon avis ne l'eût prévu personne.
Pour rançonner mes gens, l'occasion est bonne,
Et Phèdria, du coup, si j'en sais profiter,
Peut se tirer d'affaire, et sans rien emprunter.
Ils se sont fait tous deux assez tirer l'oreille,
Pour lâcher leur argent; aussi je leur conseille
De n'y plus trop compter. Leur secret, que je tiens,
Pour ne pas rendre un as, m'offre assez de moyens.

Ils vont me voir changer d'allure et de visage.
Mais cachons-nous d'abord, là, dans le voisinage;
Je les aborderai dès qu'ils reparaîtront.
J'avais feint de partir, mais j'ai changé de front :
Je reste, maintenant.

SCÈNE X

DÉMIPHON, CHRÉMÈS, PHORMION, caché.

DÉMIPHON.

J'ai perdu ma gageure,
Mon frère, et j'en rends grâce aux dieux, je te le jure.
Il s'agit de trouver ce Phormion avant
Qu'il ait donné la somme ou l'ait jetée au vent.
Faisons-lui rendre gorge.

PHORMION, entrant, sans paraître les voir.

Oui, sans plus de remise,
Allons voir Démiphon; il faut que je lui dise...

DÉMIPHON.

Nous allions te chercher, Phormion.

PHORMION.

Ah! salut.
Moi de même, et peut-être avec le même but.

DÉMIPHON.

En effet.

PHORMION.

Je le crois, et cela me fait rire.
Au fond, vous avez peur de me voir me dédire.
Ne craignez rien de tel : si pauvre que je sois,
Je fais ce que j'ai dit et rends ce que je dois.

CHRÉMÈS, distrait, à Démiphon.

Hein! que t'avais-je dit? N'est-elle pas charmante?

DÉMIPHON.

Accomplie.

PHORMION.

A présent, toute affaire cessante,
Sitôt qu'il vous plaira, je suis prêt, épousons;
Puisque vous y tenez, et pour tant de raisons.

DÉMIPHON.

Ah! mais, c'est que mon frère a changé de visée.
La chose, au demeurant, lui paraît moins aisée;
Il craint que le public ne blâme justement,
Qu'ayant pu marier Phanie honnêtement,
On te l'offre, aujourd'hui, qu'un autre la possède.
Bref, c'est lui maintenant qui pour elle intercède,
Par les mêmes raisons que tu donnais tantôt.

PHORMION.

Vrais dieux! Pour me jouer, vous le prenez bien haut!

DÉMIPHON.

Moi! comment?

PHORMION.

Ah! comment? Et mon autre future,
L'ancienne, de quel front, après un tel parjure,
L'aborder? Croyez-vous quelle m'accepterait?

CHRÉMÈS, à part, à Démiphon.

Dis qu'Antiphon, d'ailleurs, s'en sépare à regret.

DÉMIPHON.

Que veux-tu, Phormion! Antiphon s'en sépare
A regret. L'y forcer, vraiment, serait barbare.
Va donc vite à la Place, et fais-nous rembourser.

PHORMION.

D'un argent que j'ai pris pour vous débarrasser?
Et quand c'est tout au plus s'il a payé mes dettes?

DÉMIPHON.

Comment donc faire alors?

PHORMION.

Ah! trêve de sornettes.
Amenez-moi Phanie, et je suis son époux;
Mais, si vous la gardez, alors tant pis pour vous;
Moi, je garde la dot. Quoi! pour votre avantage
On me fait refuser un autre mariage,
Et l'on me plante là? Pardieux! le tour est bon.

DÉMIPHON.

Ne fais donc pas ainsi l'important, vagabond!
Ne te connaît-on pas!

PHORMION.

Ah! tout cela m'irrite.

DÉMIPHON.

Si nous te la donnions, tu changerais bien vite.

PHORMION.

Essayez, on verra.

DÉMIPHON.

Je n'ai garde, ma foi!
Pour qu'ensuite mon fils l'entretienne chez toi.
C'était là votre plan.

PHORMION.

Comment?

DÉMIPHON.

Point de dispute.
Notre argent, sur-le-champ.

PHORMION.

Ma femme, à la minute.

DÉMIPHON.

En justice, alors, marche!

PHORMION.

Ah! de par tous les dieux!
Cessons, ou je prendrais la chose au sérieux.

DÉMIPHON.

Et l'on verrait alors...?

PHORMION.

Que si, par préférence,
A des filles sans dot j'offre mon éloquence,
J'en défends, au besoin, de plus riches aussi.

DÉMIPHON.

Que nous fait...?

PHORMION.

Rien; pourtant j'en connais une, ici,
Dont le mari...

CHRÉMÈS.

Hein?

DÉMIPHON.

Qu'est-ce?

PHORMION, poursuivant.

Un père de famille,
Eut, d'une autre, à Lemnos...

CHRÉMÈS, à part.

Je suis mort.

PHORMION, poursuivant.

Une fille,
Qu'il élève en secret.

CHRÉMÈS, à part.

Enterré.

PHORMION.

De ce pas
Je vais à la première exposer tout le cas.

CHRÉMÈS.

De grâce, n'en fais rien!

PHORMION.

Seriez-vous...?

DÉMIPHON.

L'hypocrite!
Comme il se rit de nous!

CHRÉMÈS.

Va, nous te tenons quitte.

PHORMION.

Quitte, c'est bientôt dit.

CHRÉMÈS.

C'est ce que tu voulais :
Trente mines. Eh bien, tu les as, garde-les.

PHORMION.

J'entends bien. Mais alors, vieux enfants que vous êtes,
Pourquoi m'opposez-vous de si pauvres défaites :
« Je veux, je ne veux plus, oui, non, ceci, cela? »

CHRÉMÈS.

D'où peut-il avoir su ce qu'il nous conte là?

DÉMIPHON.

Moi, je n'en ai rien dit.

CHRÉMÈS.

Vit-on chose pareille?

PHORMION.

Je leur ai, pour le coup, mis la puce à l'oreille.

DÉMIPHON.

Comment, il est écrit que nous serons bernés,
Qu'il gardera la somme en nous riant au nez?
Non, non! plutôt mourir. Allons, un peu d'audace,
Mon frère; ton secret court déjà sur la place;

Ta femme va l'apprendre; ainsi, le seul moyen
D'en adoucir l'effet, c'est de n'en cacher rien;
Après quoi, nous pourrons nous venger de ce drôle.

PHORMION.

Oh! voilà qui pourrait leur donner le beau rôle.
Sachons les arrêter à moitié du chemin.
Ils me chargent, pardieux! le filet à la main [1].

CHRÉMÈS.

Mais comment apaiser ma femme?

DÉMIPHON.

Bagatelle!
J'obtiendrai ton pardon; va, je te réponds d'elle.
La mère n'étant plus, le cas est adouci.

PHORMION.

Ah! fort bien! Démiphon, vous me traitez ainsi!
Le plan ne manque pas d'astuce; mais n'importe,
Peut-être avez-vous tort de m'aigrir de la sorte.

(A Chrémès.)

Et vous, vous auriez donc, à plaisir, sans danger,
Outragé votre femme en pays étranger,
Quand son rang, à défaut de la foi conjugale,
Eût dû la préserver d'avoir une rivale;
Et quelques pleurs douteux viendraient effacer tout?
C'est un peu se flatter; vous n'êtes pas au bout.
Contre vous, dans son cœur, j'ai de trop bonnes armes,
Et vous n'éteindrez pas, dussiez-vous fondre en larmes,
La fureur que je vais allumer sous vos yeux.

DÉMIPHON.

Scélérat! crains plutôt la justice des dieux!
Vit-on pousser plus loin l'artifice et l'audace!
Il faut un bon arrêt qui nous en débarrasse,
Qui le relègue au loin dans quelque affreux désert.

CHRÉMÈS.

Je ne sais qu'aviser pour me mettre à couvert!

DÉMIPHON.

Eh bien, moi, je le sais. En justice!

[1] Allusion à une sorte de gladiateurs nommés *rétiaires*. Le rétiaire tenait à la main un filet dans lequel il s'efforçait d'envelopper la tête de son adversaire.

PHORMION.

En justice!
La maison de Chrémès est un lieu plus propice
Pour plaider, allons-y.

DÉMIPHON.

Chrémès, garde-le-moi,
Que j'appelle mes gens.

CHRÉMÈS.

Je ne saurais, sans toi.

PHORMION.

J'accuse Démiphon d'un attentat indigne.

CHRÉMÈS.

Au tribunal!

PHORMION.

Et vous, Chrémès, je vous assigne.

DÉMIPHON.

Entraîne-le; tiens bon!

PHORMION.

Vous me violentez!
(Criant.)
A l'aide, mes poumons! Nausistrata, sortez!

DÉMIPHON.

Bâillonne-le.

CHRÉMÈS.

Tu crois? Il est fort comme Hercule.

PHORMION.

A moi, Nausistrata!

DÉMIPHON.

Tais-toi!

PHORMION.

Non.

DÉMIPHON.

S'il recule,
Assomme-le plutôt.

PHORMION.

Arrachez-moi les yeux,
Mais je serai vengé.

SCÈNE XI

NAUSISTRATA, DÉMIPHON, CHRÉMÈS, PHORMION.

NAUSISTRATA, sortant de sa maison.

Qui m'appelle?

CHRÉMÈS.

Grands dieux!

NAUSISTRATA.

Chrémès, pourquoi ce bruit et cette violence?

PHORMION.

Eh bien, qu'est-ce? A présent, vous gardez le silence?

NAUSISTRATA.

Cet homme, quel est-il? Répondez, s'il vous plaît.

PHORMION.

Répondre! Il ne sait pas seulement ce qu'il fait.

CHRÉMÈS.

N'écoutez rien de lui.

PHORMION.

Touchez cette carcasse :
Je veux être pendu s'il n'est froid comme glace.

CHRÉMÈS.

Eh! non.

NAUSISTRATA.

Qu'arrive-t-il?

PHORMION.

Vous le saurez bientôt.

CHRÉMÈS.

Allez-vous croire encore...?

NAUSISTRATA.

Il n'a pas dit un mot.

PHORMION.

Il divague, pardieux! La peur lui fait voir double.

NAUSISTRATA.

Çà, quel grave motif peut donc causer ce trouble?

CHRÉMÈS.

Moi, troublé? Point du tout.

PHORMION.

Soit. Vous ne l'êtes pas.
L'affaire en question n'est rien : mais, en ce cas,
Racontez-la vous-même, afin de nous distraire.

DÉMIPHON, à Phormion.

A toi peut-être?

CHRÉMÈS.

Bien ! Vous servez votre frère.

NAUSISTRATA, à Chrémès.

M'apprendrez-vous bientôt, mon ami...?

CHRÉMÈS.

Mais...

PHORMION.

Quoi, mais ?

CHRÉMÈS.

Ce n'est pas à conter.

PHORMION.

Non, pour vous ; mais, Chrémès,
Il faut bien, à la fin, que votre femme sache...
Qu'à Lemnos...

CHRÉMÈS.

Oses-tu !

DÉMIPHON.

Tais-toi, drôle!

PHORMION, poursuivant.

On lui cache...

CHRÉMÈS, à part.

Oh ! ciel !

PHORMION.

Une autre épouse.

NAUSISTRATA.

Oh ! puissé-je rêver,
Grands dieux !

PHORMION.

La chose est sûre et facile à prouver.

NAUSISTRATA.

Ah ! je me sens mourir !

PHORMION.

Vous dormiez bien tranquille,
Que sa fille courait, grandelette, dans l'île.

CHRÉMÈS.

Que faire?

NAUSISTRATA.

Voilà donc ce secret odieux!
Juste ciel! Près de nous, ensuite, ils font les vieux.
C'est à vous que je parle, et non à cet infâme,
Démiphon; car j'ai honte à me dire sa femme.
Voilà donc expliqués ces voyages fréquents
A Lemnos, ces retours ajournés par les vents,
L'abaissement des prix qui, trompant mon attente,
De nos fruits, tous les ans, dépréciait la vente!

DÉMIPHON.

Il a mal fait, ma sœur, je ne puis le nier;
Mais que la chose en soit à ne point l'oublier...

PHORMION.

Vous perdez votre temps.

DÉMIPHON.

Le dédain ou la haine
Ne sont pour rien, d'ailleurs, dans ce qui vous fait peine.
Voilà bientôt quinze ans qu'au sortir d'un festin,
A nuit close, et rendu furieux par le vin,
Il surprit je ne sais quelle pauvre fillette,
Dont il eut cette enfant, élevée en cachette.
Il ne l'a point revue; elle est morte, aussi bien,
Et ne peut plus, ainsi, vous tourmenter en rien.
Il faut donc, vous, ma sœur, en femme généreuse,
Pardonner.

NAUSISTRATA.

Pardonner! à quoi bon? Malheureuse!
Ah! si du moins c'était pour la dernière fois!
Mais comment l'espérer, d'après ce que je vois?
Il était déjà vieux. A quoi sert la vieillesse,
Si rien ne la défend d'une telle faiblesse?
Ai-je ou plus de fraîcheur ou de nouveaux attraits,
Pour que j'espère encor le fixer désormais?

PHORMION, à part.

Le convoi de Chrémès va partir; on peut suivre.
Pour m'avoir tenu tête, il a cessé de vivre.
Attrape! Et maintenant, m'attaque qui voudra;
Comment je me défends, Chrémès le lui dira,

Qu'il ait sa grâce ou non, ma vengeance est la même ;
Je ne veux rien de plus : sa femme, sur ce thème,
A de quoi l'étourdir jusqu'à son dernier jour.

NAUSISTRATA.

Voilà ce qu'à mes soins il gardait en retour!
Faut-il vous rappeler quelle fut ma conduite?

DÉMIPHON.

Je le sais comme vous.

NAUSISTRATA.

Est-ce que je mérite,
A vos yeux, un tel sort?

DÉMIPHON.

Non, certes, j'en convien,
Mais, en le redisant, y changerez-vous rien?
Pardonnez-lui sa faute, il l'avoue, il l'abhorre.
Qu'exigez-vous de plus?

PHORMION, à part.

Pardonner! Pas encore.
Pour moi, pour Phèdria, réglons tout sans retard.
(A Nausistrata.)
Écoutez bien avant de répondre au hasard.

NAUSISTRATA.

Qu'est-ce encor?

PHORMION.

J'ai tiré vingt mines de notre homme,
C'était pour Phèdria, qui, grâce à cette somme,
Aura pu racheter sa maîtresse aujourd'hui.

CHRÉMÈS.

Quoi! mon fils!

NAUSISTRATA.

Allez-vous déblatérer sur lui?
Le fils peut bien aimer une femme, j'espère,
Alors qu'il n'en faut pas moins de deux à son père.
Pourriez-vous le blâmer sans rougir? Répondez.

DÉMIPHON.

Il acceptera tout, chère sœur, décidez.

NAUSISTRATA.

Voici mon dernier mot : je n'entends, ne pardonne
Ni ne décide rien, que mon fils, en personne,
Ne soit là devant nous; lui seul nous jugera.
Je me soumets d'avance à tout ce qu'il voudra.

PHORMION.

Sage Nausistrata, combien je vous admire!

NAUSISTRATA, à Chrémès.

Cela vous suffit-il?

CHRÉMÈS.

On ne saurait mieux dire.
Je n'espérais pas tant.

NAUSISTRATA, à Phormion.

Votre nom?

PHORMION.

Phormion,
Qui tient votre famille en grande affection,
L'ami de Phèdria, j'entends le plus intime.

NAUSISTRATA.

Eh bien donc, Phormion, compte sur mon estime.
Je ferai tout pour toi; parle donc : que veux-tu?

PHORMION.

Oh! c'est trop de bonté!

NAUSISTRATA.

Non pas, cela t'est dû.

PHORMION.

Eh bien, Nausistrata, le moment est propice.
Voulez-vous, aujourd'hui, me rendre un grand service
Qui, tout en m'obligeant, pourra bien taquiner
Votre époux?

NAUSISTRATA.

De grand cœur!

PHORMION.

Emmenez-moi dîner.

NAUSISTRATA.

Volontiers, Phormion; venez tous : qu'on me suive.

CHRÉMÈS.

A la bonne heure; mais il nous manque un convive.
Où trouver Phèdria, notre juge?

PHORMION.

Passez,
(Au public.)
Je l'amène à l'instant. Et vous, applaudissez.

FIN.

TABLE

Paris. — Imp. de PILLET fils aîné, rue des Grands-Augustins, 5.


PA 6757 .A2B44 1862
a 39003 002038247b

